



HAL
open science

L'Encomienda d'Indiens de Copiapo : un processus de disparition ethnique aux marges du Royaume du Chili, 1544-1806

Enrique Cortés Larravide

► **To cite this version:**

Enrique Cortés Larravide. L'Encomienda d'Indiens de Copiapo : un processus de disparition ethnique aux marges du Royaume du Chili, 1544-1806. Sociologie. Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III; Universidad de Chile, 2014. Français. NNT : 2014PA030170 . tel-01654427

HAL Id: tel-01654427

<https://theses.hal.science/tel-01654427v1>

Submitted on 3 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

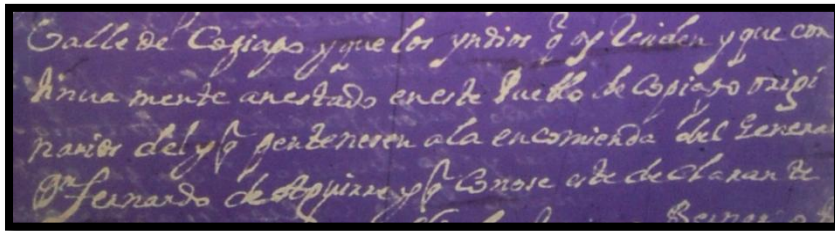
UNIVERSITE PARIS III – SORBONNE-NOUVELLE
Ecole Doctorale 122 Europe Latine – Amérique Latine

UNIVERSIDAD DE CHILE
Facultad de Filosofía y Humanidades

DOCTORAT D'ANTHROPOLOGIE, mention ETHNOHISTOIRE (France)
et
DOCTORADO DE HISTORIA, mención ETNOHISTORIA (Chile)

Enrique Alberto CORTES LARRAVIDE

**L'Encomienda d'Indiens de Copiapo : Un processus de disparition ethnique aux
marges du Royaume du Chili, 1544-1806**



Thèse dirigée par le Docteur Thérèse BOUYSSÉ-CASSAGNE
et
le Docteur Jorge HIDALGO LEHUEDE

soutenue le 16 décembre 2014

Membres du Jury :

Thérèse BOUYSSÉ-CASSAGNE, Directrice de Recherche Emérite du CNRS
Jorge HIDALGO LEHUEDE, Doyen de la Facultad de Filosofía y Humanidades, Universidad de Chile
Patrice LECOQ, Maître de conférences HDR, Université de Panthéon-Sorbonne Paris I
José Manuel ZAVALA CEPEDA, Doyen de la Facultad de Ciencias Sociales, Universidad de Temuco

RESUME

Ce travail se propose d'étudier l'histoire de l'ethnie des Indiens de Copiapo, groupe situé au Chili, dans la vallée de Copiapo, aux marges méridionales du désert d'Atacama. C'est ainsi que la période abordée (1544-1806) répond au développement-même de ce groupe durant la période coloniale, depuis sa création en tant que groupe d'encomienda jusqu'à sa disparition. En effet, ce groupe apparaît lorsque le gouverneur du Royaume du Chili don Pedro de Valdivia décide d'octroyer en encomienda l'ensemble des habitants de la vallée, qui constituaient jusqu'alors une ethnie, les transformant en tributaires et Indiens de service, et étant emmenés à vivre sous la tutelle politique et économique de leur *encomendero*, déracinés de la majorité de leur territoire ancestral. Ce système juridique et son application au Chili d'une manière générale, et à Copiapo d'une façon plus spécifique, provoqua toute une série de ruptures au niveau même des structures sociales de ce groupe : déclin démographique rapide, perte des terres communautaires, changement des formes politiques, perte de la langue et de la religion. A travers l'étude du développement de ces différents processus, nous montrons comment cette ethnie disparut, car perdant l'ensemble des caractéristiques de leur identité et des moyens qui leur auraient permis de se reformuler en tant que communauté.

Mots-clés :

Ethnohistoire ; Histoire Coloniale ; Encomienda d'Indiens ; Vallée de Copiapo ; Tawantinsuyu ; Royaume du Chili ; Main-d'œuvre indienne ; Disparition ethnique

ABSTRACT

The purpose of this work is to study the history of Copiapo Indians ethnic group, situated in Chile, specifically in the valley of Copiapo, in the southern borders of the Atacama Desert. Thus the treaty period (1544-1806) follows the development of this group during the Colony, from its birth as an *encomienda* to its disappearance. Indeed, this group appears on the time that the governor of the Kingdom of Chile, Don Pedro de Valdivia decided to entrust all the inhabitants of the valley on a single *encomienda*, which were previously an ethnic group, transforming them into fiscal persons and servant Indians, and taken to live under the political and economic tutelage of their *encomenderos*, uprooted from the majority of their ancestral territory. This legal system and its application in Chile in general, and specifically in Copiapo, triggered a series of ruptures at the level of the social structures of this group: rapid population decline, loss of community lands, changing political forms, loss of language and religion. Through the study of the development of these various processes, we show how this ethnic group disappeared, having lost the feature set of its identity and the means that would have allowed them to rebuild as a community.

Keywords :

Ethnohistory; Colonial history; Encomienda of Indians; Copiapo Valley; Tawantinsuyu; Kingdom of Chile; Indian labor; ethnic disappearance

RESUMEN

El objetivo de este trabajo es estudiar la historia de la etnia de los Indios de Copiapó, grupo situado en Chile, específicamente en el valle de Copiapó, en los márgenes meridionales del desierto de Atacama. Es así que el periodo tratado (1544-1806) responde al desarrollo mismo de este grupo durante la Colonia, desde su nacimiento como grupo encomendado hasta su desaparición. En efecto, esta grupo aparece en el momento en el que el gobernador del Reino de Chile don Pedro de Valdivia decide encomendar a todos los habitantes del valle, que hasta entonces conformaban una etnia, transformándolos en tributarios e indios de servicio, y llevados a vivir bajo la tutela política y económica de su encomendero, desarraigados de gran parte de su territorio ancestral. Este sistema jurídico y su aplicación en Chile de forma general, y en Copiapó específicamente, provocó una serie de rupturas a nivel de las estructuras sociales de este grupo: veloz descenso demográfico, pérdida de las tierras comunitarias, cambio de las formas políticas, pérdida de la lengua y de la religión. A través del estudio del desarrollo de estos diferentes procesos, mostramos cómo esta etnia desapareció, al haber perdido el conjunto de características de su identidad y de los medios que les habrían permitido reconstruirse como comunidad.

Palabras clave:

Etnohistoria; Historia Colonial; Encomienda de Indios; Valle de Copiapó; Tawantinsuyu; Reino de Chile; Mano de obra indígena; Desaparición étnica

REMERCIEMENTS

Evoquer les motivations qui me menèrent à entreprendre cette thèse c'est évoquer une partie de mon histoire, une part de moi-même. Ce travail, d'une manière rétrospective, n'est pas né lors de mon inscription en doctorat en 2005 ni même un an auparavant lorsque je me suis attaché à rédiger un projet de recherche doctorale consacré aux ethnies du Norte Chico que j'allais soumettre à celle qui allait devenir ma directrice, le professeur Thérèse Bouysse-Cassagne. Il n'est pas né non plus en 2006, lorsque sous l'impulsion du professeur Patricio Cerda Carrillo, je me lançais à approfondir l'histoire ethnique de Copiapo car seule vallée encore oubliée des ethnohistoriens du Norte Chico¹.

Ce travail est né bien avant ma naissance, lors des jours sombres de l'automne 1973, lorsqu'un groupe d'hommes qui allait révolutionner le Chili, et pas de manière progressiste mais d'une façon rétrograde et à travers la violence, déclencha toute sa fureur et sa haine contre de civils en les torturant et exécutant sommairement en octobre de cette année-là. La *Caravana de la Muerte*, nom évocateur et tristement célèbre, parcourut tout le pays mais ce fut à Copiapo où elle marqua à jamais mon histoire, car ces événements déclenchèrent quelques années plus tard ma venue au monde et par la même occasion, mon intérêt pour ces terres arides souillées par le soleil. Je dédie avant tout cette thèse à la mémoire de ces victimes.

¹ En 2006, la vallée de Copiapo était encore l'un des seuls territoires du Norte Chico à ne pas avoir été l'objet d'études ethnohistoriques. En effet, mis à part les travaux novateurs de l'historien chilien Jorge Hidalgo Lehuedé datant de la première moitié des années 1970 (1971a, 1971b, 1972), puis l'article qu'il publia conjointement avec l'archéologue chilien Gonzalo Ampuero Brito en 1976, tous portant sur l'ensemble de la région du Norte Chico, seuls quelques travaux ponctuels et sans continuité avaient été menés jusque-là (Urizar 2002 ; Téllez Lúgaro 1994b ; Castillo 1998 ; Manríquez 1996). Encore aujourd'hui, il n'existe pas d'autres initiatives de recherches ethnohistoriques sur la vallée de Copiapo.

Avant de présenter ce travail, je souhaiterais remercier tous ceux qui m'ont d'une manière ou d'une autre appuyé durant tout ce chemin parcouru.

Tout d'abord à ma directrice, qui eut confiance en moi durant ces si longues années et ce malgré les différentes difficultés rencontrées durant ce parcours et qui ne cessa jamais de me faire progresser. A mon co-directeur également, le professeur Jorge Hidalgo Lehuedé, de qui je reçus de manière sincère et désintéressée appui et conseil lorsque j'en ai eu besoin. Un grand merci à vous deux.

J'aimerais également remercier les professeurs Patrice Lecoq et José Manuel Zavala Cepeda pour avoir accepté de participer, malgré les délais imposés, à m'accompagner en cette fin de parcours. De la même manière, je remercie le professeur Christophe Giudicelli.

Je remercie également à tous ces chercheurs du Norte Chico qui de loin ou de près m'orientèrent, partagèrent leurs connaissances et amitié, donnèrent leurs avis et critiques de manière constructive. Bien entendu, à don Patricio Cerda Carrillo, qui me permit de m'investir fermement dans l'histoire de Copiapo et qui m'a constamment manifesté son soutien. A Gastón Castillo Gómez, pour m'avoir transmis autant de connaissances. A Fernando Graña Pezoa pour ses conseils. J'étends également mes remerciements à Gabriel Cantarutti, Diego Salazar, Ricardo Moyano, Cristián Ortega, Juani Lucero, José Berenguer et Raúl Molina pour leurs contributions.

J'ai une pensée particulière pour l'ethnolinguiste César Itier, qui de par sa connaissance et maîtrise des langues générales du Tawantinsuyu, me permit de mieux comprendre le rôle de l'histoire de la langue au sein de la société.

A Philippe Bouysse, sans qui je n'aurais jamais pu réellement comprendre et réaliser la portée spatiale des réseaux d'échange préhispaniques en rapport avec le Norte Chico et en particulier la place du lapis-lazuli au sein de ceux-là.

A Ana María Presta pour m'avoir conseillé de manière sincère et opportune. A Juan Pablo Ferreiro également.

Je ne souhaite surtout pas oublier mon cher professeur François-René Picon, qui montra durant toutes ces années sa confiance dans mon entreprise d'ethnologue et historien, qui me fit découvrir cette si belle voie qu'est la recherche.

Il est certain que tout cela n'aurait jamais été possible sans l'appui des différentes institutions en charge des fonds d'archives, et plus particulièrement de leurs employés. A ceux de l'*Archivo Nacional de Chile*, de l'*Archivo General de Indias*, des *Archivos Franciscanos de Chile*, de l'*Obispado de Copiapó*, de la *Biblioteca Nacional de Madrid*, de l'*Archivo Histórico Nacional de Madrid*, de l'*Archivo de los Duques de Alba*, de l'*Archivo Francisco de Zabálburu*, de l'*Archivo du Palacio Dom Juan*, de la *Real Academia de Historia de Madrid*, et de la *Real Biblioteca de Madrid*. D'autre part, j'aimerais également remercier les différentes bibliothèques et leurs personnels qui m'aidèrent de différentes manières : la *Bibliothèque Pierre Montbeig* de l'IHEAL, la *Médiathèque du Quai Branly*, la *Bibliothèque des Jésuites* à Paris, la *Bibliothèque Franciscaine des Capucins*, la *Bibliothèque de l'EHESS*, la *Biblioteca de la EEHA* de Séville, la *Biblioteca Nacional de Chile*, la *Biblioteca del Museo Arqueológico de La Serena*, la *Biblioteca Conicyt*, la *Biblioteca de la Facultad de Filosofía e Humanidades* de la Universidad de Chile, la *Biblioteca de la Academia de Humanismo Cristiano*.

Mes remerciements vont également vers ceux qui m'ont appuyé et aidé sans relâche durant ces années. A ma chère épouse Marcela pour son appui constant, à mes parents bien entendu, qui n'ont cessé de me transmettre la valeur des êtres humains. A Silvia, Juan Carlos et Gastón pour m'avoir accueilli à bras ouverts et aidé dans tous les moments. A Leticia, Pepe et Valentina, car ils ont été là lorsque j'en ai eu besoin. A Wladimir, Rosita et mes neveux. A

Blanca et Luna, sans qui tout cela n'aurait probablement pas été possible. A mes amis et collègues pour leurs conseils de toute sorte : Gabriel Guatteri, Fabien Le Bonniec, Béatrice Burdeau, Sorirath Chum, Vivi et son frère, Karen, Hala, Alex et Esteban, Jean-Marc, Geneviève...

Et finalement à Kiko, qui aurait été fier de cette réalisation.

Je souhaite également remercier les différentes institutions, françaises dans la plupart, qui ont de près ou de loin appuyé financièrement une partie de mes recherches : le Ministère des Affaires Etrangères français, le Collège Doctoral Franco-Chilien, l'Ecole Doctorale 122 Europe Latine–Amérique Latine, le CNOUS, la Région Ile-de-France, et le Ministère de l'Education Nationale, de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche français. Sans ces aides, il m'aurait été impossible de recueillir tout le matériel à l'origine de cette thèse.

Merci à vous tous.

Cette thèse est avant tout dédiée

A ceux d'octobre '73

A la mémoire des Indiens de Copiapo

Aux miens également et en particulier à Anahí et à Amaya

TABLE DES MATIERES

RESUME	i
ABSTRACT	ii
RESUMEN	iii
REMERCIEMENTS	iv
TABLE DES MATIERES	x
INTRODUCTION	1
Présentation de la Thèse	1
Les Sources	9
Les Etudes ethnohistoriques et archéologiques sur Copiapo et sa région	14
Les Etudes historiques sur la période coloniale de Copiapo	16
Etudes et sources portant sur les habitants de la côte Pacifique	18
PREMIERE PARTIE. Quelques aspects importants sur la vallée de Copiapo et sa population à l'époque du contact	21
CHAPITRE I. Aperçu géographique	21
CHAPITRE II. Les ressources minières comme pôle d'attraction au Norte Chico	28
1. Les motivations Inkas de la conquête	28
2. Les motivations espagnoles de la conquête	30
CHAPITRE III. L'« ethnie » des Copiapoés	32
1. Les témoignages d'Ercilla, Jufre del Aguila et Quiroga	33
2. <i>Copiapoés</i> de Tarija	36
3. <i>Copayapos</i> à Copacabana	38
4. <i>Copiapoés</i> et <i>Copoyapo</i> dans la conquête du Kollasuyu	39
5. Les <i>Copiapoés</i> de Cochabamba	41
6. La province inka de Copayapo	41
CHAPITRE IV. Présentation de Francisco de Aguirre, le seigneur espagnol de Copiapo	46
SECONDE PARTIE. Les temps préhispaniques	49
CHAPITRE V. Les temps préinkas : la consolidation de la chefferie locale	51
1. L'Intermédiaire : le premier pas vers une culture éminemment andine	52
1.1 <i>Du Formatif à l'Intermédiaire : des transitions radicales à Copiapo</i>	53
1.2 <i>Le problème de la culture La Aguada à Copiapo</i>	59
1.3 <i>La culture Las Animas : préambule à l'Intermédiaire Tardif dans les Andes Méridionales ?</i>	61
2. L'Intermédiaire Tardif : les agriculteurs et pasteurs de la vallée et les pêcheurs de la côte Pacifique	63
2.1 <i>La Cultura Copiapó (1.200-1.536 de notre ère), héritière de la culture Las Animas</i>	64
2.2 <i>Production économique et différenciation hiérarchique durant l'Intermédiaire Tardif</i>	65
2.3 <i>Les Habitants de la côte Pacifique durant les temps préinkas</i>	69

CHAPITRE VI. Le problème du Tawantinsuyu à Copiapo	73
1. L'expansion du Tawantinsuyu et l'annexion de Copiapo	73
1.1 <i>La chronologie de l'expansion inka vers Copiapo, sources et datations archéologiques</i>	75
1.2 <i>Les ressources minières du Norte Chico comme pôle d'attraction : le lapis-lazuli</i>	80
2. L'organisation socio-économique et politique de la province inka de Copayapo	81
2.1 <i>La production au centre de l'occupation inka de la vallée</i>	82
2.2 <i>La province inka de Copayapo a-t-elle existé ?</i>	84
2.3 <i>L'exploitation des mines au cœur des nouvelles orientations socio-économiques</i>	93
CHAPITRE VII. Le territoire des groupes de Copiapo en dehors de la vallée et l'occupation de la côte.....	106
1. L'occupation de la côte et des territoires en dehors du bassin de Copiapo	106
2. Les Inkas et les aménagements territoriaux.....	109
TROISIEME PARTIE. Le problème de la langue	113
CHAPITRE VIII. La langue des Indiens de Copiapo au XVI^e siècle.....	114
1. <i>Différentes hypothèses sur la langue des Indiens de Copiapo</i>	114
2. <i>Le corpus lexique des Indiens de Copiapo au XVI^e siècle</i>	118
3. <i>Le témoignage des sources coloniales</i>	123
CHAPITRE IX. Que peut-on dire sur la langue des Indiens de Copiapo aux XVII^e-XIX^e siècles	125
1. <i>Premières réflexions : langues à Copiapo, fragments de l'histoire locale</i>	125
2. Les derniers rémanents de la langue locale à travers la toponymie et la patronymie ?	131
QUATRIEME PARTIE. Le caciquat.....	134
CHAPITRE X. La pacification du Norte Chico, 1536-1554 : le démantèlement des anciennes structures politiques régionales	135
1. L'entrée d'Almagro, 1536-1537.....	136
2. La conquête et pacification de Copiapo, 1540-1554	139
CHAPITRE XI. La chefferie de Copiapo au XVI^e siècle.....	142
1. La chefferie duale	142
2. La rôle de la femme au sein de la chefferie de Copiapo	145
3. La transition vers le caciquat colonial	152
CHAPITRE XII. La naissance d'une nouvelle figure politique : le cacique, XVII^e siècle.....	155
1. Le testament et le codicille de don Francisco en 1618 : des traditions en conflit.....	155
2. Le caciquat de Copiapo entre 1618 et 1676 : la consécration d'une lignée de <i>mandones</i>	157
CHAPITRE XIII. Les premières revendications autochtones.....	160
1. Ascendance et légitimité : la preuve par le sang.....	161
2. Des populations mapuches à l'assaut du pouvoir ethnique de Copiapo ?	165
3. Le procès et les dynamiques locales.....	167
CHAPITRE XIV. Quel rôle pour les caciques de Copiapo, fin XVII^e-fin XVIII^e siècles ?.....	169
1. Pourquoi vivre dans la vallée ?.....	169
2. Les caciques de Copiapo à la fin du XVIII ^e siècle ou l'impuissance d'être le chef	170
CINQUIEME PARTIE. Les Indiens de l'encomienda de Copiapo	172
CHAPITRE XV. Spécificité de l'encomienda au Chili.....	173
1. L'encomienda aux Amériques : aspects généraux.....	173

2. L'encomienda au Chili : la question du « servicio personal »	176
CHAPITRE XVI. Consolidation espagnole et implantation de l'encomienda à Copiapo au XVI^e siècle.	182
1. Naissance de l'encomienda à Copiapo, 1544-1551	183
2. Démographie des Indiens <i>encomendados</i> de Copiapo au XVI ^e siècle	186
CHAPITRE XVII. Le travail des Indiens : les nouvelles orientations économiques.....	195
1 La main-d'œuvre	197
1.1 <i>La mit'a à Copiapo, 1551-1558</i>	198
1.2 <i>Réorganisations étatiques et aménagements locaux</i>	204
2 La société indienne coloniale	208
2.1 <i>Nouvelles orientations économiques des colons et répercussions dans l'encomienda</i>	208
2.2 <i>Premiers signes de la désintégration de la société autochtone</i>	212
CHAPITRE XVIII. Encomienda et Economie coloniale au XVII^e-XVIII^e siècles.....	214
1. Evolution démographique de l'encomienda au XVII ^e siècle.....	217
2. Le procès pour le retour des Indiens expatriés à Huasco, XVII ^e siècle	219
3. Le déclin démographique de l'encomienda au XVIII ^e siècle	221
CHAPITRE XIX. La question des Indiens de la côte de Copiapo	224
1. Les Indiens de la côte régionale : la question des ethnonymes.....	226
2. Les « Camanchacas » de Copiapo	230
SIXIEME PARTIE. Comment les Indiens ont perdu leurs terres ?.....	232
CHAPITRE XX. Les conséquences de l'encomienda au sein de l'organisation de l'espace ...	234
1. La naissance du village espagnol de Copiapo	234
2. Les premiers signes du recul des terres indiennes	236
3. La disparition des villages : 1544-1655.....	241
4. La perte des terres autochtones (1548-1657).....	243
5. Lutttes et échecs pour la récupération des terres communautaires (fin XVII ^e siècle).....	247
CHAPITRE XXI. Les conséquences du développement économique de la vallée au XVIII^e siècle.....	252
1. Copiapo et le développement économique	254
2. La fondation de San Francisco de la Selva de Copiapó : spoliation des dernières ressources indigènes	256
CHAPITRE XXII. Les Indiens face aux nouveaux intérêts économiques (1744-1801)	259
1. Les jacqueries des Indiens de Copiapo, 1744-1806.....	259
1.1 <i>Les Indiens de Copiapo et la lutte pour l'eau</i>	260
2. Vulnérabilité sociale en milieu désertique.....	262
CONCLUSION.....	266
BIBLIOGRAPHIE	272
Sources primaires inédites	272
Sources coloniales publiées	274
Articles et ouvrages	279

INTRODUCTION

Présentation de la Thèse

Les recherches historiques portant sur les territoires des Andes ont souvent fait allusion à la vallée de Copiapo et à ses groupes ethniques. Ainsi, certains ont considéré qu'ils avaient été à l'origine d'invasions ayant mis terme à Tiwanaku, ayant par la même occasion apporté la langue aymara dans le haut-plateau. D'autres au contraire, ont souligné la présence à l'époque coloniale de personnages liés à la religion tiwanakota. Parfois a-t-on entendu dire que la population de la vallée participa de différentes manières au développement du Tawantinsuyu, tantôt comme des guerriers à la frontière occidentale du Kollasuyu, tantôt comme une nation dédiée aux fonctions religieuses à Copacabana. Certains ont souligné la richesse du territoire, les mines en premier lieu, mais la fertilité de son sol également. Et pourtant... Personne n'a pris la peine d'aborder l'histoire ethnique de la vallée pour démêler le vrai du faux, pour tenter de montrer la spécificité de la vallée et de sa population, et pour faire revivre, à travers un enchaînement intelligent de mots, un monde révolu et une population disparue.

C'est ce que nous nous proposons de faire au cours de ce travail.

Pour reconstituer l'histoire de la population autochtone de la vallée il nous a fallu l'envisager à partir du paradoxe de la conquête espagnole et affronter un défi majeur. En effet, tandis que les allusions à notre objet d'étude portaient toutes sur la période préhispanique alors même que les populations américaines ne possédaient pas l'écriture avant l'arrivée des Espagnols,

les références aux groupes de la vallée de Copiapo se font plus rares une fois les populations pacifiées.

Comment pouvait-on appréhender une population dont il n'existe quasiment aucun travail de recherche, presque aucune donnée historique, et de surcroît, qui a disparu il y a déjà deux siècles ?

Notre réflexion autour de notre sujet d'étude est donc partie de ce constat, car non seulement nous souhaitions consacrer toute notre énergie à étudier la population de Copiapo et à son territoire mais encore fallait-il pouvoir y arriver, avoir les données nécessaires pour pouvoir construire un travail de doctorat.

Une question d'ordre général est alors intervenue de manière tout-à-fait naturelle : pour quelles raisons cette population n'avait-elle pas intéressé l'administration coloniale ? C'est ainsi que les premières pièces de notre puzzle se sont mises en place. En effet, nous avons regardé de près la vallée, la région environnante, les premières incursions espagnoles, la période de résistance, la pacification des populations locales et la victoire espagnole, la mise en place de l'administration coloniale, et avons pu constater plusieurs faits importants :

- La colonisation du Chili n'a pu réellement se mettre en place qu'à partir de 1551 lorsque le capitaine Francisco de Aguirre réussit à soumettre la population de la vallée de Copiapo. Avant cela, de nombreuses expéditions de soutien avaient connu l'échec en arrivant à Copiapo.
- Les populations de la vallée ont été celles qui provoquèrent les plus de pertes humaines aux Espagnols en Amérique jusqu'en 1551, plus d'une centaine en une décennie. Au demeurant, agissant de manière coordonnée avec d'autres groupes autochtones de la région, ils avaient participé à la destruction des deux premières villes espagnoles fondées au Chili : Santiago en 1541 et La Serena en 1549.

- Les expéditions espagnoles se rendant au Chili, et qui repartaient vers le Pérou, passaient toutes par Copiapo, systématiquement. Que ce soit Almagro et son armée, ou Valdivia plus tard, mais également Monroy, Maldonado ou Villagrán, tous ont du traverser la vallée, car elle leur permettait de se ravitailler. Leur vie en dépendait.

De ce fait, nous avons dû dans un premier temps reformuler notre question (pour quelles raisons cette population et la vallée intéressèrent-elles autant les Espagnols ?) mais surtout, nous nous sommes attachés à comprendre pour quelles raisons les sources restèrent-elles muettes vis-à-vis de Copiapo et de ses habitants.

C'est ainsi que nous nous sommes penchés à envisager la vallée au sein d'un espace plus vaste, celui des Andes Méridionales, avec tout ce que cela impliquerait à savoir, le rapport entre l'histoire régionale et celle de Copiapo car il était évident que l'histoire du territoire² de Copiapo et celle de sa population autochtone étaient indissociables.

Les sources montrent que l'irruption espagnole dans le sud des Andes méridionales a été un choc pour les populations locales. Non seulement ces dernières durent affronter des colonisateurs avides de richesses et désespérés après les échecs successifs de leurs projets d'enrichissement plus au nord, au cœur du Tawantinsuyu, mais de plus, les ethnies durent surmonter une période de résistance qui les ébranla à tous les niveaux de la société. Nous estimons, contrairement à ce que l'historiographie a montré pour un grand nombre de groupes dans différents espaces américains, que ces deux événements (le contact et la colonisation) ont non seulement supposé une rupture totale pour les groupes de la vallée de Copiapo à

² Nous employons ici, et nous le ferons de la même manière tout le long de ce travail, le concept de *territoire* à un espace tel qu'il est vécu, perçu, approprié et envisagé par les différents groupes humains. En d'autres termes, le territoire est une construction propre à chaque groupe humain. De ce fait, le territoire fait partie intégrante des constructions identitaires et du rapport à l'altérité (Di Méo 2002, 2007 ; Guérin-Pace et Guermont 2006 ; Bayou 2011).

différentes échelles mais de plus, ils ont signifié sur le long terme leur fin, car malgré des processus certes de reconfigurations ethniques, culturelles, économiques, politiques et religieuses, une grande part de ce processus a surtout été celui d'une longue déstructuration où ces populations n'eurent qu'une très faible marge de manœuvre, où ils devinrent la base de la réussite espagnole.

Ainsi, le contact a contribué amplement à l'apparition de sociétés nouvelles qui, au travers de l'imposition d'un système de contrôle social, politique et économique, furent obligées au début de se renfermer sur elles-mêmes, parfois avec la complicité de seigneurs locaux empressés de voir légitimé leur statut. Dans ce sens, en paraphrasant Poloni-Simard, ce fut « la colonisation qui généra la société indienne » (2000:67), et bien que l'on puisse constater des continuités, les données montrent plutôt une longue série de ruptures, une espèce de court-circuit chronologique aigu survenu lors du contact, le résultat de cet événement étant à plusieurs égards l'apparition de sociétés nouvelles à l'agonie.

Notre objectif est donc de démontrer à travers l'étude de l'histoire de la population autochtone de la vallée de Copiapo comment la mise en place de l'encomienda signifia pour les Indiens de Copiapo, leur disparition sur le long terme. Sous le concept de *disparition ethnique*, nous faisons référence à différents facteurs interdépendants : l'effondrement physique d'un groupe ethnique au sein d'un espace historique déterminé ; l'impossibilité de connaître la destination des membres de ce groupe ; l'impossibilité de déterminer si les membres de ce groupe ont pu, suite à l'abandon d'un espace déterminé, se reconstituer en un ou plusieurs groupes dans différents espaces géographiques. Ce concept ne fait pas de distinction entre le(s) facteur(s) ayant été à l'origine du phénomène, qui peuvent être de différent ordre, variés et souvent interdépendants. Il ne constitue qu'un outil permettant de cibler un événement précis.

Ainsi, la colonisation de la vallée et la création de cette encomienda eut de nombreuses répercussions au sein des groupes locaux car les Indiens devinrent le support de l'économie espagnole, notamment en tant que main-d'œuvre pour l'extraction d'or, mais également pour la production de nourriture. Dans ce sens, ce cas de figure rejoint ce que nombreux chercheurs ont déjà constaté pour d'autres régions du Royaume du Chili, à savoir que l'encomienda ne fut pas à proprement parler un régime basé dans le tribut des Indiens mais sur la force de travail autochtone, c'est-à-dire, sur la servitude personnelle.

A Copiapo ce système prit une tournure spécifique car tel que l'ont constaté les autorités coloniales, les Indiens de la vallée étaient ceux qui réussissaient à générer le plus de richesses dans le royaume. C'est sans aucun doute pour cette raison qu'ils furent tous octroyés en encomienda au capitaine Francisco de Aguirre, car ce dernier avait permis de pérenniser la présence espagnole au Chili (et également au Tucuman) et de ce fait il fallait le récompenser avec un butin à la hauteur de son mérite. Cette encomienda resta tout le long de la période coloniale sous le contrôle du lignage Aguirre. De plus, l'ensemble des terres de la vallée devinrent au fur et à mesure propriété de ce lignage.

On constate alors un certain nombre de processus qui se mettent en place progressivement empêchant l'ethnie³ de se recomposer de manière durable : la chute démographique, le recul des terres indiennes, la décadence du pouvoir politique, la disparition de la langue locale, en somme, la perte de tout ce qui fait l'identité d'un groupe ethnique. Ainsi, nous souhaitons dépasser à travers cette étude le paradigme portant sur la notion d'Indien et son rapport à la période coloniale et républicaine. En effet, en dépit du fait que d'une part le système colonial

³ Nous utilisons le concept d'ethnie tel qu'il a été défini par Godelier, car il nous semble adapté à la réalité des populations des Andes : « Une ethnie est un ensemble de groupes locaux qui se prétendent issus, réellement ou fictivement, d'un même groupe d'ancêtres ayant vécu dans un passé plus ou moins lointain, parlent des langues appartenant à une même famille linguistique, et partagent un certain nombre de principes d'organisation de la société et de représentations de l'ordre social et cosmique, ainsi que certaines valeurs et normes qui règlent ou modèlent la conduite des individus et des groupes » (Godelier 2010:23-24). Nous reviendrons sur l'emploi de ce terme à l'annonce du plan.

ait légalisé l'existence des groupes ethniques (en leur reconnaissant une certaine spécificité politique à travers l'acceptation du caciquat, une certaine vision de leur territoire à travers la protection de certaines terres communautaires, une unité sociale en essayant de respecter au maximum l'identité de l'ethnie) et de son côté le système républicain ait annulé ce système de différenciation ethnique, les ethnies ne se sont pas maintenues « grâce » au système colonial ou ont disparu « à cause » du système républicain. En effet, il existe de nombreux groupes ethniques qui aujourd'hui encore cohabitent au sein de certains états. D'autre part, nombreux sont ceux qui disparurent durant la période coloniale. L'histoire de chacun d'entre eux repose sur des processus spécifiques qui se doivent d'être abordés avec détail.

Notre travail s'est appuyé sur l'étude de documents coloniaux provenant dans leur majorité d'Espagne et du Chili, et subsidiairement de France, Argentine, Pérou et Bolivie. D'autre part, nous avons également axé notre recherche autour de l'archéologie afin de mieux cerner les groupes locaux avant l'irruption espagnole, car les écrits de l'époque ne font que très rarement allusion aux temps préhispaniques (inkas et préinkas). Nous avons également approfondi les études démographiques et linguistiques afin de mieux appréhender l'histoire de cette société autochtone dans son ensemble. Il était impératif de mener ces analyses à différents niveaux en raison de la pauvreté quantitative et qualitative des sources, en grande partie dues à l'histoire de la situation géopolitique de la vallée. En effet, il s'agissait d'un territoire périphérique (vallée de Copiapo) appartenant au *repartimiento de la Serena*, la province la plus périphérique de tout le royaume du Chili, lui-même l'un des plus périphériques de l'empire espagnol américain. Enfin, mis à part quelques exceptions, l'histoire et l'anthropologie avaient délaissé cette région. Il nous a semblé qu'il était impératif de concentrer nos réflexions autour de ces différents axes.

D'un point de vue méthodologique, nous nous sommes appuyés sur les ethnohistoriens Murra (1984, [1970] 2002) et Pärssinen (2005, 2003), dont les recherches permettent de mieux comprendre le dialogue entre ces différentes disciplines et données hétérogènes, bien que notre réflexion soit plutôt axée majoritairement sur la période coloniale. Nous estimons qu'à travers cette étude de cas, nous pourrions montrer de manière succincte que la société autochtone du royaume du Chili fut dès le début mise dans une situation de vulnérabilité sociale (d'après les lignes et définition qui en sont données par les sociologues français Becerra et Peltier 2012) qui mena bon nombre d'entre elles à la disparition définitive. En somme, au-delà du fait qu'il s'agisse de populations autochtones et de ce fait que l'on soit face à une thèse d'histoire ethnique en raison de la population étudiée, et d'une ethnohistoire en raison des sources employées, nous assumons également le fait que nous traitons également l'histoire sociale d'un groupe soumis à un pouvoir économique hiérarchiquement supérieur, omniprésent et ethnocidaire, qui mit en place un système de production de richesses basé en grande partie sur les ressources du territoire (main d'œuvre locale, terres, minerais...), système éminemment local. Dans ce sens nous nous plaçons également dans le courant historiographique développé d'une part par l'école *Nueva Historia* (Góngora 1960, 1970 ; Jara 1961a, 1961b, 1966, 1987 ; Carmagnani 1963, 1973 ; Salazar 2003, [1985] 2000), branche chilienne de l'école des *Annales* de Braudel et Le Goff, et d'autre part par l'historien français Nathan Wachtel ([1971] 1992). Tous ces auteurs –à l'exception de Braudel et de Le Goff- ont à leur manière tenté de comprendre les mécanismes de pouvoir au sein de la société coloniale et les conséquences de ceux-là sur les groupes socialement inférieurs.

Cette thèse sera divisée en six parties.

La première constitue le préambule, dont le but est celui de délimiter partiellement notre objet d'étude d'un point de vue géographique et historique, afin de montrer que ce sont deux aspects reliés. Ainsi, nous présenterons la géographie et le territoire de la vallée de Copiapo, afin de montrer le rapport des populations locales et voisines à cet espace, la perception qu'ils avaient de la vallée. Nous tenterons également d'avoir une approche introductive à la population de Copiapo telle qu'elle était perçue d'un point de vue ethnique à la période du contact hispano-indienne. Enfin, nous présenterons brièvement Francisco de Aguirre, car l'histoire des Indiens de Copiapo est intimement liée à ce personnage.

La seconde partie est celle qui nous permettra de délimiter l'ethnie des Indiens de Copiapo à travers son histoire préhispanique. En effet, en nous appuyant sur les sources coloniales et les données issues de l'archéologie nous avons tenté de caractériser le groupe, notamment à travers son utilisation de l'espace (économique, politique, religieuse), ses manifestations culturelles, son rapport aux autres groupes, son annexion au Tawantinsuyu. Ainsi, nous avons essayé de montrer, malgré les limites inhérentes à d'une telle démarche, que la vallée de Copiapo était occupée au moment du contact par une ethnie. Qu'est-ce qui nous mène à envisager de la sorte la population de la vallée ? Malgré la difficulté qu'il y a à concilier

Les parties suivantes nous permettront de retracer l'histoire de la perte d'un aspect spécifique de l'ethnie : la langue, la sphère politique, la main-d'œuvre et les terres. L'extension de ces différentes parties n'est pas homogène. En effet, nous avons dû les construire en nous basant sur une documentation très hétérogène d'un point de vue qualitatif. C'est ainsi que pour l'étude de la langue nous ne possédions pas assez de données pour nous étayer davantage alors que pour la partie sur la main d'œuvre nous avons pu dresser un panorama relativement complet sur les Indiens de l'encomienda, car la documentation est plus complète.

Les Sources

Les sources qui portent sur Copiapo sont qualitativement et quantitativement peu importantes. Cela a eu comme principale conséquence le délaissement de cette région par les chercheurs, au bénéfice de l'étude d'autres zones voisines où les témoignages datant de la période coloniale ont été plus abondants et qualitatifs⁴. Malgré cela, nous avons entrepris ce travail car nous considérons qu'il était important de montrer la singularité de cette vallée et de son histoire car c'était une dette historiographique envers les populations présentes et passés.

Il existe plusieurs raisons à cette pauvreté de sources de première main. Tout d'abord, la destruction de la ville de La Serena, capitale administrative du *Corregimiento*, qui fut détruite en 1549, cinq années après sa fondation, par le soulèvement des Indiens de la région qui brûlèrent toute la ville dont les archives du *Cabildo*, ce qui a eu comme résultat la perte des certificats de concessions d'encomienda ou encore les différents rapports émis par le *Cabildo*. En 1680 le pillage du pirate Bartholomé Sharp eut la même issue et de ce fait un grand nombre de documents comprenant presque un siècle et demie d'histoire fut perdu à jamais. En effet, mis à part les différents documents du *Cabildo*, il faudrait rajouter ceux émanant des différents congrégations religieuses présentes dans la ville à la fin du XVII^e siècle telles les mercédaires, les franciscains, les dominicains, les augustins et les jésuites. Les seules traces écrites ce sont des copies faites avant 1680 pour différents besoins, notamment judiciaires, dans le but de retranscrire un acte spécifique (vente, paiement d'impôt, recensement, etc.). Ces témoignages sont toujours des copies et manquent de tout ce qui fait la richesse d'un document ancien à savoir, les à-côtés du document c'est-à-dire, ce qui échappe à l'horizontalité du témoignage.

⁴ Ainsi, d'autres territoires du Royaume du Chili ont été précédemment abordés avec une profusion étonnante (León Solís 1983, 1985, 1991, 2004 ; Téllez Lúgaro 1990a, 1990b ; Odone 1997 ; Manríquez 1997, 1999, 2002 ; Muñoz 1999 ; Contreras 1999, 1999-2000, 2004, 2006, 2009 ; Vega 1999).

A la destruction des premiers documents vint s'ajouter la place de ce *Corregimiento* au sein de l'administration coloniale. En effet, sa situation géographique faisait de lui la possession la plus éloignée et périphérique du Royaume du Chili. Dès la pacification définitive du Norte Chico, les intérêts coloniaux se tournèrent vers les régions septentrionales en raison d'une conjoncture de paramètres : main d'œuvre abondante, gisements d'or fin, pluviométrie régulière et plus abondante...

La province de La Serena devint ainsi l'arrière cour du Royaume du Chili, province où tout était possible mais rien n'était visible. Un des exemples les plus remarquables de ce phénomène concerne les différentes *tasas* promulguées entre le XVI^e siècle et le XVII^e siècle. La première date de 1558 (*Tasa de Santillán*) et elle concernait tout le Royaume depuis Copiapo jusqu'aux territoires les plus austraux. Par la suite, la deuxième (*Tasa de Gamboa*, 1580), qui devait abolir le service personnel⁵, ne fut promulguée qu'entre les territoires compris entre la vallée de Choapa et les limites australes de la *Capitanía General* (BNM, Ms., 1580). Cette situation était encore plus marquée à Copiapo, où par exemple des voyageurs importants tels Ocaña à la fin du XVI^e siècle ne s'y rendit pas, commençant son périple à partir de Coquimbo, port maritime de La Serena (Ocaña [1600] 1995), ou encore certaines visites administratives qui ne furent jamais menées à Copiapo, les autorités considérant que c'était un endroit trop éloigné (AGI, Gobierno, Chile, 62, s/n°, 1692) ou bien, parce qu'il n'était pas convenable d'interrompre les Indiens durant la période de travail dans les mines pour les recenser (ANCh, Real Audiencia, vol. 2435, n° 3, 1713).

Une dernière raison importante à l'absence de documents est celle de l'histoire même de la colonisation de ce territoire. En effet, main d'œuvre (à travers le système *d'encomienda de indios*) et terres (à travers le mécanisme colonial de *mercedes de tierras*) retombèrent rapidement en la possession d'une même famille, les Aguirre, ce qui renforça la place que la

⁵ La *Tasa de Santillán* avait encadré le travail des indigènes, la pierre de voute étant le service personnel.

vallée était en train d'acquérir au sein de l'administration espagnole à savoir, un territoire invisible. En effet, la vallée de Copiapo devint sous certains aspects une immense propriété privée et de ce fait un espace éloigné de la sphère publique.

Cependant, il existe tout de même un certain nombre de témoignages qui nous ont permis d'esquisser les grandes lignes de ce travail et sans qui il aurait été impossible de mener une réflexion sur l'histoire des Indiens de la vallée. Il convient donc d'en rendre compte car cela nous permettra d'une part de mieux comprendre l'organisation des parties de cette thèse, en partie due aux différents types de sources disponibles en fonction de la période abordée, et d'autre part pour mieux évaluer la pertinence de ce travail de thèse.

En ce qui concerne la période inka, nous avons surtout des chroniques évoquant cette époque de manière souvent contradictoire. Ces témoignages nous permettent cependant de mieux nous interroger sur les processus d'annexion, et sur l'organisation administrative, politique et économique mise en place durant cette période. Nous pouvons citer un grand nombre de chroniques mais les plus remarquables sont celles émanant de sources de la vice-royauté du Pérou (Cieza [1553] 2005 ; Garcilaso [1609] 2009 ; Montesinos [1644] 1957) même si celles de Bibar ([1558] 1966), de Góngora ([1575] 1862), de Lovera ([1595] 1865) ou de Rosales ([1672] 1878) recèlent également de nombreuses informations importantes. L'absence de trace écrite pour la période préhispanique peut être supplée de manière partielle grâce aux précieuses études archéologiques qui permettent d'interroger de manière plus précise ces chroniques. Les recherches publiées les plus remarquables concernant la zone de Copiapo pour cette période, ainsi que pour celle précédant l'occupation inka, sont celles, en partant des plus récentes aux plus anciennes sont celles de Lillo (2012), Borlando Hipp (2012, 2011), Moyano Vasconcelos (2010a, 2010b, 2009, 2006), Garrido (2007), Gaete (1999), Castillo (1998), Niemeyer et al. (1996), Stehberg (1995), Reinhard (1992, 1991), Niemeyer (1986), Iribarren (1958), Cornely (1946) et Latcham (1926).

La période suivante, celle de la conquête et colonisation du territoire de Copiapo est celle qui a été la plus documentée et qui nous permet de mieux comprendre le rôle des populations de Copiapo pendant ces années de guerre (1536-1551). En effet, ce fut une époque propice à la production de documents puisqu'un grand nombre de conquistadors ayant prit part aux différents campagnes de découverte, conquête et pacification des territoires américains (période éminemment militaire) voulait se voir octroyer des encomiendas et des possessions territoriales. Pour ce faire, ces conquistadors essayaient de démontrer à l'aide de témoins leur apport à la couronne en faisant état de chaque campagne menée, en essayant de rendre compte de manière détaillée de leur curriculum vitae. D'autre part, la découverte de ce continent donna lieu à la rédaction de nombre de chroniques durant les XVI^e et XVII^e siècles qui retracèrent amplement ce processus. L'historien chilien José Toribio Medina mena un travail énorme en recueillant un grand nombre de ces documents publiés en deux collections (*Colección de Documentos Inéditos para la Historia de Chile* et *Colección de Historiadores de Chile y Documentos Relativos a la Historia Nacional*), effort jusque-là inégalé. En effet, ce recueil continue à être encore aujourd'hui une source incontournable pour les études sur la période coloniale. Parallèlement d'autres documents furent consultés afin de compléter, interroger et rectifier les témoignages présents dans les deux collections précédemment citées. Ainsi, que ce soit à l'*Archivo Nacional de Chile* (ANCh) ou à l'*Archivo General de Indias* (AGI) majoritairement, ou bien à la *Biblioteca Nacional de Madrid* (BNM), les archives de la *Real Academia de Historia* (RAH), du *Palacio Dom Juan* (PDJ) ou bien encore ceux des *Duques de Alba* (DA) et des *Franciscains du Chili* (ST), nombre de données nous ont permis d'affiner notre approche sur cette période. Enfin, il faudrait souligner la *Visita de Santillán* de 1558 publiée en 2004 qui restait jusque-là inédite intégralement, notamment pour la partie concernant la vallée de Copiapo, et qui permet de mieux comprendre la mise en place de l'encomienda durant les premières années de la période coloniale.

L'étape comprise entre 1551 et 1680 a pu être abordée grâce à de la documentation administrative, notamment judiciaire et notariale, émanant soit du *Cabildo de Santiago* et du *Cabildo de La Serena*, mais également des fonds de la *Real Audiencia de Santiago* déposés à l'*Archivo Nacional de Chile*, et des documents de divers ordre entreposés à l'*Archivo General de Indias*. Ces témoignages sont composés majoritairement de procès de divers ordre, de visites et octrois d'encomienda, d'actes de vente ou de concession de terres, qui permettent de mieux comprendre cette période fortement marquée par la réorientation de la production économique du Royaume du Chili où l'encomienda était une de ses composantes.

Pour ce qui concerne la dernière phase (1680-1806), elle peut être étudiée non seulement avec le même type de documents utilisés pour la phase antérieure mais également grâce à l'utilisation de documents écrits par des voyageurs européens passés dans la région entre les XVIII^e siècle et le XIX^e siècle (Frézier [1717] ; d'Orbigny [1838] ; Gay [1854-1871] ; Philippi [1860]) ou des documents ecclésiastiques notamment les actes de baptêmes et mariages de Copiapo des fonds de l'Evêché de Copiapo (OC).

Les Etudes ethnohistoriques et archéologiques sur Copiapo et sa région

Les premières études ethnohistoriques consacrées aux populations de Copiapo datent du début des années 1970. Dès 1971, et ce jusqu'en 1975, l'ethnohistorien chilien Jorge Hidalgo Lehuedé publia une série de travaux issus de ses recherches universitaires et qui sont encore de nos jours inégalés. En effet, « Población Protohistórica del Norte Chico » (1971a), « Algunos datos sobre la organización dual en las sociedades protohistóricas del Norte Chico de Chile. El testimonio de los cronistas » (1971b), *Culturas protohistóricas del Norte de Chile. El testimonio de los cronistas* (1972) puis « Estructura y proceso en la prehistoria y protohistoria del Norte Chico de Chile » (1975, écrit en collaboration avec l'archéologue chilien Gonzalo Ampuero Brito) ont posé les bases de l'ethnohistoire de Copiapo et du Norte Chico. Ces études, basées sur l'analyse détaillée des chroniques et des rapports rédigés par les premiers conquistadors, ne furent pas suivies d'autres travaux de la même veine, mise à part le manuscrit d'Eduardo Menares Ledesma, de 1977, qui reprend le même principe du travail d'Hidalgo Lehuedé publié en 1972.

Il faudra attendre deux décennies pour que de nouveaux travaux voient enfin le jour, éparpillés et sans continuité certes, mais importants tout de même, tous écrits par des historiens chiliens. C'est ainsi qu'Eduardo Téllez Lúgaro publia en 1994 « Transferencias de tierras indígenas en el extremo septentrional de la región diaguíta (valle de Copiapó, 1562) », article dans lequel il abordait les premières transactions foncières menées entre les Indiens de la vallée et les colons espagnols (1994b). Durant la même période il s'intéressa aux dernières phases de résistance locales et à la désintégration de la société autochtone (1994a, 1994-1995 respectivement), thème au centre de l'article « La Conquista Española y Resistencia Indígena en el Norte Verde » publié par Carlos Ruiz Rodríguez en 2005. Gastón Castillo Gómez aborda quant à lui la chefferie locale à la dualité du pouvoir au niveau territorial, en essayant d'interroger l'archéologie à partir du travail fondateur de Jorge Hidalgo Lehuedé (1998).

Enfin, il convient de citer les manuscrits de Marcela Urizar Vergara sur l'évangélisation et la chefferie autochtone durant la période coloniale (2002), ou celui de Viviana Manríquez sur l'étude des fonds coloniaux portant sur la vallée (1996).

Les Etudes historiques sur la période coloniale de Copiapo

L'œuvre *Historia de Copiapó* publiée en 1874 par Carlos María Sayago reste à ce jour inégalée et constitue sans aucun doute un apport majeur pour l'histoire des Indiens de Copiapo, malgré le fait que l'œuvre est fondamentalement construite autour de la naissance, consolidation et développement de la société coloniale dans la vallée. Sayago, historien originaire de Copiapó, ne cite aucune source au cours de son œuvre, mais il affirme s'être servi d'un grand nombre de documents d'archives. Nous avons pu confronter un grand nombre de données fournies par Sayago avec des sources originales et avons constaté que dans la plupart des cas elles coïncident entre elles. Cet ouvrage a été pour nous un support durant toute la durée de notre étude.

Hormis cette œuvre fondatrice, nombreux historiens du XIX^e siècle consacrèrent une partie de leurs études à la conquête et colonisation du Norte Chico et de ce fait ils abordèrent Copiapo pour les premières décennies de présence espagnole dans la région. Miguel Amunátegui ([1861] 1915), Diego Barros Arana ([1884] 2000) ont constitué des lectures incontournables pour l'étude de cette période.

La conquête de la région et de ce fait l'histoire de Copiapo furent abordées à travers les personnages historiques remarquables de cette période. C'est ainsi que Diego de Almagro (l'*Adelantado*), premier espagnol à avoir mis en place une expédition pour la conquête du Chili, a été l'objet de divers travaux. L'ouvrage collectif *Diego de Almagro* de 1954 (Guillermo Feliú Cruz, Rolando Mellafe et Sergio Villalobos) est encore aujourd'hui essentiel à la compréhension de la place qu'occupait la vallée au sein de ce vaste espace des Andes Méridionales, tout comme l'article postérieur de Sergio Villalobos, « Almagro y los Incas », de 1962. Autre œuvre, bien plus récente mais ô combien importante est celle qui fut publiée en 2008 par Patricio Advis Vitaglich intitulée *El Desierto Conmovido, paso de la hueste de*

Almagro por el Norte de Chile qui aborde de manière détaillée les premières entrées espagnoles à Copiapo et d'une manière plus ample dans le Norte Chico. L'autre personnage historique essentiel de cette période, le capitaine Francisco de Aguirre, fut également l'objet de certaines études, dont les plus remarquables sont *El conquistador Francisco de Aguirre* (Silva Lezaeta [1904-1907] 1953) ou l'œuvre homonyme d'Ernesto Greve (1953). D'autre part, cette première phase de conquête fut également l'objet de quelques articles de l'historien chilien Guillermo Cortés Lutz (2010, 2011).

Il existe des études d'ordre général ayant porté sur le Norte Chico ou qui nous permettent non seulement de traiter des faits spécifiques de la vallée de Copiapo mais également d'avoir un panorama plus ample sur les structures politiques et économiques de la période coloniale (Carmagnani 1963 ; Pinto Rodríguez 1980 ; Villalobos 1983 ; Lorenzo [1983] 2013 ; Aldunate del Solar 1984 ; Urbina Burgos 1986 ; Guarda 1993, 1978 ; Cortés Olivares 2003). Parallèlement nous pouvons compter sur différentes recherches qui ont abordé le dernier siècle colonial dans la vallée. Ainsi, l'ouvrage collectif *Copiapó en el siglo XVIII*, publié en 1988 est sans aucun doute important pour comprendre comment se mettait en place la société locale à l'époque (Broll Carlin et Pinto Rodríguez 1988). Dans cette même veine il faut citer les excellents articles des historiens chiliens Jaime Torres Sánchez (1985) et de Jorge Pinto Rodríguez (1991), celui de Cortés Lutz (2012) ou celui des professeurs Francisco Berríos Drolett et Juana Lucero Villavicencio (2011).

Etudes et sources portant sur les habitants de la côte Pacifique

Parmi tous les groupes ethniques de cette région du Norte Chico, celui des pêcheurs de la côte Pacifique est celui qui a été le plus amplement étudié, pour différentes raisons. Aussi, étant donné la grande mobilité de ces populations (entre la région centrale du Chili et celle de côtes arides du Pérou), les témoignages et les recherches portant sur eux ont souvent élargi le champ géographique de ces études, essayant de comprendre ces groupes au-delà des frontières institutionnelles nées de la colonisation espagnole.

La première raison pour laquelle cette population a été abondamment étudiée découle de la profusion de sources coloniales portant de près ou de loin sur elles, témoignages souvent inégaux entre eux d'un point de vue qualitatif mais indispensables pour leur étude (Santillán [1558] 2004 ; Bibar [1558] 1966 ; Drake 1578 ; Lozano Machuca [1581] 1992 ; Segura [1591] 1985 ; Lovera [1595] 1865 ; Lizárraga [1605] 1986 ; Pachacuti Yamqui Salamaygua [1613] 2007 ; Otal [1644] 1997 ; Vázquez de Espinoza [1672] 1948 ; Espejo [1683] 1992 ; Peña y Salazar [1684] 1992 ; Frézier [1716] 1995 ; AGI, Gobierno, Chile, 211, n 73). Aussi, durant le premier siècle républicain (XIX^e siècle) il y a eu également quelques témoignages de grande importance portant sur les populations côtières de pêcheurs, témoignages de scientifiques européens ayant séjourné le long de la côte Pacifique (Moerenhout 1828 ; Orbigny [1838] 2008 ; Gay 1854 ; Philippi 1860 ; von Tschudi 1869 ; Bresson 1875 ; Bastian 1876).

D'autre part, il faut noter les recherches s'intéressant à la technique, si particulière pour ne pas avoir retenu l'attention des chroniqueurs, employée par ces pêcheurs pour naviguer en mer à savoir, les radeaux fabriqués en peaux de loups de mer et qui depuis le dernier siècle a été un attrait pour certain nombre de chercheurs de par leur spécificité (Olguín, Salazar et Jackson

2014 ; Hasen Narváez 2012 ; Horta 2010 ; Berenguer 2009 ; Carabias 2000 ; Lehnert 1997 ; Páez 1986, 1987 ; Núñez 1986 ; Niemeyer 1965-66 ; Looser 1938, 1960 ; Latcham 1910).

Nombreux témoignages de la période coloniale ont également mis en évidence un certain nombre de dénominations – des ethnonymes tels *Chamanchacas*, *Uros*, *Proanches*, *Changos* - qui confrontèrent les chercheurs à la question de l'identité, aspect encore de nos jours au centre des préoccupations scientifiques (Horta 2010 ; Copinet 2003 ; Castro 2001 ; Herrera 1997 ; Larraín 1978-1979 ; Bittman 1977, 1984).

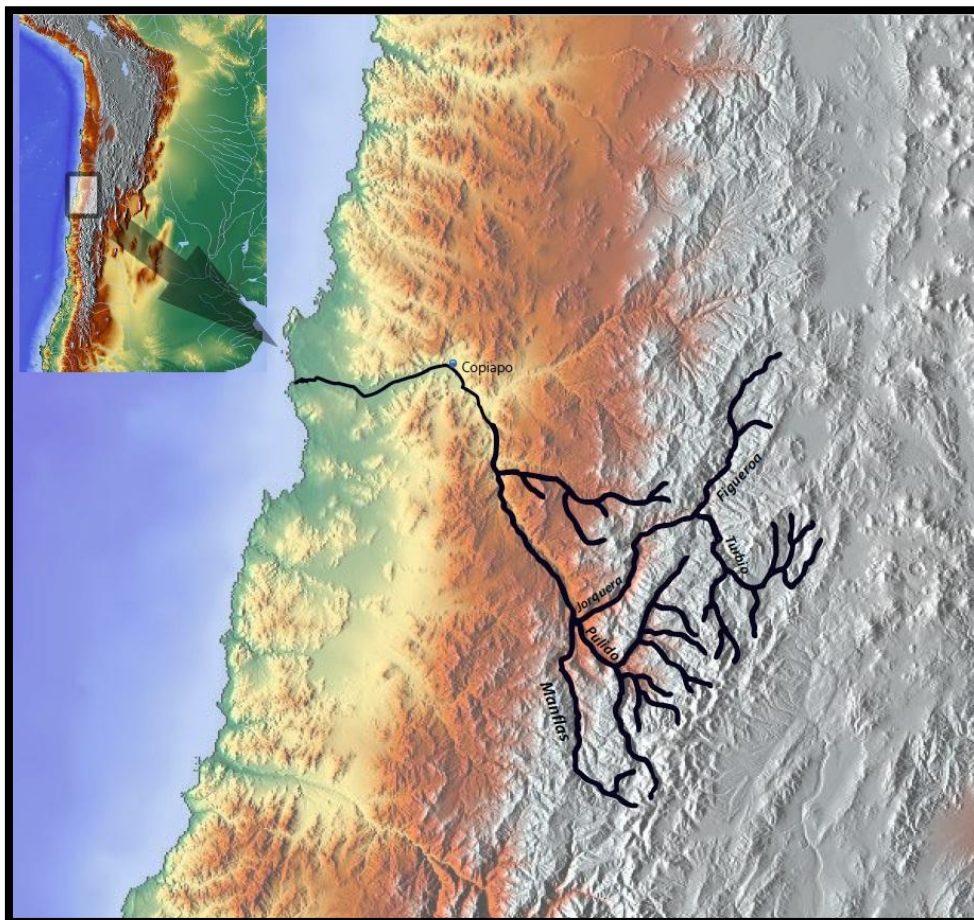
Parallèlement et de manière complémentaire certains archéologues et historiens ont essayé de s'interroger sur les liens unissant groupes de pêcheurs et populations des Andes méridionales occidentales, notamment dans le but de comprendre si ces pêcheurs dépendaient politiquement de groupes d'agriculteurs ou bien s'ils formaient des groupes politiques autonomes, ou encore sur le rôle de ces pêcheurs au sein des circuits économiques préhispaniques et coloniaux (Hasen Narváez 2012 ; Borlando 2011, 2012 ; Aldunate, Castro et Varela 2010 ; Horta 2010 ; Salazar et *al.* 2010 ; Salazar 2008 ; Herrera 2004 ; Castro 2001 ; Castillo [1989] 1997 ; Zúñiga 1986 ; Téllez Lúgaro 1986 ; Martínez Cereceda 1985 ; Muñoz et Focacci 1985 ; Bittmann 1983 ; Wachtel 1978 ; Bouysse-Cassagne 1975 ; Murra 1972).

PREMIERE PARTIE. Quelques aspects importants sur la vallée de Copiapo et sa population à l'époque du contact

« Comienza el Reyno de Chile, por el Norte, desde el fertil valle de Copiapo que esta en 27 grados, por donde confina con la provincia y despoblados de Atacama, por la Costa, que es la ultima del Piru, del distrito de la Audiencia, y Arçobispado de los Charcas; este valle aunque pequeño es fertilissimo, en el qual se da el mais con grande abundancia. Estan las haziendas del General Francisco de Aguirre de viñas, de azúcar, ay en el minas de Turquezas, y otras piedras preciosas... » (Vázquez de Espinoza [1672] 1948:1919)⁶.

CHAPITRE I. Aperçu géographique

Carte 1 : LA VALLEE DE COPIAPO



⁶ « Le Royaume du Chili commence, au nord, depuis la vallée fertile de Copiapo qui se trouve au 27^{ème} degré, où cette province jouxte les zones désertiques d'Atacama par la côte, qui est la dernière province du Pérou, du district de l'Audience et de l'Archevêché des Charcas ; cette vallée, malgré qu'elle soit petite, est très fertile, et le maïs y pousse en abondance. Les haciendas du Général Francisco de Aguirre possèdent des vignes, des cannes à sucre, et il y a dans la vallée des mines de turquoises et d'autres pierres précieuses... ».

Le bassin exoréique du fleuve Copiapo⁷ s'étend sur près de 300 km depuis la naissance de ses affluents - les plus importants étant le Jorquera, le Manflas et le Pulido- jusqu'à son arrivée à l'océan Pacifique. C'est une vallée étroite qui se faufile au milieu de cordons montagneux d'une aridité extrême (Figures n° 1 et 2) comme en ont témoigné les sources coloniales (Camus Gayán 2004). Elle se trouve dans une région qui a joué depuis des siècles le rôle de frontière géographique, puisqu'elle se situe à la lisière de différents écosystèmes (Carte n° 1), ces derniers se trouvant pour la plupart à plusieurs jours de marche du bassin.

Au nord de la vallée se trouve le désert le plus aride au monde (Atacama), vaste étendue de territoire dépourvue de ressources en eau potable entre le fleuve Copiapo et le fleuve Loa (tous deux séparés d'environ 600 km), sauf quelques puits naturels ne pouvant subvenir aux besoins que d'une dizaine de personnes par jour.

Au sud de notre zone d'étude commence la région du Norte Chico, territoire désertique entrecoupé de vallées vertes irriguées tout le long de l'année par des fleuves (du nord au sud : Huasco, Elqui, Limarí, Choapa, La Ligua et Aconcagua) et auquel appartient la vallée de Copiapo.

Au nord-est se trouvent les steppes salées de la *Puna*, considérées comme les limites australes du Haut-Plateau andin.

L'est de la vallée est surplombé par les hauts sommets volcaniques de la Cordillère des Andes, franchissables uniquement en été, et où de nombreux sommets approchent les 7.000 m d'altitude⁸.

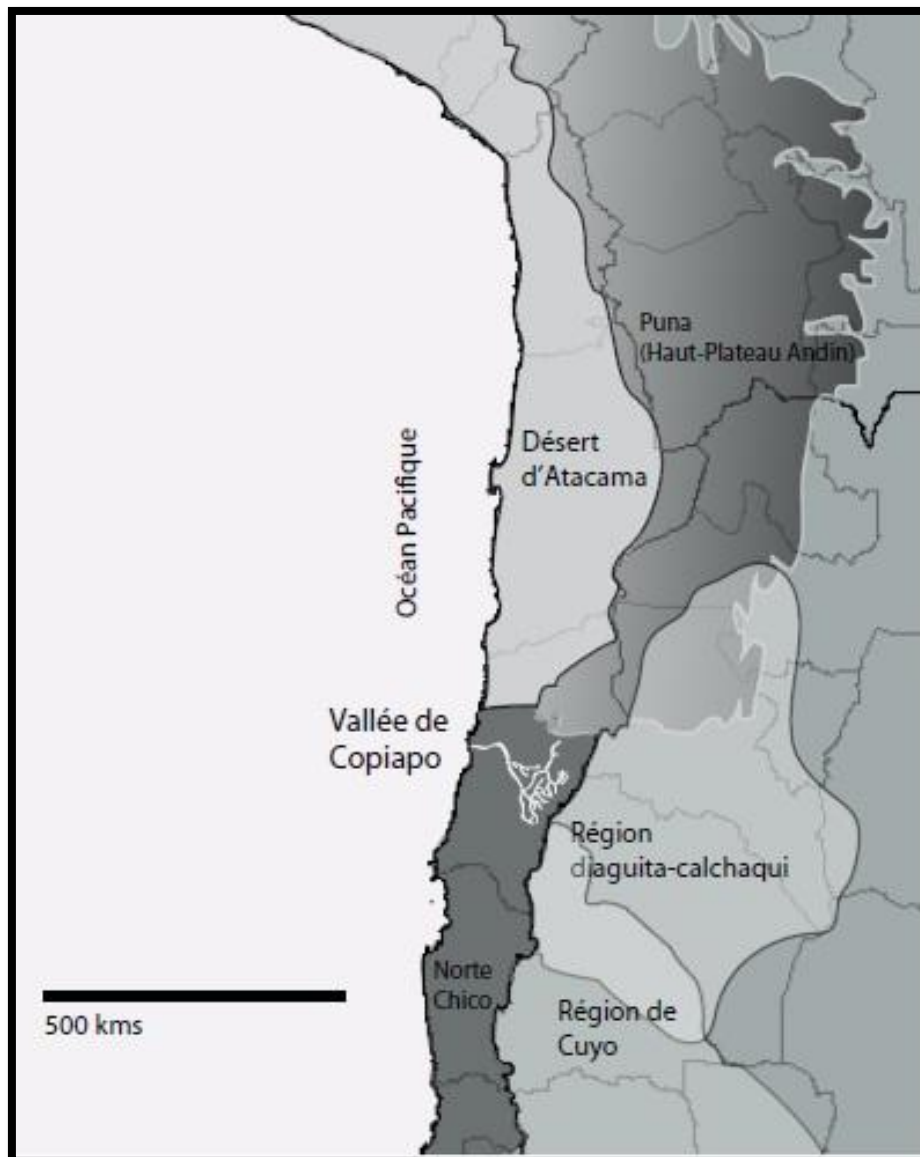
⁷ Ou vallée de Copiapo.

⁸ La cordillère des Andes concentre ici le plus grand nombre de sommets de tout le continent américain, notamment 3 des plus hauts : le Nevado Ojos del Salado, le Monte Pissis, et le Cerro Mercedario. Un peu plus au sud, au sein de cette même région du Norte Chico, se trouve également l'Aconcagua, la plus haute montagne de toute l'Amérique.

A l'ouest du bassin du Copiapo se situe l'océan Pacifique, dans lequel le fleuve déverse ses eaux.

Enfin, sur le piedmont oriental de la Cordillère commencent les régions du nord-ouest argentin où se trouvent d'une part les vallées calchaquies historiques (régions de Catamarca, de La Rioja et du nord de San Juan) et d'autre part la région de Cuyo.

Carte 2 : LA VALLEE DE COPIAPO ET SES ENVIRONS



A ce titre, on peut considérer la vallée de Copiapo comme une immense oasis fluviale car elle est entourée par de vastes territoires dépourvus d'eau potable et de végétation, et qu'elle

bénéficie tout le long de l'année de ressources hydriques qui ont permis d'une part le développement d'une nature variée, interdépendante du fragile écosystème local, et d'autre part l'établissement de populations humaines de manière durable dès les premières incursions des chasseurs-cueilleurs dans la région il y a au moins 10.000 ans (Núñez [1989] 1997).

Durant la période coloniale le climat de la région était relativement similaire à celui d'aujourd'hui, un climat aride, avec une pluviométrie peu importante, de l'ordre de 18 mm annuels au niveau de la mer, et jusqu'à 250 mm annuels au dessus de 2.000 m (Gobierno de Chile 2004 :4). L'alimentation du fleuve dépendait quasi-exclusivement, à cette époque comme aujourd'hui, de la fonte des glaciers andins pendant l'été, et des périodes de pluies ou de neige en montagne durant la saison hivernale. Malgré ces conditions extrêmes, le bassin du fleuve Copiapó, avec ses nombreux affluents, possédait un débit régulier et permettait aux différents groupes humains d'avoir accès à une eau de qualité durant toute l'année (Niemeyer Fernández 1981). Le fleuve présente aujourd'hui un débit moyen de 3.7 m³/sec (Instituto Nacional de Estadísticas 2008 :59).

Les groupes humains qui se sont implantés dans la vallée à partir de l'Intermédiaire (VIII^e siècle de notre ère), probablement porteurs d'un bagage culturel riche en influences *Aguada* et *Tiwanaku* (nord-ouest argentin et lac Titicaca respectivement), développèrent une économie productive basée sur les cultures de maïs, haricots et courges principalement et l'élevage d'auquénidés (lamas et alpagas), en utilisant notamment le fleuve, et de façon complémentaire les hauts pâturages andins durant les périodes estivales (Castillo 1998, [1989] 1997).

Mis à part ces deux types d'exploitation du milieu naturel, possibles grâce d'une part à une ressource hydrique peu abondante certes (moins de 100 litres par seconde) mais régulière, et d'autre part à la végétation résultant des précipitations d'altitude, ces groupes ne pouvaient se déployer en tant que tels en dehors du bassin Copiapo, hormis quelques exceptions, comme

nous le verrons par la suite. En effet, les déserts inhospitaliers entourant la vallée constituaient une barrière géographique de grande importance qui déterminait en grande partie, pour chaque culture, la façon de maintenir des relations avec des groupes éloignés géographiquement. Seuls des groupes peu nombreux pouvaient s'aventurer hors de la vallée, par des chemins reliant cette dernière à des sites d'intérêt majeur (mines, espaces d'échanges, sites religieux). Ces chemins passaient par des puits d'eau peu abondante, de mauvaise qualité, et à renouvellement lent. Facteurs contraignants certes, mais en même temps déterminants puisque ces chemins permettaient à ces groupes de traverser les immensités arides du *despoblado de Atacama* ou de la Puna.

Les régions proches possédant des ressources hydriques plus abondantes étaient occupées par des populations relativement denses et qui pratiquaient également l'agriculture (vallées de Huasco et d'Atacama, régions calchaquies, Norte Chico).

Ces différents paramètres ont probablement contribué à ce que les différents groupes de la région aient conformé des sociétés éminemment régionales et rattachées à un espace spécifique et restreint.

A Copiapo, ces groupes aménagèrent des terrasses fluviales le long du fleuve et construisirent des villages non loin de là. L'archéologie en a dénombré une dizaine, notamment dans la haute vallée (Camasquil, Painegue, Punta Brava, Choliguin), montrant que la culture autochtone, malgré sa présence dans des sites de la basse vallée (Copiapo, Nantoco), était éminemment montagnarde (Castillo 1998). Cette culture, baptisée *cultura Copiapó* par les archéologues (Castillo 1998 ; Garrido 2007), occupa de manière ininterrompue tous ces espaces durant l'Intermédiaire tardif, entre l'an 1.200 de notre ère et l'arrivée des Inkas (Castillo 1998). Cette culture, qui fut conquise d'abord par les Inkas, et par la suite par les Espagnols, constitue le sujet de notre étude.

Carte 3 : LES VILLAGES PREHISPANIQUES DANS LA VALLEE DE COPIAPO

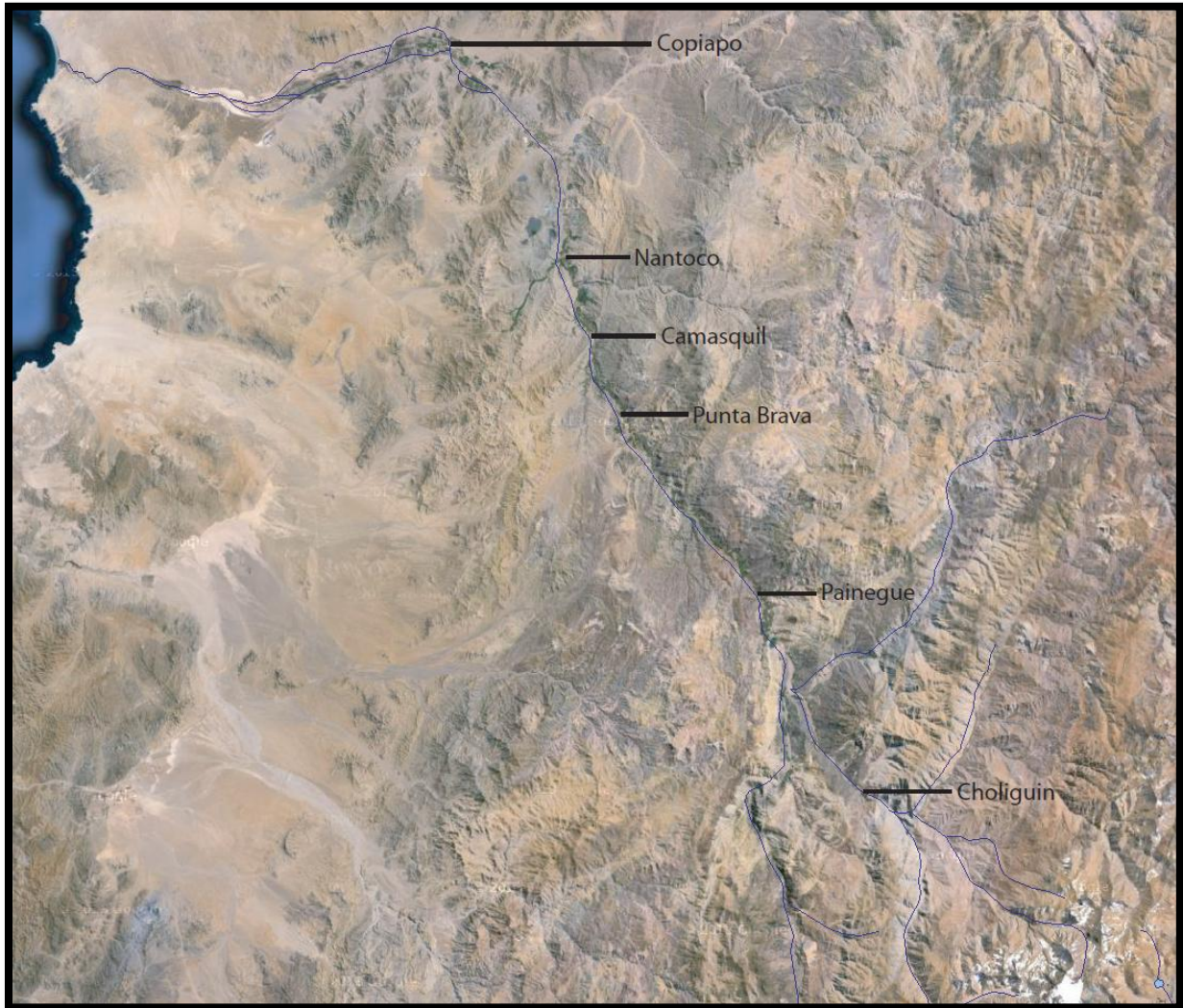


Figure 1 : LE FLEUVE COPIAPO A IGLESIA COLORADA – CHOLIGUIN (altitude 1.500 m)



Figure 2 : LA VALLEE DE COPIAPO A VIÑA DEL CERRO – PAINEGUE (altitude 1.085 m)



CHAPITRE II. Les ressources minières comme pôle d'attraction au Norte Chico

Comme nous l'avons vu dans le chapitre I, l'une des raisons pour lesquelles la vallée de Copiapo occupait une place stratégique importante au sein de l'espace andin méridional était sa position géographique spécifique. En effet, la vallée était une ressource hydrique régulière et constante qui traversait d'est en ouest, entre la cordillère et l'océan, un désert très aride et ininterrompu, long d'environ 700 km, entre Copiapo et les oasis du Haut Loa.

Cependant, la situation géographique de la vallée n'explique pas l'intérêt qu'ont eu les Inkas (les Espagnols ne faisant que reprendre le contrôle d'une colonisation déjà établie), à conquérir et coloniser une région aussi éloignée du Cusco et du Haut-Plateau central. Comment expliquer un tel investissement de la part du Tawantinsuyu pour aller occuper des territoires qui n'offraient, au premier abord, rien de particulier ou différent par rapport à ce qu'ils possédaient déjà à Porco ou à Potosi (argent) ou à Carabaya (or). Qu'est-ce qui a amené les Inkas à s'intéresser au Norte Chico ?

1. Les motivations Inkas de la conquête

Nombreux sont les spécialistes qui suggérèrent que les Inkas auraient entrepris la conquête et la colonisation du Kollasuyu pour ses richesses minières (Llagostera 1976 ; Raffino 1981 ; Niemeyer et Schiapaccasse [1987] 1998 ; Núñez 1999, 2006 ; Berenguer *et al.* 2005 ; Salazar, Berenguer et Vega 2013).

Parallèlement, en prenant comme référence la conquête espagnole du Chili et la soif d'or à son origine, ainsi que le développement de l'extraction aurifère de différents gisements, notamment ceux d'Andacollo ou bien encore ceux de Marga-Marga durant le XVI^e siècle, les spécialistes ne se sont pas interrogés sur le motif central de la conquête du Chili par les Inkas.

Nous avons essayé d'interroger les sources et les données archéologiques afin d'essayer de comprendre les réelles motivations Inkas. C'est ainsi que nous avons repéré un certain nombre de sites archéologiques de différentes époques et aires culturelles et géographiques où du lapis-lazuli avait été identifié⁹, notamment dans celui du *Señor de Sipán* (Amat Olazábal s/année) au début de notre ère (an 250) ou encore dans la culture *Chavín*, entre 1.000 et 300 avant notre ère, ce qui nous a mené à nous interroger sur l'existence de réseaux préhispaniques entre des régions éloignées. En effet, le seul gisement sud-américain de lapis-lazuli se trouverait au Norte Chico (Cuhna 1984), à quelques centaines de kilomètres au sud de la vallée de Copiapo, à 3.600 m d'altitude (Corona Esquivel et Benavides Muñoz 2005). Selon ces derniers, il existerait deux autres gisements en Amérique du Nord : un dans l'île de Bafin au Canada, et l'autre à l'Italian Mountain du Colorado, aux Etats-Unis, gisements qui n'ont été mis à jour qu'au XX^e siècle.

Il serait invraisemblable que les Inkas n'aient pas eu connaissance de ce gisement, alors même que les cultures pré-Tiwanaku ou encore l'Empire de Chimú y auraient eu recours (Delaere 2013 et Berenguer 2005 respectivement). De plus, s'agissant d'une ressource unique, il nous paraît improbable qu'ils n'aient pas cherché à se l'approprier. Les données archéologiques ne nous ont pas permis d'identifier une quelconque exploitation pour la période inka. Toutefois, sachant que les gisements importants pouvaient, à l'époque, rester inexploités en raison de leur caractère unique et exceptionnel, associé au divin, comme par exemple celui de Potosí qui était connu des Inkas mais qu'ils n'exploitèrent jamais, celui du Norte Chico a certainement connu le même destin. Les Espagnols ne le citent jamais mais il est évident

⁹ D'après le géologue allemand Hans Ruppert, il a souvent été question de confondre le lapis-lazuli avec de la sodalite, élément proche du lapis-lazuli (Ruppert 1983). D'ailleurs, déjà à l'époque coloniale, certains espagnols, tels Alvaro Barba, confondaient le lapis-lazuli avec des chrysocoles ou des turquoises. Depuis une vingtaine d'années des analyses chimiques sont devenues systématiques au sein des différents sites de fouilles archéologiques, ce qui a facilité l'identification du lapis-lazuli.

qu'ils ne s'intéressaient pas à ce type de ressource, mais plutôt à l'or, l'argent et la main-d'œuvre principalement.

2. Les motivations espagnoles de la conquête

Par la suite, la colonisation espagnole fut également motivée par la présence de richesses minéralogiques au Norte Chico. Ainsi, lorsque les premiers Espagnols se rendirent au Chili, ils allaient à la recherche d'or. Il ne s'agissait pas d'une expédition improvisée, bien au contraire. En effet, non seulement ce fut Diego de Almagro (l'*Adelantado*) qui prit son commandement avec la plus importante expédition que les Andes aient connue jusqu'alors (Feliú Cruz 1954¹⁰), mais de plus de nombreuses autorités régionales y prirent part :

- Paullo Inka, frère de Huascar et fils de Huayna Cápac, appartenant à la *panaka* de Topa Yupanqui et marié à une *ñusta* de l'île de la Lune du Titicaca, ce qui lui conférait une autorité certaine dans le Kollasuyu, où il était aussi puissant que l'Inka régnant (Medinaceli 2007).
- Wila-Oma, le grand prêtre du Soleil (*Intip apun*), appartenant lui aussi à la *panaka* de Topa Yupanqui. Son titre l'autorisait à remplacer l'Inka en cas de nécessité (Guillén Guillén 1991).
- Apu Challko Yupanki Inka, la plus haute autorité administrative Inka du Kollasuyu, grand prêtre de la *waka* du Soleil à Titicaca, frère de Huayna Cápac et membre de la *panaka* de Viracocha (Villalobos 1962).

¹⁰ D'après les sources coloniales, il y aurait eu entre 400 (Valdivia [1550] 1978) et 500 cavaliers (Bibar [1558] 1966 ; Góngora [1575] 1862 ; Colque Guarache [1575] 1981).

- Certaines autorités du centre-sud du Collao tels le *mallku* des Charkas Cuysara et son fils, don Alonso Ayavire (Platt, Bouysse-Cassagne et Harris 2006), ou celui de Quillacas-Asanaques Juan Guarache (Colque Guarache [1575] 1981).

Les témoignages coloniaux sont explicites : l'expédition se rendait au Chili car il y avait de l'or en abondance¹¹, et pour cela l'investissement financier engagés par les Espagnols fut important à savoir, entre 500.000 pesos d'or (Almagro el Mozo) et 1.500.000 (Oviedo [1557] 1885).

Quelques semaines après son départ, l'expédition intercepta à Tupiza un convoi d'or envoyé depuis le Chili à l'Inka, avec 200.000 pesos d'or en lingots (Molina [1545] 1943 ; Góngora [1575] 1862). C'est ainsi que dans les mentalités espagnoles de l'époque, le Chili devint un territoire de gisements d'or et pas à tort seulement (par la suite furent mises à jour les gisements de Carabaya, de Porco, de Potosí, de Huantajaya), puisque la postérieure colonisation de ce territoire ne fut possible qu'en raison de l'exploitation des mines d'or (Andacollo, Espíritu Santo, Marga-Marga, Quilacoya, Madre de Dios).

¹¹ A cette époque, les populations andines n'avaient encore dévoilé l'existence d'aucune mine aux Espagnols (Berthelot 1977 ; Bouysse-Cassagne 2005).

CHAPITRE III. L'« ethnie » des Copiapoes

Durant les premières années de contact hispano-indien les habitants de la vallée de Copiapó ne sont désignés par aucune appellation spécifique. Ni les Espagnols, ni les populations environnantes, n'emploient un ethnonyme spécifique pour les qualifier. Dans les documents, ils sont tout juste des Indiens de Copiapo :

« Entre los fieros que nos hacían algunos indios que no querían servirnos, nos decían que nos habían de matar a todos, como el hijo de Armero había hecho al Apomacho en Pachacama; y que por esto todos [los] cristianos se habían huido de los Charca[s] y de Porco y de toda la tierra; y atormentados ciertos sobr'ello, dijeron que los caciques de Copayapo se lo habían enviado a decir a Michimalongo, y qu'ellos lo supieron de mensajeros que les envió el de Atacama... » (Valdivia [1545b] 1978:55-56)¹².

« Después que el capitán Alonso de Monroy partió de aquí por el socorro, le mataron los indios de Copayapo cuatro cristianos, y al que le quedó y a él prendieron y tomaron el oro y todos los despachos... » (Valdivia [1545b] 1978:61).¹³

« ...los indios de Copiapó les daban muchas salidas a estos de Atacama porque hicisen la guerra a los cristianos que por allí quisiesen pasar, defendiéndoles el camino y las comidas y bastimientos, porque pasando sin provisión irían debilitados y no para hacer la guerra, y allegados a Copiapó, los matarían fácilmente » (Bibar [1558] 1966:54-55)¹⁴.

« Con esto se partió luego el gobernador [Almagro] con su jente para este valle disimulando por entónces, con los indios de Copiapó, y dejando un capitán entre ellos con cuarenta hombres, para que despues de partido el ejército prendiese dos indios mas principales del valle; con los cuales fuese en su seguimiento... » (Lovera [1595] 1865:30)¹⁵.

¹² « Et parmi les menaces que certains Indiens nous faisaient de ne pas nous servir, ils nous disaient qu'ils allaient tous nous tuer, comme le fils d'Almagro l'avait fait à l'Apomacho [Pizarro] à Pachacama ; et à cause de cela tous les chrétiens s'étaient enfuis des Charcas et de Porco et de toute la terre ; et certains, torturés, dirent que les caciques de Copayapo l'avaient transmis à Michimalongo, et qu'eux ils l'avaient appris des messagers qui leur avaient été envoyés par celui d'Atacama... ».

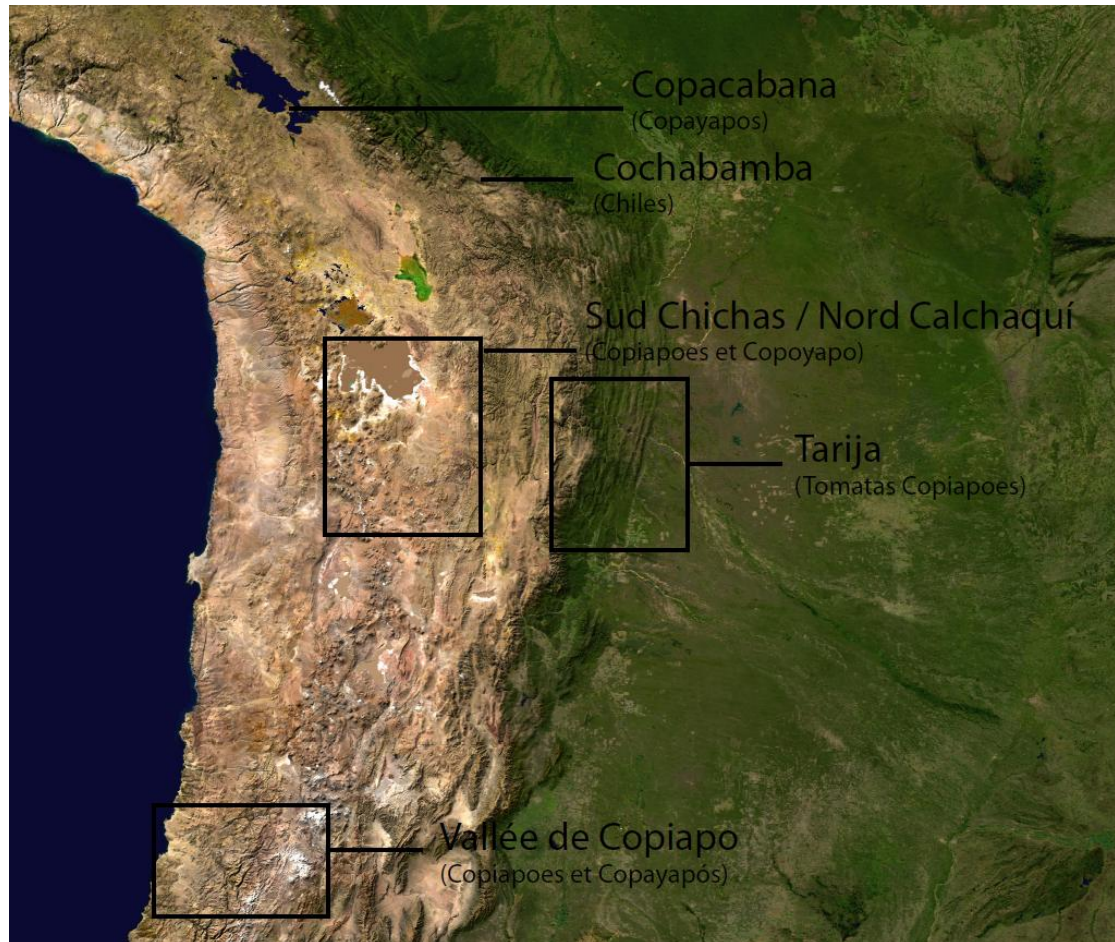
¹³ « Après que la Capitaine Alonso de Monroy soit parti d'ici [Santiago du Chili] demander de l'aide, les Indiens de Copiapo lui tuèrent [parmi les siens] quatre chrétiens, et celui qui resta en vie et lui-même furent attrapés et ils leur prirent l'or et toute la marchandise... ».

¹⁴ « ...les Indiens de Copiapo harcelaient de manière importante ceux d'Atacama pour que ces derniers fassent la guerre aux chrétiens qui allaient passer dans leur territoire, leur bloquant le chemin, l'accès à la nourriture et aux provisions, car en passant sans provision ils iraient faibles et sans volonté de faire la guerre et une fois arrivés à Copiapo, ils pourraient les tuer plus facilement... ».

¹⁵ « Alors le gouverneur [Almagro] partit avec ses hommes vers cette vallée en cachant, alors, ses plans aux Indiens de Copiapo, et en laissant un capitaine parmi eux avec quarante hommes, pour qu'après son départ, l'armée capture deux des principaux chefs de la vallée, avec lesquels l'armée le suivrait sus ses pas... ».

Or, après la conquête et colonisation de la vallée, plusieurs témoignages feront référence à des *Copayapos*, *Copiapoes* et *Copoyapos* sans que les chercheurs aient abordé la portée de ces différentes catégories. C'est ce que nous nous proposons de faire.

Carte 4 : L'ETHNONYME DES INDIENS DE COPIAPO DANS LES SOURCES



1. Les témoignages d'Ercilla, Jufre del Aguila et Quiroga

Il faudra attendre 1569 et la publication de *La Araucana*, poème épique écrit par le soldat espagnol Alonso de Ercilla y Zúñiga, pour trouver enfin la première référence explicite aux habitants de la vallée :

*« Ves, volviendo a la costa, los collados/
que corren por la banda de Atacama,
y la desierta costa y despoblados
do no hay ave, animal, hierba ni rama;»*

*ves los copayapós, indios granados,
que de grandes flecheros tienen fama;/
Coquimbo, Mapochó, Cauquén y el río
de Maule, y el Itata y Biobío. »
(Ercilla [1569] 2001:277)¹⁶.*

Ce témoignage se réfère à des populations de Copiapo, occupant un territoire entre le désert d'Atacama et la vallée de Coquimbo. Ce groupe apparaît composé de glorieux guerriers. Ercilla profite de l'occasion pour lui donner un ethnonyme (les *Copayapós*). Malgré l'importance que cet ouvrage a eue à cette époque reculée, cet ethnonyme ne sera plus repris par la suite. Ces *Copayapós* ne seront plus cités en tant que tels durant le XVI^e siècle et il faudra attendre 1630 et le poème de Melchor Jufre del Aguila consacré à la découverte, conquête et colonisation du Chili pour voir encore une fois les groupes de Copiapo désignés par un ethnonyme –*Copiapoes*– (Jufre del Aguila [1630] 1887:55-56, 62-63, 72, 75), probablement inspiré par la lecture de *La Araucana* d'Ercilla. En voici un extrait citant nos Indiens :

*« Y aunque los copiapoes con industria
Amigos se mostraron, no les dieron
Mucho refresco para el despoblado
Por desaficionarlos a la tierra,
Muy pobres y mendigos se fingiendo »
(Jufre del Aguila [1630] 1887:56)¹⁷.*

Cette désignation sera employée à nouveau une dernière fois un quart de siècle plus tard, en 1656, par Gerónimo de Quiroga dans une chronique militaire :

¹⁶ « Tu vois, en retournant vers la côte, les monts/
qui se succèdent tout le long d'Atacama,
et de la côte aride et les déserts
où il n'y a ni oiseau, animal, herbe ou branche ;/
tu vois les *Copayapos*, Indiens illustres,
réputés pour être de grands tireurs de flèches ;/
Coquimbo, Mapocho, Cauquen et le fleuve
de Maule, et l'Itata et Biobio. ».

¹⁷ « Et en dépit du fait que les copiapoes, avec sincérité
Se montrèrent amicaux, ils ne leur donnèrent pas
Beaucoup de ravitaillement pour le désert
Afin de les désintéresser de la terre,
Feignant d'être très pauvres et misérables ».

« ...y regresó por el despoblado de Atacama con bastantes trabajos a causa de que los Copiapoes se rebelaron y disputaron la retirada » (Quiroga [1656] 1789:6)¹⁸.

Ces témoignages montrent que les seules fois où les habitants de la vallée eurent le privilège de se voir attribuer un ethnonyme autre que l'homogénéisant « *Indio* », ce fut pour les décrire en tant que guerriers, dans un contexte belliqueux ayant précédé leur pacification et ce même plus d'un siècle après la paix définitive. *Copiapoe* (et/ou *Copayapó*) serait-il synonyme de soldat, d'Indien de guerre ? Les analyses de ces textes nous portent à croire que ce n'est pas le cas. Ces désignations sont plutôt à apparenter aux termes *naturales*, *indios de* (originaires de, autochtones de). Le fait que les populations de la vallée de Copiapo aient été désignées par un appellatif spécifique relève plutôt des mœurs de l'époque, où la guerre était le moyen privilégié à travers lequel les colons pouvaient monter les échelons sociaux, et où les populations belliqueuses (et/ou riches) acquéraient aux yeux des Espagnols (pour la plupart des militaires, comme c'est le cas pour ces trois auteurs) une spécificité bien réelle. Dans ce cas, le mécanisme qui poussa ces auteurs à utiliser les catégories ethniques *Copiapoes* ou *Copayapós* répond à la même logique que celle qui poussa d'autres de leurs contemporains à évoquer par exemple les *Promaucaes* ou les *Araucos*, groupes autochtones belliqueux du XVI^e siècle qui alimentèrent, à travers leur résistance, la gloire des conquistadors.

Il en ressort que ces Indiens sont avant tout perçus par ces trois Espagnols comme de braves guerriers, de courageux soldats, de fins tacticiens. Il est vrai que les habitants de Copiapó leur avaient jusque là posé d'énormes problèmes, comme nous le verrons plus tard, durant une décennie et demie, compromettant le succès espagnol au Chili. Des témoignages portant sur la période inka ont également souligné cet aspect-là alors qu'aucun ethnonyme ne leur avait été attribué auparavant. Une fois vaincus, ces Indiens n'apparaissent plus dans ces chroniques et semblent ne plus intéresser les Espagnols, devenant simplement des tributaires, des « *Indios*

¹⁸ « ...et il retourna par le désert d'Atacama avec grand effort car les Copiapoes se rebellèrent et s'opposèrent à sa retraite ».

encomendados ». En effet, ni les trois textes précédemment évoqués ni d'autres écrits par la suite ne s'attardent sur eux une fois vaincus : ils sont englobés avec l'ensemble des groupes autochtones du nord et du centre du royaume en tant qu'Indiens pacifiques et soumis, conformant un seul et même groupe, « *los Indios de Chile* ». Cette situation reflète d'une certaine manière le regard que portaient les Espagnols sur ce groupe, déterminé d'une part par son histoire récente (le groupe fut écrasé militairement et soumis au pouvoir espagnol) et d'un autre côté par sa position de force productive dans la société de leur époque.

Comme nous le verrons plus tard, la déstructuration sociale dont ils furent l'objet ne doit certainement pas être étrangère à leur anonymat dans les archives, tout comme l'installation dans leurs terres de celui qui les soumit définitivement (le capitaine Francisco de Aguirre). Alors que dans les vallées de Coquimbo et Limarí nous voyons apparaître dans les documents administratifs des groupes ethniques différenciés tels les *Guarpes*, les *Chiles*, les *Diaguitas*, les *Churumatas*¹⁹, à Copiapo nous voyons juste des Indiens²⁰.

2. Copiapoes de Tarija

Un ensemble de témoignages mentionne des indiens Copiapoes dans la région de Tarija, au sud de la Bolivie actuelle. Presta cite des documents de la fin du XVI^e siècle (ANB TI, 1601 EC 3, *Los caciques e indios tomatas contra el cap. Chinchilla sobre tierras de Canasmoro*) où certains groupes de Tarija seraient des *tomatas copiapo* :

*“Si bien hay quienes definen a los **tomatas** y **churumatas** como de filiación **chicha** o parte de una misma nación resulta de los autos de un pleito sobre tierras en el valle de Canasmoro que el cacique de los tomatas, Juan Guacha, dice serlo de los indios **tomatas copiapo**, con lo cual podría suponerse que estos indígenas provinieran del norte de*

¹⁹ Il est probable que ces ethnonymes aient pu apparaître dans les sources (pour la plupart, ils apparaissent au XVII^e siècle, sauf *Diaguitas*) car s'agissant de population réimplantées, déplacées par les Espagnols pour pallier la baisse démographique des populations locales.

²⁰ A cet égard, dans la vallée de Huasco nous constatons une situation similaire à celle de Copiapó, où les documents ne fournissent aucun terme spécifique pour les désigner.

*Chile, argumento que se reforzaría por asociar el nombre Copiapó a la toponimia de la zona. Un valle y río afluente del Guadalquivir llevan, sorprendentemente, el nombre de Calama, como así también ciertos indios que se denominan **calamas**, aparecen poseyendo tierras en ese sitio de Tarija la Vieja.*

*En orden de esclarecer el tema, valga mencionar que en el juicio seguido por los **tomatas** contra el capitán Pablo de Chinchilla, aparecen los títulos de las tierras que Luis de Fuentes les otorgara en la persona de su cacique, don Pedro Tiuti, sitas en el valle de Canasmoro, situado a 15 km. al norte de San Lorenzo, con el adicional de una pampa que se localizaba a la entrada del valle de Oropesa (San Mateo). Llama la atención que en el auto anexo de la Real Audiencia, se denomine a los recipientes como "**tomatas y copiapoos**" de lo cual podrían inferirse se trata de indígenas pertenecientes a dos naciones diferentes. Cimentaría esta presunción el hecho que en la restante documentación colonial sobre Tarija se consigna solo a los indios **tomatas** quienes se designan a sí mismos con ese único nombre, siendo factible que los **copiapoos**, como tantos otros grupos, se hubieran retirado de la zona y regresado a su asentamiento originario" (Presta 1995:243)²¹.*

Julien cite ce même document et le croise avec deux autres où cet ethnonyme est présent (BMT, tomo II, f. 34, *Merced de tierras de Luis Fuentes a Alonso García. Tarija, 29 de agosto 1575* ; BMT, tomo II, fs. 69-70v, *Relación de las tierras que tienen todos en esta Villa [Tarija, enero 1576]*) (Julien 1997:xii).

Certains auteurs ont cru voir dans ces Copiapoos les derniers représentants de *mitmak'una* déplacés par l'Inka depuis Copiapo afin d'empêcher les entrées belliqueuses des Chiriguanos au sein du Tawantinsuyu :

²¹ « Alors qu'il y a ceux qui définissent les **Tomatas** et **Churumatas** comme de filiation **chicha** ou comme faisant partie d'une même nation, il en résulte d'après les dispositions d'une cause concernant des terres dans la vallée de Canasmoro que le cacique des Tomatas, Juan Guacha, dit l'être des Indiens **tomatas copiapo**, ce qui laisserait supposer que ces indigènes proviendraient du nord du Chili, argument qui se verrait renforcé à travers l'association du nom Copiapo à la toponymie de la zone. Une vallée et un affluent du Guadalquivir portent, de manière surprenante, le nom de Calama, tout comme certains Indiens qui se dénomment *calamas*, apparaissent en possession des terres dans ce lieu-là de Tarija la Vieja.

Dans le but d'éclaircir le thème, il convient de mentionner que dans la cause judiciaire entreprise par les **Tomatas** à l'encontre du capitaine Pablo de Chinchilla, apparaissent les titres des terres que Luis de Fuentes a octroyé à leur cacique, don Pedro Tiuti, situées dans la vallée de Canasmoro, située à 15 km au nord de San Lorenzo, avec une pampa qui se trouvait à l'entrée de la vallée d'Oropesa (San Mateo). Il est étonnant que dans la disposition annexe de la Real Audiencia, les bénéficiaires soient désignés comme « **tomatas et copiapoos** » ce qui pourrait nous induire à penser qu'il s'agit d'Indiens appartenant à deux nations différentes. Cette présomption se verrait renforcée par le fait que dans le reste de la documentation coloniale concernant Tarija sont enregistrés non seulement les Indiens **tomatas** qui se désignent eux-mêmes avec ce seul nom, étant alors plausible que les **Copiapoos**, comme tant de groupes, aient quitté la zone et soient retournés à leur établissement d'origine... ».

“En los valles de Tarija y Cinti se encuentra a los grupos Tomatas y Churumatas. Un cronista (Santa Cruz de Pachacuti) alude a que los mitimaes de estos valles fueron reclutados por el inca en la región de Condesuyos, para guarnecer la frontera chiriguana, pero un pleito de tierras (1596) precisa el nombre de los "indios tomatas copiapoes", nombre que se refiere seguramente al valle de Copiapó (Chile central). Había mitimaes copiapoes en Cochabamba (según el Repartimiento de tierras de Huayna Capac²²) y posiblemente aquí en Tarija, los copiapoes estaban presentes como Tomatas. Todos estos datos deben ser confirmados por otra documentación” (Saignes 1986:17)²³.

Tarija semble avoir été une terre d’occupation multiethnique défendue par des forts contre les attaques de ces guerriers qui mirent en péril non seulement la présence inka dans la région mais également celle des Espagnols plus tard. Etant donné le caractère stratégique de cette région frontalière et son réaménagement durant le Tawantinsuyu, l’hypothèse de la présence de *Copiapoes* implantés par les Inkas est vraisemblable, en raison du fait que les Indiens originaires de Copiapo étaient réputés d’excellents guerriers durant la conquête inka puis hispanique (Aguirre [1552] 1896 ; Villagrán [1562] 1897). Cependant, malgré le fait que les documents en question ne fournissent aucune donnée sur l’origine géographique de ces *Copiapoes* de Tarija, on peut supposer qu’il s’agissait de groupes réimplantés dans le sud bolivien, car l’appellatif *tomatas copiapoes* ferait référence à « déplacé », « émigré », « *tu-mata* » étant le participe passé du verbe aymara « *tu-maña* » (Aguiló 1992:139).

3. Copayapos à Copacabana

Un témoignage de 1621 mentionne l’ethnonyme de *Copayapos*. Il s’agit du texte de Ramos Gavilán qui cite les 42 nations que l’Inka implanta en tant que *mitmak’una* à Copacabana, capitale religieuse de cet Empire, et parmi lesquelles se trouvent les *Copayapos* :

²² Nous verrons par la suite qu’il s’agit là d’une erreur d’appréciation.

²³ « Dans les vallées de Tarija et Cinti on trouve les groupes Tomatas et Churumatas. Un chroniqueur (Santa Cruz de Pachacuti) fait allusion au fait que des *mitimaes* de ces vallées furent enrôlés par l’Inca dans la région de Condesuyos, afin de garder la frontière chiriguana, mais un litige de terres (1596) précise le nom des « Indiens tomatas copiapoes », nom qui se réfère vraisemblablement à la vallée de Copiapo (Chili central). Il y avait de *mitimaes* copiapoes à Cochabamba (d’après le *Repartimiento de tierras* de Huayna Capac) et probablement ici à Tarija, les Copiapoes étaient présents en tant que Tomatas. Toutes ces données doivent être confirmées par une autre documentation ».

« *Trasplantó aquí el Inca (sacándolos de su natural) a los Anacuscos, Hurincuscos, Ingas, Chinchisuyos, Quitos, Pastos, Chachapoyas, Cañares, Cayambis, Latas, Cajamarcas, Guamachucos, Guaylas, Yauyos, Ancaras, Quichuas, Mayos, Guancas, Andesuyos, Condesuyos, Chancas, Aymaras, Ianaguaras, Chumbivilcas, Pabrechilques, Cillaguas, Hubinas, Canches, Canas, Quivarguaros, Lupacas, Capancos, Pucopucos, Pacajes, Yungas, Carangas, Quillacas, Chichas, Soras, Copayapos, Colliyungas, Guanacos y Huriquillas. De estas cuarenta y dos naciones, puso de cada una tantos Indios casados, con orden (...) Todas las más están hoy tan desmedradas, que apenas se halla alguno, que conserve el apellido, o la insignia de su nación.* » (Ramos Gavilán [1621] 1976:43)²⁴.

Encore une fois, il est impossible de situer géographiquement l'origine de ce groupe de *Copayapos*. Toutefois, la place occupée par ces derniers au sein de cette liste (liste qui semble classer dans un axe nord-sud et ouest-est les différentes populations) les situerait quelque part au sud de la région des *Chichas*, dans la Puna. Ce constat coïncide, comme nous le verrons, avec l'origine de certains groupes *Copiapoes* ou *Copoyapo* qui intégrèrent l'armée de l'empereur Topa Yupanqui.

4. Copiapoes et Copoyapo dans la conquête du Kollasuyu

Enfin, il est question d'un grand nombre de groupes de *mitmak'una* intégrant l'armée de Topa Yupanqui pour conquérir certaines régions dont le Royaume du Chili, entre Copiapó et Arauco, et de la conquête de la région et de sa population par les Inkas. En premier lieu nous retrouvons des *Copiapoes* occupant probablement un territoire au sud de la « *Provincia de los Chichas* » et au nord des *Calchaquies*. En effet, Oliva affirme que l'Inka constitua une armée avec :

²⁴ « L'Inca déplaça ici (en les sortant de leur région d'origine) les Anacuscos, Hurincuscos, Ingas, Chinchisuyos, Quitos, Pastos, Chachapoyas, Cañares, Cayambis, Latas, Cajamarcas, Guamachucos, Guaylas, Yauyos, Ancaras, Quichuas, Mayos, Guancas, Andesuyos, Condesuyos, Chancas, Aymaras, Ianaguaras, Chumbivilcas, Pabrechilques, Cillaguas, Hubinas, Canches, Canas, Quivarguaros, Lupacas, Capancos, Pucopucos, Pacajes, Yungas, Carangas, Quillacas, Chichas, Soras, Copayapos, Colliyungas, Guanacos et Huriquillas. De ces quarante deux nations, il implanta de chacune d'entre elles autant d'Indiens mariés, de manière ordonnée (...) La plupart sont aujourd'hui dans une telle décadence qu'on ne trouve personne qui ait gardé le nom ou l'emblème de sa nation d'origine ».

« *Indios desta naçión [Chichas], y con Copiapoes, Apatamas, Tomatas y Aquitas²⁵, y con Calchaquies, toda gente belicosa, y cursada en la guerra. Con ella fue por los despoblados de Atacama donde se le murió mucha gente de sed, frío y hambre; y con la que le restó animosamente passó adelante, y llegó á Chile...* » (Oliva [1630] 1998:73)²⁶.

Le deuxième témoignage place un groupe *Copoyapo* entre la région des *Chichas* et celle des *Calchaquies* également. Dans la « Memoria de las Provincias » l'Inka :

« ...entro en la prouinçia de los chichas y moyomoyos y amparais²⁷ y aquitas²⁸ copoyapo churumatas y caracos / y llego hasta los chiriguanas hasta tucuman y alli hiço una fortaleza y pusso muchos yndios mitimaes / y luego avaxaron haçia la mar y llegaron a la prouinçia de chile... » (Capac Ayllu [1569] 1982:226)²⁹.

De ces deux témoignages provenant de sources non chiliennes il apparaît qu'il est question de groupes n'étant probablement pas originaires du royaume du Chili au premier abord car s'agissant d'ethnies se trouvant au sud de Chuquisaca, près de la frontière chiriguana. Cependant, en considérant, tel que cela a déjà été expliqué, que la conquête du Chili par les Inkas fut effective bien avant Topa Yupanqui, il est vraisemblable que ces groupes cités par Oliva et Capac Ayllu (et par extension par Ramos Gavilán) aient constitué à Tarija une enclave militaire mise en place par les Inkas pour contrer les incursions des *Chiriguanos*. Sous cet angle, les *tomatas copiyapo* présents dans les archives de Tarija prennent, à la lumière de ces analyses, tout leur sens.

²⁵ Nous pensons qu'il s'agit-là d'une erreur de transcription. Il faut lire *Tomatas Yaquitas*, c'est-à-dire, des *Diaguïtas* déplacés ou émigrés.

²⁶ « Des Indiens de cette nation [Chichas], et avec des Copiapoes, des Apatamas, des Tomatas et Aquitas, et avec des Calchaquies, tous des gens belliqueux, et habitués à la guerre. Il partit [l'Inka] avec eux à travers les déserts d'Atacama où nombre d'entre eux périt de soif, froid et faim, et avec ceux qui survécurent il continua son chemin avec envie, et arriva au Chili... ».

²⁷ De même, nous pensons qu'au lieu de « y amparais » il faut lire *yamparais*.

²⁸ Lire *yaquitas*.

²⁹ « ...il entra [l'Inka] dans la province des Chichas et des Moyomoyos, Yaparaes, Yaquitas, Copoyapo, Churumatas et Carcos et arriva jusqu'aux Chiriguanas, jusqu'à Tucuman et il édifia là une forteresse et installa beaucoup d'Indiens *mitiames* et ensuite descendirent vers la mer et arrivèrent à la province de Chile... ».

5. Les *Copiapoes* de Cochabamba

L'ethnohistorien français Thierry Saignes affirme que Huayna Cápac aurait implanté des *mitmak'una* Copiapoes à Cochabamba, sans citer de source (Saignes 1986:17). Cette hypothèse trouva un certain écho chez certains chercheurs, qui virent dans ces déplacements la confirmation qu'il existait bien un intérêt de la part des Inkas pour les Indiens originaires de la vallée de Copiapo, confirmant par la même occasion la présence de ce même groupe à Copacabana et à Tarija (Aguiló 1992:120).

D'après nos conclusions, Saignes a fait un amalgame entre deux groupes bien distincts en confondant les « *Chiles (...) de la provincia de Chile* »³⁰, cités par l'historien français Nathan Wachtel (1980), avec des *Copiapoes* qui étaient jusque-là les seuls Indiens qui auraient pu être originaires des territoires chiliens préhispaniques à être présents dans des documents andins coloniaux (Aguiló commit la même erreur, en s'attachant textuellement à la version de Saignes -1992:121- ; Gisbert fit une erreur similaire en considérant que Coquimbo, cité par Cieza, se rapportait à Copiapo – Gisbert, Arze et Cajías 1987-). Saignes s'est certainement appuyé sur le texte publié par Wachtel, car Saignes affirme être arrivé à cette conclusion d'après le *Repartimiento de tierras* de Huayna Capac, texte justement publié par Wachtel quelques années plus tôt en français et en espagnol (Wachtel 1980, 1981). Cela nous mène à rejeter l'idée qu'il y ait eu un quelconque groupe Copiapoe à Cochabamba.

6. La province inka de Copayapo

Nous possédons peu de données sur le système socio-politique local se référant à la période durant laquelle les Inkas occupèrent la région. Certains textes coloniaux évoquent l'existence de deux provinces Inkas au Chili central au moment de l'arrivée des Espagnols dans cette

³⁰ « *Chiles (...) de la province du Chili* ».

région : la province de Copayapo et la province de Chili (Paullo Inka [1540] 1889:38 ; Molina [1545] 1942:57-58 ; Betanzos [1551] 1987:292 ; Oviedo [1557] 1885:267-269 ; Lovera [1595] 1865:20). Betanzos reprend des formules telles que « *los señores de Chile y de Copayapo* »³¹ ou bien « *los indios de Chile y Copayapo* »³² ou encore « *los naturales de Chile y de Copayapo* »³³ (Betanzos [1551] 1987:163-164, 292). Oviedo souligne que :

« *Debeys saber que esta provincia Copayapo ó de Pocayapo (que de la una é de la otra manera la nombran) tiene tres valles [Copiapo, Huasco, Coquimbo].* » (Oviedo [1557] 1855:267)³⁴.

Oviedo, se référant à 1536, année qui marque l'irruption dans la région des troupes espagnoles commandées par l'*Adelantado* Diego de Almagro, note à plusieurs reprises l'existence de la province de *Chile* et de *Copayapo*, comme des entités autonomes, chacune ayant un chef-lieu : Aconcagua pour la province de Chili, et Coquimbo pour celle de Copayapo (Paullo Inka [1540] 1889:38 ; Molina [1545] 1942:57-58 ; Betanzos [1551] 1987:292 ; Oviedo [1557] 1885:267-269 ; Lovera [1595] 1865:20)³⁵, ce qui est attesté par plusieurs chroniqueurs qui soulignent la présence des gouverneurs mis en place par l'Inka pour le représenter dans chacune des deux provinces, et résidant chacun sur place. Ces données soulèvent plusieurs questions : ces deux unités territoriales ont-elles précédé l'arrivée des Inkas ? Répondaient-elles à l'existence de deux groupes occupant chacun un espace avant

³¹ « les seigneurs de Chile et de Copayapo ».

³² « les Indiens de Chile et Copayapo ».

³³ « les naturels de Chile et de Copayapo ».

³⁴ « Vous devez savoir que cette province Copayapo o de Pocayapo (qu'ils nomment des deux manières indifféremment) possède trois vallées [Copiapo, Huasco, Coquimbo] ».

³⁵ Oviedo souligne aussi l'existence d'une troisième province (*Picones*) sans fournir davantage de détails. Suite au départ de l'*Adelantado*, l'autorité inka de la province de Chili fut remise en question par les chefs locaux, notamment ceux de la vallée d'Aconcagua, ce qui poussa le représentant cusquéen à abandonner le territoire avec son armée et s'installer plus au sud, dans la vallée de Mapocho, là où serait érigée la ville de Santiago. C'est ce que constatèrent les troupes de Pedro de Valdivia en 1540. Ils trouvèrent également dans la vallée de Maipo, à une cinquantaine de kilomètres plus au sud de l'endroit où était implanté Quilacanta, un représentant inka tout aussi puissant, Talagante (Talacanta) dont les sources parlent très peu. Pourrait-il s'agir du gouverneur de la province inka de Picones ? Nous avons de fortes raisons de le penser, notamment en raison du fait du nombre de sites et des sources coloniales qui attestent de la présence effective de l'Empire dans cette vallée. L'absence d'autres références dans les documents coloniaux sur cette supposée province pourrait être due au fait qu'il s'agissait d'un territoire non encore totalement soumis à l'autorité inka, un territoire en phase d'annexion. Toutefois, des recherches menées depuis quelques années montrent que le territoire où fut érigée la ville de Santiago était l'un des sites urbains les plus importants du Chili Inka (Bustamante et Moyano 2014 ; Stehberg et Sotomayor 2012 ; Bustamante 2006).

l'occupation de la région par les Inkas ? Ou étaient-elles le fait de divisions ou organisations mises en place par les Inkas ?

Tel que nous le verrons par la suite, les recherches archéologiques montrent que durant la période préinka il existait, dans le territoire qui allait devenir sous l'égide du Tawantinsuyu la province de Copayapo, une division culturelle probablement constituée de chefferies, qui portaient sur une conception administrative du territoire légèrement différente de celle qui advint plus tard. Dans la vallée de Copiapo était établi depuis quelques siècles ce qui a été dénommé *Cultura Copiapó* (Castillo 1998). Les manifestations matérielles de cette culture n'ont pas dépassé les frontières de cet espace, hormis vers le nord durant sa période formative³⁶ au sein d'enclaves minières multiethniques en plein désert d'Atacama (Iribarren Charlín 1972 ; Iribarren Charlín et Bergholz 1972-1973 ; Westfall et González 2006 ; Westfall, Castells et González 2008), et vers la côte Pacifique (Castillo 1998 ; Garrido 2007 ; Borlando 2011).

Dans la région méridionale de la province de Copayapo, dans les vallées d'Elqui et de Limari, une culture nettement différente s'était épanouie durant les siècles qui précédèrent la conquête inka, culture dénommée *Diaguita chilena*. Dans la vallée de Huasco, les recherches archéologiques envisagent une population avec une culture matérielle proche de la *Diaguita chilena*, avec certaines caractéristiques locales. Aucune donnée ne nous permet d'affirmer que cette province de Copayapo présentait les caractères d'une unité politique, économique et/ou culturelle avant l'arrivée des Inkas. Aussi, durant la présence du Tawantinsuyu, malgré les déplacements de populations suite aux réorganisations territoriales, ces divisions (et unités) culturelles semblent avoir perduré.

³⁶ Comme nous le verrons plus tard, la *Cultura Copiapó* lors de sa phase formative (qui correspond d'un point de vue temporel à la période comprise entre le VIII^e et le XI^e siècle de notre calendrier, et du point de vue de la temporalité archéologique à l'Intermédiaire) a été nommée *Complejo Las Animas* (Garrido 2007).

Cette province de Copayapo continua à héberger deux grands groupes autochtones distincts mais il est envisageable que pour des populations éloignées de ce territoire, *Copayapos* et/ou *Copiapoes* puisse avoir été synonyme de « groupe originaire de la province inka de Copayapo » et de ce fait les témoignages distants que nous possédons pour Tarija, (et dans une moindre mesure pour Copacabana et Chichas) puissent également se référer à des populations originaires de la vallée de Coquimbo ou de Huasco. D'ailleurs, étant donné les nombreuses recherches portant sur le déplacement des populations de la vallée de Coquimbo par les Inkas en tant que *mitmak'una* (Castillo 1998) il ne serait pas étonnant que les groupes cités à Tarija aient été déplacés depuis Coquimbo et non pas depuis Copiapo.

D'autre part, cet ensemble de références génèrent un grand nombre d'interrogations :

- Se pourrait-il qu'il ait existé deux ethnies différentes de *Copiapoes* (ou davantage), dans le Kollasuyu, l'une dans la région de Chichas et l'autre à Copiapó ?
- Les *Copiapoes* de Copiapó pourraient-ils avoir été implantés par les Inkas depuis les Chichas pour contrôler les belliqueux Indiens de la vallée de Copiapo, ou bien au contraire ces guerriers ont-ils été déplacés depuis Copiapo vers les Chichas afin de protéger cette zone des invasions *Chiriguanos*, comme tant d'autres populations comme les *Charka* et les *Qaraqara* ?
- Le terme *Copiapoe* pourrait-il se référer à une catégorie sociale spécifique (guerriers ?) et non pas à une ethnie ?
- Dans le cas d'un déplacement de *Copiapoes*, des Chichas vers Copiapo (ou en sens inverse), à quelle époque ce déplacement a-t-il eu lieu ?
- Pourquoi les sources sont-elles muettes sur les *Copiapoes* alors que la plupart des autres groupes du Kollasuyu sont mentionnés régulièrement durant les XVI^e et XVII^e siècles ?

Ces questions restent pour l'instant en suspens faute de données supplémentaires.

Toutefois, l'utilisation durant la période inka du terme Copayapo pour nommer une vallée d'une part, et un territoire d'autre part est révélateur et peut servir à fournir un début de réponse aux questions que nous venons de poser.

En effet, la province inka de Copayapo était frontalière au sud avec celle que les sources désignent comme province de Chili (Paullo Inka [1540] 1998 ; Molina [1545] 1942 ; Betanzos [1551] 1987 ; Oviedo [1557] 1885 ; Lovera [1595] 1865). Or, dans cette province nous constatons également l'existence d'une vallée homonyme (*valle de Chili* ou *de Chile*) et d'un groupe d'Indiens désignés durant la période de contact *Chilenos*. De plus, durant la période coloniale, un certain nombre d'Indiens furent dénommés *Chiles*. Ces derniers avaient été déplacés vers des territoires proches de la vallée d'Elqui et de la vallée de Limari, sans que l'on sache à quelle époque et depuis quel endroit, même si les évidences portent à croire que ce furent ces groupes originaires autrefois des territoires appartenant à l'ancienne province inka de Chili (Palma Behnke 1996). Sous cette optique, lorsque dans les sources portant sur Tarija, Copacabana ou encore Chichas, des *Copayapos* sont cités, cela pourrait-il signifier qu'il s'agit de groupes en provenance de la province de Copayapo, et étant donné ce que nous connaissons sur les *Diaguitas chilenos* et leur rôle au sein de l'expansion inka dans le Kollasuyu (Castillo 1998), que ce soient eux qui aient été désignés sous l'ethnonyme de *Copayapo* ou *Copiapoe* à Tarija, Copacabana et Chichas ?

CHAPITRE IV. Présentation de Francisco de Aguirre, le seigneur espagnol de Copiapo

«...el dicho Francisco de Aguirre, mi parte, pobló y reedificó la ciudad de la Serena, que los naturales de ella había despoblado y asolado, y muerto todos los españoles y vecinos que en ella estaban, habiendo antes muerto en el valle de Copiapó, al capitán Juan Bohon y treinta soldados que con él estaban, sin más de otros setenta ú ochenta que antes habían muerto yendo à las dichas provincias en compañía y cuadrillas, conquistando todos los valles à ella sugetos, con solo once soldados que consigo llevó, sacando de poder de los dichos indios muchos niños é niñas cristianos, hijos de los españoles que los dichos indios habían muerto, no habiendo podido hacer lo sobredicho otros capitanes que à ello fueron enviados, con llevar más de setenta y ochenta españoles y otros muchos amigos de los naturales, como fueron el capitán Francisco de Villagrán y Pedro de Villagrán y Juan Jofré, ni el mismo Gobernador Valdivia con ciento y cincuenta españoles pudo sugetar el dicho valle Copiapó, sino que le mataron a él un español y le hirieron otros muchos y caballos, lo cual hizo el dicho mi parte á su costa y minsión, gastando su hacienda y renta por servir à V. M... » (Aguirre [1552] 1896:8)³⁷.

«Aguirre, no solamente fué la mejor lanza venida á Chile y el más caracterizado de los compañeros de Pedro de Valdivia, sino también el verdadero conquistador y colonizador de todo el norte de nuestro país, y de una parte notable de lo que hoy es la República Argentina, el fundador de la Serena y de Santiago del Estero, el primer colono de Copiapó y el tronco de donde descenden casi todas las familias de estas ciudades » (Silva Lezaeta 1904:6)³⁸.

Il nous semble opportun de souligner l'importance de ce personnage car non seulement il fut celui qui pacifia durablement les populations indiennes des territoires compris entre la vallée de Copiapo et celle de Choapa, mais aussi parce qu'il devint le premier *encomendero* de la vallée de Copiapo à tirer profit de la main-d'œuvre locale. A notre avis, il est surtout important de souligner son rôle dans l'histoire de la conquête et de la colonisation des Andes

³⁷ « ...Francisco de Aguirre, que je représente, peupla et réédifia la ville de La Serena, que les naturels avaient dépeuplé et désolé, et tué tous les Espagnols et voisins qui s'y trouvaient, ayant tué avant cela dans la vallée de Copiapo le capitaine Juan Bohón et trente soldats qui se trouvaient avec lui, avec en plus soixante-dix ou quatre-vingt qui étaient morts en allant à ces provinces en armées ou escadrons, en conquérant toutes les vallées assujetties, avec seulement onze soldats qui l'accompagnaient, en enlevant des mains de ces Indiens beaucoup de garçons et de filles chrétiens, fils des Espagnols que ces Indiens avaient tués, ne pouvant pas faire de même d'autres capitaines qui avaient été envoyés dans ce but, en étant accompagnés de plus de soixante-dix ou quatre-vingt Espagnols et beaucoup d'autres amis des naturels, comme l'ont été le capitaine Francisco de Villagrán et Pedro de Villagrán et Juan Jofré, ni même le Gouverneur Valdivia avec cent cinquante Espagnols réussit à pacifier cette vallée de Copiapo mais au contraire, il lui tuèrent un Espagnol et lui en blessèrent beaucoup d'autres ainsi que des chevaux, ce que fit celui que je représente à ses propres frais et mission, en dépensant son argent et salaire afin de servir Sa Majesté... ».

³⁸ « Aguirre n'a pas seulement été la meilleure lance venue au Chili et le plus célèbre des compagnons de Pedro de Valdivia mais il fut également le vrai conquistador et colonisateur de tout le nord du pays, et d'une partie non négligeable de ce qui constitue aujourd'hui la République d'Argentine, le fondateur de La Serena et de Santiago del Estero, le premier colon de Copiapo et le tronc d'où descendent presque toutes les familles de ces villes ».

méridionales car c'est en cela que réside un fait exceptionnel dans le devenir de la vallée de Copiapo et de sa population³⁹.

Tableau 1
SUCCESSION DE L'ENCOMIENDA DE COPIAPO, XVI^e-XVIII^e SIECLES.

PERIODE	INDIENS DE LA VALLEE DE COPIAPO	INDIENS DE MARQUESA (VALLEE D'ELQUI)
1544-1549	Juan Bohón (jusqu'à sa mort, en 1548).	Pedro de Valdivia (jusqu'à sa cession à Aguirre, en 1549).
1549-1580	Francisco de Aguirre , pacificateur du Norte Chico et de Tucumán	
1581-1609	Hernando de Aguirre , fils du capitaine gouverneur <u>Francisco de Aguirre</u> .	
1609-¿1620?	Inés de Aguirre y Matienzo , fille d' <u>Hernando de Aguirre</u> et d'Agustina Matienzo.	
1637-1676	Fernando de Aguirre y Riveros , fils d' <u>Inés de Aguirre</u> et de Francisco Riveros y Figueroa.	
1676-1707	Fernando de Aguirre y Cortés Monroy , fils de <u>Fernando de Aguirre y Riveros</u> et de Catalina Cortés Monroy y Tobar.	
1707-1727	Fernando de Aguirre y Hurtado de Mendoza , fils de <u>Fernando Aguirre y Cortés Monroy</u> et d'Ana Rita Hurtado de Mendoza y Pizarro.	
¿?-1748	Miguel de Aguirre e Irarrázaval , fils de <u>Fernando de Aguirre y Hurtado de Mendoza</u> et de María Josefa de Irarrázaval y Bravo de Saravia –épousée en premières noces-.	
1751-1754	Bartholina de Rojas y Argandoña , épouse d' <u>Ignacio de Aguirre Fuica</u> (fils de <u>Miguel de Aguirre Irarrázaval</u> et d'Isabel Fuica Irarrázaval).	
1755-1800	Miguel Riveros de Aguirre Rojas y Argandoña , fils de <u>Bartholina de Rojas y Argandoña</u> et d' <u>Ignacio de Aguirre Fuica</u> .	

Sources : Pedro de Valdivia [1549a] 189:221-222 ; AGI, Gobierno, Chile, 50, n°6 ; ANCh, Capitanía General, vol. 155, n°3 ; ANCh, Capitanía General, vol. 496, n° 1 ; AGI, Gobierno, Chile, 322, n°108 ; ANCh, Capitanía General, vol. 481, n°46 ; ANCh, Real Audiencia, vol. 50, s/n° ; ANCh, Real Audiencia, vol. 2467, n°14 ; ANCh, Capitanía General, vol. 559, n°8 ; ANCh, Real Audiencia, vol. 2176, n°6 ; ANCh, Judicial Serena, Leg. 1, n°2 ; ANCh, Capitanía General, vol. 520, n°4 ; AGI, Gobierno, Chile, 123, n°8 ; ANCh, Capitanía General, vol. 520, n°3 ; AGI, Gobierno, Chile, 265, n°31 ; AGI, Gobierno, Chile, 322, n°173 ; ANCh, Real Audiencia, vol. 1834, n°13 ; ANCh, Capitanía General, vol. 214, n°4.

Francisco de Aguirre et sa lignée devinrent en environ un siècle propriétaires de toutes les terres de la vallée de Copiapo, ainsi que d'une partie de celle d'Elqui et d'une longue frange côtière au Norte Chico ; de plus, ils réussirent à conserver l'encomienda de *indios de Copiapó* jusqu'à la proclamation de la République, au début du XIX^e siècle, fait exceptionnel et unique dans l'histoire du continent américain (cf. Tableau 1). Ce fait illustre non seulement

³⁹ Il existe un certain nombre de travaux consacrés à l'étude du personnage, les plus importants étant ceux de Lezaeta (1904) et de Greve (1954). L'historien Sayago dédia une partie de son œuvre sur Copiapo à retracer la vie de ce personnage ([1874] 1997). Plus récemment, l'archéologue Castillo consacra quelques pages aux propriétés foncières des Aguirre dans la vallée d'Elqui (2011).

l'importance d'Aguirre, mais aussi celle qu'avaient les Indiens de la vallée à l'arrivée des Espagnols. En effet, ne pas reconnaître le lien qu'il y a entre l'importance du personnage et celle des Indiens à la période du contact constitue un obstacle pour comprendre la transition de notre ethnie à cette période charnière.

Grand nombre de contemporains d'Aguirre témoignèrent ainsi de son caractère exceptionnel : guerrier hors norme, impitoyable dans la guerre, richissime propriétaire de mines d'or et de terres agricoles.... Ainsi, Aguirre réussit là où d'autres avaient échoué et permit la colonisation durable du Chili

SECONDE PARTIE. Les temps préhispaniques

« Para comprender muchos problemas de la historia americana es indispensable dar la debida valoración a la estructura social de los grupos indígenas en el período prehispánico. Reconocer, en otras palabras, que el substrato sobre el cual se asentó la dominación española no era idéntico en las diversas regiones sometidas (...) todo estudio de historia económica colonial, que desee llegar a desentrañar problemas estructurales de la sociedad nacida en una región determinada, no puede perder de vista el elemento primario integrante de esa nueva sociedad representado por sus aborígenes sometidos, o en vía o intención de sometimiento » (Jara 1961a:7)⁴⁰.

L'histoire des populations qui peuplèrent autrefois la vallée de Copiapo reste à ce jour remplie de zones d'ombres. Etudier cette histoire est difficile, essentiellement en raison de trois facteurs interdépendants :

- 1) La rupture que supposa l'irruption espagnole dans ce territoire, qui affecta tous les plans de la société autochtone.
- 2) L'absence de témoignages abordant l'histoire qui précéda l'arrivée des Espagnols.
- 3) La place occupée par la vallée après le contact.

De ce fait, tenter de comprendre, d'analyser et d'étudier les dynamiques mises en jeu par les habitants de la vallée à la suite du contact devient une tâche ardue en l'absence de références sur ce qu'était la société indienne durant les temps préhispaniques et en raison de notre ignorance sur leur histoire une fois la conquête espagnole achevée.

Toutefois, nous pouvons identifier et suivre notre objet d'étude tout le long de la période coloniale grâce à l'encomienda. Ce positionnement empirique est d'autant plus justifiable que ce fut l'administration qui donna naissance à la société indienne car c'est ce cadre, légal bien

⁴⁰ « Pour comprendre nombre de problèmes de l'histoire américaine il est indispensable de donner un intérêt particulier à la structure sociale des groupes indigènes pour la période préhispanique. En d'autres termes, il est important de reconnaître que le substrat sur lequel s'établit la domination espagnole n'était pas identique dans les différentes régions soumises (...) toute étude en histoire économique coloniale, qui ait comme objectif de démêler des problèmes structurels de la société née dans une région déterminée, ne peut pas perdre de vue l'élément primaire intégrant cette société nouvelle, à savoir ses aborigènes soumis, ou en voie ou avec l'intention de les soumettre ».

entendu, mais informel et extra-légal également, qui imposa les grandes lignes de la destinée des différents groupes autochtones de l'Amérique hispanique. Ce constat ne nous empêche pas de comprendre qui étaient les Indiens de Copiapo lors de l'irruption espagnole dans la vallée. En effet, l'histoire des Indiens de Copiapo n'a pas commencé avec la Conquête ou la Colonisation espagnole. Divers témoignages rendaient compte déjà à l'époque du contact d'une vallée et d'une population liées à l'histoire de l'expansion inka et au Tawantinsuyu ; d'autres témoignages suggéraient une certaine spécificité ethnique en tant que groupe ; d'autres encore, leur dextérité guerrière. Les Espagnols avaient eu vent de ces Indiens de Copiapo avant de les avoir rencontrés et ces derniers aussi, ce qui prouve que de profonds liens existaient entre les différentes populations des Andes Méridionales.

Quelle validité scientifique peut avoir cette étude si l'on est incapable d'identifier la population évoquée d'autant plus que, comme nous l'avons signalé, les documents de l'époque ne recèlent pas de données qualitativement ni quantitativement importantes ? Nous nous sommes posé ces questions à de nombreuses reprises et avons été plus d'une fois découragés par ce que nous considérons jusqu'à il y a peu une difficulté insurmontable. Pourtant, de nombreuses études ont été menées sur les régions voisines et elles nous permettent de constater que ces dernières présentaient un caractère multiethnique de par l'intervention inka ayant précédé l'arrivée des Espagnols dans la région, mais aussi en raison des différentes formations politiques et économiques préinkas. De ce fait, si nous souhaitons savoir qui étaient les Indiens de la Vallée lors du contact il est indispensable de nous interroger sur les dynamiques ethniques, politiques et économiques durant les temps préhispaniques dans toute cette région des Andes méridionales. Cela permettra également de comprendre comment durant des siècles se mit en place un processus d'intégration entre différentes formations politiques, souvent en rapport avec l'activité économique.

Nous tenterons dans cette partie de démêler les données disponibles sur les temps précoloniaux espagnols afin d'avoir un aperçu sur le monde local de Copiapo lors des premières incursions espagnoles dans la région.

CHAPITRE V. Les temps préinkas : la consolidation de la chefferie locale

Depuis les années 1990 et les recherches des archéologues Hans Niemeyer et Gastón Castillo il a été amplement accepté que la vallée de Copiapo hébergea entre l'Intermédiaire et le Tardif (VIII^e-XVI^e siècles) une culture éminemment locale qui était encore présente dans la vallée à l'irruption des Espagnols dans la région (Castillo 1998 ; Garrido 2007).

Le XV^e siècle fut témoin de l'arrivée d'une vague colonisatrice venue du Cusco et commandée par les Inkas. Cette nouvelle phase supposa de grands changements au niveau local puisque la chefferie locale perdit son autonomie politique, économique et territoriale, mais de plus la vallée changea de visage ethnique, car les Inkas réimplantèrent des ethnies étrangères dans la vallée.

Parallèlement, les groupes qui habitaient sur la côte Pacifique devinrent vraisemblablement des acteurs centraux au sein des intérêts Inkas. Il convient donc, avant d'aborder les temps inkas, de tenter de montrer le visage de la vallée avant leur arrivée pour essayer de nous interroger sur les conséquences de cette irruption.

1. L'Intermédiaire : le premier pas vers une culture éminemment andine⁴¹

L'apparition du *Complejo Las Animas*, représentante de l'Intermédiaire à Copiapo et dans le Norte Chico, entre la fin du VIII^e siècle et le début du XIII^e siècle, supposa toute une série de changements qui semblent liés à des processus venus du nord-ouest argentin et des hauts-plateaux andins. Ces processus s'ancrèrent profondément dans la société locale à en croire les témoignages de Bibar ou de Lovera qui, décrivant des évènements survenus en 1541, nous permettent de percevoir dans une pratique particulière (l'exécution de prisonniers de guerre) une tradition de portée régionale, ou encore le témoignage de Lizárraga qui, quant à lui, associe explicitement les populations de Copiapo à celles du nord-ouest argentin :

« ...les bolvieron los rrostros hazia el oriente mirando al sol. Y luego salio un yndio vestido como un clerigo, y estos estando dedicados para aquel efecto, con una hacha en las manos, y se puso hazia el sol, haciendo un parlamento en su lengua y adorandole y dandole gracias por la victoria que avian tenido y con aquella hacha amagaba a los dos españoles ciertas vezes como que les querian hender las cabeças y hechas estas ceremonias les bolvieron los rrostros al sol y tornaron a hazer su rreverencia... » (Bibar [1558] 1966:66)⁴².*

« ...los entregó a un indio que havia muchos años tenia por oficio sacrificar (...) vestido con ropa larga que le daba a los piés, y en lugar de bordon traia una hacha de cobre, y lo que sacrificaba este indio eran hombres (...). Este echó mano de los dos, y los llevó presos con mucha jente que los rodeaba (...) a un lugar en el cual estaban unas figuras de ídolos mal formados... » (Lovera [1595] 1865:81-82)⁴³.

« El primer pueblo de la jurisdicción de Chile es uno de indios, en el valle llamado Copiapó (...) fueron bellicosos y lo son, por ser casi parientes de los de Calchaquí... » (Lizárraga [1605] 1986:435-436)⁴⁴.

⁴¹ Nous entendons par le concept de *culture* andine un fait social où au sein d'une aire géographique particulière (les Andes) se mit en place un processus historique d'intégration économique, politique et religieuse entre différents groupes ethniques. Ce processus s'est étalé durant plusieurs siècles.

⁴² « ...ils leur retournèrent les visages vers l'orient en direction du Soleil. Et ensuite un Indien vêtu de prêtre sortit, et ceux-ci étant dédiés à cet effet, avec une hache dans les mains et il se tourna vers le soleil, en faisant un discours dans sa langue et en l'adorant et en le remerciant pour la victoire qu'ils avaient eu. Et parfois il faisait comme s'il allait leur fracasser le crâne avec cette hache. Après avoir fait ces cérémonie, ils leurs tournèrent le visage vers le soleil et commencèrent à faire leur révérence... ».

⁴³ « il les remit à un Indien dont le métier depuis des nombreuses années était de sacrifier (...) habillé avec un longue robe qui arrivait à ses pieds, et à la place du bourdon il avait une hache en cuivre, et ce que sacrifiait cet Indien c'étaient des hommes (...). Il prit les deux hommes, et les amena comme prisonniers entourés d'un grand nombre de personnes (...) vers un lieu où il y avait des statues d'idoles mal façonnés... ».

⁴⁴ « Le premier village de la juridiction du Chili es un village d'Indiens, dans la vallée nommée Copiapo (...) ils furent belliqueux et le sont encore, pour être des proches parents de ceux de Calchaquí... ».

Comment cette culture se mit-elle en place ? Quels furent les changements politiques et économiques que l'archéologie nous permet de tenter d'approcher ? Quelles furent les conséquences de ces changements au sein des populations de cette région ?

1.1 Du Formatif à l'Intermédiaire : des transitions radicales à Copiapo

Les recherches archéologiques ont permis d'établir que la culture *El Molle*, représentante du Formatif au Norte Chico entre le premier siècle avant notre ère et le VIII^e siècle de notre ère (Niemeyer, Castillo et Cervellino [1989] 1997 ; Niemeyer 1998), fut supplantée de manière rapide par la culture *Las Animas* :

“Los pobladores de El Molle desaparecen bruscamente. En el territorio que ocupaban en los primeros 700 años de la era cristiana surge, con un significativo cambio cultural, el Complejo Las Animas” (Niemeyer, Castillo et Cervellino [1989] 1997:262)⁴⁵.

“...se advierte un cambio brusco en la ergología de ambos complejos [El Molle et Las Animas], que denota diferencias sustanciales, sin que hasta ahora se evidencien suficientes pruebas de una transición paulatina entre ambos complejos culturales, como sería dable esperar” (Castillo [1989] 1997:265)⁴⁶.

L'absence d'une période de transition dans les contextes entre les deux cultures (d'un côté leurs cultures matérielles présentent de fortes différences entre elles, et d'autre part les populations occupent et exploitent le territoire de manière extrêmement différente), ainsi que la présence de forteresses dans la précordillère de la vallée à partir de la phase où la culture *Las Animas* fait son apparition dans la vallée, permettent d'envisager une période d'instabilités multiples qui amenèrent le nouveau groupe à dominer et à éliminer l'autre. Lorsque les archéologues évoquent une rupture entre ces deux périodes, ils font surtout allusion d'une part à l'absence de continuité dans les contextes entre le Formatif et

⁴⁵ « Les habitants d'*El Molle* disparurent brusquement. Dans le territoire qu'ils occupaient durant les 700 premières années de l'ère chrétienne naît, avec un changement culturel significatif, le *Complejo Las Animas* ».

⁴⁶ « ...on constate un brusque changement au sein de l'ergologie des deux complexes [El Molle et Las Animas], qui montre des différences substantielles, sans qu'on ait trouvé jusqu'ici des preuves suffisantes d'une transition graduelle entre ces deux complexes culturels, comme il serait normal de l'attendre ».

l'Intermédiaire et d'autre part à un vide de plus d'un siècle entre les dernières manifestations associées à la culture *El Molle* et les premières manifestations de la culture *Las Animas*. Toutefois, il existe un certain nombre de données qui laissent entrevoir la possibilité d'un processus de transition entre les deux périodes. De ce fait, il convient de se demander si la culture *Las Animas* n'est pas en soi la manifestation de deux traditions culturelles (*Molle* et *Aguada*) qui entrent en symbiose à un moment précis (VIII^e siècle) et dans un espace spécifique (Copiapo et Huasco), rencontre qui donna naissance quelques siècles plus tard à ce que les archéologues dénommèrent il y a deux décennies *Cultura Copiapó* (Intermédiaire Tardif), appellation encore d'actualité.

L'avènement de la culture de *Las Animas* à Copiapo, aux alentours de l'an 800 de notre ère, coïncide avec la période où l'influence de Tiwanaku se fit sentir à Atacama et au nord-ouest argentin (Llagostera 1995). Pourtant, les données archéologiques émanant de la vallée de Copiapo, et de manière plus ample du Norte Chico, ne montrent pas de lien concret entre l'émergence de Tiwanaku plus au nord et l'arrivée de *Las Animas*, et ce malgré le fait que de nombreux archéologues chiliens et argentins aient affirmé que l'origine de la culture *Las Animas* doit être cherchée dans la culture *La Aguada* (Niemeyer 1994 ; Castillo, Niemeyer et Cervellino [1989] 1997), cette dernière étant une entité fortement liée à Tiwanaku (González 1955 ; Raffino et al. ; 1979 ; Llagostera 1995 ; Sempé et Gentile 2006), culture originaire des régions de Catamarca, La Rioja et Tucuman et représentative de l'Intermédiaire, entre l'an 550 et le 850 de notre ère (Gordillo et Migeon 1994:219 ; Gambier 2002:83 ; Sempé et Gentile 2006 ; Raffino *et al.* 2008:278).

Les ruptures subies par la culture locale au cours de l'Intermédiaire sont nombreuses :

- Ainsi, sur le plan de la céramique, les formes, les techniques de fabrication et les décorations diffèrent d'une période à l'autre (Niemeyer 1998b).

- En ce qui concerne le travail du métal, pendant le Formatif la seule technique semble avoir été celle du martelé, alors que dès l'Intermédiaire surgit la métallurgie, limitée certes, mais totalement novatrice en ce qui concerne notre région.
- Avec l'avènement de *Las Animas* disparaît la fabrication du *tembeta*⁴⁷, son utilisation devenant anecdotique. En effet, alors que les populations *Molle* confectionnaient cet attribut de pouvoir et l'utilisaient massivement, chez les populations *Animas* cette pratique était absente en tant que telle. Ainsi, on constate un nombre réduit de *tembetas* circulant encore durant l'Intermédiaire, et désormais non pas en tant qu'ornement facial mais en tant que collier, ce qui a mené les archéologues à voir dans cette situation un nouveau témoignage de la superposition violente d'un groupe sur l'autre.
- Enfin, une autre évidence de la rupture entre les deux périodes est celle des pratiques hallucinogènes. C'est ainsi qu'alors que les populations du Formatif se servaient de pipes, durant l'Intermédiaire les vestiges montrent que les populations *Las Animas* ne les utilisent pas et que désormais ce sont les *complejos de rapé*⁴⁸ qui se généralisent. Plus au nord de Copiapo, à Atacama, les archéologues ont également constaté la supplantation des pipes par des complexes hallucinogènes de rapé, notamment au sein des contextes funéraires, les pipes disparaissant avec l'arrivée des premières influences tiwanakotas dans la région (Llagostera 2004 ; Núñez Atencio 1992:41). Cependant, à Atacama et contrairement à ce que nous observons à Copiapo, les pipes cohabitèrent avec les *complejos* (Llagostera 1995), ce qui laisse supposer l'existence d'une période de transition alors qu'à Copiapo les *complejos* remplacent les pipes de manière radicale.

⁴⁷ Le *tembeta* est un ornement facial généralement associé aux populations *tupi-guarani* auxquelles seraient liées les populations *Molle* (Niemeyer 1998a).

⁴⁸ Le *complejo de rapé* consistait en tout une série d'outils (tablettes, spatules, petites cuillères, tubes et sacoches) servant à inhaler par le nez la poudre de produits hallucinogènes d'origine végétale (Llagostera et al. 1988 ; Torres 2004, 1998).

- Sur le plan de l'occupation du territoire, alors que durant le Formatif les populations sont constituées par de groupes de taille limitée occupant principalement les zones inter-fluviales, durant l'Intermédiaire les petits villages juxtaposés à des terrains fertiles le long des fleuves se généralisent.
- D'autre part, alors que l'économie des populations du Formatif était basée sur l'horticulture à petite échelle, sur la chasse, la cueillette ainsi que sur un pastoralisme naissant, l'économie des groupes *Animas* reposait sur une agriculture soutenue, la prédominance de l'exploitation de cheptels d'auquéniés, l'utilisation de l'espace maritime et toujours sur la cueillette et la chasse.
- Enfin, dans les villages *Animas* l'aspect défensif était primordial, signe selon nous de l'existence d'une certaine instabilité qui obligeait les groupes locaux à s'organiser de manière défensive alors que durant la période précédente ce n'était pas le cas.

Toutefois, alors que l'on observe de nombreux points de rupture que les archéologues ont interprétés comme la fin d'une culture et la disparition d'une population, d'un autre côté il existe un nombre de manifestations culturelles, certes limitées mais toutefois présentes, qui témoignent de pratiques et connaissances partagées entre les populations *Molle* et *Animas* de Copiapo :

- Tout d'abord la construction de monticules funéraires est l'une des pratiques qui semble avoir survécu à la fin du Formatif. Elle est attestée depuis la période *Molle* dans les vallées de Copiapo et de Huasco (Ampuero 1986:21). Cette culture-ci enterrait ses morts sous terre puis installait au-dessus de la tombe un monticule constitué de terre, pierres et divers objets manufacturés, notamment des fragments de poterie. Ce trait perdura durant l'Intermédiaire dans ces mêmes vallées et cohabita avec une autre tradition funéraire, même si les offrandes et le contexte sont similaires entre les deux modalités d'enterrement.

- D'autre part, il convient de s'interroger sur le travail du métal. En effet, alors que dans la culture *Molle* seule la technique du martelé était utilisée, à *Las Animas* apparaissent des moules et des objets travaillés avec des techniques métallurgiques. A nos yeux, cela n'est pas nécessairement un signe de rupture. Nous pouvons au contraire envisager un apprentissage que l'on peut attribuer à l'arrivée dans la région de populations *La Aguada*, qui étaient de grands experts en métallurgie dans les Andes du sud (González et Baldini 2002).
- Un dernier point qui illustrerait une période de transition est celui de la maîtrise de l'élevage d'auquénidés et de l'agriculture. Il est envisageable qu'il s'agisse également d'un apprentissage lié à la présence de *La Aguada* dans la vallée. D'autre part, il est également envisageable que des changements climatiques aient poussé les populations *Molle* à se sédentariser davantage le long des cours d'eau de la vallée, changements climatiques qui pourraient être l'une des raisons qui déstructurèrent les populations *Aguada* dans le nord-ouest argentin et sur lesquels nous reviendrons plus tard.

L'Intermédiaire ouvre la voie à un nouveau type de société à Copiapo, bien plus complexe que la culture *El Molle*. Des changements voient le jour au sein de l'économie locale. Le regroupement de la population au sein de villages longeant des terrains fertiles et aux abords de zones de pâturages andins apparaît comme un élément nouveau, ce qui suggère que la population maîtrisait l'agriculture et le pastoralisme. D'autre part cette société était capable de générer un surplus de biens (aliments, laine) puisque des villages et des dépôts d'aliments furent édifiés. Ces pratiques s'opposent à celles du Formatif où les vallées n'étaient pas privilégiées en tant que zone d'habitation stable, où l'agriculture était encore une pratique balbutiante et où les territoires inter-fluviaux étaient préférés par les *Molle* (chasse d'auquénidés ?) contrairement au groupes *Las Animas*. Quelles furent les raisons qui

menèrent ces groupes humains à changer diamétralement leurs orientations économiques et leur rapport à l'espace ?

A n'en pas douter, ces raisons doivent être multiples. Le perfectionnement des techniques et des connaissances liées à l'agriculture (culture des champs, maîtrise de l'espace géographique et du climat, stockage, sélection des semences) ont très probablement aidé ces groupes à privilégier ce nouveau mode de vie. Nous ignorons les raisons de l'apparition rapide de la culture *Las Animas* à Copiapo. L'ensemble des données suggèrent un changement dénué de toute étape d'apprentissage pour les populations locales, ces dernières expérimentant un revirement subit dans leur économie, ouvrant la voie à des changements profonds au sein même de leur organisation socio-politique.

Cette rupture ne peut être due à un emprunt, à une influence, car l'acquisition de ces connaissances, de ces techniques et de ce nouveau mode de vie auraient nécessité une certaine transition. Or, les archéologues n'en ont pu déceler aucune sur aucun site ou contexte de l'époque. A notre avis, il est envisageable que le passage d'une période à l'autre soit dû à l'arrivée dans la vallée d'une ou de plusieurs vagues de groupes originaires du nord-ouest argentin et qui dominaient toutes ces techniques. En effet, cela est en accord avec ce que nous venons d'évoquer mais également avec les influences de la culture *La Aguada* décelées dans la vallée pour cette période au niveau de restes de céramique. Dans cette optique, l'abandon du *tembeta*, marqueur indélébile de la société *Molle*, ainsi que la disparition totale des pipes, ou encore l'abandon des sites d'occupation semi-permanente dans les zones inter fluviales peuvent nous fournir un début de réponse à cette irruption étrangère.

D'autre part, il est important de comprendre la société *Aguada* dans son ensemble et le contexte historique de la région nord-ouest argentine à l'époque afin de mieux cerner le type

de population qui a fait irruption à Copiapo, car la clef de voûte concernant l'apparition et la consolidation de la chefferie de Copiapo est bien là.

1.2 Le problème de la culture La Aguada à Copiapo

La culture de *La Aguada* occupa une partie des vallées andines des actuelles provinces argentines de Catamarca, La Rioja et Tucuman entre le VI^e et le XI^e siècle de notre ère selon les régions, et atteignit son apogée entre 650 et 1000 de notre calendrier. Elle correspond en somme à l'expression de l'Intermédiaire dans le nord-ouest argentin. Cette culture se caractérise par la mise en place d'une nouvelle économie, basée sur l'intensification de l'utilisation et de l'exploitation de l'environnement, par une augmentation des biens, par une croissance de la population, par la construction de villages, ainsi que par la diversification des acteurs sociaux et la consolidation de la différenciation économique, politique et sociale (Laguens 2007:28). D'après Pérez Gollán, dans cette région c'est durant l'Intermédiaire que la chefferie apparaît en tant qu'entité socio-politique, cristallisant le pouvoir d'un homme sur un territoire, sur un groupe, ainsi que sur la force de travail de celui-ci, lui permettant par la même occasion d'accéder à l'accumulation tant d'excédents économiques que de biens symboliques (Pérez Gollán 1991). Enfin, la présence de sites monumentaux dédiés aux manifestations religieuses apparaît et se généralise dans toute cette région, et par la même occasion, le *complejo de rapé*, les représentations du jaguar, du chamane, du guerrier et du *sacrificador* s'installent durablement au sein de la symbolique locale.

Ce qui nous interpelle dans les données obtenues dans la vallée de Copiapo en ce qui concerne l'apparition de la culture *Las Animas*, c'est que dès le début de l'Intermédiaire des structures défensives apparaissent dans des zones stratégiques de la vallée ; ces constructions, jusqu'à alors inconnues à Copiapo mais également dans la culture *La Aguada* (González et

Baldini 1992), annoncent à Copiapo ce qui allait advenir durant l'Intermédiaire Tardif dans les Andes Méridionales, à savoir l'écroulement des systèmes sociopolitiques macro-régionaux (*La Aguada, Tiwanaku*) et l'avènement des chefferies locales, processus connus au nord-ouest argentin comme celui des Développements Régionaux. En d'autres termes, nous constatons à Copiapo la présence durant une même période de processus socio-politiques propres à deux phases distinctes et précédant temporellement leur apparition dans d'autres régions voisines.

González et Baldini ont suggéré qu'aucun élément ne permettrait d'affirmer durant l'Intermédiaire l'existence de conflits majeurs dans les territoires où la culture *La Aguada* s'est manifestée car ni les villages, ni les champs n'ont été construits de manière défensive (González et Baldini 1992). Cependant, l'existence d'une iconographie montrant des guerriers pourrait être le reflet de tensions inter groupales manifestes, peut-être en raison du nouvel ordre religieux (Balesta et Zagorodny 2002), ou bien tout simplement en raison d'une augmentation de la pression démographique de ces populations-là. Les terrains agricoles seraient alors devenus exsangues pour certains groupes, et la vallée de Copiapo, alors inexploitée par des agriculteurs spécialisés et proche des territoires *Aguada*, aurait été un territoire propice à leur installation. Les hypothèses de l'archéologue argentine Adriana Callegari, qui postule la présence de transferts et échanges culturels entre les populations de Copiapo et celles du versant oriental des Andes durant le passage du Formatif à l'Intermédiaire (Callegari 1998) sont contredits par l'ensemble des vestiges archéologiques que nous avons évoqués lors du point antérieur. Par ailleurs, il a été établi, comme nous l'avons souligné, que la période des Développements Régionaux coïncide avec la fortification des villages, manifestations perçues par les archéologues comme une réponse aux tensions générées par la prospérité démographique, la possession territoriale, et les sécheresses survenues dans le Haut-plateau andin (Nielsen 2002, 2007 ; Torres-Rouff, Costa-Junqueira et Llagostera 2005). Dans ce sens, plus que des tensions religieuses, c'est vraisemblablement

une crise profonde de la productivité ayant duré de longues années et provoquée par une série de facteurs reliés entre eux (sécheresse, forte densité, manque de terrains irrigués par des fleuves) qui a été à l'origine de l'implosion des systèmes socio-politiques de l'Intermédiaire et de l'arrivée des groupes *Aguada* à Copiapo.

En parallèle, nous ignorons la dynamique du facteur climatique aux latitudes du nord-centre chilien et de la partie sud du nord-ouest argentin, et notamment si la sécheresse a précédé dans notre région celle survenue dans le haut-plateau, mais au regard des données évoquées plus haut, les premiers signes perceptibles de cet événement sont peut-être décelables dans l'arrivée de groupes de la culture *La Aguada* à Copiapo. Le fait que leur présence soit attestée dans la vallée par de la céramique *Aguada decadente* est à notre avis un signe d'une crise profonde qui se profile déjà au sein des Andes Méridionales. Aussi, bien qu'ils soient porteurs d'une technologie *Aguada decadente*, ils sont également porteurs de traditions socio-politiques des Andes Méridionales qui allaient voir le jour partout ailleurs : la chefferie de l'Intermédiaire Tardif. Il faudra dans le futur envisager d'un côté des recherches spécifiques et détaillées dans la région sur le climat de la période en question, et d'un autre côté de mieux comprendre au niveau archéologique ce qu'a été le phénomène *La Aguada* à Copiapo.

1.3 La culture Las Animas : préambule à l'Intermédiaire Tardif dans les Andes

Méridionales ?

Dans les Andes Méridionales, la fin de l'Intermédiaire et le début de l'Intermédiaire Tardif mit un terme aux structures socio-politiques de type étatique qui avaient permis de mettre en place des unités macro-territoriales. Cette phase de transition fit place à l'apparition de chefferies locales, profondément ancrées dans un territoire déterminé.

Ces chefferies apparurent également dans un contexte d'instabilité et de tension caractérisé par des conflits belliqueux extra-grouaux (Nielsen 2007). Dans la vallée de Copiapo nous constatons également cela, mais avec des caractéristiques bien différentes de celles observées ailleurs. Ainsi, les processus mis à jour par les archéologues plus au nord ne se déroulèrent pas selon le même scénario au sein de notre région d'intérêt. L'irruption de la culture *Las Animas* dans la vallée mit non seulement fin au Formatif dans la région, mais introduisit des éléments propres à l'Intermédiaire Tardif, alors que l'on aurait dû s'attendre au fait que ces éléments se rapportent à l'Intermédiaire. Il convient de mieux cerner cette problématique, car cela nous permettra de comprendre les prémices de ce que fut la chefferie de Copiapo.

Lorsque nous faisons référence au fait que dans notre région le scénario est différent de celui constaté dans les Andes Méridionales, nous évoquons le fait qu'à Copiapo des phénomènes propres à différentes périodes (Intermédiaire et Intermédiaire Tardif) apparaissent de manière contemporaine, simultanée mais également indissociables les uns des autres. Ainsi, les groupes se sédentarisent et l'horticulture fait place à une agriculture maîtrisée et prospère à différentes échelles, phénomène associé à l'Intermédiaire dans les Andes Méridionales (Rivera 2004 ; Cruz 2006). Mais d'un autre côté, la sédentarisation s'accompagna du repli défensif des populations de la vallée. Ainsi, des forteresses apparaissent, dominant des sites stratégiques (terrasses agricoles, villages). Ce phénomène représentatif de l'Intermédiaire Tardif dans les Andes Méridionales apparaît à Copiapo dès l'Intermédiaire. Cette manifestation, associée d'une manière générale à une phase de conflits économiques et socio-politiques, n'est pas accompagnée dans d'autres régions par la consolidation économique de la société mais bien au contraire. Or, à Copiapo nous observons que cette phase conflictuelle est concomitante de la consolidation économique et politique de la chefferie locale.

Pourtant, au-delà de cette situation particulière et par ailleurs unique dans les Andes Méridionales (processus simultanés d'apparition de la chefferie, de l'agriculture et du

pastoralisme d'une part, et de repli défensif de l'autre), c'est la période où ceux-ci eurent lieu qui nous interpelle. En effet, l'Intermédiaire survient dans la vallée bien après que son apparition ait eu lieu plus au nord, ce qui n'est pas étonnant au regard d'autres processus antérieurs qui suivent toujours cette même dynamique nord-sud. De ce fait nous pourrions envisager une influence externe en ce qui concerne l'apparition et la consolidation de cette nouvelle manifestation socio-politique qu'était la chefferie ; c'est notre point de vue, comme nous l'avons souligné et suggéré lors du point précédent. Par contre, l'apparition de forteresses est antérieure à Copiapo par rapport au reste des Andes Méridionales, ce qui devrait mener dans un futur à réévaluer partiellement ce que nous savons sur les Développements régionaux dans le nord-ouest argentin en particulier, et dans toute cette région d'une manière générale.

2. L'Intermédiaire Tardif : les agriculteurs et pasteurs de la vallée et les pêcheurs de la côte Pacifique

Durant cette période, deux traditions culturelles semblent se consolider dans la région. D'une part nous voyons apparaître une population agro-pastorale maîtrisant la haute vallée, ne s'aventurant en dehors de ce territoire que pour des raisons commerciales, et que les archéologues ont dénommé *Cultura Copiapó*. D'autre part nous constatons également la présence de populations de pêcheurs occupant toute la frange côtière, groupes encore autonomes vis-à-vis des populations de l'intérieur. Nous essaierons de présenter ces deux mondes à travers le constat archéologique afin de pouvoir, lors du prochain chapitre, nous interroger sur les changements survenus dans la vallée avec l'irruption Inka.

2.1 La Cultura Copiapó (1.200-1.536 de notre ère), héritière de la culture Las Animas

Durant des années les archéologues, notamment sous l'impulsion d'abord de Ricardo Latcham, puis par la suite de Francisco Cornely, affirmèrent que la vallée de Copiapo avait été occupée durant l'Intermédiaire Tardif par la *Cultura Diaguita chilena*. Cette dernière avait été considérée par ces archéologues comme une entité relativement homogène pouvant être adscrite aux vallées septentrionales du Norte Chico (Copiapo, Huasco, Elqui, Limari et Choapa) pour la phase de l'Intermédiaire Tardif (Latcham 1937 ; Cornely 1956 ; Montané 1969 ; Ampuero Brito [1989] 1997). Se basant sur l'analyse stylistique de la poterie, mais aussi de par l'absence de sites archéologiques préservés et, en parallèle, à l'absence de datations de laboratoire, ils avaient été induits en erreur en ce qui concerne la vallée de Copiapo. En effet, dès la fin du XIX^e siècle l'historien José Toribio Medina avait décrit la céramique *Copiapó negro sobre rojo* (Medina 1882), suivi par d'autres (Latcham 1928 ; Iribarren 1958), qui avaient considéré que ce type de poterie n'était arrivé dans la vallée qu'avec l'irruption des Inkas. Or, avec les datations de laboratoire puis avec quelques sites préservés dans la vallée de Copiapo (le cimetière d'Altos Blancos et des villages dans les fleuves Jorquera, Pulido et Manflas) où les différentes phases étaient bien représentées, les archéologues purent proposer un nouveau panorama (Castillo 1998). En effet, ces chercheurs constatent que dans ces sites le style *Copiapó negro sobre rojo* apparaissait dans les strates précédant les contextes Inkas et succédant à celui de *Las Animas* mais de plus, la poterie *Diaguita chilena* n'était présente à Copiapo que dans des contextes associés à la présence Inka :

« *En el caso del valle en el extremo norte [Copiapó], todo es nuevo a la hora de analizar el Período Intermedio Tardío, porque lo que antiguamente se tomaba como presencia diaguita no era otra cosa que expresiones de carácter Diaguita incaico, ya que los diaguitas recién penetran a Copiapó como mitimaes incaizados* » (Castillo 1998:165)⁴⁹.

⁴⁹ « Dans le cas de la vallée de l'extrême nord [Copiapo], tout est nouveau à l'heure d'analyser la Période Intermédiaire Tardive, car ce que l'on prenait auparavant pour une présence diaguita n'était autre chose que

Les archéologues ont pu par la suite établir que la *Cultura Copiapó* (XI^e-XV^e siècles) constituait le résultat des expériences locales de la *Cultura Las Animas*. En effet, alors que cette dernière apparaît comme un ensemble culturel ayant ses racines dans le nord-ouest argentin et en ayant rompu la continuité temporelle des populations *El Molle* dans la région, la *Cultura Copiapó* est le fruit de la domination de la vallée durant des siècles par une population spécifique. Au niveau archéologique, cette population semble homogène d'un point de vue ethnique dans la vallée du moins, car elle possède une continuité temporelle de plusieurs siècles depuis l'Intermédiaire. Nous estimons que cette manifestation culturelle ne peut être que le reflet et le résultat d'une identité partagée et constituante d'une ethnie, dont le nom nous échappe, et qui se constitue en tant que telle en marquant sa différence par rapport à d'autres populations voisines du Norte Chico. Matériellement, les archéologues postulent son apparition entre la fin du XI^e siècle et le début du XII^e siècle (Castillo 1998:165).

2.2 Production économique et différenciation hiérarchique durant l'Intermédiaire Tardif

La population de la vallée diversifia amplement son économie productive durant cette période. Le maïs, les haricots, le piment et différentes variétés de cucurbitacées sont présents dans grand nombre de contextes archéologiques de l'époque, ce qui nous suggère que la population locale en produisait localement, d'autant plus que ces vestiges sont associés à des villages jouxtant des terrains cultivés et des canaux d'irrigation (Garrido 2007). D'autre part, l'élevage d'auquéniés devint omniprésent. C'est ce qui ressort de la présence de nombreuses constructions qui ont été mises à jour dans des sites stratégiques permettant d'accéder aux pâturages andins (Garrido 2007). On constate que cette population, qui délaisse les basses

des expressions de caractère Diaguïta inka, car les Diaguïtas ont seulement pénétré à Copiapo en tant que *mitimaes* inkas ».

terres et la côte pacifique ainsi que les territoires hors de la vallée, est omniprésente dans les hautes terres :

« *la tendencia de las ocupaciones originadas en la etapa de la Cultura Copiapó sugiere un énfasis por desarrollarse a la vera de los ríos más interiores* » (Castillo 1998:171)⁵⁰.

L'économie de ce groupe, basée sur l'agro-pastoralisme, était également tournée vers l'échange avec d'autres populations. Ainsi, les données archéologiques montrent qu'elle entretenait des rapports avec les populations côtières, ainsi qu'avec celle des régions du versant oriental des Andes, rapports qui n'ont cessé de s'accroître depuis l'avènement de la culture *Las Animas*, et ce grâce au développement de la production locale et de la complexification de l'organisation sociale et politique. Ces rapports se traduisent de la sorte :

- Dans nombre de sites de la précordillère de Copiapó on retrouve des restes de poissons et de fruits de mer originaires de la côte Pacifique (Castillo 1998), ou bien d'arachide, espèce étrangère à la vallée et originaire du nord-ouest argentin et du sud de la Bolivie (Castillo 1998).
- Parallèlement des restes de céramique provenant de la culture *Copiapó* (style céramique *Copiapó negro sobre rojo*) ont été retrouvés dans la région argentine de San Juan (Michieli 2007), ou dans quelques zones côtières (Castillo 1998 ; Lillo 2012), sans que ces restes soient associés à des contextes de la culture *Copiapó* mais à des contextes locaux. En effet, l'archéologie n'a pas encore décelé des contextes de la *Cultura Copiapó* le long de la côte Pacifique (Castillo 1998 ; Borlando 2011 ; Lillo 2012), ce qui pourrait être un indice de l'occupation de cette dernière région par des groupes ethniques différents de ceux de la vallée, aspect sur lequel nous reviendrons dans le point suivant.

⁵⁰ « la tendance des occupations nées pendant la période de la *Cultura Copiapó* suggère une importante tendance à se développer le long des fleuves les plus intérieurs » (Castillo 1998:171).

- D'autre part, la population de la vallée est encore durant l'Intermédiaire fortement attachée aux pratiques anciennes puisque les tubes d'inhalation et des complexes de râpé sont encore présents dans nombre de contextes (Castillo 1998), ce qui pourrait refléter également des échanges avec le nord-ouest argentin encore en cours à l'époque, notamment dans le but d'obtenir des graines d'*Anadenanthera*, plante psycho-active à vocation shamanique, même si les différentes recherches archéologiques n'ont pas fourni à ce jour des preuves irréfutables sur la présence de cette plante dans des contextes locaux.

Les villages se consolident définitivement durant cette période, notamment ceux d'Iglesia Colorada, de Punta Brava, de Jorquera et de Manflas. Ce sont des hameaux d'une dizaine de maisons où l'aspect défensif n'est jamais négligé puisque nombre de *pukaras* apparaissent alors que les plus anciens sont perfectionnés (Castillo 1998), ce qui illustre l'attachement de la population à son territoire. Tous ces villages continuent d'exister lorsque les Inkas arrivent dans la région, la plupart étant réutilisés durant le Tardif. Cela ne peut que signifier, à notre avis, que la population locale avait atteint un summum de maîtrise sur son territoire, les Inkas n'intervenant que pour la mise en place d'améliorations productives en vue de bénéficier de leur côté des résultats de cette production locale.

La culture *Copiapó* a été définie selon une typologie céramique. Cette méthode, malgré ses avantages, présente des limites certaines, comme l'ont montré à différentes reprises de nombreux archéologues (Hodder 1979). Cependant, elle permet également, sous certaines conditions, de différencier et identifier une entité socio-culturelle parmi tant d'autres. En effet, le style, ou plutôt la manière dont les styles sont constitués, sont un marqueur indélébile de l'identité locale (David et Kramer 2001 ; Lemonnier 1992 ; Hodder 1979 ; Letchman 1977). A ce titre, la culture *Copiapó* est une manifestation identitaire locale, restreinte à la vallée. Le style *Copiapo negro sobre rojo* est, en effet, présent de manière généralisée dans tous les sites de la vallée et il est inexistant hors de ce territoire, alors que parallèlement d'autres styles

céramiques étrangers n'apparaissent nulle part dans cette vallée. Ainsi, ce constat permet d'affirmer que durant l'Intermédiaire Tardif une population ayant probablement une unité culturelle s'était déjà approprié l'ensemble des terres agricoles et pastorales productives de la vallée, contrôlant ainsi l'ensemble du territoire de manière continue.

Axel Nielsen, en abordant les changements survenus dans les Andes Méridionales à cette période-là, affirme à leur sujet :

« la relocalización masiva de la población, transformaciones en las formas de explotación agrícola y pastoril, así como en los circuitos de circulación de bienes, la formación de conglomerados habitacionales sin precedentes por su tamaño o densidad, la aparición de nuevos tipos de arquitectura pública y el desarrollo de formas de cultura material regionalmente distintivas, una tendencia que afecta elementos tan ubicuos y significativos en la práctica cotidiana como textiles y vasijas, ritos funerarios y viviendas. Estas evidencias –entre otras– revelan el surgimiento de una sociedad muy diferente... » (Nielsen 2007:10)⁵¹.

Ces changements, perceptibles à Copiapo pour cette période, ont parallèlement complexifié les structures socio-politiques, menant à la consolidation des chefferies locales, ces dernières exerçant dès lors un contrôle relativement efficace sur un territoire particulier, ainsi que sur ses ressources (Nielsen 2001 ; Núñez Regueiro 1974). Les vestiges archéologiques montrent à Copiapo un certain nombre de sites avec une densité supérieure à celle de la période précédente, mais aussi des cimetières où certaines sépultures sont plus importantes que d'autres (Castillo 1998). Reste à comprendre un grand nombre de points qui dans l'état actuel de nos recherches (dépendantes de l'archéologie) ne peuvent pas être discutés sans données supplémentaires. En effet, nous ignorons totalement les liens politiques entretenus par les chefs locaux avec d'autres chefs régionaux.

⁵¹ « la relocalisation massive de la population, des transformations dans les formes d'exploitation agricole et pastorale, ainsi que les circuits de biens, la formation de conglomerats d'habitations sans précédent par leur taille ou densité, l'apparition de nouveaux types d'architecture publique et le développement de formes de culture matérielle régionalement distinctives, une tendance qui affecte des éléments aussi omniprésents et significatifs dans la pratique quotidienne tels les textiles et les céramiques, les rites funéraires et les habitations. Ces éléments –entre autres- montrent la naissance d'une société très différente... ».

D'un point de vue archéologique, Castillo suggère la possibilité de deux conglomerats urbains importants dans la vallée, l'un dans la basse vallée, dans la ville de Copiapo, et l'autre dans la haute vallée, entre Camasqui et La Puerta (Castillo 1998), rejoignant ainsi la documentation coloniale mise en évidence par Hidalgo où on trouverait deux chefs ethniques contrôlant chacun une moitié de la vallée à l'arrivée des Espagnols (Hidalgo [1971a] 2004 ; 1972).

2.3 Les Habitants de la côte Pacifique durant les temps préinkas

Durant la période formative les populations *Molle* avaient accès aux ressources maritimes du bord de mer, en complément des différents produits obtenus à travers de nombreuses activités de production économique qu'ils pratiquaient de manière régulière : l'horticulture, la chasse et la cueillette (Niemeyer, Castillo et Cervellino [1989] 1997). Les fouilles archéologiques n'ont pas décelé pour l'époque des populations spécialisées dans l'exploitation des produits de la mer, même si, au regard de ce que l'on connaît sur la préhistoire des populations de pêcheurs, il est fort probable que toute la côte de la région fut progressivement occupée par des groupes de pêcheurs naviguant sur des radeaux car les datations menées par l'archéologue Agustín Llagostera à Punta Blanca (au sud de Tocopilla, dans le parallèle 22°) situent l'apparition de la navigation préhispanique aux alentours de l'an 230 de notre ère (Llagostera 1990). D'autre part, dès cette période on constate dans différents sites liés aux populations de pêcheurs la présence d'un certain nombre d'objets en rapport avec les populations *Molle*, notamment des *tembetas* et des pipes (Lillo 2012, citant Cervellino 1995, 1996).

Avec l'avènement de l'Intermédiaire et de la culture *Animas*, les groupes de la vallée de Copiapo s'intéressent encore aux différentes ressources maritimes, même si l'évidence archéologique ne permet pas d'affirmer que ce sont eux-mêmes qui exploitent ces ressources ou bien s'ils les échangent avec des groupes spécialisés de la côte malgré la présence de sites

d'inhumation *Animas* le long de la côte de Copiapo où des personnes auraient été enterrées avec des camélidés (Lillo 2012, citant Cervellino 1995, 1996⁵²). Les recherches archéologiques ont affirmé que dans les autres vallées du Norte Chico, notamment à Elqui et à Limarí, les populations *Animas* se perfectionnent à cette période dans le secteur de l'exploitation maritime, occupant une grande partie de la côte Pacifique à des fins de pêche (Castillo [1989] 1997 ; Niemeyer 1998), et cohabitant avec les populations de pêcheurs (Lillo 2012, citant Cervellino 1995, 1996). Pour les archéologues, ce panorama sera une constante durant de nombreux siècles puisque durant tout l'Intermédiaire tardif cette situation est encore présente (Ampuero [1989] 1997 ; Castillo 1998). Or, les dernières recherches tendent à prouver que ce furent bien des pêcheurs qui occupèrent et exploitèrent l'océan, échangeant leur production avec les populations de l'intérieur. A ce titre, le port de Caldera, qui se trouve à quelques kilomètres au nord de l'embouchure du fleuve Copiapo, aurait été dès l'Intermédiaire Tardif un centre névralgique concentrant une importante population de pêcheurs politiquement indépendante des formations politiques de la vallée (Lillo 2012).

Ces différentes données nous mènent à nous interroger sur plusieurs aspects qui tournent globalement autour d'une question : quels sont les facteurs qui définissaient à l'époque les groupes de pêcheurs en tant qu'entité ethnique différente des populations d'agriculteurs ? Était-ce leur activité, leur mode de vie, leur culture, leur langue, leur conditions économiques ?

Différentes recherches menées dans des régions adjacentes à Copiapo permettent d'envisager différents cas de figure pour la période préhispanique : la présence d'une chefferie (*señorío Arica*) contrôlant différents espaces productifs au sein d'une même vallée, à savoir côte,

⁵² N'ayant pas eu l'opportunité de consulter les deux documents de Cervellino, nous ne sommes pas en mesure d'indiquer si ces enterrements s'inscrivent au sein de contextes *Animas* I ou II (reliés à Copiapo) ou bien à des contextes *Animas* III ou IV (reliés à la vallée d'Elqui et de Limari). De ce fait, il nous est difficile d'émettre une quelconque hypothèse sur le lien entre les groupes d'agriculteurs et l'exploitation maritime (au sujet de la culture *Animas*, cf. Garrido 2007).

vallée et piedmont (Horta 2010), l'existence de groupes de pêcheurs-agriculteurs dans certaines zones des *valles occidentales* (Hidalgo [2003] 2004) ou dans le Norte Chico, à Elqui et Limari (Castillo [1989] 1997), ou encore des groupes de pêcheurs qui échangeaient de manière régulière des produits avec celles d'agriculteurs installées à l'intérieur des vallées, comme c'était vraisemblablement le cas dans la vallée de Camarones (Schiappacasse et Niemeyer 1989) ou à Copiapo (Lillo 2012).

En amont de ces questions, il est indispensable de confronter les données portant sur cette population avec les différentes hypothèses concernant la production et la circulation des biens dans la région, comme par exemple celle du contrôle vertical de différents étages écologiques (Murra 1972 ; Llagostera 1976), ou bien encore celle de *movilidad giratoria* (Núñez et Dillehay [1979] 1995) ou bien encore celle de l'*interdigitación* (Martínez Cereceda 1998) ou du *caravaneo* (Berenguer 2006) et ce dans le but de comprendre le rôle des populations de la vallée au sein des différents circuits en place, d'autant plus qu'il existe d'immenses lacunes sur les populations de pêcheurs pour la période comprise entre le début du Formatif et l'arrivée des Espagnols pour notre région d'étude.

Etant donné que l'archéologie montre une certaine autonomie culturelle entre les populations de la côte et celles des terres à Copiapo durant toute cette période préinka, que d'autre part les populations côtières de Copiapo ont eu accès à des produits provenant de territoires très éloignés (Borlando 2011, 2012 ; Lillo 2012), et enfin, étant donné que ces pêcheurs exploitaient un milieu qui leur donnait accès à des produits qui avaient un intérêt certain à l'intérieur des terres, comme le prouvent toutes sortes de restes originaires de la mer à l'intérieur de la vallée et pour différents phases préhistoriques, de même qu'ils dépendaient probablement de denrées en provenance de l'intérieur, en particulier de produits agricoles et manufacturés, il sera par la suite indispensable de tenter d'interroger les données concernant les périodes postérieures afin d'éclaircir de la meilleure manière possible les différents

processus en place dans cet espace côtier. En effet, les dernières recherches archéologiques menées par l'équipe de Diego Salazar montrent que les populations de pêcheurs ont été étroitement liées aux processus d'exploitation minière (Salazar et *al.* 2010) alors même que, comme en témoignent les dernières recherches archéologiques portant sur la côte de Copiapo, les pêcheurs devinrent des acteurs centraux au sein de l'organisation mise en place par les Inkas (Borlando Hipp 2012). A ce titre, comment ne pas s'interroger sur la présence d'un certain nombre d'objets en rapport avec la maîtrise des métaux (feuilles et barres de cuivre) au sein de contextes reliés aux populations de pêcheurs le long de la côte proche de Copiapo dès le Formatif (Lillo 2012, citant Cervellino 1995, 1996).

CHAPITRE VI. Le problème du Tawantinsuyu à Copiapo

Durant le XIV^e siècle les Inkas commencèrent leur expansion depuis le cœur de l'Empire, au Cusco, vers la région des Andes Méridionales. Les modalités de cette expansion ont été amplement étudiées. En effet, que ce soient, d'une part, les motivations qui menèrent les Inkas à découvrir d'autres horizons, ou d'autre part les mécanismes externes qui leur permirent d'asseoir de manière durable leur pouvoir au sein des territoires annexés ainsi que les modalités d'occupation du territoire, l'historiographie a abordé cette thématique de manière régulière depuis de nombreuses décennies.

Pourtant, le Norte Chico et plus particulièrement la vallée de Copiapo n'ont été que très rarement l'objet d'études à ce sujet, et ces dernières n'ont fait souvent qu'extrapoler des connaissances développées pour des régions voisines, en mettant l'accent sur la centralisation du pouvoir ou le caractère militaire de l'expansion et de l'occupation, études appuyées sur une lecture positiviste des chroniques. Il convient donc de tenter de comprendre, à la lumière des recherches archéologiques, historiques et linguistiques récentes, le phénomène Tawantinsuyu à Copiapo. Dans ce sens, nous aborderons en premier lieu le processus d'expansion et d'annexion, en essayant d'entrevoir la période où cela se produisit et comment ce processus a été consolidé. Dans un second temps nous nous interrogerons sur les conséquences de cette annexion pour la population locale.

1. L'expansion du Tawantinsuyu et l'annexion de Copiapo

D'une manière générale, l'historiographie a admis, en fonction de ce qu'a pu indiquer Rowe, que Topa Inca Yupanqui (souverain ayant régné entre 1471 et 1493) conquiert le Chili central, entre la vallée de Copiapó et la vallée de Maule vers 1473 (Rowe 1945). Cet archéologue a été le premier à proposer, au travers d'une analyse systématique des sources, une hypothèse et

une chronologie concernant l'expansion inka⁵³. En s'appuyant sur les chroniqueurs majeurs du Pérou du XVI^e siècle (Betanzos [1551] 1987 ; Cabello de Balboa [1584] 1951 ; Cieza de León [1553] 2005 ; Cobo 1654 ; Las Casas [1552] 1892 ; Ondegardo [1571] 1990 ; Sarmiento de Gamboa [1572] 1906), il affirma que Pachacuti Inca Yupanqui (souverain ayant régné entre 1438 et 1463 approximativement) commença l'expansion de l'Empire, mais que ce n'est que son petit-fils, Topa Inca, qui mena les siens jusqu'à la vallée de Copiapó.

Cette théorie a été l'objet de nombreuses critiques. Ainsi, l'une de ses faiblesses reposerait sur ses fondements documentaires, car Rowe ignorait l'existence des versions non péruviennes de la conquête (Pease 1978), chroniques qui ont mis en évidence des écarts importants entre les versions dites "péruviennes" et celles dites "étrangères" (Pease 1978 ; Murra [1986] 2002). Ces deux ethnohistoriens ont noté qu'elles se contredisaient lorsqu'elles évoquaient la chronologie de cette expansion. Ainsi, ils constatèrent que certains détails avaient échappé à Rowe, notamment le fait que certaines régions avaient été conquises à plusieurs reprises par différents souverains inka (Pease 1978⁵⁴). Murra affirmait par la même occasion que ces différentes versions ne constituaient que des faits intégrant un même processus étendu dans le temps (Murra [1986] 2002). Dans ce sens, il ajoute que la mort de l'Inca était un moyen quasi-légitime pour chaque province d'affronter le nouveau souverain et son pouvoir politique. L'historien finlandais Pärssinen fournit une explication assez claire à ce sujet :

« Este hecho deja muy en claro que las provincias del Tawantinsuyo no siempre estaban ligadas voluntariamente al Estado Inca, y que los lazos entre ellas y el Cuzco funcionaban más bien a un nivel personal. Cuando un Inca conquistaba una provincia, los jefes de dicha provincia establecían lazos personales con el gobernante incaico, mas no con el Estado. Además, esta adhesión personal era confirmada mediante vínculos de parentesco. Por ejemplo, el Inca ofrecía sus hermanas, hijas o parientes cercanas, para que los jefes provinciales las desposaran. En gesto recíproco, el Inca tomaba esposas secundarias entre las hijas y hermanas de aquellos jefes provinciales. Así vemos que la

⁵³ Avant lui, quelques historiens et anthropologues chiliens avaient défendu ce point de vue concernant le Chili Central, notamment Barros Arana ([1884]2000:53-57), Guevara (1898b:4) ou bien encore Latcham (1936:37).

⁵⁴ Pärssinen note que dès 1963 Ake Wedin avait fait part de ces faits (Pärssinen 2005).

organización de parentesco de los Incas estuvo fuertemente interconectada con la organización política de su Estado » (Pärssinen 2005:168)⁵⁵.

De plus, et en suivant les affirmations de Pärssinen, auxquelles nous adhérons, qu'étant donné qu'il ait été quasi-légitime de s'opposer violemment à l'autorité du nouveau souverain, les récits coloniaux sur les annexions de territoires ne font que reprendre des traditions mettant l'accent sur des événements spécifiques (Pärssinen 2003), et de ce fait certains témoignages évoquant des conquêtes et annexions ne seraient en réalité que des phases de pacification au sein de territoires en rébellion, ou des factions opposées aux nouveaux souverains. Dans ce sens, ces traditions, aussi diverses que contradictoires, sont là pour attester d'une histoire riche et complexe que nous nous devons de comprendre pour le cas de la vallée de Copiapó.

1.1 La chronologie de l'expansion inka vers Copiapo, sources et datations archéologiques

Pour le cas de Copiapó, il existe également de profondes contradictions entre la chronologie avancée par les historiens (basées sur les analyses des sources coloniales entreprises par Rowe) et celle qui ressort des datations archéologiques, comme nous l'avons avancé dans de précédents travaux (Cortés Larravide 2014a, 2014b, 2013). En effet, les datations archéologiques montrent des contacts entamés dès la fin du XIV^e siècle et le début du XV^e siècle alors que les études historiques avaient tendance à situer cette conquête vers 1470 :

“A partir de 1463, junto con su hijo y sucesor Topa Inca Yupanqui (1471-1493), inició la expansión de su imperio subyugando las tierras del norte de Cuzco hasta Quito. Topa Inca se dirigió después hacia el sur llegando con sus conquistas hasta el río Maule” (Mostny [1971] 1977:154-155)⁵⁶.

⁵⁵ « Ce fait montre clairement que les provinces du Tawantinsuyo n'étaient pas toujours liées volontairement à l'État Inka, y les liens établis entre elles et le Cusco fonctionnaient plutôt à un niveau personnel. Quand un Inka conquérait une province, les chefs de la dite province établissaient des liens personnels avec le gouverneur incaïque, et non pas avec l'Etat. De plus, cette adhésion personnelle était confirmée à travers des unions de parenté. Par exemple, l'Inka offrait ses sœurs, filles ou proches parents, afin que les chefs provinciaux les épousent. Dans un geste réciproque, l'Inka prenait des épouses secondaires parmi les filles et sœurs des chefs provinciaux. Ainsi, on voit que l'organisation de parenté des Inkas était fortement interconnectée avec l'organisation politique de leur Etat ».

⁵⁶ « A partir de 1463, avec son fils et successeur Topa Inca Yupanqui (1471-1493), il commença l'expansion de

“En 1471 fue coronado décimo Inca [Topa Inca Yupanqui]. Bajo su reinado el imperio adquirió sus límites casi definitivos; en sucesivas excursiones incorporó el sur de Perú, Altiplano Boliviano, Noroeste argentino y Chile hasta el río Maipo” (Silva Galdames 1997 [1971]:237)⁵⁷.

“Este proceso comenzó en la primera mitad del siglo XV con **Tupac Inka Yupanki**, el que llegó con sus huestes hasta más al sur del río Aconcagua. Posteriormente fue **Wayna Kapac**, el que terminó de fijar la frontera austral del **Tawantinsuyu** al sur del río Maipo, aproximadamente entre los años 1463 y 1493” (Cornejo 2001:75)⁵⁸.

Comme nous pouvons le voir dans le tableau 2, les datations associées à des contextes inkas dans la vallée de Copiapo (La Puerta A, Pukara Manflas, Iglesia Colorada, Centre administratif El Castaño, Tambo Inka La Aduana et Corral de Yáñez) s’étalent entre le début du XV^e siècle et la seconde moitié du XVI^e siècle. Les estimations les plus anciennes (première moitié du XV^e siècle) pourraient être considérées comme des erreurs sauf qu’elles sont en accord avec nombre de datations concernant des régions adjacentes à Copiapo.

Tableau 2
DATATIONS PAR THERMOLUMINESCENCE, CONTEXTES INKAS, COPIAPO

Référence	Site	Origine	Type de Fragment	Date (de notre ère)	Source
UCTL-1375	La Puerta A	?	?	1410	Garrido 2007: 265 (2000) ⁵⁹
UCTL-1499	Pukara Manflas	Structure 15, niveau 0-15 cms.	?	1415	Garrido 2007: 266 (2002)
UCTL-757	Iglesia Colorada	Tombe 8	Fragment de céramique tricolore	1420	Garrido 2007: 266 (1995)
UCTL-1374	La Puerta A	?	?	1420	Garrido 2007: 266 (2000)
UCTL-1497	Pukara Manflas	Structure 9a, niveau 0-15 cms.	?	1450	Garrido 2007: 266 (2002)
UCTL-1496	Pukara Manflas	Structure 10	?	1455	Garrido 2007: 266 (2002)
UCTL-1495	Pukara Manflas	Structure 5	?	1465	Garrido 2007: 266 (2002)
UCTL-758	Iglesia Colorada	Tombe 6	Fragment de céramique tricolore	1475	Castillo 1998:273 ; Garrido 2007: 255 (1995)
UCTL-1181	Centre administratif El Castaño	Secteur Cuadr : J-4, niveau 50-60 cms.	Fragment de céramique "Copiapó Negro sobre Rojo", associé à des	1475 (1420-1530)	Gaete 1999: 231 (1998)

son empire en soumettant les terres du nord du Cuzco jusqu’à Quito. Topa Inca se dirigea ensuite jusqu’au sud en arrivant avec ses conquêtes jusqu’au fleuve Maule ».

⁵⁷ « En 1471 il fut couronné en tant que dixième Inca [Topa Inca Yupanqui]. Sous son règne l’empire acquit ses limites quasi définitives ; dans des incursions successives il incorpora le sud du Pérou, le Hut-Plateau bolivien, le Nord-ouest argentin et le Chili jusqu’au fleuve Maipo ».

⁵⁸ « Ce processus commença durant la première moitié du XV^e siècle avec **Tupac Inka Yupanki**, qui arriva avec son armée plus au sud du fleuve Aconcagua. Par la suite ce fut **Wayna Kapac** qui finit par fixer la frontière australe du **Tawantinsuyu** au sud du fleuve Maipo, entre 1463 et 1493 approximativement ». Ce chercheur a depuis accepté l’idée que l’expansion inka soit antérieure aux dates proposées par Rowe (2014).

⁵⁹ Entre parenthèses figure la date d’obtention des résultats.

			céramiques Inka		
UCTL-1502	Pukara Manflas	Structure 5, relleno	?	1485	Garrido 2007: 266 (2002)
UCTL-1376	La Puerta A	?	?	1505	Garrido 2007: 266 (2000)
UCTL-1372	La Puerta A	?	?	1510	Garrido 2007: 266 (2000)
UCTL-1504	Pukara Manflas	Structure 11, niveau 0-10 cms.	?	1515	Garrido 2007: 266 (2002)
UCTL-1373	La Puerta A	?	?	1520	Garrido 2007: 266 (2000)
UCTL-1498	Pukara Manflas	Structure 3, niveau 15-30 cms.	?	1530	Garrido 2007: 266 (2002)
UCTL-1371	La Puerta A	?	?	1540	Garrido 2007: 266 (2000)
UCTL-1182	Centre administratif El Castaño	Secteur Cuadr : J-4, niveau 50-60 cms.	Fragment de céramique Inka	1545 (1495-1595)	Gaete 1999: 231 (1998)
UCTL-1180	Tambo Incaico La Aduana	Secteur Rec. 2, Cuadr 1, niveau 10-20 cms.	Fragment de céramique "Café Pulido"	1550 (1505-1595)	Gaete 1999: 231 (1998)
UCTL-1289	Corral de Yañez	Structure 2, niveau 45-55 cms.	Fragment de céramique Inka	1560 (1510-1610)	Gaete 1999: 231
UCTL-1500	Pukara Manflas	Structure 8, niveau 0-15 cms.		1560	Garrido 2007: 266 (2002)

Il convient donc de confronter et d'interroger toutes ces données.

L'archéologue bolivienne Claudia Rivera souligne que les vallées inter-andines du sud-ouest de Chuquisaca présentent des dates comprises dans le premier quart du XV^e siècle (Rivera 2005) ; José Berenguer *et al.* font de même pour le Haut-Loa (2007). Dans le Haut-Aconcagua, au Chili central (Pukara El Tartaro), Pavlovic *et al.* ainsi que Sánchez fournissent des datations associées à la présence Inka comprises entre 1.380 d.C. et 1.580 d.C. (Pavlovic *et al.* 2000 ; Sánchez 2001). Schiappacasse et Niemeyer dans la vallée de Camarones (1989:72), Muñoz et Chacama au Norte Grande chilien (1989), et Stehberg à Chasquiwasi de la Laguna et à Guandacol, dans la vallée de Hurtado, fleuve tributaire du Limarí (1995), proposent des dates comprises entre 1.370 et 1.400. Stehberg obtient aussi des dates un peu plus tardives (1.450 de notre ère) à Conchuca Tambo, dans la vallée de Choapa (1995), alors que ce même Stebergh et Planella fournissent pour les vestiges de Chada des datations autour de l'an 1.480 de notre ère (1997) alors que plus au sud, pour le Cerro Grande de la Compañía, dans la vallée de Cachapoal, ils proposent une date antérieure (1430 de notre ère). Toutes ces données nous mènent vers une certitude : les Inkas ont commencé leur expansion bien avant les dates jusque-là acceptées comme certaines.

L'archéologue chilien Iván Muñoz, constatant la grande différence qu'il y a entre datations et versions historiques, propose comme objectif aux chercheurs de fournir des hypothèses alternatives considérant des dates antérieures à celles avancées par Rowe pour la phase impériale :

« Un aspecto interesante sobre el tema cronológico relacionado con el inca en los Valles Occidentales es lo que planteó Schiappacasse (1999:139) sobre la base de 80 muestras fechadas por TL y 46 por radiocarbón. Señala que la cronología inca es un problema no resuelto ya que, a pesar que las fechas obtenidas por el método de C14 son compatibles con las hipótesis planteadas por el método histórico, hay fechas que datan contextos de materiales atribuibles al inca, anteriores a 1400 DC, que es cuando se desarrolla el Imperio, por lo cual piensa que no se deben desechar a priori, sino más bien deberían ser consideradas en otras hipótesis alternativas que propongan una mayor antigüedad para la fase imperial y para la cerámica cusqueña y derivados » (Muñoz 2005:117-118)⁶⁰.

L'archéologue chilien Rubén Stehberg, constatant déjà des datations précédant la version de Rowe au Chili Central, avait proposé dès le début de la décennie de 1990 une hypothèse répondant aux datations archéologiques de laboratoire. De son point de vue, il faudrait envisager une expansion inka au Chili divisée en deux phases : une première commençant vers l'an 1400 dans sa partie septentrionale (entre la vallée de Copiapo⁶¹ et celle de Choapa), et une deuxième vers 1450 plus au sud (Stehberg 1991-1992:87). L'archéologue Luis Cornejo suggère:

“Para Tarapacá proponemos que eso [anexión inka] habría ocurrido en la década de 1410 DC, mientras que en Atacama se podrían identificar las dos fases sucesivas, la primera sin un punto de inflexión claro, y la segunda que comenzaría en 1380 DC, lo que sería coincidente con la proposición de dos etapas en la imposición inca en esta región (Llagostera 1976; Cornejo 1999). En el Norte Semiárido, por su parte, el evento podría desarrollarse a partir de 1370 DC, mientras que en el caso de la Zona Central sería posible ubicarla unos 20 años después, en 1390 DC.

⁶⁰ « Un aspect intéressant sur le thème chronologique de l'inca dans les Vallées Occidentales a été proposé Schiappacasse (1999:139) sur la base de 80 échantillons datés par TL et 46 par le carbone¹⁴. Il signale que la chronologie inca pose un problème non encore résolu car, en dépit des dates obtenues par la méthode du C14 qui sont compatibles avec les hypothèses posées par la méthode historique, il existe des dates établies sur des contextes matériels qu'on peut attribuer à l'inca, antérieures à 1400 de notre ère, date où l'Empire se développe, et où l'on considère donc qu'on ne devrait pas *a priori* les exclure, mais plutôt les considérer dans des hypothèses alternatives qui puissent proposer une ancienneté antérieure pour la phase impériale et pour la céramique cusco et dérivées ».

⁶¹ Nous avons dès 2009 fait part de ce problème nos directeurs de thèse, car cet ensemble de données ne pouvait que remettre en question la chronologie proposée par Rowe.

Así, resulta evidente que la imposición inca en esta parte de Collasuyu habría ocurrido hasta un siglo antes de lo que tradicionalmente se pensaba a partir de la propuesta de Rowe (1944).» (Cornejo 2014:113)⁶².

Que dit l'histoire de tout cela ? Que constatons-nous à Copiapo ? L'historienne française Thérèse Bouysse-Cassagne a proposé une hypothèse de travail intéressante :

« Los contactos políticos entre el Kollasuyo y los incas del Cuzco y los intercambios de bienes de prestigio precedieron, por un siglo al menos, la conquista militar y política del Altiplano por los ejércitos del Inka » (Bouysse-Cassagne 2005:456)⁶³.

Dans le cas de Copiapo, nous constatons que les datations portant sur la première moitié du XV^e siècle relèvent de trois sites qui semblent avoir joué un rôle majeur au niveau politique, géographique et démographique. En effet, La Puerta A et Iglesia Colorada étaient non seulement parmi les plus denses de la vallée à l'époque, mais de plus ils constituaient des centres politiques de premier ordre, tous deux associés durant le Tardif et la période coloniale au pouvoir Inka et Espagnol respectivement. En ce qui concerne Pukara Manflas, site mis à jour depuis peu et pas encore étudié de manière systématique, il semble avoir joué un rôle primordial car étant à la lisière des pâturages andins menant vers le versant oriental des Andes, de la vallée de Copiapo et des contreforts andins de la vallée de Huasco. Ces sites, d'une importance capitale pour la population locale, auraient pu dans les faits être des sièges du pouvoir politique local, et de ce fait des biens de prestige inka pourraient y être arrivés sans pour autant que l'occupation étrangère ait été encore une réalité. Dans ce sens, les Inkas auraient, soit de manière directe ou par le biais d'intermédiaires, échangé des biens de prestige avec les populations locales.

⁶² « Pour Tarapaca nous proposons que cela [l'annexion inka] aurait eu lieu durant la décennie de 1410 de notre ère, tandis qu'à Atacama on pourrait identifier deux phases successives, la première sans un point d'inflexion clair, et la seconde qui commencerait en 1380 de notre ère, ce qui coïnciderait avec les propositions de deux étapes dans l'imposition inka dans cette région (Llagostera 1976 ; Cornejo 1999). Dans le Nord Semi-aride, pour sa part, l'évènement pourrait avoir lieu à partir de 1370 de notre ère, tandis que dans le cas de la Zone Centrale il serait possible de la situer une vingtaine d'années plus tard, en 1390 de notre ère. Ainsi, il devient évident que l'imposition inka dans cette partie du Collasuyu aurait eu lieu jusqu'à un siècle avant ce qui avait été accepté traditionnellement à partir de la proposition de Rowe (1944) ».

⁶³ « Les contacts politiques entre le Kollasuyo et les Incas et les échanges de biens de prestige ont précédé d'au moins un siècle la conquête militaire et politique du Haut-Plateau par les armées de l'Inka ».

1.2 Les ressources minières du Norte Chico comme pôle d'attraction : le lapis-lazuli

Il a souvent été évoqué que l'expansion inka vers notre région d'étude a été motivée par la recherche de ressources minières (Llagostera 1976 ; Raffino 1981 ; Niemeyer et Schiapaccasse [1987] 1998 ; Núñez 1999, 2006 ; Berenguer *et al.* 2005 ; Salazar, Berenguer et Vega 2013). Or, malgré l'évocation constante, d'après les sources coloniales, de l'exploitation de gisements aurifères exploités durant les temps inkas au Norte Chico (Andacollo, Margamarga), l'historiographie n'a pas été en mesure de répondre à cette question primordiale : qu'est-ce qui a attiré et mené les Inkas au Norte Chico ?

En effet, malgré une production scientifique importante concernant les motivations inhérentes à la structure même de l'état inka⁶⁴, il a été impossible à ce jour de comprendre ce qui a poussé les Inkas à aller s'aventurer aussi loin de leurs terres, alors même qu'ils avaient réussi à découvrir de nombreux gisements riches, souvent laissés intacts car étant exceptionnels et donc d'ordre divin (comme par exemple celui de Potosi).

Nous avons évoqué lors du premier chapitre que nous pensions que l'attrait de l'Inka pour les terres chiliennes aurait surtout été dû à la présence de lapis-lazuli dans la région. Ce gisement, dénommé aujourd'hui *Flor de los Andes*, n'a jamais été l'objet d'études archéologiques. Les sources coloniales n'en font jamais allusion, et il n'existe aucune référence quant à son exploitation durant la période inka. Pourtant, cela ne veut pas dire que les Inkas n'aient jamais eu écho de son existence, ou cherché à connaître son emplacement. En effet, s'agissant d'un

⁶⁴ De nombreuses recherches ont montré les mécanismes internes impliqués dans l'expansionnisme inka. Ainsi, il reposerait sur les règles de succession de l'Inka, où ce dernier se devait d'augmenter terres et richesses de l'État. Par ailleurs, il assumait le pouvoir sans un seul acquis pour lui et sa *panaka*, ce qui l'emmenait pendant ses conquêtes à s'approprier territoires et moyens économiques. C'était l'essence même du fonctionnement de l'état Inka, ce que Conrad et Demarest désignent sous le concept d'héritage coupé ; l'Inka héritait tous les pouvoirs et privilèges de son prédécesseur, et se devait, de ce fait, d'augmenter ses propriétés. En effet, dans la mesure où l'héritage n'existait pas et où les morts gardaient les leurs, il fallait des nouvelles conquêtes (Conrad et Demarest 1990:116, 152). Chaque nouveau territoire à conquérir supposait alors de nouveaux moyens à mettre en œuvre, et donc production d'armes, de nourriture, etc., en d'autres termes, une économie vouée à s'agrandir continuellement, au risque de s'écrouler dans le cas contraire. Luis Millones rejoint en ce sens cette thèse, et la complète car il soutient que l'expansionnisme Inca était dû à cette contrainte qu'acquerrait l'Etat envers la noblesse, qui se faisait de plus en plus exigeante (Millones 1987:134).

gisement unique et ayant revêtu une importance certaine au sein de la symbolique andine, comme le prouvent les nombreuses découvertes archéologiques dans différents points géographiques et périodes historiques, il est à envisager que les Inkas l'aient conservé intact, car étant une mine du Soleil. En effet, cela a déjà été démontré dans d'autres cas, les mines n'avaient pas toutes la même signification. Les plus courantes étaient souvent destinées aux populations locales ou à leur chef, d'autres à l'Inka ou à ses ancêtres, ou bien à la Lune et au Soleil (Berthelot 1978 ; Bouysse-Cassagne 2005). Comme nous le verrons plus loin, il est fort possible que les mines que les Espagnols commencèrent à exploiter au XVI^e siècle au Norte Chico aient été des mines communautaires, alors que les autres, le plus riches et importantes, n'ont jamais été dévoilées aux Espagnols.

2. L'organisation socio-économique et politique de la province inka de Copayapo

Les Inkas constituèrent un certain nombre de centres administratifs dans la vallée : La Puerta, Iglesia Colorada (également dénommé Choliguin), El Castaño, Viña del Cerro (dénommé également Paynegue), et Copiapo⁶⁵. Nous ignorons leur fonction exacte mais l'emplacement que ces sites occupent dans la vallée fournit quelques pistes. En effet, comme nous le verrons, les évidences archéologiques et documentaires nous font penser que l'organisation mise en place par les Inkas fut planifiée en fonction de deux facteurs interconnectés : la production régionale d'une part, et la circulation des personnes et des produits d'autre part. Durant cette période, la vallée faisait partie d'un vaste réseau politique intégré à un premier niveau au sein d'une province (celle de Copayapo) et de manière plus ample au Q'ollasuyu. C'est ce que nous allons présenter dans un premier temps afin d'essayer de comprendre les conséquences de ces réaménagement dans la vallée.

⁶⁵ Il est envisageable qu'un autre centre ait été constitué sur la côte. Nous y reviendrons plus tard.

2.1 La production au centre de l'occupation inka de la vallée

L'emplacement de tous les centres administratifs et urbains de la vallée possède clairement une orientation économique et plus particulièrement, est dicté par la production régionale mise en place par les Inkas.

Comme nous l'avons signalé lors de la précédente section, le bâtiment de La Puerta a été bâti au centre de la vallée de Copiapo. Il était constitué d'une construction relativement grande jouxtant des *ccolcas* (bâtiments destinés au stockage de vivres). Les vestiges archéologiques sont majoritairement constitués de poteries *Inka*, *Inka Diaguita chileno*, et *Copiapó Negro sobre Rojo*. Le bâtiment est installé sur un plateau de quelques mètres de hauteur qui lui permettait malgré tout de dominer, tout du moins de manière symbolique, l'espace environnant et notamment un village d'environ 200 structures et 150 tumulus funéraires, et la circulation des biens et des personnes entre l'est et l'ouest de la vallée (Niemeyer 1986:173, 175). La présence de *ccolcas* et la morphologie de la vallée à cet endroit, où le lit du fleuve devient étroit, sont des éléments qui nous font penser que La Puerta devait être destiné au contrôle de la production agricole et à celui de la population.

Le deuxième centre administratif de la vallée, celui d'Iglesia Colorada, était situé au centre de la rivière Pulido (affluent du fleuve Copiapo), plus précisément dans les premières ramifications de la précordillère andine. Lorsque les Espagnols arrivèrent pour la première fois dans la vallée (expédition d'Almagro), c'est là qu'ils se réapprovisionnèrent. D'autre part, durant les premières années de la présence espagnole dans la vallée, l'administration coloniale fit édifier une église afin de convertir la population de cette zone. En effet, les sources et les vestiges archéologiques montrent un complexe urbain relativement important, qui en 1874 et malgré son abandon au XVI^e siècle, était encore visible, comme en atteste Sayago :

« las tribus que habitaban la región de la cordillera, tenían otro [pueblo] en Choliguín y de sus vestigios nos da cuenta el agrimensor Las Heras, en la mensura practicada en 1712. Para la evangelización de los indios, se levantó allí una capilla en los primeros años de la conquista de los españoles, la cual hubo de quedar en ruina por el abandono del pueblo, permaneciendo hasta hoy parte de sus murallas juntamente con el nombre de Iglesia Colorada... » (Sayago [1874] 1997:12-13)⁶⁶.

Quel était la fonction de ce site ? Il est difficile de répondre à cette question. En effet, de par le fait que, depuis la période coloniale, le site a été amplement utilisé à des fins agricoles et en raison des nombreux éboulements qui s'y sont produits, l'ensemble du site a été fortement endommagé, ses vestiges préservés sont peu nombreux et de ce fait il est difficile de comprendre sa fonction. Malgré cela, la trilogie *Inka*, *Inka Diaguita chileno* et *Copiapó Negro sobre Rojo* est encore une fois présente à cet endroit. D'autre part, d'autres infrastructures sont associées à ce site, notamment de nombreux *tampus* et un chemin réaménagé par les Inkas reliant la vallée aux versants orientaux de la cordillère.

Enfin, le site administratif d'El Castaño, situé dans le fleuve Jorquera, autre affluent du Copiapo, n'a pas fait l'objet d'études approfondies. Pourtant, étant donné son emplacement stratégique (à l'entrée de la Puna, dominant les nombreux terrains de pâturages mais également l'accès aux sites cérémoniels inkas des volcans Copiapo et Jotabeche) il devait certainement avoir une importance capitale pour l'élevage d'auquéniés, seuls animaux de charge avant l'arrivée des Espagnols. Ses dimensions (trois bâtiments dont le plus grand mesure 104 m de longueur par 20 à 30 m de largeur) en font le plus grand de la vallée (Gaete 1999). Aucun document colonial n'en fait référence. En 1958 le chercheur chilien Jorge Iribarren Charlin le mentionne (1958:188-189), puis l'archéologue chilienne Andrea

⁶⁶ « les tribus qui habitaient dans la région de la cordillère en avaient un autre [village] à Choliguín et ses vestiges sont mentionnés par l'arpenteur Las Heras, dans les relevés effectués en 1712. Pour l'évangélisation des Indiens, on édifia là une chapelle pendant les premières années de la conquête des Espagnols, qui tomba probablement en ruines suite à l'abandon du village, et dont il reste aujourd'hui une partie de ses murs sous le nom d'Iglesia Colorada... ».

Seelenfreund en 1997⁶⁷ et enfin Nelson Gaete en 1999 (226-227). On retrouve encore une fois la trilogie *Inka*, *Inka Diaguita chileno*, et *Copiapó Negro sobre Rojo* sur le site.

Viña del Cerro est situé en amont du fleuve, à mi-chemin entre le site de La Puerta et celui d'Iglesia Colorada. Il s'agissait d'un complexe dédié à la transformation des minéraux. Ce site a certainement eu une importance non négligeable dans toute cette région méridionale de l'Empire car un *ushnu* y fut construit. De plus, c'est l'un des sites de transformation de métaux les plus importants de tout l'empire (Moyano 2006:182). De ce fait, et considérant le caractère symbolique d'une telle construction, ce site devait être l'axe sur lequel s'organisaient l'ensemble des activités productives de toute cette région.

En ce qui concerne le site de Copiapo, sur lequel il y a très peu de recherches archéologiques mais qui constituait finalement le noyau social indien et espagnol, il est à noter qu'il servait probablement à contrôler une bonne part de la circulation de la population et de la production régionale dans un axe nord-sud et est-ouest.

2.2 La province inka de Copayapo a-t-elle existé ?

Comme nous l'avons déjà exposé, avant l'arrivée des Inkas il existait une certaine uniformité culturelle, politique et ethnique dans la vallée. D'ailleurs, cela était également le cas dans toute cette aire du Norte Chico. L'arrivée des Inkas modifia profondément cela. Jorge Hidalgo montre que lors du contact hispano-indigène des structures politiques duales étaient en place dans toute cette zone (Hidalgo [1971a] 2004, 1972, [1989] 1997). Constatant que ce type de structure n'était présent au Chili que dans les territoires qui avaient été annexés au Tawantinsuyu, et totalement absent des territoires adjacents, nous avons estimé que la dualité

⁶⁷ Nous n'avons pas eu accès à ce texte.

politique était liée à l'intervention des Inkas dans la région (Cortés Larravide 2013a)⁶⁸. Quel était le but de ce réaménagement ? Dans quelle mesure pouvait-il répondre à la rationalisation de la production régionale ? L'historienne Susan Ramírez a souligné l'importance capitale qu'avait la main-d'œuvre pour le Tawantinsuyu :

“El acceso a una enorme cantidad de mano de obra constituía la fuente del poder de la persona del Cuzco...” (Ramírez 2008:13)⁶⁹.

Considérant que l'accès à cette main-d'œuvre ne pouvait se faire efficacement qu'au travers des autorités ethniques locales, il nous paraît évident que ces réaménagements, même si nous ignorons comment ils furent mis en place, répondirent essentiellement au besoin d'améliorer le contrôle que pouvait avoir le Tawantinsuyu sur la population locale. Dans ce sens, la dualité politique avait, aux yeux des Inkas, plus de possibilité de satisfaire leurs intérêts.

A un niveau plus vaste, certains textes coloniaux font référence à l'existence d'une unité administrative englobant un territoire plus large que celui de la vallée de Copiapo, et par la même occasion nous suggèrent l'existence d'une province appelée Copayapo ou Copiapo, et une autre qu'ils désignent Chili ou Chile :

«...que vido quel dicho Pablo hizo la dicha jornada [descubrimiento de Chile] é fué debaxo de la mano del dicho Adelantado don Diego de Almagro, y el dicho Pablo ántes que llegase a la provincia de Copayapo envió dos yndios suiros delante para que saliesen de paz á los cristianos, é ansi los indios del dicho pueblo lo hicieron, lo qual, si no se hiciera, no dexaran de verse en mucho trabaxo... » (Paullo Inka [1540] 1889:438)⁷⁰.

⁶⁸ L'importance du site La Puerta, qui montre une occupation ininterrompue depuis l'Intermédiaire jusqu'aux premières années de la colonisation espagnole pourrait signifier qu'avant l'irruption inka il existait une chefferie unique dans la vallée, même si cela est invérifiable étant donné que l'autre site susceptible d'avoir hébergé des autorités importantes avant l'arrivée des Inkas (Iglesia Colorada) n'a apporté aucun élément concluant, en raison de l'impossibilité d'y mener des fouilles archéologiques.

⁶⁹ « L'accès à une énorme quantité de main-œuvre constituait la source du pouvoir de la peronne du Cusco... ».

⁷⁰ « ...qu'en voyant que Pablo participa à la dite expédition [découverte du Chili] et qu'il le fit sous les ordres de l'Adelantado don Diego de Almagro, le-dit Pablo avant qu'il fut arrivé à la province de Copayapo envoya deux de ses Indiens vers l'avant pour qu'ils [les Indiens de Copiapo] viennent pacifiquement à la rencontre des chrétiens, et ainsi firent les Indiens du dit village, alors que, si les choses ne s'étaient pas passées de la sorte, ils auraient connu bien des soucis... ».

“...vino al Adelantado un capitán con cincuenta hombres casi todos de caballo, y desde aquí a las provincias de Copiapó, que es en la costa del Sur (...) luego se partió de aquí a las provincias de Chile...” (Molina [1545] 1942:57-58)⁷¹.

“Paulo irá con ellos y como los haya pasado los puertos los que escapasen irán derramados y sin orden y que los indios de Chile y de Copayapo darán en ellos y los matarán a todos...” (Betanzos [1551] 1987:291-292)⁷².

“Debeys saber que esta provincia Copayapo ò de Pocayapo (que de la una é de la otra manera la nombran) tiene tres valles (...) estuvo sossegado aquel prinçipal del primero valle de Copayapo con lo á él subjeto (...) é passó al segundo valle de Marcandey, que se diçe el Guasco, adonde estuvo seys dias asegurando la poca gente que en él se halló (...) Y de allí passó al otro valle de Coquinga, ques cabeçera de todos tres valles, donde halló al señor prinçipal con algunos caçiques de la tierra é con muy poca gente, porque toda la tenían escondida con los bastimentos (...) y envióse a recoger al mahiz é ovejas para passar à la provincia de Chile...” (Oviedo [1557] 1885:267-269)⁷³.

Oviedo, se référant à 1536, année qui marque l’irruption dans la région des troupes espagnoles commandées par l’Adelantado Diego de Almagro, note à plusieurs reprises l’existence de la province de *Copayapo*, et de sa capitale (*Coquinga* [Coquimbo]) où résiderait l’autorité inka provinciale, ce qui est attesté par d’autres sources indépendantes :

“...en el valle de Coquimbo estaba un indio del Perú puesto por mano de su rei Huaynacpac por gobernador de aquel valle” (Lovera [1595] 1865:31)⁷⁴.

Quel était le fonctionnement de cette entité politico-administrative ? Cieza affirme que Topa Inka puis Huayna Capac organisèrent la région :

« Dejó [Topa Inca] gobernadores y mitimaes; y puesta en orden lo que había ganado, volvió al Cuzco » (Cieza [1553] 2005:432)⁷⁵.

⁷¹ « ...un capitaine vint à la rencontre de l’Adelantado avec cinquante hommes, presque tous à cheval, et à partir de là jusqu’aux provinces de Copiapo, qui se trouve sur la côte méridionale (...) ensuite, de là il s’en fut vers les provinces de Chili... ».

⁷² « Paulo ira avec eux et après qu’ils auront dépassé les cols [de la cordillère] ceux qui en échapperont iront dispersés et en désordre et les Indiens de Chili et de Copayapo leur tomberont dessus et les tueront tous... ».

⁷³ « Vous devez savoir que cette province Copayapo ou de Pocayapo (ils la nomment de l’une ou de l’autre manière) a trois vallées (...) ce chef-là de la première vallée de Copiapo resta pacifique avec sa population (...) et il passa à la deuxième vallée de Marcandey, qui est connue comme Guasco, où il resta six jours en assurant la paix du peu de personnes retrouvées sur place (...) Et de là il passa à l’autre vallée de Coquinga, qui est le chef-lieu des trois vallées, où il trouva le chef principal avec certains caciques de la terre et avec très peu de gens, parce qu’ils les avaient toutes cachées avec les provisions (...) et on envoya à ramasser les maïs et les moutons [auquéniés] pour passer à la province de Chile... ».

⁷⁴ « ...dans la vallée de Coquimbo se trouvait un Indien du Pérou installé là en tant que gouverneur de cette vallée par son roi Huaynacpac en personne... ».

⁷⁵ « Il laissa [Topa Inca] des gouverneurs et des *mitimaes* ; et après avoir organisé tout ce qu’il avait conquis, il retourna au Cuzco ».

« ...puso [Huayna Capac] sus delegados y gobernadores y mandó que siempre avisasen en la corte del Cuzco de lo que pasaba en aquella provincia. Encargóles que hiciesen justicia y que no consintiesen motín ni alboroto, que no matasen los movedores sin dar la vida a ninguno » (Cieza [1553] 2005:437)⁷⁶.

Nous savons que l'organisation des provinces dans le Tawantinsuyu était particulière à chaque territoire et que, somme toute, cet Etat faisait en sorte d'adapter leur maîtrise administrative aux facteurs locaux, et de ce fait elle constituerait un consensus entre la théorie et la réalité (Pärssinen 2003). Quelle était cette réalité au niveau local ?

Le territoire du Chili Central est une région relativement homogène d'un point de vue géographique, et dans ce sens, elle constitue un ensemble en soi. Cependant, étant très vaste (700 km du nord au sud) et très éloignée de grands centres urbains de l'époque, pour les Inkas il était important de créer des unités administratives pouvant servir les intérêts de l'état.

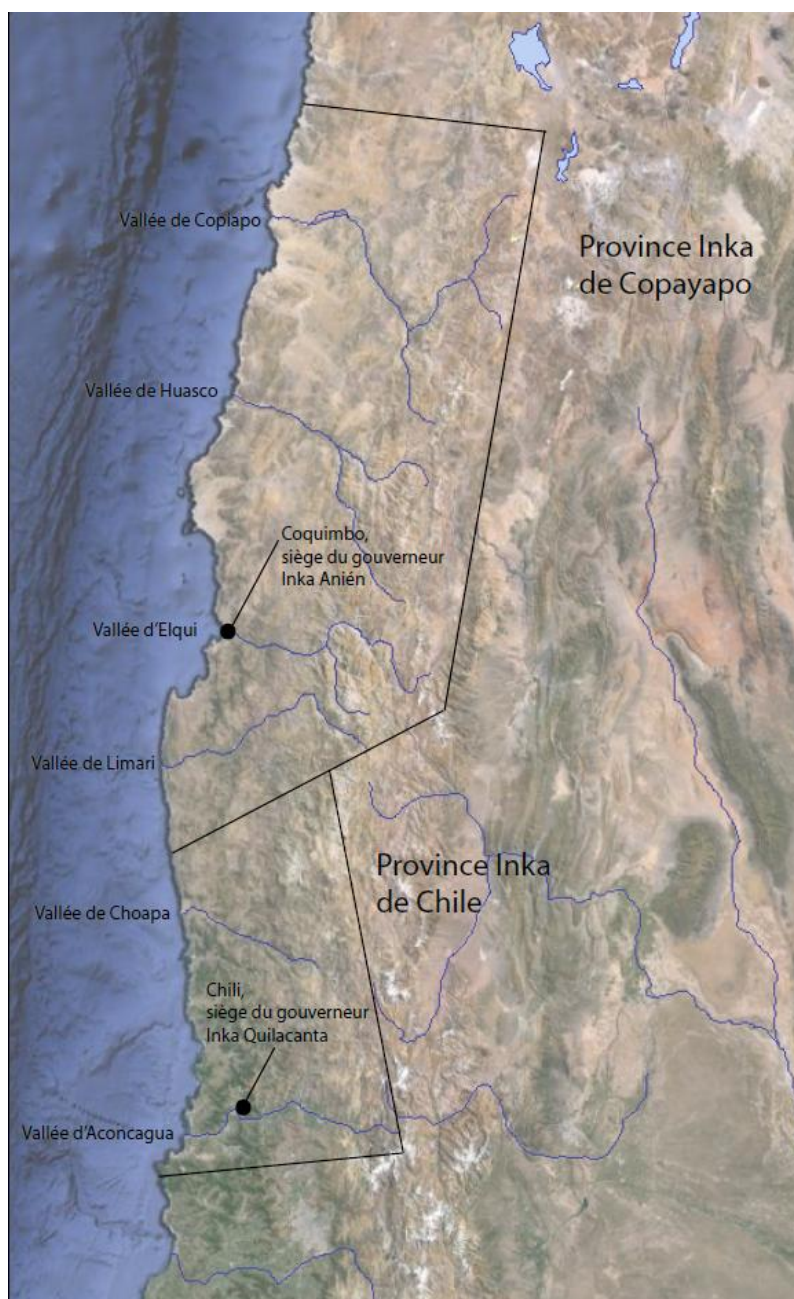
Ainsi, cette région du Norte Chico était divisée en deux parties, la province de Copayapo et celle de Chili, avec chacune un gouverneur à sa tête. Lovera indique qu'Anién, le gouverneur de Copayapo à l'arrivée d'Almagro, avait été nommé par Huayna Capac (Lovera [1595] 1865:31), alors que celui de la province de Chili, Quilacanta, était selon Bibar « *uno de los yngas del piru (...) puesto por el ynga en esta tierra [de Aconcagua] por gobernador...* »⁷⁷ (Bibar [1558] 1966:39*).

Ces éléments demandent à être discutés. En effet, dans le Tawantinsuyu il était rare que les gouverneurs résident dans la province gouvernée (Pärssinen 2003:252). Les seuls cas signalés proviennent de Vilca, l'un des centres religieux de l'Empire, et de certaines zones éloignées de Cusco (Tomebamba, Quito et Samaipata) où l'expansion était encore en cours ou l'annexion n'était pas totalement consolidée (Pärssinen 2003:253).

⁷⁶ « ...il mit [Huayna Capac] ses délégués et gouverneurs et ordonna qu'ils informent systématiquement la cour du Cusco de ce qui se passait dans cette province. Il les chargea de faire justice et de n'accepter ni mutinerie ni désordre, qu'ils ne tuent pas les meneurs sans pardonner aucun ».

⁷⁷ « ...un des Inkas du Pérou (...) installé par l'Inka dans cette terre [d'Aconcagua] en tant que gouverneur... ».

Carte 5 : LES PROVINCES INKAS DE COPAYAPO ET CHILE⁷⁸



La province de Copayapo, et encore plus celle de Chili, étaient des régions distantes du cœur de l'Empire. De plus, les populations voisines, dénommées *purum aucas* par les Inkas, menaçaient sans cesse cette zone et ce malgré l'ancienneté de la conquête inka, faisant de cette région une frontière militaire un peu à l'image de Tomebamba, Quito et Samaipata. Les gouverneurs se devaient d'être parallèlement des chefs politiques et des leaders militaires. Ce

⁷⁸ Les limites territoriales des provinces sont données à titre indicatif.

sont ces facteurs qui pourraient être à l'origine de leur présence. Toutefois, il convient de nuancer nos propos. En effet, il faudrait également envisager un cas de figure différent, suggéré par le témoignage de Montesinos⁷⁹, faisant référence à des alliances matrimoniales entre Inkas et chefs locaux :

« Pocos dias despues de haber tomado posesión del reino [Viracocha], vinieron de Chile dos sobrinos suyos, hijos de su hermana y de una prima hermana, nacidos en aquel reino; á éstas casó con dos Señores principales de Yahuar Huacac, su padre, cuando vinieron aquellas tropas de gentes en tiempo de su abuelo Sinchi Roca. Dióles batalla y prendió á los Señores, y quedáronse en el Cuzco hasta el tiempo de Yahuar Huacac, y como era pacífico y ellos se le mostraron humildes, casó á uno con su hija y al otro con su sobrina, y envióles á Chile, y ellos trataron con todo amor á sus mujeres; tuvieron en ellas dos hijos... » (Montesinos [1644] 1957:132)⁸⁰.

Le pouvoir de ces gouverneurs apparaît sans équivoque dans les sources. En effet, lorsqu'Almagro arriva dans la région, Anién, le gouverneur de la province de Copayapo, avait entrepris d'organiser une grande réception où de nombreuses autorités ethniques régionales avaient été conviées dans le but de recevoir Almagro mais également la suite impériale de Paullu Inka. Les témoignages placent Anién dans un rang hiérarchique au-dessus des autres caciques locaux. Selon Bibar, Quilacanta, le gouverneur de la province de Chili, avait en charge la mise en place de la *mit'a* à l'arrivée de Valdivia dans la région, ce qui corrobore ce que nous avons indiqué en début de section, à savoir le fait que l'essence même de la réussite de la conquête ne pouvait être mesuré qu'en tenant compte de la maîtrise que pouvait avoir l'état sur la main-d'œuvre locale.

⁷⁹ Malgré le peu de crédit donné par nombre d'ethnohistoriens aux témoignages de Montesinos (voir à ce sujet l'article de Boehm de Lameiras -1987- qui retrace les grandes polémiques engendrées par le témoignage de cet auteur), il semble, au regard de ce qu'il a indiqué pour le Chili au niveau de la chronologie de l'expansion inka (Montesinos [1644] 1957), mais également en ce qui concerne ces alliances matrimoniales entre famille impériale et chefs locaux, qui se rapproche de ce qui a été affirmé de nombre de recherches sur d'autres régions du Tawantinsuyu (citer), que ses sources ont probablement été aussi importantes que celles de bon nombre de chroniqueurs des XVI^e et XVII^e siècles.

⁸⁰ « Peu de jours après avoir pris possession du royaume [Viracocha], sont arrivés du Chili deux de ses neveux, fils de sa sœur et d'une cousine germaine, nés dans ce royaume-là ; il les avait mariées avec deux Seigneurs principaux de Yahuar Huacac, son père, quand ces troupes-là étaient arrivées à l'époque de son grand-père Sinchi Roca. Il les affronta et captura ces Seigneurs, et ils restèrent à Cusco jusqu'aux temps de Yahuar Huacac, et comme celui-ci était pacifique et eux se sont montrés humbles, il maria l'un d'eux avec sa fille et l'autre à sa nièce, et il les envoya au Chili, et ils traitèrent avec beaucoup d'amour leurs femmes ; ils eurent avec elles deux enfants... ».

De nombreux auteurs ont mis en avant comment la réciprocité et la redistribution étaient essentielles au sein de cet échiquier politique (Murra [1964] 2002, [1972] 2002 ; Wachtel 1974) et celle-ci prenait forme à travers le don d'objets d'une haute valeur symbolique, des alliances matrimoniales ou des banquets royaux. Ainsi, nous avons signalé que des mariages entre des nobles inkas et des leaders locaux eurent peut-être lieu (Montesinos [1644] 1957:132-133). Lovera évoque comment Michamalonko, chef de l'une des moitiés de la vallée d'Aconcagua en 1540, se vantait d'avoir été invité au Cusco pour dîner à la table de l'Inka :

« ...y estando el jeneral Michimalongo buscando con mucho cuidado, y diligencia alguna cosa extraordinaria para enviar al rei del Perú por haber recibido dél una mui particular merced una vez que vino a visitarlo a la ciudad del Cuzco, que fue sentarlo a su mesa, cosa que con ningún otro había jamás hecho... » (Lovera [1595] 1865:74)⁸¹.

A ce titre, sept décennies plus tard, don Francisco, cacique de Copiapo en 1618, indique dans son testament posséder un grand nombre de tissus qu'il cède à sa famille et à l'église, et qui peuvent être assimilées à des biens de prestige inka :

« Itten deajo a mi hija doña Maria un axso negro de cumbe labrado por las orillas de colorado y amarillo con la liquilla de lo mesmo.

Iten deajo a mi hija doña Maria tres gualcas una la mitad colorada y la mitad azul otra a trechos colorada y a tres azul otra colorada y verde.

yten deajo a mi mujer doña francisca un axso pardo listado de fraileasco y colorado por las orillas con su liquilla de lo mismo.

Iten deajo que me digan de missas siete camissetas y tres mantas y una liquilla de cumbe y es mi voluntad las diga el padre Antonio Fernández Montiel cura de este valle y no otro por todo lo cual me ha de desyr cinquenta missas y se entiende entrando con esto tres gualcas y una colorada y dos de colores que camisetas mantas liquilla y gualcas montan las cinquenta misas » (Don Francisco [1618a] 2000:154)⁸².

⁸¹ « ...et se trouvant le général Michimalongo en train de chercher de manière attentive et dédiée quelque chose d'extraordinaire pour envoyer au roi du Pérou pour avoir reçu de sa part un cadeau très spécial lorsqu'il lui rendit visite au Cusco, à savoir, lui permettre de s'asseoir avec lui à table, chose qu'il n'avait jamais fait avec personne auparavant... ».

⁸² « -je laisse à ma fille doña Maria un axso noir de cumbe décoré aux bords en couleur rouge et jaune avec la liquilla fabriquée de la même manière.
-je laisse à ma fille doña Maria trois gualcas, une moitié rouge et moitié bleue, une autre avec des rayures rouges alternée avec trois rayures bleues, et une autre rouge et verte.

Dans ce sens, il est fort probable que lors de la réception organisée par Anién pour l'accueil de l'Adelantado et de Paullu Inka, cette réciprocité permet de mettre en œuvre la réception, car les quantités et variétés de nourriture évoquées ont sans doute mobilisé d'autres ressources qu'une simple levée de vivres⁸³. Ainsi, des chefs ethniques capables de faire appel à leurs groupes pour la mise en place d'un tel évènement par exemple, devaient avoir acquis une place et un prestige non négligeables au sein de l'échiquier politique local et régional. En effet, c'étaient en eux que résidait le succès d'un tel projet, c'étaient les chefs qui avaient la capacité de faire appel à la force de travail locale à travers la *m'ita* pour mener à terme la production locale :

« De même que l'Inca possède un droit éminent sur les terres et les troupeaux de son royaume, de même toutes les mines lui appartiennent. Mais, dans le Tahuantinsuyo, il en va des mines comme des terres : sans Indiens pour les exploiter, elles sont inexistantes. C'est la capacité de contrôler la main-d'œuvre, ce sont les droits, l'accès à la force de travail qui confèrent la possession des terres, des mines et des autres ressources. Or, dans la société inca, ceux qui peuvent disposer de la force de travail des Indiens se situent à deux niveaux : au sommet de la pyramide hiérarchique, c'est l'Inca, et à l'échelon des communautés locales, ce sont les caciques ou curaca » (Berthelot 1978:948).

Selon les analyses minutieuses des sources entreprises par Jorge Hidalgo Lehuedé, la population totale de la province Inka de Copayapo était de 25.000 habitants à l'arrivée des Espagnols, ce qui équivaut environ à 5.000 unités domestiques pour les dernières années de présence du Tawantinsuyu dans la région (Hidalgo [1971b] 2004, 1972, [1989] 1997).

Nous sommes partiellement d'accord avec ce calcul. Hidalgo a obtenu ce chiffre augmentant de 20% les estimations faites en 1540. En effet, les sources affirment qu'Almagro permit à ses troupes de mettre en esclavage nombre d'Indiens de la province car les leurs s'étaient

-je laisse à ma femme doña Francisca un *axso* marron avec des rayures de *faileasco* et rouge à l'extérieur avec sa *liquilla* fabriquée de la même manière.

-je laisse, pour qu'on me dise des messes, sept chemises et trois manteaux et une *liquilla de cumbe* et ma volonté est que ce soit le père Antonio Fernández Montiel, curé de cette vallée, qui les fasse et pas un autre, pour tout cela il doit me dire cinquante messes et on doit aussi prendre en compte trois *gualcas*, une rouge et deux en couleurs, qu'au total les chemises, manteaux, *liquilla* et *gualcas* valent les cinquante messes ».

⁸³ Des cas similaires sont évoqués dans d'autres régions (Voir par exemple Platt, Bouysse-Cassagne et Harris 2006).

échappés en chemin. Hidalgo admet que c'est un calcul à la baisse, et de ce fait la population aurait pu être bien supérieure. En effet, considérant que les Indiens de service que l'expédition avait réunis pour aller à la conquête de la région était de l'ordre de 19.000 *indios amigos* et *yanaconas* (Advis Vitaglich 2008:184-189), nous n'avons pas de raisons de croire que pour leur retour les troupes, ruinées, n'aient pas essayé de récupérer une partie de leurs « biens » en accaparant le seul butin qu'ils aient eu à leur portée : les Indiens. Nombre des Espagnols ayant prit part à cette expédition avaient investi leur propre fortune pour financer ce voyage.

Dans ce sens, nous pensons qu'il faudrait considérer que les Espagnols aient réduit en esclavage au moins 10.000 Indiens locaux, si ce n'est d'avantage. Il en ressort donc qu'au lieu de 25.000 habitants il pourrait y en avoir eu dans la province de Copayapo 30.000, soit 6.000 unités domestiques lors du règne de Huayna Cápac⁸⁴. Somme toute, 5.000 ou 6.000 unités familiales (nous penchons pour ce dernier chiffre en raison des raisons invoquées précédemment), ce sont des chiffres semblables à ceux avancés par Pärssinen pour certaines provinces du Q'ollasuyu : Lipe, 5.000 unités familiales ; Quillaca Asanaque, entre 5.000 et 10.000 ; Caranga, 7.000 (Pärssinen 2003:264).

L'intégration de tous ces habitants et de tout ce territoire a sans doute changé le fonctionnement même de la chefferie locale de Copiapo. Les témoignages portant sur la période de contact hispano-indigène montre que la résistance envers les Espagnols a pu être

⁸⁴ Bibar, chroniqueur fiable, relate un passage de l'histoire préhispanique de la vallée d'Elqui où plus de 5.000 Indiens locaux auraient été exécutés par les Inkas suite à un soulèvement contestant la construction de canaux d'irrigation ([1558] 1966). De ce fait, il se pourrait que la population de la province ait été encore plus importante à un moment donné. Cependant, nous ignorons à quelle période cela est arrivé et en conséquence nous ne pouvons pas extrapoler cet événement à la période de contact hispano-indigène en raison du fait que les Inkas auraient pu réinstaller des *mitmak'una* et de ce fait remplir un territoire vidé de ses habitants originaires ou bien qu'après quelques générations la population se soit reconstituée, d'un point de vue démographique. Il est intéressant de relier ce passage de l'histoire aux données des XVI^e et XVII^e siècles qui font état de nombreux groupes d'Indiens originaires de régions éloignées, tels les *Huarpes*, les *Diaguitas*, les *Churumatas* et les *Chiles* installés dans cette province et plus particulièrement autour de la vallée d'Elqui (Palma Behnke 1996 ; Pizarro Díaz 2005, 2008 ; Graña Pezoa 2006 ; Castillo Gómez 2011).

menée en raison de confédérations ethniques unissant un grand nombre de groupes de toute cette macro-région qui avait été annexée par les Inkas. Dans ce sens, alors qu'avant la mise en place du Tawantinsuyu dans cette région il n'existait pas de réelle intégration culturelle ou politique entre les différents groupes locaux, le panorama change radicalement avec l'intervention des Inkas. La production étant au centre de ces réaménagements, il convient d'exposer ce que nous savons sur cette organisation et la recomposition ethnique de la région.

2.3 L'exploitation des mines au cœur des nouvelles orientations socio-économiques

« ...c'est seulement à partir de la seconde moitié du XV^e siècle, avec l'extension de cet empire [Inka], que se développe l'exploitation intensive des mines dans les Andes » (Berthelot 1978:948).

Durant les premières décennies de la présence espagnole, aussi bien dans la province de Copayapo que dans celle de Chili, plusieurs mines d'or furent « découvertes » par les Espagnols. Selon les sources, certaines auraient été exploitées avant leur arrivée. Dans la province de Copayapo,

« Andacollo (...) distante 14 leguas de esta ciudad de la Serena (...) en el paraje denominado de Veneros, que fueron trabajados por los gentiles a tajo abierto hasta que hallavan dureza... » (Anónimo [1792] 195-196)⁸⁵.

Ou bien encore, dans la province de Chili

« las minas que llaman del Espíritu-Santo (...) y en la que llaman de Quillota y de Curoama, de las cuales se llevaba el Inga el oro que de este reino le iba... » (López de Velasco [1574] 1971:265) »⁸⁶.

D'ailleurs, ce sont celles de Quillota, connues aussi sous le nom de Margamarga (ou Malgamalga) qui furent dévoilées à Pedro de Valdivia et aux Espagnols par Michimalonko, chef de la moitié haute de la vallée de l'Aconcagua, pour lui signifier son allégeance à la couronne une fois capturé, après avoir dirigé l'un des plus importants soulèvements ayant eu

⁸⁵ « Andacollo (...) distante de 14 lieues de cette ville de La Serena (...) dans l'endroit nommé Veneros, qui furent travaillés par les *gentiles* à ciel ouvert jusqu'à ce qu'ils trouvent de la pierre dure... ».

⁸⁶ « les mines qui s'appellent Espíritu Santo (...) et dans celles qui s'appellent Quillota et Curoama, d'où l'Inka prenait l'or qui lui était destiné de ce royaume... ».

lieu dans la province inka de Chili durant la période de Conquête espagnole. Pedro Mariño de Lovera souligne que :

« Entónces el capitan Valdivia (...) dió gracias a nuestro Señor (...) por haber preso (...) al capitan Michimalongo (...) juntamente se informó del por estenso de los lugares, de donde sacaban el oro que llevaban en tributo al rei del Perú : porque hasta aquel punto no sabian donde estaban las minas, ni se habia visto oro en el reino. Viendo Michimalongo que con esto tendria contentos a los vencedores, acordo él y los demás señores que con él estaban en prision de llevar al capitan a las minas de Malgama junto al rio grande de Chile y Quillota. (...) llegado allí halló en el asiento dellas muchas fundiciones y crisoles de barro para el efecto... » (Lovera [1595] 1865:54)⁸⁷.

Nous ignorons la date précise de la « découverte » des mines d'Andacollo, mais on peut supposer que le contexte était similaire (défaite autochtone). En règle générale, les premières mines à avoir été dévoilées aux Espagnols furent celles des ethnies et non pas celles ayant appartenu à l'Inka ou au Soleil :

“El culto a importantes entidades sagradas perduró en varias minas ricas que probablemente por este motivo no fueron descubiertas a los españoles. Los mineros de Tarapacá cuya mina tenía una veta de plata blanca que pertenecía al Sol no la quisieron descubrir porque «sus hechiceros les decían se morirían todos y se les secarían sus sementeras si la descubrían» (Pizarro, 1963 [1571] [XXXX]: 222). En Huantajaya los indios tenían una veta tapada que pertenecía al Inca y en ella se hallaba unas papas redondas «a manera de turmas de tierra» y obviamente tampoco la querían revelar. Potosí que según Ocaña pertenecía también al Sol tardó mucho en ser descubierta por los españoles, como bien sabemos” (Bouysse-Cassagne 2005:449)⁸⁸.

⁸⁷ « Alors le capitaine Valdivia (...) remercia notre Seigneur (...) pour avoir permis l'emprisonnement (...) du capitaine Michimalongo (...) et il se renseigna auprès de lui de manière précise sur les lieux d'où ils extrayaient l'or qu'ils apportaient en tribut au roi du Pérou ; parce que jusqu'à alors ils ne savaient pas où se trouvaient les mines, ni l'on n'avait vu d'or dans le royaume. Michimalongo, voyant que cela contenterait les vainqueurs, accorda avec les autres seigneurs qui étaient emprisonnés avec lui d'emmener le capitaine dans les mines de Malmamalga, à côté de Chile et Quillota (...) arrivé là il y trouva un grand nombre de fonderies et creusets en terre à cet effet... ».

⁸⁸ « Le culte à d'importantes entités sacrées perdura dans de nombreuses mines riches qui pour cette raison ne furent vraisemblablement pas dévoilées aux Espagnols. Les mineurs de Tarapaca dont la mine possédait un filon d'argent blanc qui appartenait au Soleil n'ont pas souhaité la révéler car « leurs sorciers leur disaient qu'ils allaient tous mourir et que leurs cultures sécheraient s'ils venaient à la révéler » (Pizarro, 1963 [1571] [XXXX]: 222). A Huantajaya les Indiens avaient un filon caché qui appartenait à l'Inka et dans lequel on trouvait des pierres rondes « comme des truffes de terre » et qu'ils ne voulaient évidemment pas révéler non plus. Potosi, qui selon Ocaña appartenait également au Soleil mit beaucoup de temps à être découverte par les Espagnols, comme nous le savons ».

Carte 6 : LES SITES LIES A L'EXPLOITATION MINIÈRE INKA



Dans ce sens, Andacollo et Margamarga auraient pu être des mines octroyées par l'Inka aux ethnies et de ce fait une partie de leur production envoyée à l'Inka en tribut et reconnaissance, comme l'indiquent certains chroniqueurs :

“Como volviese Topa Ynga Yupangue al pueblo de Chile paresciéndole que la gente de aquella provincia era guerrera y belicosa y que sería bien dejar en la tal provincia guarnición de gente de guerra para que lo que en así había ganado y conquistado lo

tuviese quieto y pacífico y desde allí le llevasen su tributo de oro a la ciudad del Cuzco esto así pensado apartó de su gente la cantidad que le pareció que bastaba para tener en guarda y razón aquella provincia y esto así hecho mandó que quedasen aquestos que así apartó en beneficio de lo ya dicho y mandó que luego se juntasen todos los señores de Chile y Copayapo y de todos los demás pueblos y valles de aquella redondez e hízoles su parlamento y díjoles la orden que habían de tener de allí adelante y en lo que le habían de servir y tributar...” (Betanzos [1551] 1987:163)⁸⁹.

“...atravesó [Topa Inka Yupanqui] muchas tierras y provincias y grandes despoblados de nieve hasta que llegó a lo que llamamos Chile y señoreó y conquistó todas aquellas tierras; envió capitanes a saber lo de adelante, los cuales dicen que llegaron al río de Maule. En lo de Chile hizo algunos edificios y tributáronle de aquellas comarcas mucho oro en tejuelos” (Cieza [1553] 2005:432, 436)⁹⁰.

“Allegó [Huayna Cápac] a lo que llaman Chile, donde estuvo más de un año entendiendo en reformar aquellas regiones y asentarlas de todo punto. Mandó que le sacasen la cantidad que señaló de tejuelos de oro” (Cieza [1553] 2005:436)⁹¹.

“...y casi en todas las partes hay minas de oro de ríos y cabañas, unas más ricas que otras, y donde los chichas que están en esta provincia, así todos los diaguytas y todo lo de Chile desde Cocumbo hasta el río de Maule, todos daban oro trayendo a las minas la cantidad de indios que se les mandaba, y acudiendo con lo que resultaba de su trabajo, poco o mucho, sin que ninguna provincia estuviere obligada a cosa cierta...” (Ondegardo [1571] 1990:90)⁹².

“...paso [Topa Inka Yuypanqui] los despoblados interpuestos entre el Piru y Chili, y llegó a Coquinbo y en el hizo fortaleza, y puso guarnicion, y pasó à Chile conquistando y venciendo, y en el puso los Mojones mas Australes de su Ymperio y Señorío, y dejando las naciones de aquellas Provincias sugetas a tributos, y reconocimiento se salio trayendo gran suma de riquezas de oro y joyas...” (Cabello de Balboa [1584] 1951:336-337)⁹³.

⁸⁹ « Alors que Topa Inka Yupanqui revenait au village de Chile, pensant que les gens de cette province-là était guerrière et belliqueuse et qu’il serait opportun d’y laisser une garnison de gens de guerres pour que ce qu’il avait gagné et conquis reste tranquille et pacifique et que de là on lui apporte son tribut d’or à la ville de Cusco ; ayant ainsi réfléchi il mit de côté le nombre de personnes qu’il lui semblait convenable pour avoir sous contrôle et en ordre cette province-là et ayant fait cela il ordonna que ces gens restent et ensuite il ordonna de réunir tous les seigneurs de Chile et Copayapo et de tous les autres villages et vallées de l’ensemble de la région et il leur fit un parlement et leur dit comment ils devraient agir à compter de ce moment-là et en quoi ils devraient le servir et lui donner le tribut... ».

⁹⁰ « ...il traversa [Topa Inka Yupanqui] un grand nombre de terres et provinces et de grands déserts de neige jusqu’à arriver à ce que nous appelons Chile et il domina et conquiert toutes ces terres-là ; il envoya des capitaines afin de s’informer sur ce qui se trouvait plus loin, lesquels dirent être arrivés au fleuve Maule. A Chile il construit quelques bâtiments et ces régions lui donnèrent en tribut une grande quantité d’or pépites ».

⁹¹ « Il arriva [Huayna Cápac] à ce qu’on appelle Chile, où il resta plus d’un an dans le but de réformer ces régions-là et les organiser à tous les niveaux. Il ordonna la quantité qu’il décida de pépites d’or ».

⁹² « ...et dans presque tous les endroits il y a des mines d’or de fleuve et de cabanes [souterraines], les unes plus riches que les autres, et aux Chichas qui sont dans cette province, ainsi que tous les Diaguitas et partout au Chili depuis Coquimbo jusqu’au fleuve Maule, tous donnaient de l’or en envoyant aux mines la quantité d’Indiens qu’on leur ordonnait, et en apportant avec le résultat de leur travail, peu ou beaucoup, sans qu’une seule province ne soit obligée à une somme préétablie... ».

⁹³ « ...il traversa [Topa Inka Yupanqui] les déserts qui séparent le Pérou du Chili, et il arriva à Coquimbo où il édifie une forteresse, et mit une garnison, et il alla à Chile en conquérant et en vainquant, et il y installa les

“Llegó un indio principal llamado Huayllullo que bajaba de Chile con el presente acostumbrado, que aquel reino ofrecia al rei universal del Perú, el cual tenia en Chile dos gobernadores de aquel reino puestos por su mano, el uno en el valle de Mapuche, y el otro en el de Coquimbo; de los cuales era enviado por embajador el Huayllullo; y era tanta la veneracion con que en aquel tiempo respetaban los indios a su rei, que por mas reverencia traian el presente..... en unas andas ricamente artificiadadas con guarniciones de oro de martillo llevadas en hombros de indios principales; a los cuales hacian solemne recibimiento en todas las provincias, por donde pasaban en honor de su rei, que así lo mandaba. Era todo el presente de oro fino en barretas, y tejas que se suelen hacer por fundicion del oro que se saca de las minas envuelto en la mesma tierra donde se enjendra. Pero entre esto traia dos granos de oro criados en la mesma tierra, que venian sin pasar por fundicion, los cuales eran de extraordinaria gradeza, por que el uno pesò catorce libras, y el otro onze; con los cuales era toda la suma de oro que traian hasta doscientos mil pesos de oro, que valian trescientos mil ducados; y en lugar de marca traian las barretas y tejas la figura de su rei” (Lovera [1595] 1865:21)⁹⁴.

Il convient de se demander si l’Inka possédait lui-même des mines ou bien si tout son or provenait de tels tributs.

Hormis les mines d’or d’Andacollo, de Margamarga et d’Espíritu Santo (dans la vallée de Choapa dont on ignore aussi le contexte de la « découverte » et qui était déjà exploitée en 1558 (Santillán, [1558] 2004:210), qui furent toutes d’importants centres miniers aurifères au XVI^e siècle, les sources n’en mentionnent pas d’autres de manière explicite.

Nous avons pu localiser dans l’*Archivo de Indias* un document de 1699 portant sur l’octroi d’une *encomienda de indios* dans la vallée de Copiapo en faveur de Francisco de Cisternas Villalobos, et qui reprend une déclaration datant de 1653 de son grand-père, Francisco de la

bornes les plus au Sud de son empire et royaume, et en laissant les nations de ces provinces assujetties au tribut et reconnaissance, il partit en emportant une grande somme de richesses et bijoux... ».

⁹⁴ « Un chef indien prénommé Huayllullo arriva depuis le Chili avec le cadeau accoutumé, que ce royaume-là offrait au roi universel du Pérou, qui possédait au Chili deux gouverneurs de ce royaume installés par lui en personne, l’un dans la vallée de Mapuche, et l’autre dans celle de Coquimbo ; lesquelles avaient envoyé en tant qu’ambassadeur Huayllullo ; et la vénération avec laquelle ils respectaient leur roi à l’époque était telle que pour davantage de révérence ils apportaient le présent..... dans une plateforme richement décorée avec de l’or martelé et portée sur les épaules par des chefs indiens ; lesquels étaient solennellement reçus dans chaque province où ils passaient, en honneur de leur roi, qui l’ordonnait ainsi. Tout le présent était composé d’or en lingots et pépites qu’ils ont l’habitude de faire par fonte de l’or qu’ils extraient des mines recouvert de la terre où il est engendré. Mais parmi tout cet or il apportait deux grains d’or qui avaient poussé dans la même terre, sans passer par la fonderie, lesquels étaient d’un gradage extraordinaire, l’un pesait quatorze livres et l’autre onze ; avec lesquels l’ensemble constituait la somme d’environ deux cent mille pesos d’or, qui valaient trois cent mille ducats ; et à la place de marques les lingots et morceaux avaient le visage de leur roi ».

Fuente Villalobos, par la suite gouverneur du Royaume du Chili entre 1655 et 1656, et dont nous recopions les passages les plus pertinents :

« Digo que (...) rreseví (...) relaciones echas por un cazique antiguo de mas de ziento y veinte años de edad (...) queria manifestar el gran tesoro de oro de adonde le contribuian al Rey Linga el gran tributo con que le contribuian los yndios del Peru embiandolos para el dicho efecto y adonde el governador Pizarro y almagro embiaron a un maestre de campo llamado fulano Soria el qual asistio algun tiempo administrando los dichos minerales y aziendo embios del dicho tesoro al dicho general pizarro hasta que entro el Lizenciado Gasca con la qual dicha entrada el dicho Pizarro ymbio horden al dicho soria para que se rretirase con la mayor cantidad de oro que pudiese y que la demas cantidad que no pudiese llevar la dejase oculta (...) »

Por quanto el capitan Don Juan de zisternas carrillo que (...) me a echo Relazion por diferentes escritos que ante mi a presentado que teniendo notizia por aversela dado diferentes yndios naturales de la Jurisdicion de copiapo donde el tiene sus asiendas heredadas que el tesoro y minerales de oro y plata que tenían y poseian los lingas que señoreavan, governavan los reynos del Peru en la dicha Jurisdizion de este Reino y del dicho copiapo donde ymbiaban sus mitaz los dichos lingas y que al tiempo de la conquista del Governador Francisco Pizarro por su orden ymbio para el dicho venefizio de los dichos sensos a un maestre de campo llamado fulano de soria y que con la entrada que hizo el de la gasca envio orden el dicho pizarro al dicho soria para que se retirase con todos los yndios que tenia de mita y que el oro y plata que tubiese lo ocultase y dejase enterrado en la partes lugar donde asistia aziendo el dicho un venefizio y aviendolo puesto en ejecuzion el dicho soria le avian informado los dichos yndios que lo dejo enterrado cumpliendo con la orden que avia tenido... » (AGI, Gobierno, Chile, 116, n° 1, [1653] 1699)⁹⁵.

Cette déclaration évoque que ces mines d'or et d'argent appartenaient à l'Inka, et qu'elles auraient été travaillées par la population locale (« *el tesoro y minerales de oro y plata que tenían y*

⁹⁵ « Je dis que (...) j'ai reçu (...) des relations faites par un ancien cacique de plus de cent-vingt ans d'âge (...) qui voulait faire état du grand trésor d'or d'où ils tiraient le grand tribut avec lequel les Indiens du Pérou contribuaient au Roi Inka en lui envoyant à tel effet, et où [auquel trésor] le gouverneur Pizarro et Almagro envoyèrent un *maestre de campo* [maréchal] nommé le soi-disant Soria lequel travailla quelque temps en gérant les dits minerais et en faisant des envois du dit trésor au général Pizarro jusqu'à ce que le *Licenciado Gasca* soit arrivé, ce qui mena le dit Pizarro à envoyer l'ordre au dit Soria pour qu'il se retire avec autant d'or que possible et que le reste soit caché (...) »

Concernant le capitaine don Juan de Cisternas Carrillo qui (...) m'a fait relation par différents écrits qu'il m'a présentés, qu'il a eu connaissance pour l'avoir appris de différents Indiens naturels de la Juridiction de Copiapo où il a des domaines dont il a hérité, du trésor et minerais d'or et argent qu'avaient et possédaient les Inkas qui dominaient, gouvernaient les royaumes du Pérou dans la dite Juridiction de ce Royaume et du-dit Copiapo où les dits Inkas envoyaient leurs *mit'as* et qu'à l'époque de la conquête du Gouverneur Francisco Pizarro il ordonna l'envoi pour l'exploitation des dites richesses d'un *maestre de campo* nommé soi-disant Soria et avec l'entrée entreprise par De La Gasca le-dit Pizarro envoya l'ordre au-dit Soria pour qu'il se retire avec tous les Indiens qu'il avait en *mit'a* et que l'or et l'argent qu'il ait récupéré soit caché et mis sous terre à l'endroit où il était en train de l'extraire, et ayant exécuté l'ordre, le dit Soria avait informé les Indiens qu'il l'avait enterré en accomplissant l'ordre qu'il avait reçu... ».

poseian los lingas que señoreavan, governavan los reynos del Peru en la dicha Jurisdizion de este Reino y del dicho copiado donde ymbiaban sus mitaz los dichos lingas... »).

Nous avons consulté de nombreuses cartes anciennes et modernes afin de cerner un territoire susceptible de correspondre aux descriptions fournies par le document. D'autre part, nous avons échangé ces informations avec l'archéologue Gastón Castillo afin de pouvoir les situer. Grâce à un document bien plus tardif (1787) localisé à l'*Archivo Nacional de Chile*, nous avons pu délimiter le territoire où pourraient se situer ces mines. Le document en question affirme que :

« ...y como nosotros Mathias Campillay y Leandro Diaz salimos de esta Villa [Copiapo] (...) para pasar a la otra banda de la Cordillera atravesando la del Guasco por sendas escusadas (...) dimos en un Valle cerrado que está en el Cerro del Potro caydas de la otra vanda como en las pertenencias de Gachal, y en uno de aquellos cerros hallamos una mina travajada con muchos desmontes, y una casa grande encima de ella, cogimos una piedras y tomando las señas del Paraje pasamos adelante por ser yá puestas del Sol (...)

...y decimos que en los Nacimientos de los Rios que salen de la cordillera del Potro corriendo para San Juan en distancia como dos dias de camino desde los ultimos Ranchos de los Yndios de Guasco Alto caminando con el rumvo como al nordeesste hay un valle en la rinconada que hace el dicho Potro, muy grande a la parte del leste en cuya ensenada y valle tenemos hallado y visto un zerro no mui alto de color asufrado en el cual tenemos visto tamvien una casa grande de piedra sin techo pero hubien enmaderada de tixerales de algarrobo... » (ANCh, Capitanía General, vol. 258, n° 8, 1787)⁹⁶.

Ce site se trouverait en pleine cordillère, dans l'actuel territoire de l'Argentine, entre les provinces de San Juan et de La Rioja. En 1789 les *Cabildo* de San Juan et de Mendoza

⁹⁶ « ...et comme nous, Mathias Campillay et Leandro Diaz, sommes sortis de cette ville [Copiapo] (...) pour passer à l'autre bande de la cordillère en traversant par le Huasco par des chemins autorisés (...) nous sommes arrivés dans une vallée fermée qui se trouve dans le Cerro del Potro qui donnent de l'autre côté comme dans les terres de Gachal, et dans l'une des montagnes nous avons trouvé une mine travaillée avec de nombreux terrains déblayés, et une grande maison au-dessus, nous avons pris quelques pierres et enregistré quelques indications sur cet endroit, puis nous avons continué car le Soleil se couchait déjà (...) ...et nous disons que vers les sources des fleuves qui sortent de la cordillère del Potro en allant vers San Juan, à une distance d'environ deux jours à partir des derniers lopins de terre des Indiens de Huasco Alto, en marchant en direction du nord-est, il y a une vallée, dans les limites de la cordillère el Potro, très grande du côté de l'est, et dans sa crique et cette vallée nous avons trouvé et vu une montagne pas très haute de couleur souffre dans laquelle nous avons vu également une grande maison en pierre sans toit mais qui en avait en bois de caroubier... ».

connaissaient l'existence de ces mines, comme le soulignait le journaliste argentin Rogelio Díaz Costa, qui nous a transmis le document qui suit :

« En vista del oficio de Vm. del 18 del corriente y quedamos enterados de quanto nos 'expone acerca del descubrimiento de minas por los vecinos de esa cibdad, i la principal de los Abentaderos de Soria cuya noticia nos ha sido de sumo gusto; y para mejor la tengamos esperamos que Vm. nos remita unos metales de las citadas minas, para su reconocimiento en esta ciudad y de que nos continùe quantas noticias haya sobre tan importante asunto » (Díaz Costa 1944:246)⁹⁷.

Le journaliste nous indique que:

« corre en San Juan una antigua leyenda minera que situaría en el pueblo de Calingasta unos yacimientos auríferos de inmenso valor, que en la época de la colonia habría sido explotados por un capitán español llamado Francisco de Paula Soria. La clave para encontrar estos yacimientos estaría en unas lomas situadas en las cabeceras del distrito de Angualasto, al norte de la provincia, desde las cuales podrían verse durante la noche los fuegos encendidos por los mineros indígenas » (Díaz Costa 1944:246)⁹⁸.

Ce fameux capitaine espagnol, Francisco de Paula Soria est le soi-disant « *fulano de Soria* » dont parle le vieux cacique de Copiapo. Díaz Costa, dont le but n'est pas de situer et identifier ces mines mais de prouver que le village colonial de Calingasta se situait durant la Colonie à San Juan et non pas à La Rioja, qui dépendait de Tucumán, publie par la même occasion deux autres documents coloniaux qui présentent l'intérêt de corroborer le fait que ces mines existaient bel et bien, et qu'elles étaient situées en pleine cordillère des Andes, au nord de San Juan.

Le premier document a été recopié par Díaz Costa à partir du journal *El Honor Cuyano* daté du 5 septembre 1846 (Díaz Costa 1944:247-248). Il s'agit d'un manuscrit que possédaient à l'époque Juan Antonio Dávila et Juan José Fonseca, et écrit par le capitaine Francisco de

⁹⁷ « Au regard de l'office de Vm. du 18 du mois en cours, et nous sommes au courant de ce que vous nous exposez quant à la découverte de mines par les habitants de cette ville, et la plus importante des Abentaderos de Soria dont nous avons appris l'existence avec grand plaisir, pour la posséder au mieux nous attendons que Vm. nous envoie quelques métaux des-dites mines, pour sa reconnaissance dans cette ville et qu'on nous informe de tout évènement concernant cette affaire ».

⁹⁸ « on entend à San Juan une ancienne légende minière qui situerait dans le village de Calingasta des gisements aurifères d'une immense valeur, qui à l'époque coloniale auraient été exploités par un capitaine espagnol nommé Francisco de Paula Soria. La clé pour retrouver ces gisements serait dans des collines situées dans le district d'Angualasto, au nord de la province, depuis lesquelles on pourrait voir pendant la nuit les feux allumés par le mineurs indigènes ».

Paula Soria en personne. Nous pensons que la transcription faite en 1846 se trompe quant à la date d'écriture, car bien qu'illisible d'après la publication du journal, il est fait référence au XVIII^e siècle. Or, le fait que nous ayons localisé le premier document cité à l'*Archivo de Indias* nous permet d'affirmer que le document a sans aucun doute été rédigé au XVI^e siècle par Soria lui-même, et que les personnes qui l'ont transcrit ont certainement confondu le 7 avec le 5, qui durant le XVI^e siècle étaient écrits de façon pratiquement identique. On est donc face à un document d'une très grande importance, et constituant une source totalement indépendante de celle de l'*Archivo de Indias* provenant du témoignage du cacique. Nous n'avons pas pu à ce jour identifier qui était ce capitaine espagnol. Etant donné qu'il a dû quitter les mines lorsque Pedro de la Gasca commença son offensive contre Francisco Pizarro, entre la seconde moitié de 1547 et le début de 1548, ce texte doit être postérieur.

Le second document, aujourd'hui égaré, a été également recueilli par Costa Díaz à l'*Archivo del Convento de Santo Domingo* de San Juan (Carpeta Escrituras antiguas y de Capellanía) ; il a été trouvé sur une feuille isolée sans date ni signature (Díaz Costa 1944:248). Nous pensons qu'en raison de l'exactitude des données fournies, le document doit certainement être le testament du capitaine Soria (« *esta relación y memoria dis [di a] un Yndio en Chuquisaca estando a la muerte* »⁹⁹). Ignorant tout de ce personnage, il est difficile d'avancer une date pour son décès, qui a dû survenir probablement au XVI^e siècle. L'ensemble de ces témoignages attestent de la présence de mines d'or et d'argent dans la cordillère appartenant à l'Inka. Il en ressort également que les groupes qui y travaillaient étaient originaires de la province inka de Copayapo et du nord-est de San Juan, ce qui signifierait que ces deux territoires faisaient probablement partie d'une même unité administrative.

Mise à part les différentes mines évoquées pour la province de Copayapo (en l'occurrence celles de Soria et d'Andacollo, toutes deux des gisements d'or), un autre centre minier a été

⁹⁹ « cette relation et mémoire je l'ai donnée, étant mourant, à un Indien à Chuquisaca ».

mis à jour par les archéologues. Ce site, dénommé Los Infielos – Los Puntudos, est situé au nord de la vallée d’Elqui. Les Inkas extrayaient des turquoises, des opales¹⁰⁰ et du cuivre (Cantarutti 2012). De nombreux vestiges attestent de la présence inka dans ces mines, notamment un site cérémoniel présent au sommet les surplombant (à 1.718 m d’altitude) et qui a permis de mettre à jour de nombreuses représentations en miniature d’hommes, de femmes et de camélidés en or, argent et *spondillus* (Castillo 2007). Il s’agit du plus grand complexe inka de toute la région (Berenguer 2009). Sachant que le centre métallurgique de Viña del Cerro de Copiapo était probablement destiné au traitement du cuivre, il est impératif de considérer certaines hypothèses concernant l’occupation inka de notre région, en laissant de côté l’or en tant que centre des intérêts de l’Empire. Les recherches menées dans la région d’Atacama (et subsidiairement au Norte Chico) ont mené certains chercheurs à considérer que l’Inka avait surtout axé sa domination de cette macro-zone afin d’exploiter les riches gisements de cuivre (Salazar, Berenguer et Vera 2013).

L’extraction de l’or pour l’Inka aurait donc été secondaire¹⁰¹, celle du cuivre étant le principal intérêt pour le Tawantinsuyu dans notre région. L’évidence leur donne raison. Garcilaso indiquait déjà que c’était le matériel le plus précieux qui existait à l’époque, car étant à la base de toute la production technologique locale (Garcilaso 1609). Dans ce sens, il est possible d’envisager que les gisements d’Andacollo étaient non seulement exploités pour leur or, comme il a souvent été signalé, mais surtout pour leur cuivre. En effet, l’étymologie de ce toponyme serait d’origine aymara : *anta* (cuivre) et *qollo* (montagne, tas, mont), ce qui signifierait « mont de cuivre » (Carvajal Lazo 1999:31).

¹⁰⁰ Selon l’ingénieur Claudio Canut de Bon les minéraux exploités seraient donc les turquoises et les opales, plutôt que l’or ou l’argent. Cela concorde avec l’avis du géologue Arenas qui affirme que les montagnes ne contiendraient pas d’or (Gastón Castillo Gómez, com. per.).

¹⁰¹ Toutefois, il est probable que de l’or ait été régulièrement offert à l’Inka, car l’évidence documentaire en fait état (Betanzos [1551] 1987:160 ; Cieza [1553] 2005:432, 436 ; Ondegardo [1571] 1990:90 Pachacuti Yamqui [1613] 2007 ; Cabello de Balboa [1584] 1951:336-337 ; Murúa [1611] 1987:90 ; Lovera [1595] 1865:21).

Ces différentes données, issues de l'archéologie et des témoignages coloniaux, permettent d'entrevoir une province (Copayapo) où les mines (or, argent, cuivre, pierres précieuses) constituaient l'axe économique autour duquel était organisée la présence inka. Pourtant, nous savons très peu sur l'organisation du travail dans ce territoire.

D'après les éléments évoqués précédemment, tout porte à croire que l'Inka mit en place un système (la *mit'a*) de manière à ce que chaque communauté destine un contingent de travailleurs déterminé par lui-même, sans un objectif défini de production. Nous ignorons si, comme l'a suggéré Murra, « *los mecanismos de articulación tuvieron un sustrato étnico local* »¹⁰² (Murra 1983), car nous ne possédons aucune donnée portant sur les temps préinkas. D'après le témoignage de Lovera, lorsque Michimalonko dévoila l'existence des mines d'or de Margamarga en 1541, les Espagnols lui demandèrent de fournir la main d'œuvre nécessaire à l'exploitation des gisements. Le seigneur indien destina alors 1.200 hommes entre 24 et 30 ans, et fait étonnant, 500 femmes entre 15 et 20 ans, certaines des célibataires, d'autres orphelines ou bien ayant une place en bas de l'échelle sociale (*vagabundas*) :

« Lo que resultó de la consulta fue juntarse en breve mil y doscientos mancebos de veinte y cuatro a treinta años, y quinientas mujeres solteras y doncellas y muchas dellas huérfanas y vagabundas todas de quince a veinte años, las cuales ocupaban a posta los caciques, y señores para que trabajasen en aquel oficio de labrar, y sacar oro, y no anduviesen araganas: esta costumbre de beneficiar oro las mujeres desta edad quedó despues por muchos años, y se entendió que la tenían ántes que entrasen los españoles, pues los caciques las daban para tal efecto... » (Lovera [1595] 1865:54-55)¹⁰³.

L'un des caciques de Copiapo, don Francisco, déclara en 1558 destiner une catégorie similaire d'individus pour la *mit'a* avant la *Tasa de Santillán* :

« tiene don francisco las viejas siguientes

¹⁰² « les mécanismes d'articulation ont eu une base ethnique locale ».

¹⁰³ « Le résultat de la consultation fut de réunir rapidement mille deux-cents jeunes adultes de vingt-quatre à trente ans, et cinq-cents femmes célibataires et jeunes et beaucoup d'entre elles orphelines et vagabondes, toutes de quinze à vingt ans, lesquelles étaient employées expressément par les caciques et seigneurs pour qu'elles travaillent à cet effet de labourer et obtenir de l'or, afin d'éviter leur fainéantise : cette coutume de faire extraire l'or aux femmes de cet âge est restée durant de nombreuses années, et on a appris qu'ils l'avaient avant l'entrée des Espagnols, car les caciques les donnaient à cet effet... ».

11 – XI viejas.-
11 – XI muchachos e muchachas suyos
21 – XXI biudas de todas edades
22 – XXII mochachos e niños machos e hembras hijos destas biudas
15 – XV mochachos hijos de difuntos
11 – XI mochachas syn padres que son lavadoras »
(Santillán [1558] 2004:178).

Ces affirmations sont assez troublantes étant donné qu'il n'existe pas d'exemples similaires dans d'autres régions de l'Empire. Par exemple, Murra indiquait qu'hommes et femmes travaillaient pour l'état chez les Chupaychus (Murra 1983:79). Nous n'avons pas identifié un seul cas où il serait question de destiner des célibataires et orphelins aux tâches de production minières. Berthelot a indiqué que :

« Quel que soit le travail à effectuer ou le service à assurer, il n'y a d'autre règle que la volonté du souverain, qui décide pour chaque province du nombre de travailleurs à fournir, parfois plus, parfois moins, selon les circonstances et les besoins. La répartition par « moitiés », par ayllu ou selon l'organisation décimale, des groupes les plus importants jusqu'aux plus petits, incombe ensuite aux curaca. Des pourcentages sont parfois fixés, comme l'indique Santillán. A Huánuco par exemple, pour les mines d'or qu'ils exploitent sur leur territoire pour le compte de l'Inca, les Chupachos doivent fournir trois hommes et trois femmes par groupe de cent tributaires, soit environ cent vingt couples, et pour les mines d'argent situées chez les Yaros, leurs proches voisins, soixante Indiens avec leurs femmes. Les gisements sont vraisemblablement exploités selon l'antique système de la mita, c'est-à-dire par tours. Le rôle des curaca se réduit alors à désigner les travailleurs, à organiser les tours de service, à former les équipes, etc. » (Berthelot 1978:953).

Il en découle, d'après ce que l'historien suggère, que c'était l'Inka qui décidait au cas par cas comment organiser la main d'œuvre. Souvent il imposait son avis. Les témoignages éparpillés concernant notre région vont dans le même sens, car ils affirment que ce furent les différents souverains qui mirent en place le travail.

Le rôle des autorités locales se limiterait donc à désigner des individus pour la *mit'a*. Les témoignages de l'un des caciques de Copiapo (don Francisco) et de celui de la haute vallée d'Aconcagua (Michimalonko) illustrent-ils un modèle local ou bien ont-ils répondu à une organisation mise en place par l'Inka ? Se pourrait-il qu'au contraire, leurs déclarations aient

été en rapport direct avec le lourd tribut engendré par la résistance locale envers la conquête espagnole, leur but étant alors de préserver une partie de la force de travail en capacité de reconstruire la société locale ?

CHAPITRE VII. Le territoire des groupes de Copiapo en dehors de la vallée et l'occupation de la côte

Les témoignages datant de la période du contact et coloniale d'un côté, et les recherches archéologiques de l'autre, permettent de cerner de manière relativement précise quel était le territoire occupé par les populations de la vallée durant les premières décennies du XVI^e. La notion de territoire, telle que nous la concevons, pourrait être définie comme l'ensemble des espaces qui permettent à un groupe social, une tribu, une ethnie ou une société de réaliser l'ensemble de ses activités de manière à ce que le groupe se perpétue, en ayant conscience de cela. Dans ce sens ce ne sont pas seulement les terres productives par exemple, ou les villages et autres lieux d'habitation, mais également les sites religieux, les chemins associés au groupe, ou bien encore les espaces de transit ou d'échange.

1. L'occupation de la côte et des territoires en dehors du bassin de Copiapo

Depuis quelques années et l'intérêt porté par certains archéologues attirés par l'étude de la zone côtière de cette région (Italo Borlando et Jorge Lillo pour Copiapo, et de manière plus ample l'équipe menée par Diego Salazar travaillant le long de la côte aride), nous commençons à percevoir des dynamiques complexes au sein des processus historiques, économiques et culturels durant l'Intermédiaire Tardif de la côte Pacifique.

Jusqu'à il y a quelques années, les archéologues considéraient que les habitants de la vallée avaient cessé d'occuper des zones côtières (Castillo 1998). Les recherches actuelles montrent un panorama bien différent à celui proposé par l'archéologue Castillo. Ainsi, il semblerait que la culture *Copiapó* a investi à partir de l'Intermédiaire Tardif certains espaces côtiers proches du bassin de Copiapo (vraisemblablement la baie de Caldera en premier lieu, et subsidiairement Morro Copiapó ou Bahía El Obispo) et ce dans le but de procéder à des

échanges avec les populations de la côte, qui étaient différentes de celles de la vallée (Tello 2012). Ces groupes de pêcheurs, qui maîtrisaient vraisemblablement la navigation en radeaux en peau de loups de mer, furent plus tard désignés sous différentes dénominations par les Espagnols (*Camanchacas*, *Proanches* et *Changos*¹⁰⁴).

Quels étaient les produits échangés ? L'archéologie n'en est qu'à ses débuts. De ce fait, il est encore difficile de pouvoir émettre de certitudes à ce sujet. Pourtant, la présence le long de la côte de Copiapo d'une grande variété de fragments de céramiques de différentes origines (Copiapo, Elqui, Atacama, Arica) permet d'affirmer hypothétiquement que l'un des intérêts des populations de pêcheurs était celle de s'approvisionner en poterie. D'autre part, les témoignages coloniaux attestent de l'intérêt porté par ces populations pour les produits issus de l'exploitation agricole et minière de l'intérieur, manufacturés ou non (maïs, piments, laine, coton, métal). En échange, ces populations s'étaient spécialisées dans l'approvisionnement de produits de la mer : fruits de mer et poissons. Ces pêcheurs s'étaient également spécialisés dans le séchage du poisson. Enfin, ils devaient probablement approvisionner les agriculteurs en guano (engrais issus des défécations des oiseaux marins) qu'ils allaient chercher à l'île Guacolda, face à l'embouchure du fleuve Huasco.

La présence de groupes Copiapo durant l'Intermédiaire Tardif est également perceptible dans certains sites de la haute vallée de Huasco (Castillo 1998), qui sont relativement proches des territoires de la haute vallée de Copiapo. Nous ignorons également les raisons de cette présence, mais elle est explicable de par le fait qu'il s'agit de l'une des seules voies de communication naturelle entre Copiapo et Huasco, et qu'elle permet de relier les deux vallées sur une dizaine de kilomètres. Des témoignages datant de la fin du XVIII^e siècle attestent encore, plus de deux siècles après la conquête espagnole, de la facilité qu'il existait à se déplacer entre les deux vallées au travers du piedmont andin (ANCh, Capitanía General, vol.

¹⁰⁴ Nous ne citons pas les *Urus* car ils ne sont pas mentionnés pour notre région d'étude.

258, n° 8). Ces déplacements devaient être liés à l'extraction de minerais ou bien encore aux activités de pastoralisme (transhumance d'auquénidés domestiques) car les évidences matérielles en rapport avec les groupes de Copiapo ne sont perceptibles que dans le piedmont de Huasco.

Il convient également de s'interroger sur la présence de groupes en provenance de Copiapo dans l'enclave minière d'El Salvador, située à environ 200 km au nord de la vallée, dans la précordillère, à plus de 2.300 m d'altitude, et qui avait été un centre d'intérêt pour la population de la vallée durant l'Intermédiaire (Westfall, Castells et González 2008). Ce site, exploité durant plus de deux millénaires par différentes cultures et à différentes époques, et qui reliait Copiapo au site d'El Salvador par une route préhispanique très ancienne (Iribarren Charlín et Bergholz 1972-1973), était un attrait pour les populations d'Atacama et pour celles du nord-ouest argentin et de Copiapo à partir de l'Intermédiaire (Kuzmanic et Sanhueza 1984). Cette enclave multiethnique était exploitée en raison de son abondance de chrysocoles. Sur la route qui reliait ce site à Copiapo, à mi-chemin, existait une petite oasis d'une centaine de mètres de large et d'un demi-kilomètre de longueur (Quebrada Finca de Chañaral) qui fut occupée également dès l'Intermédiaire par des groupes en provenance de Copiapo, probablement comme site d'escale et repos, et qui plus tard aurait été un centre administratif inka servant à comptabiliser les ressources minières envoyés depuis le Chili au Cusco (Bibar [1558] 1966). Or, durant l'Intermédiaire Tardif, ni le site d'El Salvador ni celui de Quebrada Finca Chañaral ne montrent une présence de vestiges liés aux populations de la vallée de Copiapo. Il est important de poser la question, car malgré le fait que les évidences archéologiques dans la vallée montrent que la population avait perfectionné sa maîtrise de l'espace productif, parallèlement elle semble avoir délaissé un territoire autrefois occupé. Pour quelles raisons ? Nous l'ignorons. Pourtant, de par la présence de gisements similaires dans la vallée de Limari, dans la mine El Altar (Ruppert 1982 ; Kuzmanic et Sanhueza 1984),

et surtout de ceux qui ont été signalés à Copiapo par les Espagnols, il serait tout à fait concevable que les populations de notre vallée se soient désintéressées d'El Salvador, préférant se focaliser sur l'exploitation d'autres mines plus faciles à travailler.

Enfin, il est important de signaler un certain nombre de sites d'altitude qui furent l'objet d'offrandes et d'intérêt de la part des populations locales durant l'Intermédiaire tardif, notamment dans les régions de la Puna de Copiapo. Ces sites furent tous occupés et redéfinis par les Inkas lorsqu'ils annexèrent Copiapo au Tawantinsuyu (Moyano Vasconcelos 2010a, 2009, 2006 ; Reinhard 1992, 1991). Tous ces sites sont proches des gisements de sels andins de la Puna, ce qui nous laisse envisager leur exploitation durant l'Intermédiaire Tardif.

2. Les Inkas et les aménagements territoriaux

L'arrivée des Inkas supposa un certain nombre de changements dans l'exploitation de ces espaces ainsi que sur la territorialité locale. La voie de communication reliant Atacama à Copiapo (en passant par Finca Chañaral et El Salvador) fut annexée au chemin impérial, ces deux sites devenant des *tambos*. D'autre part il est probable que ce furent les Inkas qui réorganisèrent les populations côtières car, dès le début de la période coloniale espagnole, nous constatons la dépendance politique des pêcheurs vis-à-vis des autorités ethniques de Copiapo (Santillán [1558] 2004) alors même qu'avant l'arrivée des Inkas cette situation n'est pas remarquable au regard des vestiges archéologiques (Lillo 2012).

Les plus grands réaménagements furent directement mis en place dans la vallée à différents niveaux. Etant donné l'importance géostratégique de Copiapo au sein de la région, des garnisons militaires et des effectifs administratifs originaires de la vallée d'Elqui y furent implantés (Castillo 1998). Ainsi, les différents espaces clés dans la circulation des personnes au sein de la vallée furent occupés par ces groupes, vraisemblablement des *mitmak'una* pour

le contrôle des groupes locaux (Castillo 1998). En effet, la vallée de Copiapo est relativement étroite à certains endroits, et ceux-ci furent aménagés dans le but probable de gérer le passage des personnes et de la production tout le long du bassin.

Un grand site métallurgique (Viña del Cerro) était implanté non loin du village Copiapo de Paynegue, au centre de la vallée. Ce site de transformation des minerais était le plus important du Kollasuyu (Moyano Vasconcelos 2006). Il était administré par des groupes extérieurs à la vallée, originaires notamment de celle d'Elqui (Castillo 1998 ; Moyano Vasconcelos 2006).

C'est probablement vers cette époque que des groupes de Copiapo commencèrent à occuper certains espaces dans la vallée d'Elqui. D'un côté, le site agricole de Marquesa était une enclave, durant la période coloniale, pour les populations *encomendadas* de Copiapo comme en attestent différents témoignages de l'époque (Santillán [1558] 2004 ; ANCh CG, vol. 477, n° 126 ; AGI, Gobierno, Chile, 123, n° 8). Les évidences archéologiques permettent d'envisager cette situation pour la période inka (Cantarutti com. per.). En effet, la présence d'une poterie de style *Copiapo negro sobre rojo* fabriquée sur place pourrait laisser supposer que le site était déjà occupé par des populations originaires de notre vallée avant l'intervention espagnole. Parallèlement à cette présence à Marquesa, d'autres sites proches de celui-ci (Fundo Coquimbo, El Olivar) ont également permis de mettre à jour des céramiques Copiapo, soit fabriquées sur place, ou bien manufacturées directement dans la vallée de Copiapo. Ces évidences nous mènent à penser que durant les temps Inkas certains groupes de Copiapo, spécialisés probablement dans l'agriculture, furent déplacés à Elqui. Nous ignorons les mécanismes qui entrèrent en jeu pour que des populations de la vallée se soient installées si loin de leurs terres alors même que depuis l'Intermédiaire ces groupes concevaient leur territorialité d'une toute autre façon, à un niveau local.

Ces changements illustrent surtout la perte d'autonomie politique et territoriale à laquelle ils furent confrontés durant le Tardif (période Inka). En effet, bien qu'il n'existe aucune preuve archéologique qui puisse témoigner d'une quelconque rupture culturelle (il y a plutôt une continuité, comme en atteste la production céramique, qui reste similaire à la période précédente¹⁰⁵), les autorités ethniques locales furent soumises à un gouverneur provincial inka siégeant dans la vallée d'Elqui (Lovera [1595] 1865:31). D'autre part, le balisage des chemins tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la vallée fut sans doute une épreuve de soumission pour les groupes locaux. Enfin, les différents sites cérémoniels d'altitude furent investis par les nouveaux occupants, redéfinissant sans aucun doute par la même occasion le rapport au religieux de manière radicale (citer) et permettant aux nouveaux maîtres d'asseoir leur pouvoir (citer).

Il est fort probable que les silences que l'on constate dans les sources en ce qui concerne le lien entre les groupes de Copiapo et les Inkas, ainsi que l'attitude des premiers durant les premiers contacts avec les Espagnols illustrant une certaine volonté d'émancipation envers cette occupation, soient une possible preuve de leur opposition au Tawantinsuyu. Les preuves archéologiques et les sources écrites suggèrent que cet Etat annexa ce territoire à des fins économiques, sous la contrainte. Nous estimons que la situation engendrée par l'occupation du cœur impérial andin par les Espagnols et la défaite inka qui s'ensuivit eurent une répercussion plus large que celle envisagée jusque là au sein des populations du Norte Chico et du Chili central. En effet, ces dernières non seulement décidèrent de s'opposer aux Espagnols mais elles profitèrent également de cette occasion pour se soustraire définitivement au Tawantinsuyu en se confédérant du nord au sud, depuis Copiapo jusqu'aux territoires *promaucaes*, au sud de la vallée de Maipo, ainsi que jusqu'aux confins de ce vaste territoire,

¹⁰⁵ S'agit-il d'un fait illustrant une attitude négative vis-à-vis de l'occupation inka ?

puisque même les populations d'Atacama participèrent dans ce vaste processus (Valdivia [1545a] 1978, [1545b] 1978).

TROISIEME PARTIE. Le problème de la langue

Bien souvent il a été admis que la portée d'une langue pouvait servir à comprendre les identités, notamment ethniques, sociales et culturelles, car son étude pouvait montrer des dynamiques identitaires, culturelles et historiques, voire économiques. Thérèse Bouysse-Cassagne, travaillant sur les ethnies du haut-plateau andin, souligna que :

« L'histoire de l'expansion, de la fragmentation ou de la perte d'une langue sont si intimement liées avec la vie des hommes qui la parlent que le fait d'étudier en même temps la démographie d'un groupe ou d'une ethnie et l'aire de diffusion de sa langue peut éclairer certains aspects de son histoire sociale... » (Bouysse-Cassagne 1975).

Les sources sont très peu explicites concernant les langues parlées par les populations de Copiapo et du Norte Chico à l'arrivée des Espagnols. D'après Bibar, en évoquant un dialogue entre Pedro Gómez, *maestre de campo* du capitaine et futur gouverneur du Chili Pedro de Valdivia, et Ulpar, chef militaire de Copiapo, survenu en 1540, il y aurait eu un éventail de langues assez diversifiée :

“Luego el capitán de los yndios cuando oyo la boz y entendio la lengua del cuzco, puesto ques de la suya muy diferente, porque en toda la tierra y provincias de yndias cada veinte y treinta leguas difieren los lenguajes unos de otros, entendiola porque avian tratado con indios del Cuzco...” (Bibar [1558] 1966:21*)¹⁰⁶.

Les différentes chroniques consultées ne fournissent aucun élément portant sur la langue des Indiens de Copiapo au moment du contact. D'autres sources plus tardives suggèrent qu'à Copiapo, et partout dans le Norte Chico, il n'y aurait plus que deux langues générales : le *mapudungún* (langue mapuche) et l'espagnol. Il convient de voir qu'en disent les sources et discuter de l'ensemble de ces données. En effet, nous constatons qu'il existe des raisons de penser que les Indiens de la vallée possédaient une langue propre à eux et qui n'était

¹⁰⁶ « Ensuite le capitaine des Indiens, lorsqu'il entendit la voix et compris la langue du Cusco, car la sienne est très différente, car dans toutes les terres et provinces des Indes, tous les vingt à trente lieues les langues diffèrent les unes des autres, il la comprit car ils avaient traité avec les Indiens du Cusco... ».

probablement pas présente aux alentours, sauf peut-être dans la vallée de Huasco. Or, l'analyse des documents nous mènent également à envisager sa rapide disparition.

CHAPITRE VIII. La langue des Indiens de Copiapo au XVI^e siècle

“El traxe de los indios [de Copiapó] es como el de Atacama. Difieren en la lengua” (Bibar [1558] 1966:27*)¹⁰⁷.

“Estos yndios [de Huasco] diffieren de la lengua de Copiapo como biscaynos y navarros” (Bibar [1558] 1966:29*)¹⁰⁸.

“Es lengua por sy [Coquimbo]” (Bibar [1558] 1966:32*)¹⁰⁹.

1. Différentes hypothèses sur la langue des Indiens de Copiapo

Les hypothèses des chercheurs se sont jusqu'à présent essentiellement orientées dans deux directions. Une troisième voie fut également suggérée sans qu'elle ait trouvé un quelconque écho.

Un premier courant d'analyse fut inauguré par l'historien américano-chilien Ricardo Latcham. Il postula que la langue parlée entre les vallées de Copiapo et de Choapa était le *kakán*¹¹⁰. Cette langue est aujourd'hui disparue et elle n'a laissé que peu de traces. L'anthropologue argentin Nardi entreprit, à la fin des années 1970, un travail de recueil et d'analyse de l'ensemble des termes supposés être issus du *kakán*. Il affirme :

“Somos plenamente conscientes de las limitaciones de este estudio. El material lingüístico de que se dispone no puede tomarse ni siquiera como una muestra de la lengua real. Se puede trabajar con material cuyo significado se desconoce para determinar la fonología y la morfología siempre que se posea un corpus donde hallen documentados todos los casilleros de la lengua. Con el kakán ello no ocurre; ni siquiera las transcripciones merecen un apreciable grado de confianza. A pesar de ello, creemos

¹⁰⁷ « Les vêtements des Indiens [de Copiapo] est comme ceux d'Atacama. Ils n'ont pas la même langue ».

¹⁰⁸ « Ces Indiens [de Huasco] se différentient au niveau de la langue par rapport à ceux de Copiapo comme les Basques et ceux de Navarre ».

¹⁰⁹ « C'est une langue en soi ».

¹¹⁰ L'histoire de ce courant a été étudiée par Carvajal Lazo (1989, 1990).

justificado intentar arrojar una mínima luz sobre la oscuridad que lo rodea” (Nardi 1979:1)¹¹¹.

Latcham, considérant que le matériel archéologique du Norte Chico – principalement la poterie – présentait de fortes similitudes avec celui du versant oriental des Andes désigné par l’historiographie et l’archéologie sous le nom de Diaguita, estima que les régions septentrionales du Chili central faisaient partie de ce même ensemble culturel. En suivant cette logique, par analogie, il estima que la langue des deux populations devait être similaire (Latcham 1926, 1937)¹¹². Il convient de rajouter que le *kakán* était une langue véhiculaire durant le XVI^e siècle au Tucumán, et qu’une fois les populations locales vaincus et le système colonial consolidé, elle commença progressivement à disparaître :

“...la que fuera la “lengua general” del Tucumán a finales del siglo XVI pasó a ser confinada geográfica y simbólicamente al enclave autónomo calchaquí, el cual resistió durante más de un siglo a todos los intentos de reducción. De lengua vehicular devino en lengua del enemigo, identificada con un territorio y una actitud rebelde durante toda la primera mitad del siglo XVII. Su extensión regional fue menguando a medida que se asentaba la colonización hispano-criolla, cuyos agentes promovieron activamente en su lugar los idiomas de comunicación colonial — y en particular el quechua — en las tierras que controlaban” (Giudicelli 2013:2)¹¹³.

Un deuxième courant s’est davantage appuyé sur une tradition historiographique, issue des affirmations du père jésuite Luis de Valdivia au début du XVII^e siècle, puis de l’historien chilien Diego Barros Arana à la fin du XIX^e, selon lesquelles il y aurait eu entre la vallée de

¹¹¹ « Nous sommes pleinement conscients des limites de cette étude. Le matériel linguistique à notre disposition ne peut pas même être considéré comme un échantillon fidèle à la langue. On peut travailler avec un matériel dont nous ignorons le sens pour déterminer la phonologie et la morphologie à condition d’avoir un corpus où l’on trouvera toutes les cases de la langue. Ce n’est pas le cas avec le *kakán*, car même les transcriptions ne sont pas dignes de confiance. Malgré cela, nous croyons qu’il est justifiable d’essayer de rendre visible cet obscur ensemble ».

¹¹² Latcham n’a pas été le premier chercheur à postuler cette parenté linguistique, historique et ethnique. En effet, avant lui, von Tschudi puis Schuller avaient fait de même (Carvajal Lazo 1989, 1990). L’originalité du travail de Latcham, au-delà des répercussions que cela eut sur l’ensemble des travaux archéologiques et historiques portant sur cette région, résulte du fait qu’il fut le premier à systématiser et analyser avec détail les données portant sur cette région.

¹¹³ « ...celle qui fut la « langue générale » du Tucumán à la fin du XVI^e siècle fut confinée géographiquement et symboliquement au sein de l’enclave autonome calchaquí, qui résista durant plus d’un siècle à toutes les tentatives de réduction. De langue véhiculaire elle devint langue de l’ennemi, identifiée à un territoire et à une attitude rebelle durant toute la première partie du XVII^e siècle. Sa portée territoriale déclina à mesure que la colonisation hispano-créole se consolidait, dont les agents encouragèrent activement l’utilisation d’autres langues de communication coloniale –en particulier le quechua– dans les terres qu’ils contrôlaient ».

Copiapo et l'île de Chiloé une langue générale, le *mapudungún*, langue qui existe encore aujourd'hui parmi les populations mapuche dans une grande partie du centre-sud chilien et du sud-ouest argentin et qui, fort heureusement, a été amplement documentée dès le XVI^e siècle :

“Quatro cosas tiene esta lengua de Chile que la facilitan mucho y dan animo para aprendella. La primera es, que en todo el Reino de Chile no ay mas de esta lengua que corre desde la Ciudad de Coquimbo y sus términos hasta las yslas de Chilue y mas adelante, por espacio casi de quatrocientas leguas de Norte a Sur, que es la longitud del Reyno de Chile, y desde el pie de la Cordillera grande nevada, hasta la mar, que es el ancho de aquel reyno, por espacio de veynte leguas...” (Valdivia 1606:s/page)¹¹⁴.

“Este fenómeno, sumamente raro en la etnografía americana, como hemos dicho anteriormente, merece llamar la atención. La existencia de una familia única, ocupando una gran extensión de territorio y hablando un solo idioma, que no tiene afinidades con las lenguas de las naciones vecinas, deja ver que Chile no estuvo sometido, como otras porciones de América, a invasiones múltiples que habrían implantado lenguas diversas” (Barros Arana [1884] 2000:49)¹¹⁵.

La troisième hypothèse fut évoquée par l'historienne bolivienne Gisbert qui postule que la langue des Indiens de Copiapo était l'aymara. Reprenant certains témoignages coloniaux, notamment celui de Cieza ([1553] 2005:304-305) qui évoque que depuis des temps anciens il y eut des conquêtes venues du sud de Potosi, organisées en trois ou quatre armées, l'historienne bolivienne suggère que des populations du Norte Chico auraient conquis puis colonisé les zones lacustres du haut-plateau, apportant avec cette conquête l'aymara vers le haut-plateau et déplaçant par la même occasion la culture Tiwanaku (Gisbert, Arze et Cajías 1987:134-142) :

“En el Cuzco estaba un vecino que ha por nombre Tomás Vásquez, el cual me contó que yendo él y Francisco de Villacastín al pueblo de Ayavire, viendo aquellas cercas y preguntando a los indios naturales lo que era, les contaron esta historia. También

¹¹⁴ « Il y a quatre aspects que cette langue du Chili possède et qui facilitent son apprentissage et donnent envie de le faire. La première est que, dans tout le Royaume du Chili il n'y a que cette langue qui soit présente depuis la ville de Coquimbo et de sa région jusqu'aux îles de Chiloé et au-delà, sur une distance de quatre cent lieues du nord au sud, équivalente à l'extension du Royaume du Chili, et à partir du piedmont de la grande Cordillère enneigée jusqu'à la mer, équivalente à la largeur de ce royaume-là, sur une distance de vingt lieues... ».

¹¹⁵ « Ce phénomène, extrêmement rare dans l'ethnographie américaine, tel que nous l'avons déjà dit, mérite d'être pris en compte. L'existence d'une famille unique, occupant une grande extension de territoire et parlant une seule langue, qui n'a aucune affinité avec les langues des nations voisines, laisse voir que le Chili ne fut jamais soumis, comme d'autres régions d'Amérique, à des invasions multiples qui auraient implanté différentes langues ».

cuentan lo que yo tengo escrito en la Primera Parte, que en la isla de Titicaca en los siglos pasados hubo unas gentes barbadas blancas como nosotros; y que saliendo del valle de Coquimbo un capitán, que había por nombre Cari, allegó a donde agora es Chucuito, de donde después de haber hecho algunas nuevas poblaciones pasó con su gente a la isla y dio tal guerra a esta gente que digo que los mató a todos. Chiriguama, gobernador de aquellos pueblos, que son del Emperador, me contó lo que tengo escrito. Y como esta tierra fuese tan grande y en partes tan sana y aparejada para pasar la humana vida y se hubiese henchido de gentes, aunque anduviesen en sus guerrillas y pasiones, fundaron y hicieron muchos templos” (Cieza [1553] 2005:304)¹¹⁶.

“Este párrafo refleja la realidad de una invasión proveniente del sur comandada por Cari, cuya dinastía se asentó en Chucuito; los pueblos invasores irrumpieron sobre las islas del lago matando y destruyendo a la cultura que les había antecedido. Por otra parte, sabemos que la gente de Cari, que era de habla aimara, se estableció en Chucuito y se los conoció luego como Lupacas” (Gisbert, Arze et Cajías 1987:134)¹¹⁷.

D’autre part, Gisbert reprit certaines données avancées par l’historien Thierry Saignes, faisant références à des *tomatas copiapoes* implantés dans la région de Chichas, pour appuyer son hypothèse :

“Otro documento que corrobora la venida, desde el sur, de los pueblos que ocuparon el altiplano boliviano, está fechado en 1596 y se refiere a un pleito de tierras al que hace referencia Thierry Saignes en el cual se habla de los “indios tomatas copiapoes”, como sabemos los tomatas se asentaron en la región de Chichas. Thierry Saignes comenta: “nombre que se refiere seguramente al valle de Copiapó (Chile central)”.” (Gisbert, Arze et Cajías 1987:134)¹¹⁸.

Ces hypothèses ont depuis été réfutées notamment en raison du manque d’évidences linguistiques et archéologiques qui puissent les corroborer :

¹¹⁶ « au Cusco il y a avait un habitant prénommé Tomás Vásquez, qui me raconta qu’en allant lui-même et Francisco de Villacastín au village d’Ayavire, voyant des clôtures et demandant aux Indiens naturels qu’est-ce que c’était, ils racontèrent cette histoire. Ils racontent également ce que j’ai écrit dans la Première Partie ; dans les îles du Titicaca il y a eu par le passé des gens barbus, blancs, comme nous ; et qu’un capitaine qui sortit de Coquimbo, prénommé Cari, arriva à ce que nous appelons Chucuito, et après avoir érigé quelques villages alla avec les siens vers une île et il mena une telle guerre à ces gens-là, qu’il les tua tous. Chiriguama, gouverneur de ces villages, qui appartiennent à l’Empereur, me raconta ce que j’ai écrit. Et comme cette terre est tellement grande et à certains endroits si saine et développée pour y vivre, elle se serait rapidement peuplée ; et malgré le fait qu’ils aient passé du temps à faire des guerres et des fêtes, ils fondèrent et érigèrent beaucoup de temples ».

¹¹⁷ « Ce paragraphe reflète la réalité d’une invasion en provenance du sud commandée par Cari, dont la dynastie s’établit à Chucuito ; les envahisseurs arrivèrent par surprise dans les îles du lac en tuant et en détruisant la culture qui les avait précédés. D’un autre côté nous savons que les gens de Cari, qui parlait aimara, s’établit à Chucuito et furent plus tard connus comme les Lupacas ».

¹¹⁸ « Un autre document qui confirme l’arrivée, depuis le sud, de peuples qui occupèrent le haut-plateau bolivien, daté de 1596, se réfère à un procès pour des terres cité par Thierry Saignes où il est question des « **Indiens tomatas copiapoes** », et comme nous le savons, les Tomatas se sont installés dans la région de Chichas. Thierry Saignes commenta : « **nom qui se réfère vraisemblablement à la vallée de Copiapo (Chili central)** ». ».

“Dichos datos, sin embargo, discrepan de los de la lingüística. Estos, por un lado, no señalan ninguna huella de habla aymara en la región de Coquimbo, de donde procedería dicha migración; y, por el otro, abogan la hipótesis de que el aymara se propagaba a partir de un núcleo situado en la región de Cañete, en primera instancia en dirección de Nazca, y luego hacia la sierra meridional” (Platt, Bouysse-Cassagne et Harris 2006:25-26)¹¹⁹.

2. Le corpus lexique des Indiens de Copiapo au XVI^e siècle

Tableau 3

LES TERMES RECUEILLIS POUR LE XVI^e SIECLE¹²⁰

Toponymes	Montagnes	<ul style="list-style-type: none"> - Chechilguques elu [edu, clu] mus mulo - Otot nanchote - Paycaten, Poycaten - Pismel - Pominto - Talpop - Zebata 	Patronymes	<ul style="list-style-type: none"> - Achaimontes, Che (María) - Aldequin, Andequin, Andiquen - Cabimba, Cabinba, Canimba - Cateo - Caucote - Chamisca (Francisco) - <u>Chambacay</u> - Guacato - Gualenica - Guanita, Guanitay, Guanitay (Francisco) - <u>Iquarumbi</u> - Lainacacha - Limanahui - Llina - Macayto (Alonso) - Montriri - Pinel - Quiemaichoi, Quilinaychai, Quiemaychai, Quimahi (Ana) - <u>Quinol</u> - <u>Ticalñaca, Tical, Ticalcañaca</u> - Tiquitiqui - Tucama [Tucma] - Ulpár
	Vallées	<ul style="list-style-type: none"> - Copayapo - Puntoc 		
	Villages	<ul style="list-style-type: none"> - Chañar - Copayapo, Copoyapo, Copiapó, Pocayapo - <u>Meldata</u> - Payatelme - Paycandelme - <u>Paygane</u> 		
Ethnonymes		<ul style="list-style-type: none"> - Copiapos, Copoyapos - Camanchacas 		
Noms communs	Fruits	<ul style="list-style-type: none"> - Neguey 		

¹¹⁹ « Ces données, cependant, contredisent celles de la linguistique. Ces dernières, d’un côté, ne signalent aucune trace d’aymara dans la région de Coquimbo, d’où proviendrait la dite migration ; et d’un autre côté, nous avons les hypothèses concernant la propagation de l’aymara à partir d’un foyer situé dans la région de Cañete, d’abord vers la région de Nasca et ensuite, vers la *sierra* méridionale ».

¹²⁰ Les termes soulignés se réfèrent à des populations implantées dans la vallée d’Elqui. Nous ignorons si ce groupe était ou non originaire de Copiapo. Cela justifie leur inclusion dans ce tableau.

La documentation coloniale ne nous a permis d'obtenir qu'un corpus réduit de termes autochtones, 41 au total, dont 5 se référant à Marquesa, hacienda située dans la vallée d'Elqui où furent implantés des Indiens de l'encomienda de Copiapo (nous aborderons cette question dans la Cinquième partie de ce travail). D'après nos recherches, ce sont les seules traces qui nous soient parvenues sur la langue indigène de Copiapo du XVI^e siècle, l'unique vestige linguistique sur lequel nous pouvons nous appuyer pour nous interroger sur la langue des habitants de la vallée à cette période si reculée.

Ce corpus est divisé comme suit (cf. Tableau n° 3) :

- 15 toponymes
- 23 patronymes
- 2 ethnonymes
- 1 nom commun

Après de nombreuses analyses comparatives, linguistiques et historiques¹²¹ qui donnèrent lieu à une présentation et à une publication (Cortés Larravide 2012, 2013), nous avons pu constater un certain nombre de traits permettant de discuter les trois hypothèses évoquées lors du précédent point.

La toponymie du lexique de Copiapo ne présente pas de similitudes avec celle des termes en provenance du *chipaya* et du *pukina* (Itier 2010b). Certains éléments pourraient être issus du *likan-antai* (Chañar), de l'*aymara* et/ou du *quechua* (*Copiapó* et ses variantes) ou bien du *kakán* (le préfixe *pay-* qui signifierait désert).

¹²¹ Nous remercions l'aide précieuse que nous a fourni le chercheur français de l'INALCO César Itier, condensée en deux manuscrits inédits (Itier 2010a, 2010b), pour la partie linguistique.

Ensuite, certains phénomènes phonétiques observés parmi quelques éléments issus de la toponymie – et dans une moindre mesure de l’anthroponymie – sont semblables à ceux observés dans la langue générale du Tawantinsuyu (empire Inka), le *quechua impérial*. Ces phénomènes phonétiques sont absents des autres variétés du *quechua* :

« Plusieurs éléments semblent s’y répéter : *paya~pay* (*paya* semble devenir *pay* à l’intérieur d’une composition), *mel* (*pismel*, *meldata*), *telme-delme* (où /t/ semble se voiser après une consonne nasale et donc se prononcer [d] comme dans *paycandelme*) et peut-être *can-gane* (dans *pay-gane* on aurait un voisement de <c> après /y/ et dans *pay-can-telme* un écourtement de <can[e] à l’intérieur d’une composition). A noter que ce phénomène phonétique caractériserait aussi la langue générale de l’empire Inca (contrairement aux autres variétés quechuas) et qu’il subsiste aujourd’hui dans le *quechua équatorien* » (Itier 2010a).

Enfin, il est improbable que la langue de Copiapo ait été proche de l’une des langues des Andes centrales :

« ...rien n’évoque les langues centre-andines dans des anthroponymes » (Itier 2010a).

Que pouvons-nous conclure de ces premières analyses ?

En premier lieu, certaines langues peuvent être exclues comme ayant été celle de Copiapo :

- Le *mapudungún*. En effet, un certain nombre de termes excluent d’emblée cette langue. La présence du [s], totalement absent du *mapudungún* au XVI^e siècle (Valdivia 1606), faisait partie de la langue locale à Copiapo. Certains toponymes (*Pismel* et *Chechilguques mus mulo*) et anthroponymes (*Achaimontes* et *Chamisca*) en témoignent. Par ailleurs, les différents éléments de la topographie et de l’anthroponymie de Copiapo ne présentent aucune similitude formelle avec le *mapudungún*.
- Le *chipaya*, le *pukina*, le *ccole*, le *millcayac* et l’*allentiac*. Les toponymes ne présentent aucune parenté formelle avec ces langues.

En second lieu, l'analyse des toponymes de Copiapo semble rendre compte d'une histoire locale empreinte de rapports avec les nations du nord :

- Le toponyme *Copiapó* signifie selon le chroniqueur espagnol López de Velasco « champ de turquoises » :

“...se han descubierto (...) muchas turquesas en un cerro del valle de Copiapo, que en la lengua de indios quiere decir sementerá dellas...” (López de Velasco [1574] 1971:262)¹²².

“Pasado este despoblado se llega al valle de Copiapo, que es el primero de las provincias de Chile, adonde se juntan los caminos que en lengua de indios quiere decir « sementerá de turquesas », porque en un cerro hay tantas que no tienen precios...” (López de Velasco [1574] 1971:264)¹²³.

Copiapó pourrait être un toponyme d'origine *quechua*, si l'on se réfère au vocabulaire du jésuite espagnol Diego de Holguín (1608).

Selon le vocabulaire du jésuite italien Bertonio, ce serait un terme *aymara* signifiant « champ cultivé » (Bertonio 1612).

- Les toponymes ne sont pas d'origine *quechua*, *aymara* ou *likan-antai*¹²⁴ hormis Copayapo et Chañar¹²⁵. L'ethnohistorien chilien Martínez Cereceda constate, dans son analyse des discours produits par les populations du haut-plateau sur les populations des Andes méridionales, que Copiapo serait un terme *aymara* qui évoquerait la capacité productive agricole qu'avait la vallée à cette époque :

“El nombre estaría aquí refiriéndose a una cierta valorización o caracterización del territorio más que a su posición. Si la suposición de que se trata igualmente, de un nombre aymara es correcta, éste pareciera provenir del radical copa, que alude tanto al

¹²² « ...on a découvert (...) beaucoup de turquoises dans une colline de la vallée de Copiapo, qui en langue d'Indiens signifie champ de turquoises... ».

¹²³ « Après ce désert on arrive dans la vallée de Copiapo, qui est la première des provinces du Chili, où se rejoignent les chemins, qui en langue d'Indiens signifie « champ de turquoises », car il y en a tellement dans une colline qu'elles n'ont pas de prix... ».

¹²⁴ Bibar affirme que la langue de Copiapo n'était pas le *likan-antai* ([1558] 1966:27*).

¹²⁵ Copayapo serait probablement d'origine *aymara*, comme l'affirment Itier (2010a) et Martínez Cereceda (1995). Chañar, terme *quechua* selon certains (Carvajal Lazo 1990 ; Guerrero Rojas 2005), serait vraisemblablement un terme originaire d'Atacama ou des régions voisines (Itier 2010a).

color verde como a aquello que adquiere ese color (copachasitha), lo que puede ser extensivo también a “ponerse verde el campo con los sembrados” (copachanocatha, Bertonio 1984 [1612], II: 52). El segundo radical, yapu (tierra arada o que se suele arar, Bertonio ob. Cit. II: 52, 393), pareciera aludir a una determinada forma de percepción de las características o propiedades del lugar, en cuanto a sus colores tanto como sus potenciales agrícolas” (Martínez Cereceda 1995:47)¹²⁶.

Ces caractéristiques sont également évoquées par certaines sources coloniales :

“...este valle tenía mucho maíz y ovejas de la tierra muy gordas” (Molina [1545] 1943:58)¹²⁷.

“...se coge mucho mahiz é hay ganado en abundancia” (Oviedo [1557] 1855:267)¹²⁸.

“...valle muy fértil” (Matienzo [1567] 1967:253)¹²⁹.

- Un certain nombre de phénomènes phonétiques sont caractéristiques de la langue générale du Tawantinsuyu (le quechua impérial), contrairement à d'autres variétés de *quechua*. Ce phénomène subsiste encore dans la variété équatorienne (Itier 2010a).
- Les toponymes sont en majorité composés de deux éléments lexicaux, comme en *quechua* et *aymara* (Itier 2010a).
- Un certain nombre de patronymes sont proches de ceux des groupes de filiation diaguita-calchaqui.

En définitive et étant donné le caractère restreint des termes que nous avons pu recueillir et leur nature, essentiellement onomastique, il nous a été pour l'instant impossible de fournir davantage de réponses en nous basant sur une analyse purement linguistique des termes recueillis. En revanche, les analyses menées nous ont permis d'alimenter nos réflexions sur l'histoire des Indiens de la vallée.

¹²⁶ « Le nom semble faire plutôt référence à une certaine valorisation ou définition d'un territoire qu'à sa position. Si la supposition qu'il s'agit d'un nom aymara est correcte, celle-ci paraîtrait provenir du radical copa, qui fait référence tant à la couleur verte comme à ce qui acquiert cette couleur-ci (copachasitha), ce qui peut également être appliqué à « la terre devenant verte avec les cultures » (copachanocatha, Bertonio 1984 [1612], II: 52). Le second radical, *yapu* (terre travaillée ou qu'on a l'habitude de travailler, Bertonio ob. Cit. [1612], II: 52, 393) semble faire allusion à une forme déterminée de perception des caractéristiques ou propriétés d'un lieu, tant pour ses couleurs comme pour son potentiel agricole ».

¹²⁷ « ...cette vallée avait beaucoup de maïs et de très gros moutons de la terre ».

¹²⁸ « ...on y cueille beaucoup de maïs et il y a du bétail en abondance ».

¹²⁹ « ...vallée très fertile ».

3. Le témoignage des sources coloniales

Selon Bibar, soldat espagnol arrivé au Chili en 1540 durant la seconde vague de colonisation espagnole, des différences de langage pouvaient être constatées dans la région. Ainsi, il affirme que les langues de Copiapo et de Huasco¹³⁰ étaient proches entre elles, mais non avec celles d'Atacama (en l'occurrence le *kunza* ou *likan-antai*) ou d'Elqui, comme nous l'avons cité en début de chapitre (Bibar [1558] 1966:27*, 29*, 32*).

Bibar affirme également que l'un des caciques de la vallée comprenait et parlait le *quechua*, qui n'était pas sa langue mais qui lui servait à communiquer avec les Inkas (Bibar [1558] 1966:21*).

De même, certains missionnaires constatèrent qu'une partie des habitants du Norte Chico maîtrisaient le *quechua* aux XVI^e et XVII^e siècles :

“El clerigo Juan Juffre entiende muy bien la lengua de los naturales de ese rreyno y no solo entiende en ese rreyno mas tambien entiende la lengua del cusco que es neccesario en esta tierra saberla los sacerdotes para dottrinar y confesar los yndios y es tam perito en esta ambas lenguas que es verdad entiende que en toda la provincia de el hombre español no ay quien tam bien las entienda...” (AGI, Gobierno, Chile, 64, n° 10, [1577] 1584)¹³¹.

“Diez días hemos estado en ella [iglesia de San Francisco en Coquimbo] y estaremos otros cinco ; y de las seis de la mañana hasta voca de noche no salíamos de la iglesia, confessando españoles y algunos indios que sabían la lengua general del Pirú” (Valdivia [1593a] 1974)¹³².

“Cuatro doctrinas hay en este obispado, que son las de Coquimbo, donde se habla la lengua del Inga, que llaman la general del Cuzco. La guarpe se platica en cinco doctrinas de la provincia de Cuyo y en la de San Saturnino de esta ciudad. Y en todas las demás la lengua general de Chille...” (Villarroel 1641, in Castillo 2009:55)¹³³.

¹³⁰ Il est intéressant de noter que pour cette vallée nous avons également relevé deux termes présentant le [s] : le toponyme Huasco et le patronyme ou nom propre Sangotay.

¹³¹ « Le religieux Juan Jufre comprend très bien la langue de Indiens de ce royaume et pas seulement, car il comprend également la langue du Cusco que dans cette terre les curés doivent connaître pour évangéliser et confesser les Indiens, et il est si expert dans ces deux langues qu'il est vrai qu'il n'y a pas dans toute la province un seul homme qui ne les comprenne aussi bien... ».

¹³² « Cela fait dix jours que nous nous y trouvons [dans l'église de San François à Coquimbo] et nous y resterons cinq jours de plus ; et de six heures du matin jusqu'à l'arrivée de la nuit nous ne sortons de l'église, pour confesser les Espagnols, et quelques Indiens qui connaissaient la langue générale du Pérou'.

¹³³ « Il y a quatre juridictions catholiques dans cet évêché, qui sont celles de Coquimbo, où l'on parle la langue

De ce dernier témoignage, on constate que la langue générale du Chili (le mapudungún) ne serait pas une langue prédominante à Coquimbo. De plus, à la fin du XVII^e siècle certains Indiens de la vallée de Copiapo faisaient encore leurs déclarations aux autorités dans la langue générale de l'empire Inka car ils ne maîtrisaient pas le castillan malgré un siècle et demi d'occupation espagnole (ANCh, Real Audiencia, vol. 50, s/n^o, [1677] 1684).

Enfin, comme nous l'avons indiqué, le jésuite Luis de Valdivia affirme en 1606 que le *mapudungún* était la langue générale du Royaume du Chili. Nous constatons effectivement que, durant le XVII^e siècle, cette langue, à l'origine absente de Copiapo, commence à se faire une place au sein de la population indigène *encomendada* de la vallée¹³⁴. Nous l'observons grâce à certaines visites qui témoignent de l'arrivée d'Indiens en provenance du sud du Royaume (pour des raisons que nous ignorons), régions où le *mapudungún* était la seule langue autochtone locale. Ces individus portent, puis transmettent pour certains au fil des générations, des patronymes étrangers à Copiapo : *Callaguanqui* (ou *Callaguenqui*) *Guente Naguel* et *Pilum* (ANCh, Capitanía General, vol. 477, n^o 126, 1636), ou bien encore *Normilla* (ANCh, Real Audiencia, vol. 1144, n^o 1, 1618) et *Tanamilla* (ANCh, Real Audiencia, vol. 1763, n^o 1, 1677).

général de l'Inka qu'on appelle la langue générale de Cusco. La huarpe est parlée dans cinq juridictions catholiques de la province de Cuyo, et dans celle de Saint Saturnin de cette ville. Dans toutes les autres la langue générale du Chili... ».

¹³⁴ A Copiapo, la première et unique encomienda d'Indiens originaires de la vallée fut octroyée, comme nous le verrons plus tard, en 1544 par le gouverneur Valdivia au capitaine Bohón. Au XVII^e siècle une autre encomienda fut créée. Elle était composée d'Indiens *yanaconas*, indigènes ayant été déracinés de leurs groupes d'origine et de leurs territoires et implantés ailleurs, composée majoritairement d'Indiens parlant *mapudungún*.

CHAPITRE IX. Que peut-on dire sur la langue des Indiens de Copiapo aux XVII^e-XIX^e siècles

A partir de cette période nous constatons la généralisation de différentes langues à Copiapo, plus à même de répondre à la constitution du système colonial dans son ensemble. C'est ainsi que le *quechua*, puis l'espagnol, et enfin le *mapudungún*, deviennent des langues générales dans toute la région. L'administration utilise ces langues, délaissant celle de Copiapo, probablement parce qu'il y a de moins en moins d'habitants dans la vallée, parce qu'il n'y a pas un autre groupe qui la parle, et en raison du fait que les Indiens de Copiapo sont dans la plupart amenés à habiter et à travailler à longueur d'année dans des espaces où ce sont ces langues-là qui sont employées par la grande majorité des individus. De plus, il semblerait que les missionnaires y soient pour beaucoup dans l'implantation des langues générales.

1. Premières réflexions : langues à Copiapo, fragments de l'histoire locale

Comme cela a été indiqué, l'historiographie traditionnelle se fondant sur les chroniques postule que les Inkas seraient arrivés dans la vallée de Copiapo aux alentours de 1470 (Rowe 1945). Selon nos hypothèses (Cortés Larravide 2013) ainsi que celles de l'archéologue Luis Cornejo (2014), leur arrivée précéderait de nombreuses décennies cette estimation. De ce fait, à l'arrivée des Espagnols en 1536, plus d'un siècle s'était probablement déjà écoulé depuis les premiers contacts entre la langue locale et le *quechua*.

Nous estimons que ce laps de temps aurait été suffisant pour que la langue générale des Inkas ait pu être appréhendée par au moins une partie de la population de la région et plus spécifiquement celle liée au pouvoir politique et économique, d'autant plus que les témoignages coloniaux suggèrent que l'ensemble de ce territoire était pacifié, annexé et

pleinement fonctionnel durant le XVI^e siècle (Betanzos [1551] 1987 ; Molina [1545] 1942 ; Oviedo [1557] 1855 ; Paullo Inka [1540] 1889).

Bien qu'à ce jour la documentation coloniale et les recherches archéologiques ne nous permettent pas de comprendre le rôle de la vallée durant cette période, les conclusions linguistiques d'Itier invitent à se poser certaines questions. Notamment, étant donné que le quechua impérial était une variété de langue employée par l'élite (Itier 2000), la question se pose de savoir si l'influence de la présence Inka sur la langue locale a également eu un effet sur la langue parlée à Copiapo et, dans l'affirmative, dans quelle mesure et pour quelles raisons. La vallée a-t-elle joué un rôle particulier (prépondérant ?) à ce jour qui puisse expliquer cette spécificité au sein de la toponymie locale ? Nous l'ignorons. Pourtant les évidences archéologiques de la période inka vont dans ce sens, puisque la présence de la plateforme rituelle et la fonderie de métal constituent à elles seules des constructions assez exceptionnelles sous ces latitudes (Moyano Vasconcellos 2010).

Par ailleurs, le fait que le *quechua* ait été encore présent dans la vallée à la fin du XVII^e siècle, alors même que ce n'était ni la langue vernaculaire des Indiens de la vallée ni celle des Espagnols, pourrait refléter l'importance de la langue de Cusco au sein de certaines factions locales ou bien l'influence de la présence ancienne des Inkas à Copiapo¹³⁵. En effet, bien que le *mapudungún* soit devenu au fil des ans une langue générale dans l'ensemble du royaume du Chili, le fait que le *quechua* ait été encore employé par certains individus 150 ans après la chute du Tawantinsuyu est porteur de sens. Le rôle joué par cet empire au niveau local reste encore à comprendre et, sur ce plan-là, l'étude de la langue est certainement une des pistes à élargir et à approfondir. Nous pensons que les Espagnols et en particulier les missionnaires, constatant l'importance du *quechua* dans la vallée, l'ont utilisé comme langue véhiculaire et

¹³⁵ Nous pourrions également penser que des *mitmak'una* de langue quechua implantés par les Inkas auraient pu rester dans la vallée après la conquête espagnole, ou bien qu'un groupe d'Inkas soit resté à Copiapo, mais les évidences documentaires ne nous permettent pas d'envisager ces hypothèses.

que de ce fait –comme le *mapudungún* et l'*espagnol*- le *quechua* a pu déplacer au fil des XVI^e et XVII^e siècles la langue locale de Copiapo. D'autre part, tel que le suggère l'historien Téllez Lúgaro, l'aspect symbolique de la langue du Cusco aurait pu éventuellement avoir un rôle non négligeable dans sa persistance dans le temps (Téllez Lúgaro 1994-1995:14). En effet, le *quechua* aurait été d'une part le symbole de la continuité entre le monde préhispanique et la période coloniale, aspect extrêmement important si l'on considère que les ruptures engendrées par la conquête et colonisation ont été présentes à tous les niveaux de la société indienne. D'autre part, pour les Espagnols, le *quechua* leur aurait permis de légitimer leur pouvoir, puisque c'était la langue des occupants, tel que l'indique Téllez Lúgaro.

En ce qui concerne le *mapudungún*, langue qui était parlée entre la vallée de Choapa et l'anse de Reloncavi à l'arrivée des Espagnols, l'existence d'une telle influence résulte du contexte historique du Royaume du Chili à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle. En effet, le jésuite Luis de Valdivia affirme en 1606 que le *mapudungún* était la langue générale de l'ensemble du Royaume, affirmation qui a été le support de constructions théoriques qui ont considéré que le *mapudungún* était déjà à l'époque du contact la langue vernaculaire des populations locales de Copiapo. Or en réalité, le jésuite avait seulement affirmé qu'il existait une langue générale dans le royaume vers le début du XVII^e siècle, situation n'excluant pas pour autant l'éventualité de la présence d'autres langues au Chili. C'est d'ailleurs lui-même qui avait affirmé quelques années auparavant que dans le Royaume du Chili cohabitaient plusieurs langues :

“Mientras el Padre Rector andava ocupado en asentar las cosas de nuestra casa y dar a conocer a la ciudad con obras y sanctas palabras a la Compañía, nosotros, descuidados de todo eso, nos dimos a la lengua, la qual comenzamos de propósito un día después de Pascua de Resurrección (...) Ay aquí unos indios de gran compasión, que son los guarpes: éstos son indios de la sierra, los más dellos infieles; comenzado he aprender su

lengua que me parece fácil, aunque la e dejado hasta enterarme más en la lengua general...” (Valdivia [1593b] 1974)¹³⁶.

“Los guarpes es la gente más miserable y desamparada que yo he visto en mi vida; que me tenían quebrado el corazón, y así determiné de proseguir lo que comencé con ocasión de cinco in fieles que deseavan ser christianos; comencé con un intérprete y hice brevemente la gramática, cathecismo y confesionario, y téngolo ya corregido, y los cinco infieles instruidos, y esto me a animado a ir aprendiendo poco a poco esta lengua, que en ella hasta agora no se había oído Christo nuestro Señor ni cosa del evangelio. Espero en el Señor se servirá deste trabajo. El Padre Aguilera [Hernando] se anima tanto que a mí me pega fervor, comiença a prender otra lengua diferente de la que yo aprendo, porque con estas tres lenguas que son las más generales, se corre toda esta tierra” (Valdivia [1593c] 1974)¹³⁷.

On pourrait penser que le jésuite, qui venait d’arriver au Chili lorsqu’il écrivit ces lettres, ne connaissait pas encore la réalité locale, et que par la suite, au moment de rédiger sa grammaire en mapudungún, ses affirmations sur la présence d’une seule langue au sein du Royaume refléteraient de manière plus précise la situation réelle des langues parlées par la population autochtone. Or, en 1622 il affirme :

“Digo, que la mayor parte de mi vida he gaftado en la couerfion y pacificacion del dicho Reyno [de Chile], adõde fuy embiado por mis fuperiores veinte y nueue años ha, y aprendi y exercitè las lenguas que alli corren, y hize Arte...” (AGI, Gobierno, Chile, 65, s/n^o)¹³⁸.

La généralisation d’une langue unique dans le Royaume du Chili entre la fin du XVI^e siècle et le début du XVII^e siècle est due d’une part au transfert massif d’Indiens mapudungophones capturés dans les guerres d’Arauco (les dénommées *Beliches*) et implantés au nord du

¹³⁶ « Tandis que le Père Recteur était occupé à organiser tout ce qui concernait notre maison, et faire la promotion de la Compagnie dans la ville à travers des œuvres et des mots saints, nous, détachés de tout cela, avons commencé à apprendre la langue un jour après Pâques de Résurrection (...) Il y a ici des Indiens pour lesquels on a une telle compassion, qui sont les Huarpes ; ces Indiens sont de la *sierra*, la plupart sont infidèles ; j’ai commencé à parler leur langue qui me paraît facile, même si je l’ai laissé de côté pour mieux apprendre la langue générale... ».

¹³⁷ « Les Huarpes sont les personnes les plus misérables et dépourvues que j’ai vue dans ma vie ; ils m’avaient brisé le cœur et c’est ainsi que j’ai décidé de continuer avec ce que j’avais commencé avec cinq infidèles qui souhaitaient être convertis ; j’ai commencé avec un interprète et j’ai rédigé brièvement une grammaire, un catéchisme et un guide de confession qui sont déjà corrigés, et les cinq infidèles sont déjà instruits, et ceci m’a donné envie de commencer à apprendre progressivement cette langue, car la parole de Christ Notre Seigneur n’a pas encore été donnée dans cette langue. J’espère que le Seigneur pourra se servir de ce travail. Le Père Aguilera [Hernando] est tellement enthousiaste que je fais comme lui, il commence à apprendre une autre langue différente de celle que j’apprends, car avec ces trois langues qui sont les plus générales, on peut travailler dans toute cette terre.

¹³⁸ « Je dis que j’ai consacré une bonne partie de ma vie à convertir et pacifier le dit Royaume [du Chili], où j’ai été envoyé par mes supérieurs il y a déjà vingt-neuf ans, où j’ai appris et exercé les langues qui y sont parlées, et j’ai rédigé des Manuels... ».

royaume, d'autre part au transfert forcé de populations du Chili central vers le nord du royaume afin de pallier la baisse démographique des populations locales, support essentiel de l'économie coloniale. L'affirmation de 1606 découle du constat que le *mapudungún* était utilisé au sein d'un grand nombre d'Indiens du Royaume et était de ce fait devenu omniprésent du nord au sud de ce territoire. D'ailleurs, nous pouvons constater cette arrivée massive d'Indiens du centre et du sud du Royaume à travers les différentes visites effectuées par les autorités coloniales à Copiapo. Celles-ci attestent d'une présence croissante de patronymes *mapudungunes* à partir du XVII^e siècle et malgré la généralisation de cette langue, durant tout ce siècle un certain nombre de patronymes et toponymes indigènes de la vallée possédaient encore le son [s]. De plus, de nouveaux toponymes et patronymes amérindiens non *mapudungunes* ou *quechuas* apparaissent dans les sources. Ce fait vient renforcer nos impressions : la langue vernaculaire des Indiens de Copiapo au XVI^e siècle n'était pas le *mapudungún*. La présence de cette dernière au début du XVII^e répond en réalité à l'histoire du Royaume ; cela ne doit en aucun cas voiler l'existence d'une ou de plusieurs autres langues à Copiapo (ni dans le reste du Royaume du Chili d'ailleurs).

Ces premiers résultats nous permettent également de nous pencher sur la présence du *kakán* à Copiapo, laquelle ressortirait des données archéologiques et linguistiques exposées dès la fin du XIX^e siècle par von Tshudi ([1869] 1971), Latcham (1937, 1926), Schuller (1908) et Cornely (1946). Nos analyses plaident partiellement en faveur d'une telle thèse. En effet, certains chefs locaux auraient eu des noms proches de ceux de la région diaguita-calchaqui, certains de langue *kakán*, d'autres de langue *capayán*. Le dominicain espagnol Reginaldo de Lizárraga, dont le témoignage se réfère à 1580 lorsqu'il arriva au Chili avec le gouverneur García Hurtado de Mendoza, dit :

“Nunca tuvo muchos indios [el valle de Copiapó]; agora tiene menos; fueron bellicosos y lo son, por ser casi parientes de los de Calchaquí, mas como se han apocado, también sus fuerzas; los pocos, poco pueden...” (Lizárraga [1605] 1986:436)¹³⁹.

Les Indiens de la vallée sont perçus par ce religieux, fin connaisseur du centre-sud chilien et donc des populations de langue *mapudungún*, comme apparentés à des populations du versant oriental des Andes et non ethniquement proches de ceux du centre et du sud du Royaume. Nous savons que les Indiens considérés en 1605 comme des Calchaquies formaient des groupes divers, avec chacun une identité propre, et possédaient une langue en commun, le *kakán*, terme générique faisant référence à une multitude de dialectes. Est-ce que la langue de Copiapo aurait été proche du *kakán* ? Est-ce que lorsqu’en 1562 Quiroga déclare, en faisant référence aux différents groupes qui attaquèrent et détruisirent la capitale du Royaume, Santiago del Nuevo Extremo, le 11 septembre 1541, ne manifeste-t-il pas la même perception que le dominicain en se référant aux Indiens de Copiapo, en associant culturellement les populations nord-centrales chiliennes aux Diaguitas-Calchaquies ? :

“...á pocos días quel dicho Gobernador salió desta ciudad, se tuvo en ella nueva una tarde antes de la guazábara cómo toda la gente de guerra desta provincia y mucha parte de los indios diaguitas, à quien ellos habían enviado a llamar para les ayudar para destruir esta ciudad, venían sobre ella, por lo cual se puso gran recaudo en las guardias della é todos se pusieron à punto de guerra...” (Azoca [1562] 1897)¹⁴⁰.

Bibar avait également décelé des pratiques et manifestations culturelles communes dans cette région méridionale du Royaume. A ce titre, et considérant ce que les archéologues postulent, savoir que les Indiens de Copiapo présenteraient à leurs origines une filiation transandine, notamment avec la culture La Aguada (Iribarren Charlin 1957, 1969 ; Castillo et al. 1996-

¹³⁹ « [La vallée de Copiapo] n’a jamais eu beaucoup d’Indiens ; maintenant il y en a moins ; ils ont été belliqueux et ils le sont encore, pour être de proches parents de ceux de Calchaquí, mais comme il y en a de moins en moins, leurs forces se sont amoindries, le peu d’Indiens qui reste ne peut pas faire grande chose... ».

¹⁴⁰ « ...peu de jours après que le gouverneur soit parti de cette ville, nous avons appris la veille de l’attaque comment tous les guerriers de cette province, et un grand nombre des Indiens diaguitas, à qui ceux-là avaient demandé de venir les aider pour détruire cette ville, sont venus ici, raison pour laquelle nous avons organisé la surveillance et nous nous sommes tous mis en ordre de bataille... ».

1997), également à la base des groupes diaguitas-calchaquies, il ne serait pas étonnant que leurs langues aient été proches.

2. Les derniers rémanents de la langue locale à travers la toponymie et la patronymie ?

Nous ne sommes pas en mesure de savoir comment évolua la langue de Copiapo durant la période coloniale. Le fait que le lignage des chefs secondaires (*mandones*, apparus tardivement au XVIII^e siècle) possède un patronyme *mapudungún* (Normilla) présent dans la vallée dès le début du XVII^e siècle (ANCh, Real Audiencia, vol. 1144, pieza 1a) nous mène à nous poser quelques questions :

- Des populations venues du sud auraient pu de différentes manières influencer sur la langue locale au point d'accélérer sa disparition ?
- Dans quelle mesure les autorités coloniales ont pu promouvoir l'utilisation du *mapudungún* à Copiapo ?
- Les Indiens de Copiapo étaient-ils en mesure de préserver leur langue dans le contexte colonial, notamment lorsque des populations de langue différentes étaient transférées dans la vallée ou lorsque des Indiens de la vallée étaient amenés à s'installer durant des années dans d'autres régions du Norte Chico où le *mapudungún* s'était imposé en tant que langue générale ?

Nous manquons malheureusement d'éléments pour répondre, au moins partiellement à ces questions. Cependant, nous constatons que parmi les patronymes des XVII^e-XIX^e siècles, le *mapudungún* n'est pas majoritaire. Les patronymes espagnols se généralisent, tout comme ceux issus des langues des Andes méridionales. D'autre part, nous voyons apparaître au cours

de ces siècles des toponymes indigènes qui ne possèdent aucune filiation avec la langue générale du Royaume et même, aucun d’entre eux ne semble appartenir à cette langue-ci.

Tableau 4
LES TOPONYMES DE COPIAPO, XVII^e-XVIII^e SIECLES

Montagnes	Vallées - Lieux	Villages
<ul style="list-style-type: none"> - Cola - Paibobo - Pominto - Tequiaguay, Teguay o Queguai, Queguay - Teynahuco, Teynchuco, Teynachuco, Torynasuyo, Toynacupe 	<ul style="list-style-type: none"> - Camasquil - Cola (source d'eau) - Copayapo - Mole, Molle, Moles - Manflas - Chancoquin - Nantoco, Antoco - Paiguane - Chamonate 	<ul style="list-style-type: none"> - Copiapo - Painague - Choliquin - Chamonate

De ce fait, les évidences linguistiques nous mènent à envisager qu’il y a de fortes chances que, malgré le fait qu’il y ait eu des Indiens du sud vivant parmi ceux de Copiapo, les Indiens sont restés imperméables au *mapudungún*. D’autre part, étant donné que le quechua est encore utilisé par certains Indiens dans la vallée, il y a de fortes chances que cette dernière se soit imposée au sein de la population locale.

Tableau 5

LES PATRONYMES DE COPIAPO, XVII^e-XVIII^e SIECLES

Filiation Andes Méridionales		Filiation Mapudungún	Filiation Indéterminée	Filiation Espagnole
- Agsango	- Lisque, Lisqui	- Anbal, Ambel	- Alrengo	- Aransibia
- Alcoto, Alcota	- Malco	- Callaguanqui,	- Barcay	- Armendariz
- Alquinta	- Mayco	Callaguenqui,	- Beraguas	- Arroz, Arros
- Alliruna	- Pilum	Callaguanque	- Berenguela,	- Barriga
- Arlingo	- Pulu	- Curigueno	Berenjuela	- Becerro, Beserro
- Atacama	- Quilaqui	- Challen	- Cailo	- Benturoso
- Barcay	- Quirquincho	- Guente Naguel	- Cutans, Cutanz	- Bravo
- Bilca, Vilca	- Quisqui	- Manquere	- Chinsi, Chimsi	- Cangrejo
- Caspichi	- Quito	- Normilla	- Chiripi	- Corral
- Cocha	- Sagacmai,	- Peuco	- Chucaiche,	- Cortés
- Cuchupi	Sagacmay, Sagmai,		Chucaichi	- Dorador
- Cupi	Saxmay, Saxmai,		- Guachaguri	- Elguea
- Chacana	Sadmay, Salmay,		- Hanes	- Flores
- Chango	Sacmay		- Hillo	- Galleguillos
- Chillimaco,	- Samalca		- Laquintin	- Garrote
Chillimacu,	- Sapacay, Sapacai		- Misito	- Gonzalez
Chilimaco,	- Sayunba, Sauimba,		- Molongo	- Graniso
Chilmaco	Sayumba, Zaiumba		- Orber, Horbe	- Guia
- Chinga	- Sulanqui		- Panfilo, Pantilo	- Largo
- Chispe,	- Tablinga		- Pitozo, Pitoro	- Lobo
Chuspe	- Tacuya, Tacuia,		- Puscalu, Pucalu	- Masamorra
- Chungulo	Taquia, Taqui,		- Querpantal	- Monilla
- Chutu	Tauia, Taquias		- Rafas	- Monroi
- Ganamay	- Talonai		- Seriche	- Montesinos
- Gancanas,	- Tamango,		- Tabalocoa	- Morales, Morel,
Guancanas,	Tamiango		- Tilo	Morela
Yancanas	- Tavari, Tabani		- Toñe, Tone, Toni	- Nuñes
- Guancara	- Tavilo, Tavillo		- Totoral	- Opaso
- Guatima	- Tuicala		- Tuquete, Luquete	- Ortis
- Juri	- Yanacona		- Zavala (Saguala?)	- Patto, Pato
- Liquitay	- Yanamay, Ianamui,			- Pereira, Pereyra
	Yanamui			- Perez
	- Ynga			- Pinto
				- Quinto
				- Quntana
				- Riberos
				- Rios
				- Rojas
				- Rraja
				- Rrequeson
				- Sillero, Sillera
				- Soto
				- Tapia
				- Tilo
				- Toro
				- Zanches

QUATRIEME PARTIE. Le caciquat.

Les premières références aux caciques de Copiapo apparaissent dès 1545 dans les lettres que Pedro de Valdivia envoya d'une part à l'Empereur Carlos V et d'autre part à Hernando Pizarro, toutes deux écrites le 4 septembre 1545 :

“...tomados algunos destes indios y atormentados, dijeron que su cacique, que era el principal señor del valle del Canconagua, que los del Adelantado llamaron Chili, tenia nueva dello de los caciques de Copoyapo y ellos de los de Atacama...” (Valdivia [1545a] 1978:29)¹⁴¹.

“Entre los fieros que nos hacían algunos indios que no querían servirnos, nos decían que nos habían de matar a todos, como el hijo de Armero había hecho al Apomacho en Pachacama; y que por esto todos [los] cristianos se habían huido de los Charca[s] y de Porco y de toda la tierra; y atormentados ciertos sobr'ello, dijeron que los caciques de Copayapo se lo habían enviado a decir a Michimalongo, y qu'ellos lo supieron de mensajeros que les envió el de Atacama...” (Valdivia [1545b] 1978:55-56)¹⁴².

A travers la description d'un état de guerre constant¹⁴³ nous apprenons que des territoires distants d'environ un millier de kilomètres étaient coordonnés pour s'opposer à la présence colonisatrice de Valdivia. La même année de 1545 fut publié un autre témoignage sur la chefferie de Copiapo et portant sur l'expédition d'Almagro qui avait eu lieu en 1536 :

“...los prendió y, en conclusión hizo quemar más de treinta señores, vivos, atados cada uno de un palo...” (Molina [1545] 1943:58)¹⁴⁴.

C'est ainsi que la légende noire du passage de l'*Adelantado* au Chili prend forme sous la plume du dominicain Cristóbal de Molina dit l'« *Almagrista* » et que Valdivia paiera de sa vie, car tel qu'il l'affirme en évoquant son prédécesseur :

¹⁴¹ « ...ayant attrapé certains de ces Indiens, et torturés, ils dirent que leur cacique, quiu était le plus important de la vallée d'Aconcagua, que ceux de l'*Adelantado* appellèrent Chili, avait eu connaissance de cela des caciques de Copoyapo, et ceux-là de ceux d'Atacama... ».

¹⁴² « Et parmi les menaces que certains Indiens qui ne voulaient pas nous servir ils nous faisaient, ils nous disaient qu'ils nous tueraient tous, comme le fils d'Almagro l'avait fait à l'Apomacho à Pachacama ; et que pour cette raison tous les chrétiens avaient fuit Charcas et Porco et tout le territoire ; et certains d'entre eux ayant été torturés, nous dirent que les caciques de Copayapo l'avaient envoyé dire à Michimalonko, et qu'eux ils l'apprirent à travers de messagers envoyés par celui d'Atacama ».

¹⁴³ Santiago et La Serena avaient été déruites un an auparavant par une immense confédération ayant réuni l'ensemble des forces militaires autochtones des territoires compris entre le fleuve Copiapo et la province des Promaucaes, au sud de Santiago.

¹⁴⁴ « ...il [Almagro] les attrapa et, pour terminer il a brûlé plus de trente caciques, vivants, chacun attaché à un poteau... ».

“...*el fructo que hizo fue poner doblado ánimo a estos indios...*” (Valdivia [1545a] 1978:27)¹⁴⁵.

C'est ainsi que l'histoire du caciquat à Copiapo est depuis le contact directement liée à l'histoire d'une confrontation et d'un traumatisme profond. Pourtant, malgré cela, l'institution du caciquat a été celle qui permit aux groupes ethniques des Amériques de basculer vers le monde colonial en gardant une certaine cohérence vis-à-vis des formes politiques préhispaniques. Ce fut à travers cette institution, plus qu'à travers toute autre forme sociale, que les populations autochtones réussirent malgré tout, à dépasser le choc du contact.

C'est pour cela qu'il convient de présenter ce que nous disent les documents sur le caciquat, car il est important de nous interroger sur les spécificités de celui-ci à Copiapo, car son étude va non seulement nous aider à comprendre l'histoire du groupe durant la période coloniale, mais il nous permettra également de comprendre un peu plus clairement les temps préhispaniques.

CHAPITRE X. La pacification du Norte Chico, 1536-1554 : le démantèlement des anciennes structures politiques régionales

Nous avons souligné que durant la période Inka, il existait probablement au Chili trois provinces Inkas : Copayapo, Chili et Picones. Les sources qui portent sur la phase de conquête espagnole de la région suggèrent que les populations de ces provinces avaient réussi à mettre en place des confédérations réunissant parfois l'ensemble des forces militaires

¹⁴⁵ « ...et les fruits récoltés ont été ceux de redoubler la résistance de ces Indiens... ».

1. L'entrée d'Almagro, 1536-1537

Lorsqu'Almagro arriva dans la vallée de Copiapo, les autorités locales avaient décidé de l'accueillir pacifiquement suite à la demande de ce qu'il restait de l'autorité inka dans ces latitudes :

“...vido quel dicho dicho Pablo [Inka] hizo la dicha jornada [descubrimiento de Chile] é fué debaxo de la mano del dicho Adelantado don Diego de Almagro, y el dicho Pablo ántes que llegase á la provincia de Copayapo envió dos yndios suijs delante para que saliesen de paz á los cristianos, é ansi los indios del dicho pueblo lo hicieron, lo qual, si no se hiciera, no dexaran de verse en mucho trabaxo...” (Alvarado [1540] 1889:38)¹⁴⁶.

Les Indiens accueillirent donc les expéditionnaires avec de la nourriture, ces derniers restant dans la vallée environ trente jours :

“...los naturales de este valle lo recibieron muy bien y le dieron de lo que tenían, y se reformó porque este valle tenía mucho maíz y ovejas de la tierra muy gordas...” (Molina [1545] 1943:57-58)¹⁴⁷.

Pourtant, quelques semaines plus tard, lorsque l'Adelantado fut reçu à Coquimbo par Anién, l'autorité inka de la province de Copayapo, il décida de capturer l'ensemble des autorités ethniques de la région, afin de les exécuter, environ une trentaine. Hormis le témoignage de Molina ([1545] 1943:58), d'autres sources font également allusion à ces évènements :

“...fueron quemados luego todos, que eran treinta, y seis; perdonando el adelantado a solo uno por intercesion de Paulo Inga, que dijo ser un indio mui noble, y estraordinariamente afecto a los españoles a los cuales servia y regalaba con todo su caudal y diligencia...” (Lovera [1595] 1865:31-32)¹⁴⁸.

“...hiço prenderlos é proçessose contra ellos, é fueron quemados treynta de los más prinçipales, juntamente con los señores que fueron en la muerte de los chripstianos...” (Oviedo [1557] 1885:268)¹⁴⁹.

¹⁴⁶ « ...il certifie que le dit Pablo [Inka] participa à la dite expédition [du Chili] et il le fit sous les ordres du dit Adelantado don Diego de Almagro, et le dit Pablo anavant qu'il arrivât à la province de Copayapo envoya deux Indiens à lui à l'avant pour qu'ils sortent pacifiquement [les Indiens de Copiapo] à l'arrivée des chrétiens, et c'est ainsi que les Indiens du dit village l'ont fait, sans quoi, ils [les Espagnols] auraient été en grande difficulté... ».

¹⁴⁷ « ...les Naturels de cette vallée le reçurent très bien et lui donnèrent ce qu'ils avaient, et il récupéra ses forces, car cette vallée possédait beaucoup de maïs et des moutons de la terre très gros... ».

¹⁴⁸ « ...ensuite ils furent tous brûlés, qu'ils étaient trente-six, l'Adelantado n'épargnant la vie qu'à un seul, après l'intervention de Paulo Inka, qui dit que l'Indien en question était très noble, et étant

¹⁴⁹ « ...il ordonna de les capturer et les fit juger, et trente chefs des plus importants furent brûlés, ainsi que les

“...pasaron hasta llegar al valle de Copeyapo y al del Guasco y Coquimbo, donde hizo el dicho don Diego castigo de ciertos indios de guerra que habían muerto ciertos españoles...” (Encinas [1540] 1895:208)¹⁵⁰.

Oviedo indique parallèlement que durant tout leur voyage à travers le Chili, les expéditionnaires ne reçurent aucune aide des populations autochtones, mise à part celle venant des Indiens de la haute vallée de Copiapo (Oviedo [1557] 1885:267-269), obtenue suite à la demande de Paullo Inka (Alvarado [1540] 1889:38). Molina quant à lui affirme que l’entrée d’Almagro à Copiapo, puis son chemin jusqu’à Coquimbo fut relativement tranquille :

“...llegó al primer valle de Copiapó, y los naturales de este valle lo recibieron muy bien y le dieron de lo que tenían, y se reformó porque este valle tenía mucho maíz y ovejas de la tierra muy gordas; y reformado pasó adelante a otro segundo valle que se llama Guasco, y así mismo halló todo refrigerio y lo mismo en el tercer valle, que es el que se llama de Guaguinago, que está poblado de cristianos ahora...” (Molina [1545] 1943:57-58)¹⁵¹.

Nous ignorons si ces témoignages reflètent fidèlement les événements mais nous avons des raisons de penser que non. En effet, de son côté Paullo Inka devait prouver à travers sa déclaration de *Méritos y Servicios* qu’il avait eu un rôle majeur dans le succès de la colonisation espagnole et de ce fait, que c’était grâce à son intervention qu’Almagro n’était pas tombé sur une embuscade. De son côté, Molina écrivit un pamphlet anti-Almagro. Contredisant toutes les sources, qui coïncident à affirmer que le voyage entre Copiapo et Coquimbo fut difficile car les vivres avaient été cachés, Molina affirme le contraire, dans le but de convaincre les autorités qu’Almagro n’avait aucune raison d’avoir tué autant de personnes durant son voyage.

C’est ainsi que Lovera raconte que :

seigneurs qui furent à l’origine de l’assassinat des chrétiens... ».

¹⁵⁰ « ...ils traversèrent jusqu’à arriver à la vallée de Copeyapo et à celle de Guasco et Coquimbo, où le dit Diego punit certains Indiens de guerre qui avaient tué certains Espagnols... ».

¹⁵¹ « ...il arriva à la première vallée de Copiapo, et les Naturels de cette vallée le reçurent très bien et lui donnèrent ce qu’ils avaient, et il récupéra car cette vallée avait beaucoup de maïs et des moutons de la terre très gros, et récupéré il continua jusqu’à une autre vallée qui s’appelle Guasco, et de la même manière il y trouva de la nourriture et dans la troisième vallée également, qui est celle qui s’appelle Guaguinago, qui à présent est peuplée de chrétiens... ».

“...habló el indio Paulo Inga, al adelantado previniéndole para el peligro, que después de este se temia: porque a la bajada de la cierra está el valle de Copiapó, tierra mui poblada de indios belicosos, los cuales estarian ya informados de su venida, y puestos XXX. para cojerlos a la bajada en algunos pasos ásperos y estrechos. Por lo cual era su parecer que su señoria sin detenerse un punto, pasase con algunos de los suyos la llanada, respecto de ser el dia tan desabrido, que los bárbaros estarian descuidados, y sin jénero de sospecha, de que los españoles bajarían en tan récio tiempo; y con esto tendrían el paso llano, y cojerían a los bárbaros de sobresalto. Apénas habia acabado de hablar Paulo Inga, cuando el adelantado consultó el caso con los principales del ejército: y resolviéndose todos en que se siguiese el parecer de Paulo, se partió luego el adelantado con cincuenta hombres de a caballo apercebido para pelear, si fuese necesario (...). Fué tanta la diligencia con que el adelantado y el escuadron fueron caminando, que a poca XXX. por el gran valle de Copiapó: donde halló a los indios a medio armar, y juntándose a toda prisa, para salir al paso de los cristianos; cuya llegada a tal coyuntura fué de tanta eficácia, que con ganarles XXX. se interrumpieron los intentos...” (Lovera [1595] 1865:29-30)¹⁵².

Ce témoignage prétend que les groupes de la haute-vallée s'étaient préparés pour attaquer Almagro, et qu'ils furent empêchés de la faire car l'Adelantado les prit de court. Par la suite, certains témoignages évoquent qu'Almagro ne fut plus importuné par cette communauté, alors que toutes les autres manifestèrent à divers degrés leur vellétés envers les chrétiens. Cela est à relier avec un fait survenu dès l'arrivée d'Almagro dans la vallée de Copiapo. Les sources indiquent qu'un jeune chef nommé Montriri vint lui demander d'intervenir et de l'aider à récupérer sa place de cacique, qu'un des ses oncles la lui avait usurpée :

“Llegados al valle, se acabaron de esforçar: era el señor un mancebo, que por muerte de su padre quedó encomendado con la Governación de la tierra un principal su pariente, el cual no solamente le usurpó el Señorío, pero procuraba de matarle: y aviendole escondido los mas fieles vassallos, en entrando los Castellanos en el valle, salió a pedirlos favor contra el tirano. Don Diego de Almagro quiso informarle del caso, y

¹⁵² « ...l'Indien Paulo Inka parla à l'Adelantado en le prévenant du danger, qu'il craignait pour la suite : car à la descente de la montagne se trouve la vallée de Copiapo, terre très peuplée d'Indiens belliqueux, lesquels seront déjà au courant de son arrivée, et organisés XXX pour les prendre dans quelques passages difficiles et étroits. De ce fait, il était de l'avis que son seigneur, sans plus attendre, devrait aller avec certains des siens la plaine, pour être la journée si moche, que les barbares seront négligeants, et sans la moindre méfiance, et les Espagnols descendront avec ce temps si mauvais ; et ainsi ils auront le passage contrôlé et prendront les barbares par surprise. Dès que Paulo Inka termina de parler, l'Adelantado consulta le cas avec les principaux chefs de son armée : et il fut décidé qu'on suive les recommandations de Paulo ; l'Adelantado partit devant avec cinquante hommes à cheval préparés pour la bataille, au cas où cela serait nécessaire (...). La rapidité avec laquelle l'Adelantado et l'escuadron fut telle que sous peu XXX à travers la grande vallée de Copiapo : où il trouva les Indiens à moitié armés, en se rassemblant rapidement pour empêcher l'entrée des chrétiens ; dont l'arrivée fut tellement efficace et coordonnée, que les battant XXX ils ont cessé leurs tentatives... ».

hallando ser verdadera relación le ayudó para que cobrasse su estado” (Herrera 1615:287-288)¹⁵³.

“...é se partió con su exército para Chile, dexando paçíficos los valles de Copayapo, é por señor dellos á un indio que se diçe Montriri, legitimo subçessor heredero de aquel estado, y por su vassallo de Sus Magestades: el qual fué resçebido de sus naturales” (Oviedo [1557] 1885:269)¹⁵⁴.

Ainsi, Almagro modifia à différents niveaux le pouvoir en place. En effet, plusieurs autorités ethniques de la vallée furent exécutées par lui, notamment l'oncle de Montriri et un autre cacique important de la basse-vallée. De plus, il est probable que d'autres chefs secondaires furent brûlés à Coquimbo puisqu'au total Almagro exécuta une trentaine. Aussi, un cacique de Copiapo mourut à cause de tortures infligées par Almagro quelques jours plus tôt, lorsque celui-ci cherchait à connaître le sort des trois Espagnols partis avant lui. D'autre part, il participa à la nomination d'un chef ethnique qui lui permit par la suite d'avoir un groupe alliée au sein de la vallée de Copiapo.

2. La conquête et pacification de Copiapo, 1540-1554

Durant cette deuxième période les chefs de Copiapo organisèrent une âpre résistance envers les Espagnols. Elle a probablement ébranlé, bien plus que le passage d'Almagro, les fondements mêmes de la chefferie car contrairement à Almagro, qui repartit rapidement au Pérou, Valdivia et les siens, notamment Francisco de Aguirre, allaient les subjuguier définitivement.

La période de conquête et pacification de Copiapo peut être divisée en deux phases.

¹⁵³ « Arrivés dans la vallée, les efforts se terminèrent : le seigneur était un jeune, et à la mort de son père le gouvernement du territoire fut confié à un chef parent à lui, qui non seulement lui vola la Chefferie mais aussi, essayait de le tuer : et lui ayant caché ses plus fidèles vassaux, et les Castellans entrant dans la vallée, il sortit demander leur aide contre le tyran. Don Diego de Almagro voulut prendre des renseignements sur le cas, et ses déclarations s'avérant vraies, il l'aida à récupérer son état ».

¹⁵⁴ « ...et il s'en alla avec son armée au Chili, en laissant pacifiques les vallées de Copayapo, et comme seigneur d'eux un Indiens qu'on dénomme Montriri, légitime successeur de cet état-là, et comme vassal de Vos Majestés : lequel fut accepté par des Naturels ».

La première, de 1540 à 1551, fut une phase ponctuée de succès pour les chefs de la vallée, car ils devinrent les leaders de la résistance au Chili, Copiapo devenant par la même occasion la région la plus meurtrière des Amériques pour les Espagnols. C'est ainsi qu'ils décimèrent plusieurs divisions espagnoles qui passaient à travers la vallée ou le long de la côte :

“los naturales del dicho valle habían muerto en él al capitán Juan Bohón é à otros treinta é siete soldados, los cuerpos de los cuales halló tendidos en el campo y los naturales del dicho valle alzados y rebelados (...) demás de haber muerto al dicho capitán Juan Bohon, habían muerto sus soldados todos é otros veinte é tantos españoles que venían con el capitán Diego Maldonado...” (Villagrán [1562] 1897:13, 14)¹⁵⁵.

Mais les faits d'armes les plus remarquables furent en premier lieu leur probable participation dans la destruction de la ville de Santiago le 11 septembre 1541, tel que nous l'avons indiqué dans Troisième Partie, car Quiroga affirme que les populations du Chili central firent appel à des Indiens « diaguitas » pour réussir à faire tomber la capitale du Royaume. L'autre grand succès militaire des Indiens de Copiapo fut la destruction de la ville de La Serena début janvier 1549, où tous les habitants furent tués (hormis les enfants qui furent gardés en vie) et l'ensemble des Espagnols de ce qui fut autrefois la province Inka de Copayapo expulsés :

“juntamente con los indios del Guasco había habido confederación y liga en todos los valles para hacer la muerte de los españoles que había hallado en el dicho valle de Copiapó, y despues de los haber muerto se habían juntado y venido à la ciudad de la Serena, quemandola, donde mataron todos los españoles y vecinos della...” (Villagrán [1562] 1897:14)¹⁵⁶.

La deuxième période, bien plus courte (1551-1554) devint quant à elle celle qui permit aux colons de prendre l'avantage militaire définitif sur les populations de la vallée, en démantelant définitivement l'ensemble des forces militaires du Norte Chico, détruisant par la même occasion la confédération avait réussi à mettre en échec les avancées espagnoles et par la

¹⁵⁵ « les Indiens de la dite vallée y avaient tué le capitaine Juan Bohón ainsi que trente-sept autres soldats ; j'ai trouvé leurs corps abandonnés sur le champ de bataille et les Indiens de la dite vallée en rebellion (...) en plus d'avoir tué le dit capitaine Juan Bohón, ils avaient tué tous ses soldats ainsi que plus de vingt Espagnols qui venaient avec le capitaine Diego de Maldonado... ».

¹⁵⁶ « avec les Indiens de Huasco ils avaient formé une confédération et ligue dans toutes les vallées afin de tuer les Espagnols que j'avais trouvé dans la dite vallée de Copiapo, et après les avoir tué ils se sont rassemblés et sont venus à la ville de La Serena, la brûlant, où ils ont tué tous les Espagnols et habitants de la ville... ».

même occasion, permettant aux colons de commencer le processus de colonisation du Royaume :

« Francisco de Aguirre (...) salió desta ciudad de Santiago por mandado de dicho Gobernador para castigar los dichos valles é poblar la dicha ciudad de la serena con cierta gente que llevó consigo (...) dicho capitán Francisco de Aguirre los ha conquistado é castigado los indios del valle de Copiapó é Conto y del Guasco y otros valles y ha poblado la cibdad de la Serena, como buen capitán y como valeroso hombre, hasta que los dichos naturales de los dichos valles sirven à los cristianos en quien están encomendados y están de paz, como los indios que sirven en la cibdad de Méjico, é sacan oro para sus amos en pena de sus traiciones é maldades que han hecho, porque no tienen otra cosa ninguna que dar à sus amos mas de sacar oro para sustentar los cristianos la tierra é cibdad donde están poblados, é si no se sacase, sabe este testigo que no se podrían sustentar » (Aguirre [1552] 1896:78)¹⁵⁷.

L'intervention de Francisco de Aguirre eut comme conséquences la rupture des liens politiques qui s'étaient manifestés durant ces quinze années de conquête militaire espagnole. Nous verrons que le caciquat colonial gardera durant quelques décennies ses structures préhispaniques. Toutefois, elles se désaggrègeront à mesure que la colonisation espagnole occupa les différents espaces de la vallée.

¹⁵⁷ « Francisco de Aguirre (...) est sorti de cette ville de Santiago par ordre du dit Gouverneur pour châtier les dites vallées et peupler la dite ville de La Serena avec certaines personnes qu'il prit avec lui (...) le dit capitaine Francisco de Aguirre a conquis et châtié les Indiens de la vallée de Copiapo, Conto [hic] et de Huasco et d'autres vallées, et il a peuplé la ville de La Serena, comme un bon capitaine et comme un homme courageux, jusqu'à ce que les Indiens des dites vallées servent les chrétiens en qui ils ont été *encomendados*, et ils sont en paix, comme les Indiens qui servent dans la ville de Mexico, et ils ramassent de l'or pour leurs maîtres pour payer leurs trahisons et méchancetés, car ils n'ont plus rien d'autre à fournir à leurs maîtres hormis ramasser de l'or pour entretenir les chrétiens, la terre et la ville où ils habitent, car si on n'en ramassait pas, ce témoin sait qu'on ne pourrait pas perdurer ».

CHAPITRE XI. La chefferie de Copiapo au XVI^e siècle

Les sources suggèrent un certain nombre de données sur les formes politiques locales que l'on pourrait résumer en trois grands axes :

- L'existence d'une organisation politique où deux chefs se partagent le pouvoir, chacun dominant une moitié de la vallée.
- La présence de femmes au sein de la sphère politique.
- La disparition de ces formes politiques au tournant du siècle.

Ainsi, il convient de discuter l'ensemble de ces données.

1. La chefferie duale

Divers témoignages coloniaux du XVI^e siècle ont permis à Jorge Hidalgo de constater que la vallée de Copiapo, et toutes celles du Norte Chico, était gouvernée par deux caciques à l'arrivée des Espagnols (Hidalgo Lehuedé [1971a] 2004, 1972). Chacune des ces autorités gouvernait une moitié de la vallée (haute et basse), telle qu'il l'indique :

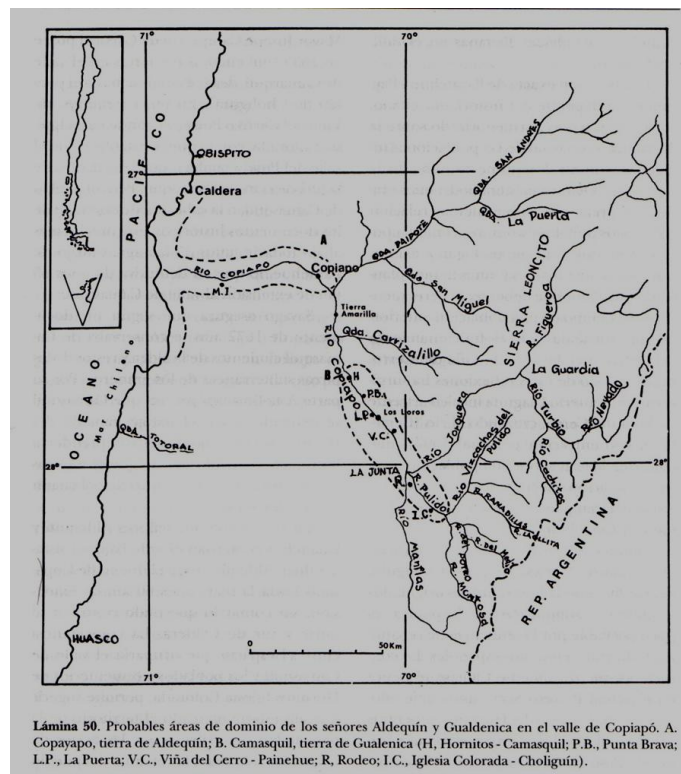
“Del testimonio de los cronistas se colige que los habitantes de los valles de Copiapó, Huasco, Coquimbo, Limarí y Aconcagua (...) poseían gobiernos duales en la época de contacto con los españoles, estos corresponderían a una organización de la sociedad en mitades. Cada una de ellas reconocía un territorio y un cacique o kuraka; el límite entre ambas se situaba en una línea hipotética que cortaba los valles de norte a sur, quedando al este la parcialidad de la sierra y una de la costa al oeste. Es probable, además, que dentro de ellas la población estuviese repartida en mitades, si pensamos en las reiteradas oportunidades en que se menciona a dos capitanes menores que obedecen a un cacique mayor” (Hidalgo Lehuedé [1971a] 2004:30-31)¹⁵⁸.

¹⁵⁸ « Du témoignage des chroniqueurs on peut inférer que les habitants des vallées de Copiapo, Huasco, Coquimbo, Limari et Aconcagua (...) possédaient des gouvernements duaux à l'époque de contact avec les Espagnols, ceux-là correspondraient à une organisation de la société en moitiés. Chacune d'elle reconnaîtrait un territoire et un cacique ou kuraka ; la limite entr'elles se situait dans une ligne hypothétique qui coupait les vallées du nord au sud, un groupe de la montagne se trouvant dans l'est et une de la côte à l'ouest. De plus, il est probable qu'en leur sein la population ait été répartie en moitiés, si nous nous référons aux différentes opportunités où il est question de deux caciques secondaires qui obéissent à un cacique supérieur ».

Selon l'archéologue Gastón Castillo, la partie basse de la vallée, depuis le site de Copiapo jusqu'à la côte, aurait été gouvernée lors du contact par Aldequín, alors que le cacique Gualenica aurait exercé son pouvoir entre Camasquil et Choliguín :

“...los señores Aldequín y Gualenica gobiernan el valle bajo un sistema dual. Aldequín sería el dueño de Copayapo hacia la mar, unos 60 km de extensión, sin contar lo que pudo controlar al norte y sur de Caldera. La coincidencia entre el espacio que ocuparía el valle de Camasquil y los poblados y cementerios de Hornitos-Iglesia Colorada, permite sugerir que allí estaría marcado el territorio de la parcialidad de arriba, o sea, las tierras de Gualenica. Más aún, la cercanía del pueblo de Camasquil con Hornitos indicaría que allí estuvo la cabecera o asiento del señor de arriba, y hasta podría ser La Puerta porque todo gira en una diferencia de pocos kilómetros de distancia, con el pucara de Punta Brava dispuesto para albergar a la población en caso de peligro” (Castillo 1998:277)¹⁵⁹.

Carte 7
LE TERRITOIRE DES SEIGNEURS DUAUX LORS DU CONTACT



Sources : Castillo 1998.

¹⁵⁹ « ...les seigneurs Aldequín et Gualenica gouvernent la vallée sous un système dual. Aldequín serait le propriétaire de Copayapo vers la mer, environ 60 km d'extension, sans compter ce qu'il a pu contrôler au nord et au sud de Caldera. La coïncidence entre l'espace qu'occuperait la vallée de Camasquil et les villages et cimetières de Hornitos-Iglesia Colorada, permet suggérer que là serait marquée le territoire du groupe du haut, c'est-à-dire, les terres de Gualenica. Et de plus, la proximité du village de Camasquil avec Hornitos indiquerait que c'est là où se serait trouvé le siège ou résidence du seigneur d'en-haut, et La Puerta pourrait l'être également car tout tourne sur une différence de peu de kilomètres de distance, avec la forteresse de Punta Brava permettant d'héberger la population en cas de danger ».

Que pouvons-nous dire à ce sujet ?

Lorsque les Espagnols entrèrent dans les contreforts andins proches de Copiapo, ils trouvèrent une vallée gouvernée par deux chefs, chacun ayant le pouvoir sur une moitié de la vallée. Ainsi, comme nous pouvons le constater dans le tableau ci-dessous, à l'arrivée d'Almagro la partie haute de la vallée était occupée par un cacique accusé par son neveu, un certain Montriri, de lui avoir usurpé le rôle hérité de son père, qui était décédé peu avant l'irruption espagnole. Almagro, voulant assurer l'appui de ce groupe après avoir enduré des souffrances inimaginables, aida Montriri à reprendre le rôle politique qu'il réclamait (Oviedo [1557] 1885:269). En ce qui concerne le chef de la basse vallée, son existence est attestée dans les sources mais pas son patronyme.

Tableau 6
LA CHEFFERIE DUALE A COPIAPO LORS DU CONTACT 1536-1540.

Moitié	Date inconnue	1536	Post 1536	1540-1542	Post-1542
Haut de la vallée	Père de Montriri	Oncle de Montriri (exécuté par Almagro)	Montriri	Gualenica (Gualimia)	
Bas de la vallée		?	?	Aldequín (Galdaquín) Tué par Monroy en 1542	

Sources: Cabildo de Santiago [1541-1557] 1861 ; Oviedo [1557] 1885 ; Bibar [1558] 1966 ; Herrera 1615.

Cette forme de pouvoir politique est assez répandue dans la région andine (Bouysse-Cassagne 1978 ; Wachtel 1974). Les vestiges archéologiques ne permettent pas d'affirmer sa portée chronologique à Copiapo. Mais peut-être, ce type de chefferie a-t-il été le résultat de la présence inka dans la vallée. En effet, la dualité politique territoriale était présente au Chili partout où le Tawantinsuyu avait assis son pouvoir (entre Copiapo et Aconcagua), et elle était absente en dehors de ces espaces. D'autre part, il est fort probable que la mise en place de cette forme politique ait pu trouver un écho positif dans la vallée (et dans la région également) étant donné le fait qu'il existait déjà sur place avant l'irruption inka un certain nombre de

manifestations dans les décorations de la poterie qui répondent à des conceptions duales de la réalité (Garrido 2007 ; González Carvajal 1998, 1995).

Le fait est que malgré l'intervention d'Almagro dans la région (il exécuta un grand nombre de chefs politiques de la province inka de Copayapo, notamment les deux grands chefs de Copiapo), cette forme politique perdura après son passage puisqu'à l'arrivée de Valdivia en 1540 elle était encore fonctionnelle alors même que le pouvoir inka s'était déjà considérablement affaibli dans la région, voire totalement désintégré.

Toutefois, étant donné le fait que les témoignages devinrent plus abondants à compter de cette période, et les contacts hispano-indigènes plus fréquents, nous constatons également que certaines données tendent à définir une réalité un peu plus complexe au niveau politique. En effet, non seulement ces témoignages nous permettent de constater que la dualité politique fut présente dans la vallée au moins jusqu'en 1573 (ANCh. CG, vol. 578, s/n°, [1573] 1633:fs. 159v ; ANCh. RA, vol. 2498, n° 19, [1575] 1635:fs. 280v ; ANCh. CG, vol. 155, n° 3, [1575] 1633:fs. 62r ; ANCh. Judicial Copiapó, Leg. 70, n° 3, [1561] 1757:fs. 1r ; ANCh. RA, vol. 1335, n° 16, [1561] 1682:122r) mais de plus, certaines données mettent l'accent sur le rôle prépondérant de la femme au sein du caciquat local. Qu'en est-il ?

2. La rôle de la femme au sein de la chefferie de Copiapo

Peu de travaux évoquent le pouvoir féminin au sein de la sphère politique des sociétés préhispaniques¹⁶⁰. Malgré cela, les évidences ethnohistoriques et archéologiques ne cessent de suggérer que ce système était relativement familier dans les sociétés préhispaniques de la côte Pacifique, pour ne pas dire quasi généralisé, en effet, une grande partie de la région côtière du

¹⁶⁰ Les historiens français Carmen Bernand et Serge Gruzinski, évoquant la période des premiers contacts dans le continent américain entre Européens et Amérindiens, constatent que dans nombre de sociétés locales les mythes d'origine semblaient accepter qu'anciennement c'étaient les femmes qui gouvernaient les humains, et que par la volonté des hommes la société évolua vers le patriarcat (Bernand & Gruzinski 1991:15-58).

nord du Pérou était à l'époque du contact gouvernée par des femmes caciques (Las Casas [1552] 1939 ; Cieza [1553] 1987).

Les études menées par l'historienne péruvienne Maria Rostworowski confirment ces données. Cette dernière s'attarda sur le cas du caciquat de Nariguala, dans la région de Piura, au nord du Pérou, pour la période comprise entre la fin du XVI^e siècle et le début du XVII^e siècle. Elle y décela une société régie par des femmes où le pouvoir espagnol tendait à imposer la prédominance masculine au sein de la sphère politique locale (Rostworowski 1961). Les recherches menées par cette historienne lui permirent de constater que des femmes avaient exercé et revendiqué le pouvoir (Rostworowski 1961, 1962).

Les travaux de l'historienne Chantal Caillavet ont mis également en évidence le rôle prépondérant des femmes au sein des caciquats de la région frontalière péruvienne-équatorienne côtière et montagnarde (Caillavet 2004, 2008).

L'archéologie a parallèlement mis à jour un grand complexe funéraire mochica, sur la côte Pacifique centrale du Pérou datant du premier millénaire de notre ère, où la désormais célèbre *señora de Cao* semblait occuper le plus haut commandement d'un État Mochica à son apogée, situation qui suggère que le lien entre la sphère politique et le genre féminin serait une pratique ayant probablement une ancienneté considérable (d'au moins un millénaire à l'arrivée des Espagnols), qui aurait été fort étendue au niveau régional.

Enfin, il convient de citer les travaux entrepris par les historiens Salles et Noejovich qui analysent la portée du pouvoir des cacicas durant la période de transition préhispanique et coloniale au Pérou. Ces travaux n'en sont qu'à leurs débuts, mais permettent déjà d'affirmer que les recherches ont sous-estimé le rôle des femmes au sein de la sphère politique andine. En effet, les sources coloniales, malgré leurs lacunes et silences, témoignent de systèmes

politiques et sociaux où la femme avait un rôle prédominant à différents échelles (Salles et Noejovich 2006).

En ce qui concerne Copiapo, certains chroniqueurs du XVI^e siècle et du XVII^e siècle ont évoqué la présence d'un personnage relativement important dénommé Lainacacha lors des premiers contacts entre les indigènes de Copiapo et les conquistadores. Cette femme aurait été la cacica de Copiapo. Son existence fut signalée au cours de la période de résistance militaire locale antiespagnole. C'est durant ces années-là que la présence de Lainacacha est attestée dans les sources. Les chroniqueurs ayant relayé son existence l'ont fait en s'appuyant sur des faits auxquels deux Espagnols furent mêlés. Le capitaine Alonso de Monroy et son lieutenant Pedro de Miranda vécurent durant trois mois au sein d'une partialité des Indiens de la vallée. Lainacacha aurait eu un rôle prépondérant dans la moitié du bas de la vallée, puisque c'est aux alentours de la ville de Copiapo que sa présence est signalée dans les sources.

Lors des ces événements, Monroy, Miranda et quatre autres soldats furent envoyés en 1542 auprès de la Vice-royauté du Pérou depuis la capitale du Royaume du Chili, Santiago de la Nueva Extremadura, sur ordre du gouverneur don Pedro de Valdivia, afin de demander des renforts militaires et économiques au Vice-roi du Pérou, car les soulèvements des populations locales mettaient en échec toute volonté de colonisation du territoire. À Copiapo, durant le chemin qui les menait à Ciudad de Los Reyes, ils tombèrent dans une embuscade. Seuls Monroy et Miranda réussirent à s'échapper. Ils fuirent dans le désert. Au bout de quelques jours ils furent capturés et l'un des caciques de la vallée, celui de la moitié du bas, prénommé Andequin ou Aldequin selon les sources, les condamna à mort. C'est là qu'apparait Lainacacha. Les Espagnols furent graciés par son intervention. Le chroniqueur Lovera en parlant d'elle, souligne :

“...india muy rica y principal cristiana llamada Maria (...) era estimada de todos como mui principal, la llamaban Lainacacha” (Lovera [1595] 1865:82)¹⁶¹.

Bibar quant à lui affirme qu’elle était une :

“...señora (...) a la cual tenian mucho respeto” (Bibar [1558] 1966:66)¹⁶².

Herrera souligne pour sa part que la volonté de Lainacacha était toujours respectée (Herrera 1615:10). Ces trois chroniqueurs sont unanimes pour soutenir que sans son intervention, Monroy et Miranda n’auraient pas survécu et la sentence prononcée par Aldequin aurait été respectée. Par la suite on perd quelque peu la trace de cette femme. La région ne fut pacifiée définitivement que douze ans plus tard, de ce fait les témoignages portant sur cette période sont très parcellaires. D’ailleurs, c’est parce que ces trois Espagnols vécurent à Copiapo et sortirent indemnes de ce périple que les sources ont enregistré l’existence de Lainacacha.

Lorsqu’en 1558 eurent lieu les premières dispositions législatives visant à organiser les encomiendas du royaume du Chili et la Visite de Santillán, Lainacacha ne fut pas mentionnée ni même, aucune femme ne fut explicitement citée nominalement : elles apparurent soit en tant qu’épouses, soit comme des célibataires. Fait étonnant car les plus grands chefs de la vallée furent interrogés et l’on aurait pu s’attendre à ce que cette autorité si respectée soit citée en tant que chef ethnique. Toutefois, étant donné le fait que rien n’est également mentionné sur la dualité du pouvoir, nous pensons que ces silences sont probablement dus à la nature même du pouvoir politique à Copiapo. Nous essaierons plus loin de comprendre ces silences.

Il faut attendre 1561 et la première négociation entreprise entre Espagnols et Indiens de la vallée pour apercevoir une nouvelle fois Lainacacha (ANCh, Real Audiencia, vol. 1335, n° 16 ; ANCh, Capitanía General, vol. 578, s/n°). Elle n’est plus désignée par ce nom-là mais comme doña Maria Achay, ce qui nous laisse penser que son appellatif aurait été non pas

¹⁶¹ « ...Indienne très riche et importante, chrétienne, appelée Maria (...) elle était de l’estime de tous car très importante, ils l’appelaient Lainacacha ».

¹⁶² « ...dame (...) à laquelle ils respectaient énormément ».

Lainacacha mais Lainac Achay. En effet, Lovera indiqua, en parlant de cette dernière, qu'elle se prénomma également María, car ayant été baptisée par certains religieux lors des premières entrées espagnoles à Copiapo entre 1536 et 1540 (Lovera [1595] 1865:82). Durant cette vente de terres, elle fut accompagnée d'une autre cacica, doña Catalina. Elles sont toutes les deux désignées comme les deux plus grands chefs de la vallée, « *Casicas Principales* »¹⁶³ (ANCh, Capitanía General, vol. 578, s/n°:fs. 159v). Fait étonnant car vingt ans après les premiers contacts on observe encore le dualisme politique et fait encore plus étonnant, ce sont deux femmes qui exercent cette fonction. Après cette transaction, Lainacacha est mentionnée à quelques reprises toujours, pour des actes de ventes de terres indigènes. Nous ignorons la date de son décès, mais celui-ci a dû survenir entre 1573 et 1575 (ANCh, Capitanía General, vol. 155, n° 3). Par la suite, ce fut sa fille, doña Ana Quiem Aychay qui prit la relève dans le caciquat local, car elle avait hérité de la place de sa mère doña Maria, et par la même occasion du patronyme Aychay. Doña Ana est encore désignée comme le chef le plus important de la vallée de Copiapo, « *Casica del Valle de Copiapo prinzipal* »¹⁶⁴ (ANCh, Capitanía General, vol. 155, n° 3:fs. 50v).

En règle générale, l'historiographie a toujours placé la femme au sein de la sphère domestique et quotidienne, dans l'espace privé. Ici nous constatons un fait assez inhabituel : des femmes sont citées comme ayant occupé une place prépondérante au niveau politique. Elles échappent vaguement à l'anonymat, aux « Silences de l'Histoire », car elles ont un rôle remarquable en bien ou en mal (Perrot 1998). Il convient pourtant de clarifier le rôle de ces femmes au sein du monde local. Le chroniqueur espagnol Bibar signale à deux reprises que Lainacacha était la sœur d'Aldequin au début de la conquête (Bibar [1558] 1966:66), alors qu'Herrera écrit qu'elle était l'épouse du cacique :

¹⁶³ « Casicas suprêmes ».

¹⁶⁴ « Cacica la plus importante de la vallée de Copiapo ».

“...heredera de todo el valle, porque allí se hereda por las madres, y en siendo casadas, el marido gobierna” (Herrera 1615:10)¹⁶⁵.

Quant à Quiroga, chroniqueur espagnol du XVII^e siècle, il affirme que Lainacacha était :

“...la hermana del cacique, que era la principal heredera de aquel Estado” (Quiroga [1692] 1979:55)¹⁶⁶.

Ces témoignages affirment que le caciquat était hérité par voie matrilineaire, ce qui expliquerait la raison pour laquelle doña Ana Quiem Aychay hérita du mandat lors du décès de sa mère, doña Maria Achay.

Par contre, il existe quelques contradictions sur le rôle et la place occupée par la cacica au sein de la chefferie locale. Selon Bibar et Quiroga, cette dernière aurait été la sœur d’Aldequin, cacique de la moitié du bas de Copiapo, alors que pour Herrera elle aurait été sa sœur. Serait-on face à une situation d’inceste tel qu’il a été constaté dans les hautes sphères inkas ? La vallée de Copiapo appartenait à l’empire Inka avant l’arrivée des Espagnols, et certaines sources suggèrent le fait que des femmes nobles de l’Empire se seraient mariées avec des autorités locales afin de sceller des alliances durables (Montesinos [1644] 1957:132-133). Le cas de Lainacacha pourrait-il avoir un rapport avec ce témoignage ? C’est peu probable étant donné le fait que l’inceste rituel inka était réservé à l’Inka en personne car étant censé purifier le sang. Nous ne possédons pas de données supplémentaires nous permettant d’étayer cette idée. Les sources sont muettes à ce sujet.

Tout ce que nous savons c’est que lorsque Lainacacha vendit des terres aux Espagnols en 1561 elle était mariée à don Francisco Guanitay et qu’Aldequin avait été tué par Monroy et Miranda lorsqu’ils avaient réussi à s’échapper définitivement de Copiapo deux décennies avant en 1542.

¹⁶⁵ « ...héritière de toute la vallée, car là-bas on hérite à travers les mères, et en étant mariées, le mari gouverne ».

¹⁶⁶ « ...la sœur du cacique, qui était la principale héritière de cet Etat-là ».

Malgré cela, nous pouvons avancer quelques remarques sur les fonctions exercées par la femme cacique à Copiapo. Les sources suggèrent que ces autorités auraient pu avoir des prérogatives hégémoniques sur la question foncière, car ce sont elles qui ont participé systématiquement aux ventes de terres indigènes au cours du XVI^e siècle. Parfois leurs maris les accompagnent, restant toujours en retrait, ne participant jamais de manière active lors de ce processus.

Nous constatons également que lorsque Lainacacha eut une quelconque participation durant la période de résistance, elle le fit en dehors des phases belliqueuses, toujours durant des pourparlers ou d'éventuels rapprochements entre les deux factions. Par ailleurs, nous observons aussi que seuls les hommes, y compris les caciques, prirent part aux affrontements armés envers les Espagnols, ce qui permet d'étayer le fait que Lainacacha aurait été exempte de cet espace éminemment masculin.

Enfin, étant donné le fait que lors de la visite de 1558, visant surtout à réguler la main-d'œuvre locale, plusieurs autorités ethniques furent citées à témoigner, et que parmi celles-ci il n'y eut que des hommes, il est possible d'envisager le fait que les tributaires de la vallée dépendaient des caciques hommes et non pas des cacas, comme l'a suggéré Herrera en disant que le cacique gouvernait au nom de son épouse.

La dernière fois où nous voyons apparaître dans les sources la femme cacique c'est en 1575, lorsque doña Ana Aychay entreprit de vendre certaines terres qu'elle ne considérait pas importantes pour elle ni pour son groupe.

Par la suite nous observons deux faits témoignant des changements globaux engendrés par les dynamiques coloniales : l'apparition du caciquat unique et l'héritage par voie masculine. Ces nouvelles caractéristiques sont attestées dès le début du XVII^e siècle et elles perdureront jusqu'à la fin de la période coloniale, et ce malgré la mention dans les sources de quelques

références à des femmes indigènes importantes au sein de la vie locale au milieu du XVII^e siècle, telles Magdalena Saxmay (OC, Libro I de Bautismos) ou Paula Nacamay (ST, Asuntos Varios, vol. 2, doc. 23).

3. La transition vers le caciquat colonial

Chantal Caillavet signala que ce furent les politiques mises en place par les Espagnols qui furent à l'origine de ce changement irréversible dans les mécanismes locaux de transmission du pouvoir, ce sur quoi nous coïncidons. En effet, elle met en cause la législation espagnole des Indes qui légitimait les rapports de genre où la femme devait nécessairement occuper une place subordonnée par rapport à l'homme. De plus, la femme ne pouvait être cacique que dans les cas où elle serait la seule descendante légitime, c'est-à-dire lorsqu'il n'y avait pas d'homme pour occuper la place (Caillavet 2008:60).

Il est vrai qu'à Copiapo ces dispositions espagnoles jouèrent un rôle majeur au sein des changements réalisés par les nouvelles autorités coloniales. Nous constatons qu'en 1618 le caciquat unique était déjà en place, il était représenté par don Francisco. Celui-ci fit rédiger son testament et son codicille cette année-là (Don Francisco [1618a] 2000, [1618b] 2000), où il déclara avoir une fille légitime et une fille naturelle. Or, en déclarant vouloir léguer le caciquat à un parent proche (le fils de sa cousine) et non pas à sa fille légitime, il sous-entend, selon nous, que la période n'était plus propice à la gouvernance féminine. Il est probable que le cacique savait au préalable que les règles successorales des temps anciens étaient déjà tombées en désuétude. C'est certainement cela qui le poussa à nommer quelqu'un apprécié de lui et de son groupe, comme il le déclara explicitement (Don Francisco [1618b] 2000).

Or, après sa mort le caciquat ne retomba pas en possession de la personne désignée mais dans les mains du parent le plus proche de don Francisco, un certain don Francisco Taquiaha, fils

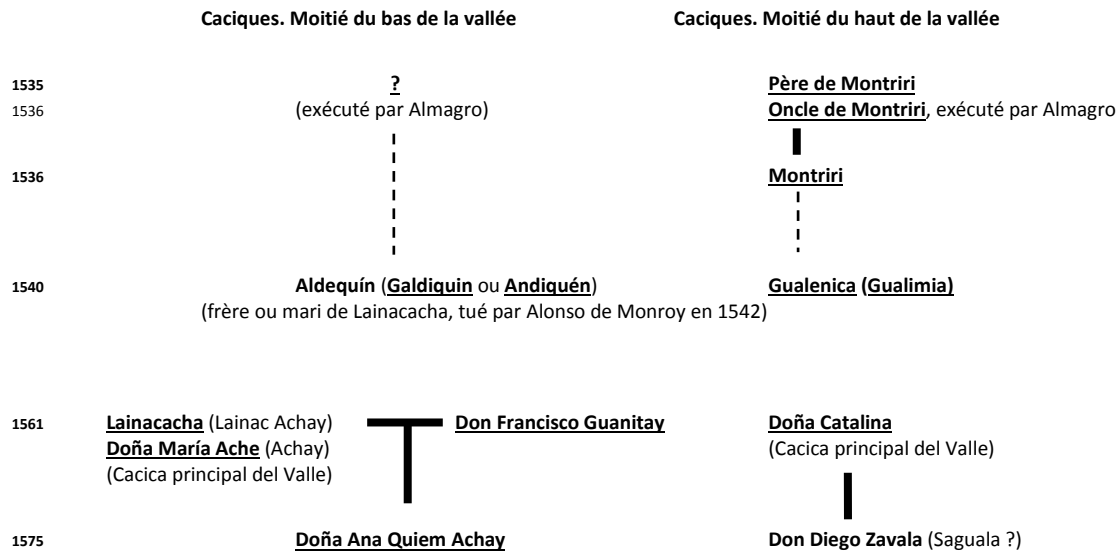
naturel de l'un de ses oncles. Cela répondait à la législation en vigueur, hormis le fait qu'en ayant une fille légitime, le caciquat aurait du tomber aux mains de cette dernière. Cela confirme un peu plus l'idée selon laquelle il y eut imposition du patriarcat.

D'autres facteurs ont probablement favorisé de manière partielle l'affirmation du patriarcat et du caciquat unique à Copiapo. D'après Caillavet la réduction des Indiens joua un rôle majeur, notamment pour des raisons religieuses (Caillavet 2008:60). Nous ignorons si l'aspect religieux eut une influence importante à Copiapo, car nous n'avons presque aucun témoignage sur ce point, même si l'on peut penser que les *huacas* furent rapidement mises au ban, car une fois la pacification établie, plus aucune occurrence les concernant n'apparaît dans les sources.

Par contre, ces dernières témoignent de la rapide chute démographique des Indiens de la vallée durant le XVI^e siècle et de la perte vertigineuse du territoire autochtone, ce qui mena les derniers indigènes de la vallée à se regrouper au sein d'un même et unique espace relativement réduit, ouvrant de la sorte la voie au caciquat unique.

D'autre part ce regroupement a probablement réduit l'influence de la femme au sein de la sphère politique autochtone. En effet, d'après nos hypothèses la femme cacique possédait le foncier (prérogative qui n'avait presque aucune relevance au début du XVII^e siècle car les Indiens de Copiapo avaient perdu presque toutes leurs terres), tandis que la main-d'œuvre demeurait la seule ressource disponible aux yeux de l'*encomendero*, une ressource qui, selon nous, dépendait de l'homme cacique. Cela a probablement amoindri l'influence de la femme cacique au sein des rapports avec l'Espagnol et par la même occasion a renforcé le rôle de l'homme cacique au sein du caciquat unique.

Schéma 1
EVOLUTION DE LA CHEFFERIE DUALE A COPIAPO ENTRE 1536-1575.



CHAPITRE XII. La naissance d'une nouvelle figure politique : le cacique, XVII^e siècle

Le regroupement de tous les Indiens de cette encomienda au sein d'un même espace géographique contribua largement à la mutation de la chefferie locale. En effet, la défaite militaire et la soumission définitive ayant fait suite à une longue période de résistance, ont été déterminants dans le devenir de cette communauté. N'ayant aucune marge de manœuvre politique de négociation, n'ayant probablement que très peu de leaders potentiels (une grande partie des autorités ethniques perdit la vie au cours de cette période), la communauté était enfermée au sein d'un espace géographique sans échappatoire, dans un cadre de vie de totale aliénation aux volontés des colons, situation qui ne pouvait déboucher que sur un changement drastique des formations politiques locales d'autant plus que les Espagnols ont eu tendance d'une part à légitimer des leaders de sexe masculin, et d'autre part à ne reconnaître qu'un seul leader au sein d'une même encomienda.

C'est dans ce contexte que le caciquat dual cessa d'exister. Malheureusement il existe un vide documentaire qui coïncide avec ces événements. Les derniers témoignages de cette dualité politique se rapportent à 1573, et c'est en 1618 qu'apparaissent les premières allusions au caciquat unique (ANCh, Real Audiencia, vol. 1144, pieza 1a ; ANCh, Real Audiencia, vol. 1144, pieza 1a)¹⁶⁷. Toutefois, nous pouvons essayer de comprendre à travers quels mécanismes ethniques le caciquat colonial s'est imposé à Copiapo.

1. Le testament et le codicille de don Francisco en 1618 : des traditions en conflit

Ce fut le 22 avril 1618 que don Francisco, désigné déjà comme le « *curaca principal del valle de Copiapo* »¹⁶⁸, fit rédiger son testament puis son codicille (ANCh, Real Audiencia, vol.

¹⁶⁷ Ces deux documents ont été intégralement retranscrits et publiés par Retamal Avila (2000:153-156).

¹⁶⁸ « principal chef de la vallée de Copiapo ».

1144, pieza 1a). Il possédait une fortune considérable, car non seulement il légua une plantation de vignes, des centaines de moutons, plusieurs maisons à Copiapo et des équins mais de plus, son témoignage nous laisse supposer qu'il possédait des terres à Chamonate et à La Ramadilla, ainsi que des servantes. D'autre part, il déclara léguer à sa fille légitime Maria, à son épouse Francisca, à l'église de la vallée et à d'autres personnes de nombreux vêtements hautement symboliques qui rendent compte de son statut à l'époque.

Don Francisco, chrétien et ne sachant pas écrire, émit une dernière volonté lors de son codicille : que le caciquat soit transféré à Alvaro, fils de sa cousine Beatriz et de Francisco Normilla. Par la même occasion il déclare que son parent le plus proche s'appelle Francisco Taquiaha, fils naturel de son oncle, c'est-à-dire, un cousin. Le cacique déclara émettre ce vœu car c'était son souhait mais également celui de sa communauté. Qu'est-ce qui pousse don Francisco à émettre ce vœu alors même qu'il a une fille légitime qui pourrait endosser son rôle d'autant plus que selon la tradition politique de la vallée certaines femmes étaient caciques ? Pourquoi en parlant de Francisco Taquiaha, don Francisco considère important de souligner qu'il s'agit d'un enfant non-légitime ?

Tout le long de son testament et de son codicille don Francisco évoque des parents proches, toutes des femmes, sauf Francisco Taquiaha et le père de ce dernier, oncle du cacique. Ainsi, il cite ses deux filles, l'une légitime (María) et une autre naturelle (Inés), son épouse Francisca, une tante prénommée Catalina (son exécutrice testamentaire) et sa cousine Béatriz. Etait-ce en raison de l'existence encore en 1618 de traditions matrilineaires dans la vallée ?

Parallèlement il oppose de manière subtile deux hommes : Francisco Taquiaha et Alvaro. Etait-il déjà conscient à l'époque de la tournure que prenaient les rapports avec l'administration espagnole, rendant difficile le fait qu'une femme puisse assumer le rôle de cacique à sa place, faute du soutien des différentes instances existantes et étant censées lui

apporter leur soutien (justice, protectorat d'Indiens, église) ? C'est une hypothèse à envisager. En effet, les règles successorales devenaient incertaines dans ce nouveau contexte. Don Francisco décida probablement de désigner son successeur à travers un codicille car il devait supposer que le cas échéant ce seraient les Espagnols qui décideraient à sa place. Or, des documents postérieurs montrent que par la suite ce fut le fils de Francisco Taquiaha qui assumait le caciquat, comme nous le verrons dans le prochain point.

Ce testament et codicille montrent par conséquent comment lors de ces premières décennies du XVII^e siècle des jalons importants dans l'histoire de la chefferie locale furent déterminés par des préceptes culturels et politiques espagnols. De ce fait, non seulement s'éteignit la dernière possibilité qu'une femme ait pu endosser le rôle de cacique dans la vallée mais en plus, la volonté du groupe fut bafouée car ne répondant pas aux nouveaux codes politiques et culturels mis en place par les colons. La règle de la succession patriarcale fut alors imposée et l'*encomienda de Indios* dut donc accepter malgré elle le fait qu'elle n'avait plus aucune marge de manœuvre au sein même de sa communauté.

2. Le caciquat de Copiapo entre 1618 et 1676 : la consécration d'une lignée de *mandones*

La succession de ce caciquat peut être retracée grâce aux visites menées à l'*encomienda* durant cette période ainsi qu'à une affaire judiciaire que nous aborderons au prochain chapitre. Malheureusement il existe une fois encore peu d'informations supplémentaires permettant de mieux comprendre le fonctionnement de cette formation politique et son rapport à la communauté et l'administration espagnole.

En 1636 eut lieu un recensement des Indiens de Copiapo au cours du processus visant à confirmer la possession de cette *encomienda* en faveur de Fernando de Aguirre y Riberos, fils d'Inés de Aguirre et de Francisco de Riberos Figueroa, et petit-fils d'Hernando de Aguirre,

qui avait été en sa possession entre 1581 et 1609. Au cours de cette visite (ANCh, Capitanía General, vol. 481, n° 46) il apparaît que le cacique était don Alonso Taquia (également désigné comme don Alonso Tacuya). Qui était ce personnage ? Avait-il un lien avec Francisco Taquiaha (celui qui faillit être destitué par le cacique don Francisco en 1618 ? Cette visite ne fournit aucun détail à ce sujet mais un procès pour le caciquat, qui eut lieu en 1677, fit ressortir que don Alonso, cacique en 1636, était le fils don Francisco Taquia, cacique avant lui, et de Francisco Chamisca, père de ce dernier (ANCh, Real Audiencia, vol. 1763, n° 1). D'autre part ce procès montre également qu'après don Alonso Taquia, ce fut son fils, un nouveau don Francisco Taquia, qui endossa ce rôle.

Ces documents montrent que la lignée des Taquia s'imposa comme celle des caciques à Copiapo, et ce malgré la volonté des autorités autochtones qui la précédèrent et de l'ensemble de la communauté de l'encomienda. D'où provenait cette lignée ? Quel rapport avait-elle avec le pouvoir ?

D'après la déclaration écrite que le cacique don Francisco fit rédiger en 1618, celui qui allait lui succéder (Francisco Taquiaha à l'époque et plus tard, don Francisco Taquia) était le fils naturel de son oncle, Francisco Chamisca. Celui-ci apparaît dans un document daté de 1577, en étant témoin au cours de la ratification d'une vente de terres indigènes effectuée 16 années auparavant, en 1561 (ANCh, Capitanía General, vol. 155, n° 3 ; ANCh, Real Audiencia, vol. 2498, n° 19). Il apparaît également comme étant une autorité ethnique secondaire, proche de doña Ana Quiem Achay, cacique de la vallée à l'époque. Le procès de 1677 concernant la possession du caciquat corrobore cela :

« el que al presente tiene nombre de casique no lo es por no tener sangre de tal ni desender de ninguno de sus antiguos casiques sino por averse introducido su padre como hijo de un mandon del casique antiguo principal de este dicho pueblo »¹⁶⁹.

¹⁶⁹ « celui qui à présent possède l'attribution de cacique ne l'est pas pour ne posséder de tel sang ni descendre d'aucun de ses anciens caciques mais parce que son père s'est introduit en tant que fils d'un chef secondaire

C'est donc une lignée secondaire qui finit par prendre les commandes du caciquat de Copiapo et par la même occasion mener tant bien que mal, de manière irrégulière, toute une série d'actions dans le but de regagner un soi-disant espace vital pour la communauté.

CHAPITRE XIII. Les premières revendications autochtones

Entre 1643 et 1650 eut lieu un court mais important procès qui généra une certaine prise de conscience, et qui permit aux Indiens, trois décennies plus tard, de redéfinir leur rapport à leur communauté. Ce procès, dont on ne conserve que des morceaux épars et le témoignage de Sayago, commença en raison des abus perpétrés par les Espagnols envers des biens indiens, en particulier des terrains de pâturage situés probablement à Nantoco et Chamonate (ANCh, Real Audiencia, Vol 50, s/n°). Ces espaces étaient loués par les Indiens aux marchands qui transportaient des produits dérivés de l'exploitation du bétail vers le Pérou afin qu'ils puissent faire pâturer leurs animaux.

D'autre part, les Indiens fabriquaient de la poix végétale à partir de la brai. Or, les Espagnols de la vallée et en particulier le général Juan de Cisternas Carrillo (*teniente corregidor* de Copiapo également), se servaient de cette plante pour la commercialiser, et les muletiers faisaient pâturer leurs animaux sans payer une quelconque redevance aux Indiens, propriétaires de ces terrains. La Real Audiencia, interpellée par le cacique don Alonso Taquia (Sayago [1874] 1997:320) décida par décret du 17 août 1643, que l'administrateur de la vallée devrait trouver un accord avec les muletiers pour qu'une somme soit payée pour le pâturage des bestiaux. Il fut aussi décidé que Cisternas devrait s'abstenir de couper la *brea*. Pourtant, en 1650 la Real Audiencia dut abroger ce décret et le 3 septembre décida de la somme que les caravaniers allaient devoir payer aux Indiens pour l'utilisation de ces terres. Par malheur, quelques années plus tard, en 1655, le fleuve Copiapo connut une crue importante suite à une longue période d'extrême sécheresse et à des précipitations sans précédent dans la vallée et se déversa le long de ces champs, couvrant définitivement Nantoco et Chamonate, où la végétation disparut définitivement.

Il est difficile pour nous d'évaluer la portée de ce court mais intéressant épisode dans l'histoire de l'encomienda. En effet, l'avalanche de boue poussa les Indiens vers d'autres

terrains qui avaient été les leurs à l'époque du contact mais qui appartenaient désormais aux Espagnols, ce qui engendra de nouvelles tensions qui aboutirent à un second procès en 1684 (ANCh, Real Audiencia, Vol 50, s/n°). Entretemps, le cacique était décédé et son fils, don Francisco Taquia avait quitté son village et la vallée pour aller s'installer dans celle de Huasco, peut-être cherchant de meilleures conditions de vie. Par conséquent, les Indiens n'avaient plus aucun représentant pour mener à terme leurs requêtes.

C'est dans ces circonstances, en 1677 un certain Juan Saxmay, Indien de l'encomienda, s'adressa au tribunal de la Real Audiencia afin de réclamer la possession du caciquat de Copiapo. Parallèlement d'autres procès virent le jour pour la revendication de territoires et dans le but de voir les Indiens expatriés revenir à Copiapo. A la fin du XVII^e siècle la volonté d'une partie de l'encomienda de se voir attribué le caciquat local (avec l'appui de certaines personnalités espagnoles de la vallée) déboucha sur un procès qui fit office de levier pour toute une série d'initiatives locales qui eurent comme résultat le premier pas vers une réelle recomposition des groupes autochtones et qui nous permettent de mieux comprendre l'histoire de l'encomienda locale.

1. Ascendance et légitimité : la preuve par le sang

Nous ignorons ce qui déclencha cette affaire. D'après les documents du procès, les Indiens subissaient continuellement des abus de la part des Espagnols :

« las vejaciones que padecen y dicen padecer como consta de la Visita que tiene hecha de los yndios de este pueblo padecen agravios de los españoles que se introducen en sus tierras y otras en sus poXXX y bienes todo por falta de defensor y casique » (ANCh, Real Audiencia, vol. 1763, n° 1)¹⁷⁰.

Pourtant, malgré la gravité de la situation, Juan Saxmay ne s'adressa pas au tribunal de la Real

¹⁷⁰ « les vexations qu'ils endurent et disent endurer tel que l'on peut attester selon la Visite faite aux Indiens de ce village, il souffrent des préjudices car les Espagnols s'introduisent dans leurs terres et d'autres dans leurs poXXX et biens, tout cela à cause d'absence de défenseur et de cacique ».

Audiencia en raison de ces abus mais parce que selon lui le cacique don Francisco Taquia, censé défendre les intérêts des Indiens, ne remplissait pas correctement ses fonctions. Saxmay l'accusa d'avoir quitté la vallée et de s'être installé dans la vallée voisine de Huasco en abandonnant les siens à leur sort (ANCh, Real Audiencia, vol. 1763, n° 1). L'accusation se fonda sur le fait que ce chef n'en aurait pas été un ; il aurait pris la place de cacique arguant d'un ancêtre lointain qui n'aurait été en réalité qu'un chef secondaire :

“...porque el que al presente tiene nombre de casique no lo es por no tener sangre de tal ni desender de ninguno de sus antiguos casiques sino por averse introducido su padre como hijo de un mandon del casique antiguo principal de este dicho pueblo” (ANCh, Real Audiencia, vol. 1763, n° 1)¹⁷¹.

Fort heureusement pour les Indiens, Saxmay, qui prétendait être le réel héritier du caciquat, habitait également la vallée et accepta d'assumer le rôle de cacique que lui conféra le tribunal lors du premier procès, le 14 novembre 1677 (ANCh, Real Audiencia, vol. 1763, n° 1).

Qui était Juan Saxmay ? Les pièces du procès indiquent qu'il était le fils de Juan Tanamilla et de Magdalena Saxmay, cette dernière étant la fille de Constansa Llancamilla dont le père ne serait autre que le « *Casique Principal* » de Copiapo, don Pedro Pilcuntegua (ANCh, Real Audiencia, vol. 1763, n° 1).

Le seul personnage sur lequel nous possédions des références parmi cette ascendance est Magdalena Saxmay. Chaque fois qu'elle est mentionnée c'est en rapport avec des actes religieux en tant que doña Magdalena Saxmay (OC, Libro I de Bautismos). C'est l'une des seules femmes indiennes qui officiait en tant que marraine pour des baptêmes d'enfants espagnols¹⁷². Son appellation de *doña* et le fait d'avoir tissé des liens particuliers avec des

¹⁷¹ « car celui que actuellement est nommé cacique ne l'est pas pour ne pas avoir un tel sang ni être descendant de l'un des anciens caciques mais parce que son père s'est introduit en tant de chef secondaire de ce village ».

¹⁷² Magdalena Saxmay n'est pas la seule indienne qui officiait en tant que marraine lors des baptêmes d'enfants espagnols. En revanche, elle était la seule à le faire de manière régulière alors que les autres Indiens qui réussissaient à tisser des liens extracommunautaires avec des Espagnols lors de cérémonies importantes ne le faisaient qu'une seule fois, de manière ponctuelle. En ce sens, il est probable que Magdalena Saxmay occupait une place privilégiée et unique dans la société coloniale locale.

Espagnols de la région nous amènent à penser qu'elle jouissait à cette époque d'un statut important parmi les Espagnols et les Indiens de la vallée. Néanmoins, malgré ce statut, à aucun moment elle n'est désignée comme cacique de la vallée. De plus, lors du baptême d'une indienne, alors même que doña Magdalena Saxmay apparaît en tant que marraine, celui qui est désigné comme le *curaca* et qui participe également à la cérémonie en tant que parrain de l'enfant n'est autre que don Francisco Taquia, le cacique incriminé au cours de ce procès (OC, Libro I de Bautismos). En appel, prouvant son ascendance, celui-ci fut à nouveau reconnu comme le cacique des Indiens de la vallée de Copiapo :

“...en la Ciudad de Santiago de Chile en veinte y quatro de henero de mill seisçientos y setenta y ocho años los señores Presidente y oidores dest Real Audiencia aviendo visto la causa que el Protetor General de los indios naturales deste Reyno por la defensa de Don Juan Sacmay del pueblo de Copiapo sigue con Don francisco Taquia sobre el derecho del casicazgo del dicho Don francisco Taquia. Declararon por nulo y contra derecho el titulo y todo lo fecho y actuado por el Maestro de campo Don Antonio Gonzalez y se le ampara en la posesion a Don francisco Taquia de el Casicazgo de Copiapo...” (ANCH, Real Audiencia, vol. 1763, n° 1)¹⁷³.

Juan Saxmay met en doute l'ascendance de don Francisco Taquia et ce dernier l'accuse d'être un « *indio mitaio del dicho pueblo* ». Au-delà de l'issue de ce procès visant à l'identification par les autorités d'un héritage reconnu comme légitime depuis plus de trois générations, ce sont les fondements historiques des allégations de chaque partie qui retiennent notre attention.

¹⁷³ « ...dans la ville de Santiago du Chili, le vingt-quatre janvier mill six cent soixante-dix-huit, monsieur le Présidents et *oidores* de ce Tribunal Royal, ayant vu la cause que le Protecteur Général des Indiens naturels de ce Royaume, en défense de Don Juan Saxmay du village de Copiapo contre Don Francisco Taquia concernant le droit du cacicat du-dit Don Francisco Taquia. Ils déclarèrent la nullité et à l'encontre du droit le titre et tout ce qui a été fait et entrepris par le *maestre de campo* Don Antonio Gonzalez, et garantissons la possession du cacicat de Copiapo en Don Francisco Taquia... ».

Schéma 2
ASCENDANCE DE JUAN SAXMAY

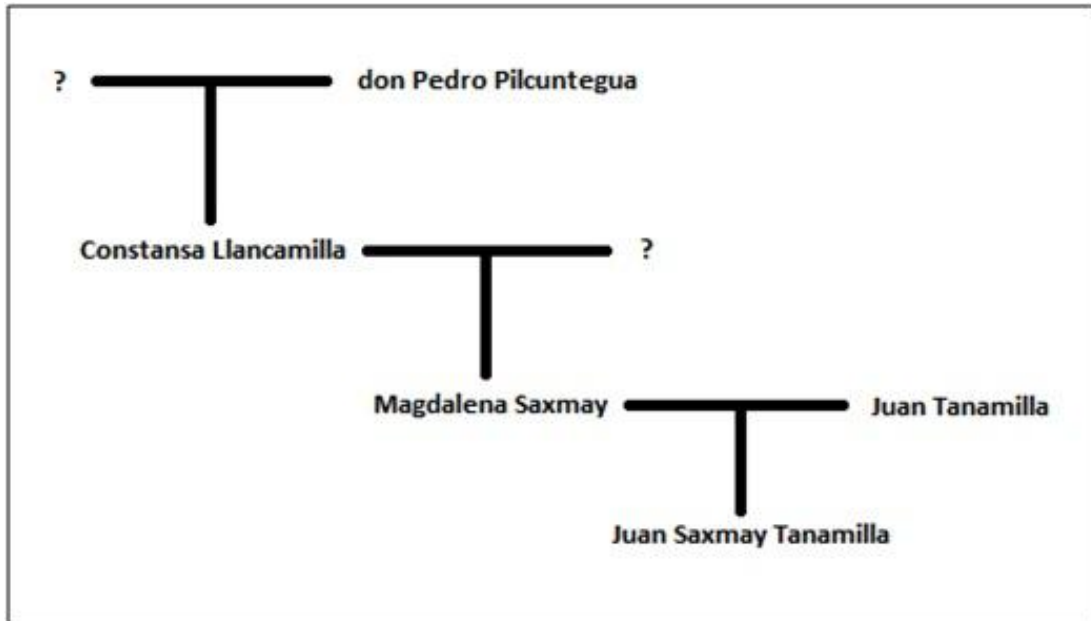
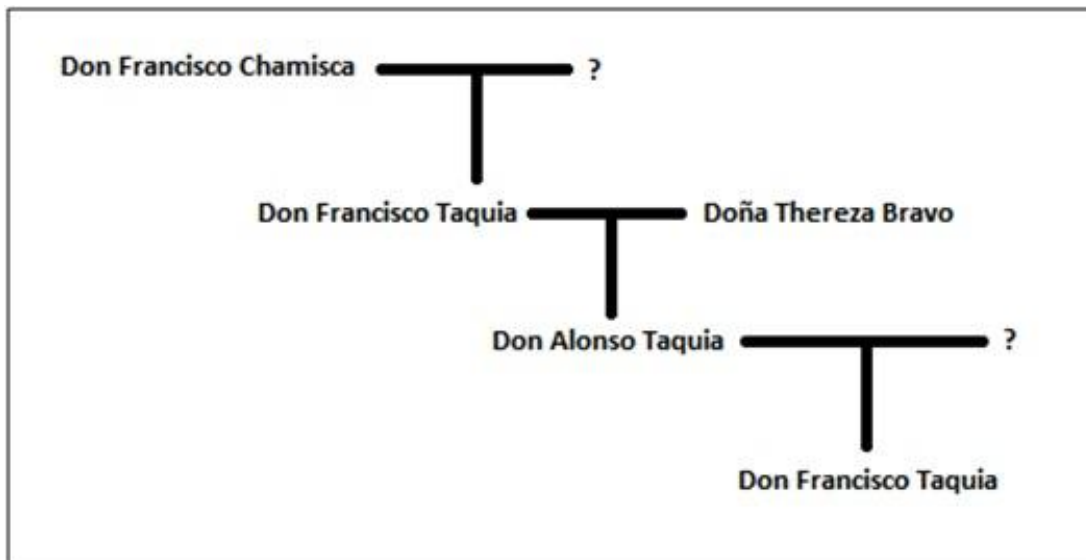


Schéma 3
ASCENDANCE DE DON FRANCISCO TAQUIA



2. Des populations mapuches à l'assaut du pouvoir ethnique de Copiapo ?

Pedro de Valdivia, le premier gouverneur du Royaume du Chili, octroya au capitaine Juan Bohón l'encomienda de Copiapo en 1544, avant même que les Indiens de la vallée n'aient été pacifiés. C'est en cet endroit qu'il fut exécuté en 1548 par les habitants de la vallée sans qu'il ait pu tirer un quelconque bénéfice des richesses ni de la main d'œuvre locale. L'année suivante, en 1549, à la suite de campagnes successives et infructueuses pour pacifier Copiapo, Valdivia décida d'envoyer le capitaine Francisco de Aguirre en lui octroyant d'avance l'encomienda qu'il avait attribuée à Bohón. Valdivia et Aguirre s'accordèrent également par écrit sur le fait que si ce dernier venait à perdre la vie au cours de sa tentative de pacification de Copiapo, son fils Hernando hériterait de cette riche encomienda (AGI, Gobierno, Chile, 50, n° 6, 1581).

Durant tout le XVI^e siècle les Espagnols menèrent diverses batailles sur différents fronts. L'une d'entre elles fut entreprise à l'encontre des Indiens du sud du royaume du Chili : la Guerre d'Arauco. Pour les soldats, l'un des butins privilégiés était les prisonniers de guerre, les dénommés *Beliches* (du terme *mapudungún beli* –guerre– et *che* –gens–). Ces captifs étaient l'une des énergies motrices du royaume car ils constituaient une main d'œuvre gratuite, corvéable et exploitable à volonté par les colons. Nous ignorons si certains de ces captifs de guerre intégrèrent l'encomienda d'Aguirre à Copiapo. Nous soulevons la question en raison des ascendants de Juan Saxmay : son père (Juan Tanamilla), sa grand-mère (Constansa Llanacamilla) et son arrière-grand-père (Pedro Pilcuntegua) portent des patronymes étrangers à la vallée et originaires du centre et du sud Royaume du Chili (Cortés Larravide 2013). Serait-il possible que don Pedro Pilcuntegua se soit retrouvé à Copiapo après avoir été capturé dans les guerres du sud, et que par la suite sa lignée s'y soit installée ? Nous l'ignorons. Toutefois, d'autres éléments nous permettent de mieux appréhender l'origine de

cette lignée.

Dans la littérature coloniale, le patronyme Tanamilla est associé aux territoires habités par les protohistoriques *Promaucaes*, à proximité de la région de Cachapoal (Guevara [1890] 2000), alors que celui de Llancamilla fait référence à celle de Catiray, en Araucanie (Luis de Valdivia [1612], cité par Boccara 1998:111). Enfin, celui de Pilcuntegua est inexistant ; toutefois, Pilcun, qui signifie « volcan » en *mapudungún*, était un *pueblo de indios* de la région de Colchagua, un peu plus au sud de Cachapoal (Medina 1882:159).

Or, Francisco de Aguirre put bénéficier dès 1544 d'une encomienda à Cachapoal et d'une autre à Mapocho (Silva Lezaeta [1904-1907] 1953). Il est donc plausible que les ascendants de Juan Saxmay aient été présents à Copiapo pour avoir été amenés par Francisco de Aguirre. Alors, l'allégation de don Francisco Taquia selon laquelle Juan Saxmay serait un *mitaio* prendrait tout son sens. En effet, durant la même période le Protecteur des Indiens entreprit une action judiciaire à l'encontre de Juan Cisternas pour l'exploitation de la brai à Potrero Grande, tel que nous l'avons signalé dans la partie III. Durant le procès, un Indien de Copiapo déclare :

“que a oydo desir a don Juan Sacmay yndio que bino de Santiago y a su protector que si no se lo dan el dicho Potrero Grande se yran los yndios al peru y despoblaran su pueblo...” (ANCh, Real Audiencia, vol. 50, s/n°)¹⁷⁴.

Juan Saxmay viendrait donc de Santiago. Peut-être sa mère aurait-elle vécu là-bas où elle se serait mariée à Juan Tanamilla ?.

D'autre part, il est désigné comme don Juan Saxmay, ce qui nous laisse entendre qu'il possédait un rang hiérarchique assez élevé, comme sa mère.

Il est également important de signaler que le patronyme Saxmay n'est pas originaire du centre

¹⁷⁴ « qu'il a entendu dire à don Juan Sacmay, Indien qui est venu de Santiago, et à son Protecteur, que s'ils n'obtiennent pas le-dit Potrero Grande, les Indiens s'en iront au Pérou et abandonneront leur village... ».

ou du sud du Royaume. Il est déjà cité dans l'encomienda de Copiapo en 1636 (ANCh, Capitanía General, vol. 496, n° 1) alors que les patronymes Pilcuntegua, Llancamilla et Tanamilla ne sont mentionnés que durant ce procès, jamais avant ni après.

Nous pensons que Juan Saxmay est vraisemblablement issu d'une lignée originaire du centre du royaume (voie patrilinéaire) et d'une autre de Copiapo (voie matrilinéaire). C'est ce qui lui permet d'avoir été recensé, lui et tous les autres Saxmay, lors des différentes visites effectuées dans la vallée. Peut-être que la lignée Saxmay est-elle issue de lointains ancêtres en provenance du Pérou, puisqu'il affirme vouloir quitter la vallée pour aller là-bas.

Ce procès constitue un exemple des alliances que nouèrent les différents groupes ethniques au sein de l'encomienda de Copiapo, alliances qui passèrent inaperçues au regard de l'administration coloniale mais qui se manifestèrent surtout au sein des sphères politiques.

3. Le procès et les dynamiques locales

Ce procès dura un an, et Juan Saxmay eut le privilège d'être le cacique durant deux mois, entre le 15 novembre 1677 et le 24 janvier 1678, à la suite d'une décision en première instance. La partie plaignante ayant fondé son accusation sur l'illégitimité de la lignée Taquia, le contexte permit la mise en œuvre du procès. En effet, don Francisco Taquia s'était retiré avec sa famille dans la vallée de Huasco abandonnant les siens à leur sort. Les Indiens vécurent donc probablement cette situation comme une trahison au regard des conditions de vie qu'ils devaient affronter et cherchèrent vraisemblablement un individu susceptible de servir efficacement leurs intérêts. A ce titre, Juan Saxmay était la personne idéale, issu d'une lignée locale et connaissant ainsi la réalité de Copiapo, et descendant par ailleurs d'une branche de chefs familiarisés avec les pratiques du pouvoir. En outre, sa mère, doña Magdalena, avait pu nouer des contacts privilégiés avec certains colons de la vallée. Quant à

l'attitude adoptée par les Espagnols lors du procès, il nous semble qu'ils manipulèrent certainement les Indiens pour asseoir leurs propres intérêts. Effectivement, le tribunal énonça comme unique condition que Saxmay veillerait à ce que tous les Indiens travaillent à la reconstruction de l'église de la vallée, fortement endommagée par un tremblement de terre, ainsi qu'à l'édification d'une nouvelle église (ANCh, Real Audiencia, vol. 1763, n° 1). Le verdict fut-il prononcé pour répondre à des volontés politiques plutôt que pour faire respecter les normes régissant la transmission de la chefferie coloniale ? On peut l'imaginer : d'une part la seule main d'œuvre disponible dans la vallée était celle des Indiens. D'autre part la mère de Juan Saxmay avait tissé avec les colons, notamment avec les autorités religieuses de la vallée, des liens privilégiés lui permettant d'esquisser un avenir prometteur pour son fils.

Au grand regret de Juan Saxmay, la chefferie fut restituée lors du deuxième procès à don Francisco Taquia car celui-ci put attester que son père avait été cacique de Copiapo avant lui.

CHAPITRE XIV. Quel rôle pour les caciques de Copiapo, fin XVII^e-fin XVIII^e siècles ?

Les sources qui portent sur cette période, malgré leurs défauts, nous permettent de nous interroger sur la portée du caciquat. En effet, les différents documents nous montrent que les différents caciques qui se sont succédé durant le siècle avaient réussi à réunir une fortune considérable, mais que parallèlement la portée de leur pouvoir n'avait sans aucun doute plus aucune valeur dans la vallée. Comment l'expliquer ?

1. Pourquoi vivre dans la vallée ?

Nous sommes interpellés par ce que nous montrent les sources. En effet, sur une période s'étalant sur plus d'un demi-siècle les caciques de Copiapo quittèrent successivement la vallée pour aller vivre ailleurs. Ainsi, don Joseph Taquia déclare en 1723 se retrouver à Santiago, « forastero en tierra agena »¹⁷⁵ (ANCh, Escribanos de Santiago, vol. 485). Deux décennies auparavant les Indiens de l'encomienda déclaraient ne pas savoir où se trouvait leur cacique (ANCh, Real Audiencia, vol. 2953, n° 1), alors que quelques années plus tard on apprenait qu'il s'était marié à Quillota, dans la vallée d'Aconcagua (ANCh, Capitanía General, vol. 496, n° 4).

A la fin du XVII^e siècle le père de celui-ci, don Francisco Taquia, avait été confronté à un autre Indien de l'encomienda pour la possession du caciquat, car on lui reprochait de vivre loin de la vallée et sans s'occuper des intérêts de son groupe (ANCh, Real Audiencia, vol. 1763, n° 1). Ce cacique avait quitté la vallée durant la première moitié du siècle.

Qu'est-ce qui a pu pousser ces caciques quitter leurs terres ? Quelles conséquences pour les Indiens ?

¹⁷⁵ « étranger en terre étrangère ».

Pour la première question, nous ne possédons aucun élément qui nous permette de répondre. Par contre, il nous semble opportun de signaler que don Joseph Taquia déclare en 1723 posséder une grande extension de terrain à Copiapo, quelques centaines de moutons et chèvres, des vaches, chevaux, une mine d'or (« guaca de oro a granel ») et une autre de « plata blanca » (ANCh, Escribanos de Santiago, vol. 485). De plus, parmi les différents testaments de caciques compilés par l'historien Julio Retamal (2000), seul Joseph Taquia évoque explicitement posséder des insignes de pouvoir (« el vaston con sus casquillos de platta y los dichos papeles para que se reziva en el referido cacicazgo »).

Durant ces 5 décennies les Indiens de Copiapo portèrent devant les tribunaux différentes affaires concernant l'accès aux terres ancestrales¹⁷⁶ ou le retour des Indiens expatriés, sans réel succès. En effet, malgré l'appui des Protecteurs qui se sont succédé, les procès ne les ont pas favorisés. Faut-il relier le départ des caciques à cela ? Ne sont-ils pas partis car en restant dans la vallée ils n'avaient rien à y gagner, alors qu'en s'installant ailleurs ils pouvaient éventuellement être respectés en tant que caciques ?

2. Les caciques de Copiapo à la fin du XVIII^e siècle ou l'impuissance d'être le chef

Lors de son testament, don Joseph Taquia déclare léguer le caciquat à son frère don Alonso Taquia car il n'a aucun enfant légitime. Ce dernier, contrairement à son frère, n'est jamais cité absent dans les différents documents du début du siècle. Or, après le testament on le retrouvera étonnement plus dans les sources.

Quelques années plus tard, un certain Francisco Taquia (fils de don Alonso Taquia ?) est à la tête du caciquat lorsque les autorités décident d'ériger la ville de Copiapo, en 1745 (ANCh, Fondos Varios, vol. 690). Six ans plus tard il apparaît encore dans le recensement mené au

¹⁷⁶ J'évoque le concept de « terres ancestrales » pour me référer au territoire revendiqué comme historiquement appartenant au groupe d'Indiens.

sein de l'encomienda à la mort de Miguel de Aguirre, l'*encomendero* de Copiapo (AGI, Gobierno, Chile, 123, n° 8). Ce cacique dut faire face à la pression exercée par les colons sur les terres et ressources des Indiens, sans succès¹⁷⁷. Son fils, don Pablo Taquia dut agir de la même manière, d'autant plus que la situation s'aggravait à mesure que les années passaient, car ils avaient de moins en moins d'eau disponible pour leurs cultures. Il est intéressant de regarder le testament de don Pablo pour se rendre compte que sa situation n'était pas comparable à celle de don Joseph Taquia. En effet, alors que ce dernier avait déclaré posséder plus de 500 *cuadras* de terrain et des centaines d'animaux d'élevage, don Pablo Taquia n'a plus que 10 *cuadras*, 1 cheval et 1 jument (ANCh, Notarial Copiapó, vol. 14). Serait-ce parce qu'il est resté à Copiapo ?

¹⁷⁷ Selon Carlos Aldunate, la cacique avait un rôle très important à l'époque, puisqu'il constituait le lien entre les autorités et les Indiens (Aldunate del Solar 1984:200). Il nous semble que le cacique de Copiapo était effectivement le leader politique des Indiens de l'encomienda, mais l'administration coloniale avait cessé de reconnaître ses facultés.

CINQUIEME PARTIE. Les Indiens de l'encomienda de Copiapo

“halló [Diego de Almagro en Copiapó] un mui fresco rio y en abundancia refresco para todos. Despues de haber descansado y reformado los caballos que llevaban mui flacos, siendo informado de la tierra, habiendo hablado a los principales que entre los indios habia, de que este valle estaba bien poblado...” (Marmolejo [1575] 1862:3)¹⁷⁸.

“cuando los españoles entraron en él [valle de Copiapó], había muchos indios, ya se han acabado y no debe haber muchos más de ciento” (López de Velasco [1574] 1971:264)¹⁷⁹.

“Siguen a esta ciudad de la Serena los valles de Copiapò, y del Guasco, y el de Limari: y estos solian tener mucha jente de los naturales, que pasaban de veinte mil, y han venido en tanta disminucion con los trabajos que les han dado en el sacar del oro i otras g... que no han quedado dos mil. Y el que mas indios tiene de encomienda en aquella ciudad es el capitan Francisco de Aguirre, y no llegan a doscientos” (Lovera [1595] 1865:79)¹⁸⁰.

Les sources nous permettent d'affirmer qu'à l'arrivée des Espagnols, la vallée de Copiapo était très peuplée. Elles montrent également qu'au cours du XVI^e siècle eut lieu un important déclin démographique (environ 90%), baisse qui a été par la suite moins importante mais cependant régulière. Quels furent les facteurs déterminants dans ce déclin ? :

- La conquête tout d'abord. En effet, les populations de la vallée résistèrent aux entrées d'Almagro, en 1537, jusqu'à leur pacification définitive, en 1551, payant ainsi un lourd tribut humain.
- La colonisation ensuite, qui à travers ses modalités, notamment l'encomienda dans son spécificité chilienne, empêchèrent une reconstruction durable de la société autochtone.
- En parallèle il y a probablement eu l'effet corrélatif au contact avec les populations européennes entraînant des maladies.

¹⁷⁸ « il trouva [Diego de Almagro, à Copiapo] un fleuve très frais et de l'eau en abondance pour tous. Après s'être reposé, et les chevaux remis en forme puisqu'ils étaient très maigres, en étant informé du territoire, en ayant parlé aux principaux chefs qu'il y avait parmi les Indiens, que cette vallée était très peuplée... ».

¹⁷⁹ « quand les Espagnols y entrèrent [dans la vallée de Copiapo], il y avait beaucoup d'Indiens, il n'y en a plus et ils ne doivent pas dépasser la centaine ».

¹⁸⁰ « De cette ville de La Serena dépendent les vallées de Copiapo, et du Huasco, et celle de Limari : et ceux-ci avaient beaucoup de gens autochtones, qui dépassaient les vingt-mille, et ils ont tellement diminué avec les travaux qu'on leur a imposés pour extraire de l'or et d'autres g... qu'il n'y en a plus de deux-mille. Et celui qui possède plus d'Indiens d'encomienda dans cette ville-là est le capitaine Francisco de Aguirre, et ils n'arrivent pas à deux-cents ».

CHAPITRE XV. Spécificité de l'encomienda au Chili

“esta institución se nos presentó como una de las más importantes de América Colonial Española, ya que en su desarrollo es posible encontrar importantes elementos de los grandes procesos de, al menos, los dos primeros siglos de la dominación hispana. A través de la encomienda se pueden entender, en parte los afanes de riqueza y dominio de los conquistadores; las disputas por el poder entre estos y la monarquía; la caída demográfica de la población indígena y la desarticulación social y cultural de quienes lograron subsistir, entre otros importantes temas” (Whipple Morán 1998:349)¹⁸¹.

Le système colonial hispano-américain prit différentes formes selon les territoires où il fut implanté. Pourtant, il s'est toujours appuyé sur un nombre limité de modalités de domination économique qui lui permirent d'accéder à la main d'œuvre locale, condition *sine qua non* de la réussite de son entreprise colonisatrice. C'est dans ce cadre que les groupes indiens se recomposèrent, souvent de manière rapide, parfois violente, toujours sous la contrainte. Il convient d'exposer ce qu'était l'encomienda et de montrer ses caractéristiques générales au Royaume du Chili.

1. L'encomienda aux Amériques : aspects généraux

Tel que les historiens ont reconnu à différentes reprises, le premier chercheur à avoir démontré l'importance de l'encomienda dans le développement historique du continent américain fut le Mexicain Silvio Zavala avec son ouvrage *La encomienda indiana* publié à Madrid en 1935. Comme l'a bien montré ce chercheur, l'encomienda est née tout d'abord aux Antilles à la croisée des XV^e et XVI^e siècles pour différentes raisons :

“En la época de Cristóbal Colón ocurren en la Isla Española dos hechos importantes para nuestro estudio: el Almirante (años 1495-96) impuso a los vecinos mayores de catorce años de edad de las provincias de Cibao y de la Vega Real y a todos los que vivían cerca de las minas un tributo para el rey, consistente en cierta cantidad de oro –cada tres meses; los indios no

¹⁸¹ « cette institution nous a été présentée comme l'une des plus importantes de l'Amérique Coloniale Espagnole, car dans son développement il est possible de trouver d'importants éléments des grands processus pour, au moins, les deux premiers siècles de la domination espagnole. A travers l'encomienda on peut comprendre, en partie les volontés de richesses et de domination des conquistadors ; les disputes pour le pouvoir entre ceux-là et la monarchie ; la chute démographique de la population indigène et la déarticulation sociale et culturelle de ceux qui réussirent à subsister, entre autres importants thèmes ».

vecinos de las minas debían entregar una arroba de algodón por persona. El segundo hecho consistió (1497-99) en la imposición a los indios de servicios agrícolas y mineros a favor de los españoles. Esta medida se debió a la exigencia de los vecinos europeos que poblaban la Isla, que se hallaban desprovistos de auxilios económicos...»¹⁸² (Zavala 1935:1-2).

Nous constatons donc que dès ses débuts, on voit naître une institution où les intérêts économiques sont doubles : d'un côté ceux de la Couronne et d'un autre ceux des conquistadors (et colons par la suite)¹⁸³. Le reine Isabel la Catholique dicta par la suite, dès 1503, un Décret Royal légalisant l'encomienda (Zavala 1935:4).

L'encomienda devint ainsi d'une part un système permettant aux Espagnols d'obtenir légalement la main d'œuvre nécessaire au développement des colons en Amérique, et d'un autre côté il s'agissait d'un système tributaire en bénéfice de la Couronne, qui elle le cède gracieusement à ces colons (González Pomes 1966:8). Par la suite, en 1542, la servitude personnelle est abolie, l'encomienda devenant alors une institution permettant d'obtenir de la part des Indiens octroyés en encomienda un tribut.

Malgré cela, les chercheurs ont démontré qu'il n'est pas toujours évident de s'en tenir à cette définition de l'Indien (tributaire) et l'encomienda. Ainsi, ils existent deux visions quant au sens même de l'encomienda des Indes. Selon Zavala, il s'agirait d'une institution socio-économique éminemment américaine, ayant pris forme dans une réalité totalement nouvelle, celle du Nouveau Monde et au sein d'une population étrangère à la mentalité occidentale (Zavala 1935). Pour l'historien italien Ruggiero Romano, l'encomienda aurait été au contraire, une institution profondément ancrée dans les mentalités des conquistadors et qui s'apparentait au système féodal (Romano 1972).

¹⁸² « Durant l'époque de Christophe Colomb ont lieu deux événements importants pour notre étude à l'île Española : l'Amiral (années 1495-96) imposa aux voisins majeurs de quatorze ans d'âge des provinces de Cibao et de la Vega Real et à tous ceux qui habitaient à proximité des mines un tribut pour le rio, consistant en une certaine quantité d'or –tous les trois mois ; les Indiens non-voisins des mines devaient remettre une arroba de coton par personne. Le second fait consista (1497-99) en l'imposition aux Indiens de services agricoles et miniers en faveur des Espagnols. Cette mesure a été due à l'exigence des voisins européens qui peuplaient l'île, qui se trouvaient dépourvus d'aides économiques... ».

¹⁸³ D'après les hypothèses de Timothy Yeager, la Couronne espagnole aurait préféré d'institutionnaliser l'encomienda et non l'esclavage pour des raisons économiques (1995).

Nous pensons que ces deux auteurs ont démontré à leur manière le caractère opportun de leurs hypothèses. En effet, malgré le fait que ce fut, comme le signala Zavala, une institution qui prit forme selon la réalité locale, tel qu'il a pu retracer son histoire en 1935, il nous paraît important de signaler que les traits généraux de l'encomienda furent plutôt dictés par la nécessité qu'avaient ces colons de recréer un monde qui allait les situer en haut de la pyramide hiérarchique.

Dans ce sens, l'étude que nous faisons de la vallée de Copiapo est révélatrice de ce paradigme : d'un côté nous voyons naître une institution essayant de tirer partie de la réalité locale, où il existait du temps des Inkas une situation relativement proche dans les objectifs (une partie de la population locale devait contribuer à travers différents moyens à l'enrichissement de la classe dominante) et qui au fur et à mesure essaya de s'adapter à l'évolution de la production économique et de la situation de la population *encomendada*, et en parallèle nous constatons dans l'apparition et la progression de l'encomienda au fil des siècles une institution tendant à implanter un système proche de la féodalité.

Zavala se base surtout sur l'analyse du cadre légal de cette forme d'exploitation socio-économique, notamment d'un point de vue institutionnel, alors que Romano mène ses analyses en se servant de ce qui advint dans le continent au sein des encomiendas et de la population indienne, où une certaine forme de servitude se mit en place et ce malgré les différentes lois et dispositions existantes pour lutter contre cela. Les deux approches sont complémentaires. D'ailleurs, dès les premières années de mise en place de l'encomienda aux Antilles, les autorités durent gérer des volontés seigneuriales des colons et les contradictions engendrées par l'exploitation de la main d'œuvre locale d'une part, et la reconnaissance du caractère humain et non barbare des populations soumises, comme l'a si bien montré Zavala tout le long de son ouvrage.

2. L'encomienda au Chili : la question du « servicio personal »

La conquête et colonisation du Chili fut étroitement liée à l'implantation de l'encomienda dans ce royaume. En effet, cette institution ne se limita pas seulement à réguler la force de travail disponible et les tributs destinés à la couronne mais elle permit dans le cas chilien la mise en place d'un système axé sur le service personnel qui au début ne concernait pas seulement les hommes adultes, comme c'était le cas dans une grande majorité d'encomiendas dans les Andes, mais aussi, incluait femmes adultes et hommes pubères, et parfois même des enfants, tel que nous pouvons le constater dans la première visite au royaume menée par Santillán ([1558] 2004), et ce en dépit de nombreuses lois en vigueur à l'époque (Góngora 1998 ; Contreras Cruces 2009).

Les différents groupes autochtones furent emmenés à se reconstruire au sein d'un cadre radicalement différent où leur marge de manœuvre pour se réapproprier ce nouveau monde se voyait fortement limitée, car :

« lorsque les différences sont trop grandes au niveau de l'organisation politique, sociale et économique, sur le plan de la culture matérielle, au niveau cosmogonique, etc., il n'y a pas lieu d'acculturation, mais seulement à prépondérance d'une culture sur l'autre » (Romano 1972:28).

Ainsi, les structures politiques préhispaniques perdirent leur spécificité, l'homogénéisation du caciquat devenant omniprésente au sein de tout le Royaume.

Nombre de groupes furent forcés à l'exil vers d'autres terres, laissant derrière eux leurs ancêtres et perdant pour ainsi dire, le lien qui les unissait au monde préhispanique, rompant radicalement liens familiaux et lignagers. Au sein de la nouvelle terre d'accueil, ils durent cohabiter parfois avec des groupes ethniquement étrangers, qui à la fin du XVI^e siècle avait eu comme principale conséquence l'adoption par tous les groupes d'Indiens d'encomienda du *mapudungún* car la chute démographique de la population locale fut très importante au nord du Royaume, les Espagnols y remédiant partiellement en transportant des individus du sud

vers des latitudes plus méridionales. Cette homogénéisation politique et culturelle au sein des différents groupes ethniques de la région fut également accompagnée d'orientations économiques visant à l'extraction d'or dans des lavoirs où le système de production préhispanique dut laisser place dans un début à un système autarcique où la seule ressource économique exportable était ce métal.

Toutes ces encomiendas furent octroyées dans le but de récompenser les conquistadors les plus importants du Chili, ainsi que pour les inciter à mener à terme leurs campagnes de pacification. Ainsi, Pedro de Valdivia, Francisco de Aguirre, Rodrigo de Quiroga, Francisco de Villagra, Juan Jufre, Juan Bohón ou Alonso de Monroy pour n'en citer que certains, comptèrent parmi les plus grands bénéficiaires de ces encomiendas.

Dans ce sens, la vallée de Copiapo illustre cette volonté visant à pacifier durablement les populations indiennes de ce territoire afin de le rendre productif. En effet, l'une des difficultés rencontrées par les Espagnols pour coloniser le royaume fut l'hostilité des Indiens du Norte Chico et en particulier celle des populations de la vallée. En encourageant le bénéficiaire de l'*encomienda* à s'investir personnellement dans la conquête d'un territoire, Pedro de Valdivia poursuivait un objectif spécifique : sceller définitivement le sort des ses habitants afin que ces derniers deviennent des vassaux de la couronne espagnole :

“También quiero advertir a vuestra Majestad de una cosa: que yo envié a poblar la cibdad de La Serena, por la causa dicha de tener el camino abierto, y hice Cabildo y les di todas las demás abtoridades que convenía en nombre de vuestra Majestad, y esto me convino hacer y decir; y porque las personas que allá envié fuesen de buena gana, les deposité indios que nunca nacieron, por no decirles habían de ir sin ellos a trabajos de nuevo, después de haber pasado los tan crecidos de por acá” (Valdivia [1545a] 1978:44-45)¹⁸⁴.

¹⁸⁴ « Je dois aussi avertir votre Majesté d'une chose : j'ai envoyé peupler la ville de La Serena, afin d'ouvrir la voie, et j'ai convoqué le Conseil et je leur ai donné toutes les autorisations nécessaire qu'il convenait au nom de votre Majesté, et j'ai décidé de procéder et le dire ainsi, afin que les personnes qui allaient s'y rendre le fassent avec envie, je leur ai déposé des Indiens qui ne sont jamais nés, afin de ne pas leur dire qu'ils devraient y aller sans ces Indiens pour entreprendre à nouveau des travaux, après avoir tant enduré de ce côté-ci ».

Cette pacification avait pour but le redéploiement de l'ensemble des forces espagnoles au sud du Royaume et la reprise de l'exploitation minière au Norte Chico, notamment aurifère, afin de financer le projet colonisateur espagnol susmentionné. Le souci majeur pour les colons était donc de soumettre les Indiens hostiles du Norte Chico, notamment ceux de Copiapo, qui étaient selon certains témoignages les plus ardens défenseurs de leur autonomie.

C'est dans ce sens que Valdivia avait décidé de fonder une ville espagnole dans ce territoire dès 1544 (La Serena, dans la vallée d'Elqui, qui avait été précédemment le siège de l'autorité inka dans la région). Or, les Copayapos, hormis les quelques rencontres belliqueuses et les pourparlers de paix qui avaient pu avoir lieu entre les deux camps belligérants, étaient réputés indomptables et demeuraient jusque-là un mystère pour les Espagnols. Seul leur nombre, qui semblait assez important au regard des différentes batailles ayant opposé les deux camps, avait retenu l'attention des chrétiens.

De plus, et contrairement à ce qui est advenu dans d'autres régions andines où les ethnies locales envisagèrent la présence espagnole comme un important soutien pour contrer leurs différences, oppositions, velléités, rancunes et désirs d'autonomie et indépendance envers l'empire inka, comme ce fut le cas avec les Cañaris en Equateur (Oberem 1974 ; Barvo Guerreira 2003) ou au Pérou avec les Wankas (Espinoza Soriano 1971) ou les Chachapoyas (Bravo Guerreira 2003), au Chili et davantage encore au Norte Chico, les Espagnols ne réussirent pas à construire, lors du contact tout du moins, des alliances quelque peu durables avec les groupes locaux en tirant parti de ce type de rapport¹⁸⁵.

C'est probablement l'une des raisons pour laquelle l'encomienda au Chili n'est pas seulement devenue au fil des ans un système de tribut mais de servitude personnelle où l'Indien perdit une partie de sa liberté. En effet, malgré les lois implantées en 1542, qui abolissaient la

¹⁸⁵ En effet, par la suite, certains groupes participèrent ultérieurement à la conquête des territoires au sud du Royaume, durant la fameuse *Guerra de Arauco*, en aidant les forces espagnoles.

servitude et l'esclavage des populations autochtones, ces mêmes lois permettaient parallèlement la mise en esclavage de tout Indien rebelle :

“la mano de obra de los indígenas capturados en la guerra fue usada a lo largo de la primera mitad del XVI. Los esclavos indígenas fueron aquellos que se defendieron de los conquistadores o se rebelaron. En efecto, en el siglo XVI y parte del XVII, un gran número de estos fueron liberados por las Leyes Nuevas implantadas en 1542 (...) Sin embargo, esta ley podría convertir a cualquier rebelde en esclavo, incluso a los indígenas que habían sido bautizados y se atrevían a rendir homenaje a sus antiguos dioses” (Lorenzo Monterrubio 2001:33)¹⁸⁶.

Nous observons qu'au Chili la population locale a été globalement opposée à la présence espagnole, mettant en péril la consolidation de leur colonisation (León Solís 1985). De la sorte, la première phase, qui dura entre la pacification du royaume (à partir de 1544 dans les vallées centrales, et 1551 entre la vallée de Copiapo et celle de Choapa) et 1558, période où est mise en place la première réglementation portant sur l'encomienda, est marqué par l'exploitation démesurée des Indiens d'encomienda :

“los naturales de la dicha cibdad de la Serena donde fue la primera escala que hicimos en aquel reyno estaban muy bexados y fatigados de sus encomenderos usando de ellos para cargas y echándolos a las minas a todos. e a sus mugeres e hijos e ocupándolos en otros servicios personales sin dexarles una ora de descanso...” (Santillán [1558] 2004:194)¹⁸⁷.

L'intervention de Santillán avait pour but de résoudre, à travers différentes mesures légales, cette exploitation. Cependant, celles-ci n'abolirent pas le service personnel mais simplement le limitèrent. Il faudra attendre 1580 et la *Tasa de Gamboa* (BNM, Ms.) pour que le système soit définitivement aboli. Pourtant, en 1598 a lieu dans le sud du Royaume une révolte générale (*Batalla de Curalaba*) qui mit fin à la présence espagnole entre le fleuve Bio-Bio et l'anse de Reloncavi, et qui fut déclanchée par la persistance du système de servitude

¹⁸⁶ « la main d'œuvre des indigènes capturés à la guerre fut utilisée tout le long de la première moitié du XVI^e. Les esclaves indigènes ont été ceux qui se sont protégés des conquistadors ou se sont rebelés. En effet, au XVI^e siècle et durant une partie du XVII^e, un grand nombre de ceux-là furent libérés par les Lois Nouvelles mises en place en 1542 (...) Cependant, cette loi pouvait convertir n'importe quel rebelle en esclave, même les indigènes qui avaient été baptisés ou qui osaient rendre culte à leurs anciens dieux ».

¹⁸⁷ « les naturels de la dite ville de La Serena, où nous avons effectué notre premier arrêt dans ce royaume-là, étaient très humiliés et fatigués de leurs *encomenderos*, qui les utilisaient comme porteurs et les mettaient tous dans les mines, et à leurs femmes et enfants et en les occupant dans d'autres services personnels sans leur laisser un moment pour se reposer... ».

personnelle. Or, malgré ces événements, en 1602 l'évêque du Chili fray Juan Pérez de Espinoza écrit au roi Philippe :

“los gobernadores en lugar de hacerles merced en nombre de Vuestra Magestad, los dan a sus encomenderos por servicio personal, que es lo mismo que darlos por esclavos, cosa que no se debe permitir, pues no solo no merecian servir perpetuamente, sino quedar libres, pues sus padres y aquellos y hermanos an muerto en la guerra en servicio de Vuestra Magestad.

Y lo peor es que no ay ninguna edad Reservada, porque no solamente los indios que pasan de diez y ocho años sirven personalmente, sino tambien los niños desde seis años, y lo mismo las niñas, y mugeres, y ancianas, y esto es lo que mas siente esta gente ver que en ningun tiempo, ni edad an de tener libertad” (AGI, Gobierno, Chile, 60, n° 3)¹⁸⁸.

Plusieurs témoignages postérieurs continueront à montrer que ce système fut, au moins jusqu'au début du XVIII^e siècle, une constante dans tout le royaume¹⁸⁹.

Pour quelles raisons ce système devint-il si répandu dans le Royaume du Chili ? A notre avis la réponse réside dans l'histoire même du rapport qui s'instaura entre les Espagnols et les populations locales. En effet, l'histoire de la colonisation espagnole est liée à l'opposition des groupes autochtones. Il n'existe pas une seule région dans le Royaume où les populations locales se soient montrées coopératives. Nous le voyons à Aconcagua, où la révolte du cacique de la basse vallée, nommé Tanjalonko, paralysa les activités extractives des mines d'or de Marga-Marga (Contreras 2009:188), ou bien encore plus au nord, lorsque le soulèvement de Copiapo, Huasco et Elqui supposa l'abandon de l'ensemble de la province, comme nous l'avons signalé dans la partie précédente. La révolte indienne du sud du Royaume survenue en 1598 (« Desastre de Curalaba ») eut les mêmes conséquences : l'abandon d'une région, de sa main-d'œuvre et de ses gisements d'or. Les Espagnols, tel que

¹⁸⁸ « les gouverneurs, au lieu de leur faire grâce au nom de Votre Majesté, les donnent à leurs *encomenderos* en tant que service personnel, ce qui est égal à les donner comme esclaves, chose qui ne doit pas être permise, car non seulement ils ne méritaient pas de servir perpétuellement mais être libérés, car leurs parentes et ceux-là et frères sont morts dans la guerre au service de Votre Majesté.

Et le pire c'est qu'il n'y a aucun âge réservé, car non seulement les Indiens qui ont plus de dix-huit ans servent personnellement mais également les enfants à partir de six ans, et de même les filles, les femmes et les femmes âgées, et ce que ces gens-là ressentent le plus c'est qu'à aucun moment, ni âge ils ne seront libres ».

¹⁸⁹ Voir par exemple la lettre envoyée par l'évêque de Santiago fray Diego de Humanzoro au Roi d'Espagne en 1664 qui fait état de la généralisation du service personnel au Chili (AGI, Gobierno, Chile, 61, s/n°).

l'affirme Quiroga, « punissaient » les Indiens en le faisant travailler dans les mines sans répit (Aguirre [1552] 1896). Cependant, sur le long terme ce n'était pas raisonnable car la population pouvait rapidement disparaître en raison de l'exploitation. Et pourtant, la servitude fut la norme. Pourquoi donc ?

Les recherches ethnohistoriques montrent que le système esclavagiste devint une norme au Royaume dès le XVI^e siècle, les Espagnols allant « se servir » comme ils l'entendaient dans les terres du sud pour ensuite avoir des « pièces » reconnues légalement (Obregón Iturra et Zavala Cepeda 2009). De ce fait, les encomenderos pouvaient se permettre de ne pas prendre soin des Indiens d'encomienda, parce que finalement ils pourraient toujours compter sur ceux qu'il pouvaient mettre en esclavage au sud.

CHAPITRE XVI. Consolidation espagnole et implantation de l'encomienda à Copiapo au XVI^e siècle.

Ce fut en 1554 que des vents de révolte soufflèrent parmi les populations du Norte Chico. Le gouverneur du Chili, le capitaine don Pedro de Valdivia, venait d'être défait et exécuté par le jeune Lautaro, chef militaire *promaucae*¹⁹⁰, dans la bataille de Tucapel, au sud de Santiago du Chili. L'insurrection d'un grand nombre de groupes indigènes du Royaume venait de commencer et les populations de Copiapo ne restèrent pas insensibles à ce vague espoir de liberté.

Pourtant, un seul et unique personnage allait anéantir de par sa seule présence toute tentative d'émancipation autochtone au Norte Chico : le capitaine don Francisco de Aguirre, bourreau de tous leurs espoirs. Il avait en effet pacifié la région en quelques mois trois années auparavant, en 1551, en compagnie d'une poignée de soldats alors même qu'avant lui de nombreuses tentatives infructueuses de pacification avaient été menées, une immensité de soldats espagnols tués, et plus d'une décennie s'était déjà écoulée.

Copiapo avait été jusque-là l'un des théâtres des plus grands échecs militaires espagnols aux Amériques¹⁹¹. Or, en 1551 Aguirre réussit à vaincre ces guerriers, avec cruauté certes, mais surtout, de manière définitive. Son succès fut d'autant plus probant que lorsqu'en 1554 il fut appelé par les colons chiliens pour contrer la révolte générale qui se dessinait au Norte Chico

¹⁹⁰ Au sujet de ce groupe, voir Leonardo León Solís 1991, *La Merma de la sociedad indígena en Chile central y la última guerra de los Promaucaes, 1551-1558*, Institute of American Studies, University of Saint Andrews. Viviana Manríquez 1999, « De identidad e identidades. Una aproximación desde la etnohistoria a las identidades de las poblaciones indígenas del Partido del Maule en los siglos XVI y XVII », in *Revista de la Academia*, n° 4, Universidad Academia de Humanismo Cristiano, Santiago de Chile, pp. 119-135 ; 2002, « Purum Aucca, "Promaucaes": de significados, identidades y etnocategorías. Chile central, siglos XVI-XVIII », in *Boletín de Arqueología PUCP*, n° 6 « Identidad y Transformación en el Tahuantinsuyu y en los Andes Coloniales. Perspectivas Arqueológicas y Etnohistóricas (Primera Parte) », Pontificia Universidad Católica del Perú, Lima, pp. 337-354.

¹⁹¹ En effet, non seulement la plus grande expédition jamais organisée aux Amériques, celle de l'*Adelantado* Diego de Almagro, avait échoué, mais durant toute la période de conquête et pacification, les Espagnols perdirent plus d'hommes que partout ailleurs au Chili.

(et partout dans le Royaume), la seule rumeur de sa présence fut suffisante pour apaiser l'ensemble de la région. C'est là que commence notre histoire, celle des Indiens de Copiapo.

1. Naissance de l'encomienda à Copiapo, 1544-1551

Pedro de Valdivia, ayant la compétence et le pouvoir d'octroyer des encomiendas (et des terres également), créa une élite restreinte de colonisateurs hors norme qui bénéficia des premières concessions d'encomiendas (et parallèlement de *mercedes de tierras*), ce qui dans le cas de Copiapo fut un appât, une motivation supplémentaire pour la réussite de l'entreprise colonisatrice.

Cette politique s'est donc matérialisée, en 1544, par l'octroi de l'encomienda de tous les Indiens de la vallée de Copiapo au capitaine Juan Bohón, avant que celui-ci n'aille fonder la ville de La Serena, dans la vallée d'Elqui, puis pacifier la vallée de Copiapó. Malheureusement, cette *cédula d'encomienda* ne nous est pas parvenue ; seules quelques références peu éloquentes ont permis de retracer cette première phase¹⁹².

A Copiapo Juan Bohón créa un fort, premier référent de l'implantation hispanique dans la vallée, un embryon de village en quelque sorte (Jara 1961 ; Cortés Lutz 2011). Cependant, aucun élément ne semble indiquer qu'il ait pu tirer un quelconque bénéfice de cette concession, car avant qu'il ait pu pacifier la vallée, il fut exécuté par les Indiens en 1548 :

“...dieron los del valle de copiapo en los cristianos. y como estaban descuydados no tuvieron lugar, de armarse, ni pelear con los yndios. y ansy fueron muertos, todos...” (Bibar [1558] 1966:127*)¹⁹³.

“...quiso el capitán Joan Bohon ir a sentar el valle de Copiapó, por tener seguro y abierto aquel camino para los que del reino del Pirú viniesen a Chille; porque aquellos indios como jente tan belicosa habían suerte en algunos que por allí pasaban. Llegado a este valle, le

¹⁹² La première référence à cet octroi date de 1549 (Valdivia [1549] 1898:221).

¹⁹³ « ...ceux de Copiapo attaquèrent les chrétiens, et comme ils n'étaient pas préparés ils n'eurent pas le temps de s'armer ni de lutter contre les Indiens, et ainsi ils furent tous tués... ».

salieron a servir de paz cautelosamente, y una mañana, como capitán bisoño y mal plático de guerra, imprudente de lo que convenia a su seguridad, no teniendo guardia que le segurase el campo, los indios dieron en él, y ántes que se pudiesen juntar para pelear y defenderse, con grandísima braveza los mataron todos, no escapando ninguno dellos, que eran treinta y dos soldados: solo a Joan Bohon prendieron, y atadas las manos con una cruz que él solía traer en un baston, diciendo que con aquella en la mano trairia de paz todo el reino de Chille, le trajeron por todo el valle triunfando dél y de su miseria, al cual dieron muerte tan cruel, que usando de muchas maneras de crueldades a lo último le ahorcaron” (Góngora Marmolejo [1575] 1862:15)¹⁹⁴.

L'année suivante, en 1549, à la suite de la mise à mort de Juan Bohón, Pedro de Valdivia décida d'envoyer le capitaine Francisco de Aguirre pour pacifier la vallée de Copiapo. Le gouverneur lui octroie par avance à cette occasion cette encomienda, tout comme il l'avait fait pour son prédécesseur :

«...encomiendo en vos, el dicho capitán Francisco de Aguirre (...) el valle todo de Copiapó con sus caciques é prencipales indios sujetos, como los tenía el capitán Juan Bohón, é los principales Chambacay, Iquarumbi é Quinol, con todos sus indios principales y sujetos, que tiene su asiento en el valle de Coquimbo, como los tenía yo (...) y entiéndese que no vale ningún otro depósito que yo haya fecho en vuestra persona...» (Valdivia [1549a] 1898:221-222)¹⁹⁵.

Lors de cet octroi le gouverneur Valdivia et le futur pacificateur de la région, le capitaine Aguirre, s'accordèrent également par écrit sur le fait que si ce dernier venait à perdre la vie au cours de sa tentative de pacification de Copiapo, son fils Hernando hériterait de cette encomienda :

“...digo por la presente que sustento e sustentare los dichos yndios como dicho tengo por vuestras albaceas todo el tiempo que conbinieze y asta tanto que vuestras deudas sean pagas e hasta que venga un hijo legitimo que teneys en buestra en nuestras Españas a servir e tomar los

¹⁹⁴ « ...le capitaine Juan Bohón voulut aller pacifier la vallée de Copiapo, afin de sécuriser et d'ouvrir le chemin pour ceux qui viendraient depuis le royaume du Pérou au Chili, car ces Indiens-là, étant des personnes très belliqueuses, attaquaient parfois ceux qui passaient par là. Arrivé à cette vallée, ils sortirent l'aider pacifiquement et avec précaution, et un matin, étant lui un capitaine inexpérimenté mal préparé pour la guerre, imprudent en ce qui concernait sa sécurité, n'ayant aucune protection pour protéger les alentours, les Indiens l'attaquèrent, et avant qu'ils puissent se réunir pour se battre et se défendre, avec bravoure ils les tuèrent tous, aucun d'eux ne pouvant s'échapper, et ils étaient trente-deux soldats : ils ont seulement attrapé Juan Bohón, et les mains attachées avec une croix qu'il avait l'habitude de porter dans une canne, en disant qu'avec elle dans la main il pacifierait tout le royaume du Chili, ils l'emmenèrent dans toute la vallée en fêtant le triomphe et sa misère, et ils lui donnèrent une mort si cruelle, qu'en utilisant toutes sortes de cruautés, à la fin ils l'étranglèrent ».

¹⁹⁵ « ...je vous octroie en encomienda, capitaine Francisco de Aguirre (...) toute la vallée de Copiapó, avec ses caciques et principaux indiens assujettis, comme les détenait le capitaine Juan Bohón, et les chefs principaux Chambacay, Iquarumbi et Quinol, avec tous leurs Indiens les plus importants et sujets, qui ont leur siège dans la vallée de Coquimbo, comme moi je les détenais (...) et qu'il soit tenu compte qu'aucune autre concession que j'aie pu vous faire ne soit tenue comme valable... ».

dichos yndios en su poder o hasta tanto que me escriba no querer benyr aca para que yo en tal caso disponga dellos como conviniere al servicio de su magestad. Y es my voluntad que posea los yndios e se sirva dellos por birtud de buestra cedula de encomienda los dichos buestras albaceas hasta que sean pagadas buestras deudas, o hasta que benga nuestro hijo...” (AGI, Gobierno, Chile, 50, n° 6, 1581)¹⁹⁶.

Le général et futur gouverneur Francisco de Aguirre allait-il bénéficier grâce à l’octroi fait par Valdivia non seulement de l’encomienda de tous les Indiens de la vallée de Copiapo, mais vraisemblablement aussi d’une partialité d’Indiens dans la vallée d’Elqui, quelques centaines de kilomètres au sud de Copiapo qui appartenait jusqu’à alors au gouverneur Valdivia. La pacification des Indiens de Copiapo fit de ce capitaine l’homme le plus puissant du Norte Chico. Il utilisa alors sa fortune personnelle pour conquérir et pacifier le Tucumán, et fonder la ville de Barco, qui devint par la suite Santiago del Estero. C’est là qu’il se trouvait lorsque la révolte générale des Indiens toucha le Norte Chico en 1554.

Tableau 7
SUCCESSION DE L’ENCOMIENDA DE COPIAPO, XVI^e SIECLE.

PERIODE	INDIENS DE LA VALLEE DE COPIAPO	INDIENS DE MARQUESA (VALLEE D’ELQUI)
1544-1548	Juan Bohón (jusqu’à sa mort, en 1548).	Pedro de Valdivia
1549-1580	Francisco de Aguirre.	
1581-1609	Hernando de Aguirre, fils du capitaine gouverneur Francisco de Aguirre.	

Sources : Pedro de Valdivia [1549a] 189:221-222 ; AGI, Gobierno, Chile, 50, n°6; ANCh, Capitanía General, vol. 155, n°3, fs. 53v, 63r.

¹⁹⁶ « ...je dis à travers la présente que je maintiens et maintiendrai les dits Indiens comme j’ai été informé par vos exécuteurs testamentaire tout le temps qu’il faudra, tant que vos dettes seront payée et que votre fils légitime que vous avez avec votre femme dans nos Espagnes vienne servir et s’approprier des dits Indiens en son pouvoir ou jusqu’à ce qu’il m’écrive en me disant ne pas vouloir venir ici et ainsi je puisse disposer d’eux comme il convient, au service de Sa Majesté. Et ma volonté est qu’il puisse posséder ces Indiens et se servir d’eux en vertu de votre octroi d’encomienda, jusqu’à ce que vos exécuteurs testamentaires payent vos dettes, ou jusqu’à ce que votre fils vienne... ».

2. Démographie des Indiens *encomendados* de Copiapo au XVI^e siècle

Les premières références à cette encomienda (octroi à Bohón puis à Aguirre) nous permettent de comprendre la composition de cette nouvelle communauté de manière parcellaire. L'octroi fait à Aguirre comportait deux partialités : l'ensemble des Indiens de la vallée de Copiapo et un groupe de la vallée d'Elqui. La première avait été octroyée quelques années auparavant, en 1544, au capitaine Juan Bohón, alors que la seconde avait appartenu au gouverneur Pedro de Valdivia depuis la même date (Valdivia [1549a] 1898:221-222).

Aucun élément ne nous permet d'envisager qu'au départ ces encomiendas, aussi importantes aient elles été, puissent avoir été octroyées en répondant à des critères en rapport avec l'organisation socio-politique des groupes indigènes. Se sont-elles fondées sur des sources indigènes, locales ou inkas ? Ont-elles respecté des réalités ethniques locales ?

Il est probable qu'au départ, l'octroi de l'encomienda des Indiens de Copiapo se soit appuyé sur les vagues rencontres qui eurent lieu entre les Espagnols et les habitants de la vallée, rencontres qui avaient été jusqu'en 1551 sporadiques et souvent violentes. En règle générale, les Andes ont été témoins durant cette période mouvementée de nombreux octrois d'encomiendas sans que les responsables de ces attributions aient eu une réelle connaissance des territoires, des provinces et des populations qui les conformaient (Parssinen 2004:260), et hormis des exceptions très spécifiques comme par exemple dans la région de Huaylas, au Pérou (Zuloaga Rada 2012), nous pouvons présumer que la situation de Copiapo est tout-à-fait banale.

Par contre, nous pouvons supposer que lorsque le gouverneur fit l'octroi de cette encomienda à Aguirre en 1549, il avait pu cette fois-ci avoir eu connaissance de davantage de paramètres. En effet, selon la première visite faite dans la région en 1558 nous constatons que certains liens unissaient les deux groupes octroyés à Aguirre (les Indiens de la vallée de Copiapo et les

Indiens de Marquesa) ce qui nous permet de supposer que le gouverneur du Royaume corrigea en 1549 l'erreur commise par lui quelques années auparavant en 1544. En effet, alors qu'une grande partie de la vallée de Copiapo demeurait indépendante jusqu'en 1551, celle d'Elqui avait connu une autre destinée dès les premières entrées espagnoles, car une ville espagnol y avait été fondée en 1544 (La Serena) et de ce fait les voisins espagnols avaient pu côtoyer et connaître la population de la vallée.

D'autre part, cette visite de 1558 montre également une situation relativement plus complexe que celle énoncée par Valdivia en 1549 qui lui ne fait référence qu'à deux groupes d'Indiens (Valdivia [1549a] 1898:221-222 ; Santillán [1558] 2004:176-187). En effet, le document issu de la visite témoigne de l'existence non seulement de deux groupes mais de plusieurs, chacun répondant à une organisation bien plus complexe que celle envisagée par les documents qui précèdent cette visite. L'intérêt de cette dernière réside donc dans le fait que pour la première fois une communauté autochtone complexe, formée de différents groupes ayant chacun ses propres chefs, occupant des territoires séparés les uns des autres, est décrite avec détail à Copiapo.

La visite, commandée par le licenciado Hernando de Santillán dans l'ensemble du Royaume du Chili et entreprise par Arias Pardo au Norte Chico entre 1557 et 1558 (Cortés Olivares 2004) est la plus complète que l'on ait sur Copiapo pour la période coloniale, et elle constitue l'une des sources les plus précieuses sur la vallée¹⁹⁷.

¹⁹⁷ Il existe peu d'évidences nous laissant présumer que des rapports sur les populations du Norte Chico aient pu être écrits avant cette visite sur ce thème-là, excepté celui de l'*Adelantado* et celui de Cristóbal de Molina. Le premier fut envoyé par Diego de Almagro au roi Charles V pour lui décrire l'entrée qu'il fit dans ce qui allait devenir le royaume du Chili en 1536-37. Ce document n'a jamais été retrouvé, mais il a vraisemblablement été consulté par Oviedo et Herrera, d'où la valeur inestimable de ces deux chroniques alors même que leurs auteurs n'ont pas été témoins des faits qu'ils décrivent. Le second rapport fut écrit par le dominicain Cristóbal de Molina qui participa à cette expédition colonisatrice aux côtés de Diego de Almagro. Son témoignage, bien que d'une valeur inestimable également, nous apprend peu sur la société autochtone de la région. D'après une lettre qu'il adressa au Roi d'Espagne suite à son retour au Pérou, il avait également dressé une carte des régions qu'il traversa le long de cette expédition en y notant des détails sur les populations qu'il rencontra. Malheureusement cette carte n'a jamais été retrouvée.

En 1558 cette encomienda comptait presque deux mille individus (autour de 1900 Indiens). Elle était composée au premier abord de 5 grands groupes, occupant au total 13 villages, dans la vallée et en dehors, au moment de la visite. Il est difficile de savoir si ce que l'on observe est dû à une organisation mise en place par les nouvelles autorités et plus spécifiquement par Aguirre, ou bien si l'encomienda a épousé des modèles datant des temps préhispaniques. Cela a peut-être été le résultat indirect de la présence espagnole dans la région¹⁹⁸ et donc une réponse de la population au contexte historique de l'époque.

La visite de Santillán nous permet de constater la présence de 5 groupes distincts, avec un total de 491 tributaires, soit environ ¼ de la population totale de l'encomienda :

- Un premier est celui qui a à sa tête le cacique Don Francisco et qui compte 526 individus, dont 137 tributaires (soit 26% de la population totale du groupe), divisés en trois sous-groupes : un premier est celui qui occupe les villages de Payatelme et Chañar¹⁹⁹. Nous ignorons l'emplacement du premier de ces villages. Pour celui de Chañar, il est possible d'envisager que ce soit celui mentionné dans les sources au nord de la vallée, occupé du temps des Inkas pour comptabiliser le tribut envoyé depuis les provinces chiliennes au Cusco, et qui avait été occupé précédemment par les populations de Copiapo depuis l'Intermédiaire. Les deux autres sous-groupes sont désignés comme des pêcheurs Camanchacas (sur lesquels nous reviendrons plus tard), l'un occupant une région côtière non loin de la vallée, vraisemblablement à l'embouchure du fleuve, et l'autre probablement implanté quelque part au nord du port de Caldera (« *camanchacas pescadores del dicho don francisco questan en la costa hazia atacama* » Santillán [1558] 2004:178)²⁰⁰.

¹⁹⁸ Nous faisons ici référence à la chute du Tawantinsuyu auquel tout le Norte Chico était annexé.

¹⁹⁹ Il est possible que ce village soit celui mentionné dans les sources au nord de la vallée, occupé du temps des Inkas pour comptabiliser le tribut envoyé depuis les provinces chiliennes au Cusco, et qui avait été occupé précédemment par les populations de Copiapo depuis l'Intermédiaire.

²⁰⁰ « Camanchacas pêcheurs du dit don Francisco qui sont dans la côte vers Atacama ».

- Un deuxième groupe est celui dirigé par le cacique Don Diego. Il est à la tête de deux sous-groupes : le premier occupe le village de Paycandelme, dont nous ignorons son emplacement, et l'autre est probablement situé au port de Caldera. Ce dernier est également un site de pêcheurs Camanchacas. Au total, don Diego apparaît à la tête de 360 Indiens, dont 92 tributaires (soit 25% de la population totale).

- Un autre cacique appelé Tiquitiqui est lui à la tête du plus petit groupe de cette encomienda. Seuls 75 Indiens la conforment, dont 19 tributaires (25% du total du groupe). Le rapport de l'oidor Santillán ne mentionne pas le nom du village pour cette partialité, ce qui rend impossible son identification²⁰¹.

- Le quatrième grand groupe est celui dirigé par le cacique Don Alonso. Dans la visite, Santillán n'est pas très clair à ce sujet. En effet, au premier abord on serait tenté de croire qu'on serait face à deux groupes, chacun dirigés par son cacique, tous deux nommés don Alonso. En ce qui nous concerne, après l'analyse du document, il apparaît qu'on se trouve face à un seul groupe. Plusieurs raisons nous poussent à envisager cette hypothèse. Tout d'abord, lors de la visite, don Alonso apparaît n'ayant pas d'épouse, alors même qu'il semble être un personnage important de la vallée étant donné le nombre d'Indiens qui intègrent ce premier groupe (244, dont 70 tributaires -28%-) et surtout, le village occupé (Copiapo), l'un des plus importants de l'époque. Lorsque Arias Pardo se rend dans cette partialité, Don Alonso est présent, alors qu'au moment où l'oidor se rend à l'autre groupe (où l'on trouve 314 Indiens pour 65 tributaires, soit 20% du total), un certain Don Alonso y est également cité mais est absent, alors qu'on constate la présence de ses 6 épouses. Enfin, lorsque l'oidor dicte la *tasa* qui sera appliquée aux Indiens de cette encomienda, il fournit

²⁰¹ Contrairement aux autres caciques et sous-chefs de la vallée, Tiquitiqui ne possède qu'une seule épouse. Rien pourtant ne semble indiquer dans cette visite qu'il possédait à l'époque un rang inférieur aux autres caciques, même si nous pouvons supposer qu'en raison du nombre réduit des tributaires de ce groupe, ainsi que du fait qu'il n'est pas polygame, son pouvoir économique devait être inférieur à celui des autres chefs ethniques de la vallée.

des détails concernant chaque partialité, et là, un seul Don Alonso est mentionné. Ainsi, nous constatons que le groupe résidant à Copiapo est divisé en deux moitiés. La première est composée de tous les hommes, plus une partie des femmes (filles de bas âge, et environ la moitié des femmes mariées) et dépend du cacique Don Alonso. La deuxième comprend l'autre moitié des femmes mariées, les femmes adultes âgées, des filles, et l'ensemble des orphelines. Ce deuxième groupe dépend d'un cacique prénommé Llina, dont on ignore s'il a une famille ou bien s'il a une fonction particulière au sein de cette partialité, voire parmi toute cette *encomienda*.

- Enfin, le dernier groupe cité est celui qui dépend des caciques Ticalñaca (également dénommé Tucma ou Tical) et Don Hernando. Elle est composée de trois villages. Le premier, est celui de Marquesa, composé de 105 individus. Les deux autres sont ceux de Paygane et Meldata, qui regroupent 271 Indiens. En tout, ces deux autorités ethniques sont en 1558 à la tête de 376 Indiens dont une centaine de tributaires (l'équivalent à 30% du total). D'après l'archéologue Gastón Castillo et l'historien Hernán Cortés, les villages de Meldata et de Paygane seraient situés dans la vallée d'Elqui, non loin de Marquesa (Castillo 2011:87-88 ; Cortés Olivares 2003:34). Santillán n'est pas très clair à ce sujet²⁰². D'après nos analyses, il n'existe aucune évidence documentaire sur les populations *encomendadas* d'Elqui qui puisse appuyer leurs hypothèses. Par contre, on pourrait envisager que les villages aient été situés dans la vallée de Copiapo. En effet, d'un côté les sources rendent compte de toponymes qui ressemblent aux Paygane et Meldata cités par Santillán : Paynague et Zelbata sont des sites de la vallée de Copiapo mentionnés dans les sources des XVI^e et XVII^e siècles. De plus, ils sont tous les deux en rapport à l'activité minière, tel que les Paygane et Meldata cités par Santillán. D'autre part, si l'on exclut les différents villages et hameaux de la basse-vallée et ses environs (Chañar, Ensenada de

²⁰² Ceci est d'ailleurs flagrant, car il rédige la *Tasa* pour ce groupe, pour ensuite barrer le paragraphe et recommencer (Santillán [1558] 2004:

Copiapó, Morro Moreno, Caldera et Copiapo), Paygane, Meldata, Payatelme et Paycandelme devraient faire référence à des sites de la haute-vallée, partie qui abritait durant le contact et la période préhispanique la majeure partie de la population locale.

Tableau 8
CACIQUES ET GROUPES/VILLAGES D'APRES LA VISITA DE SANTILLAN EN 1558.

CACIQUES	GROUPES/VILLAGES
Ticalcañaca (Tical, Tucma) et Don Hernando	Paygane et Meldata Marquesa
Don Francisco	Payatelme et Chañar Ensenada de Copiapo (Camanchacas) Morro Moreno (Camanchacas)
Tiquitiqui	?
Don Diego	Paycandelme Caldera
Don Alonso	Copiapo ?

Sources: Santillan [1558] 2006.

L'ensemble de cette encomienda fut évaluée à 4.000 pesos d'or annuel, 20 arrobes de poisson sec annuels également (250 kg, soit 750 kg de poisson frais avant séchage), et 3 arrobes par jour de poisson frais (soit 13,5 tonnes annuelles). De plus, les caciques devaient contribuer à la construction de l'église. Ce qui nous étonne c'est que parmi toutes les encomiendas du Royaume recensées durant cette *visita*, tous les Indiens furent soumis à la *mit'a*, qui Chili se traduisait en service personnel, alors que ceux de la vallée de Copiapo furent les seuls à devoir payer, en dehors de la *mit'a*, un tribut en produits et une somme d'or, car, comme l'affirme Santillán :

« *los indios son mas capaces que ninguno de las dichas provincias* »²⁰³ (Santillán [1558] 2004:184).

Ainsi, il apparaîtrait, et cela rejoint ce que nous avons suggéré lors de la première partie de cette thèse sur le lien probable entre l'attribution de cette encomienda à Aguirre et l'importance de

²⁰³ « les Indiens sont les plus capables de toutes ces provinces ».

ces Indiens, que la vallée de Copiapo était occupée par une population hautement qualifiée en comparaison à nombre de leurs contemporains. En effet, l'affirmation de Santillán que nous venons de citer, mais également le rapport de cette visite, laissent entrevoir une population dédiée à différentes activités économiques comme l'agriculture, l'élevage, l'extraction de métaux mais également la métallurgie, l'exploitation des produits de la mer et le traitement de ces produits.

Aguirre a semble-t-il tiré de grands bénéfices de cette encomienda avant 1558, si l'on croit aux sources. En effet, l'exploitation des gisements d'or à Andacollo pendant une année lui aurait permis dès 1552 de financer la conquête du Tucumán (Millán 2001:46). Par la suite, lorsqu'il revint en 1554 on sait que les Indiens de Copiapo continuaient à travailler dans les mines puisqu'une tentative de révolte avait eu lieu en 1552, où un cacique avait dû être exécuté pour y mettre fin (Torres [1554] 1896:193). De plus, d'après les différents témoignages des caciques en 1558, l'ensemble de la société autochtone s'est montrée en phase avec les activités économiques qui tournaient en fonction de l'extraction d'or à Andacollo, ce qui nous laisse supposer qu'entre 1552 et 1558 l'encomienda était déjà organisée en fonction de cela.

Par la suite, différents documents des XVI^e et XVII^e siècles, plus imprécis et beaucoup moins détaillés que celui de 1558 (voir Tableau 6), parfois même contradictoires entre eux, montrent le rapide déclin démographique de cette encomienda (voir Tableau 5). Ces témoignages attestent d'un processus quasi-irréversible qui a nécessairement affecté l'ensemble de la société locale.

Tableau 9
EVOLUTION DEMOGRAPHIQUE A L'ENCOMIENDA DE COPIAPO, 1536-1636.

ANNEE	SITE RECENSE ET AUTORITE POLITIQUE	TRIBUTAIRES	NON-TRIBUTAIRES	FEMMES	GARÇONS ET FILLES	TOTAL
1536	- Vallée de Copiapo	1500				7500
1540	- Vallée de Copiapo	1000				5000
1545	- Vallée de Copiapo	800				4000
1558	- Copiapo et ? : cacique don Alonso - Payatelme, Chañar, côte de Copiapo et côte vers Atacama : cacique don Francisco - Paycandelme et Port : cacique don Diego - ? : cacique Tiquitiqui - Paygane, Meldata et Marquesa : caciques don Hernando et Ticalcañaca	491	265	511	573	1901
1551-1562 ²⁰⁴	- Encomienda de Francisco de Aguirre (vallée de Copiapo, Marquesa et Morro Moreno)	200				800
1574	- Vallée de Copiapo	100-150				400-600
1629	- Non indiqué, probablement à la vallée de Copiapo	150				600
1636	- Copiapo et Morro Moreno : cacique Don Alonso Tacuia - Marquesa : cacique Don Bartolomé Chinaguel	175				700

Sources: Bibar [1558] 1966 ; Santillán [1558] 2004 ; López de Velasco [1574] 1971 ; Lovera [1595] 1865 ; ANCh, Capitanía General, vol. 481, n° 46, 1708 ; Hidalgo 1972.

²⁰⁴ L'ouvrage de Lovera fut publié pour la première fois à Lima en 1595. Cependant, son auteur était décédé un an auparavant. Lovera était un soldat arrivé au Chili en 1551 avec le gouverneur García Hurtado de Mendoza. Il y resta jusqu'en 1562, date à laquelle il partit au Pérou. Par la suite, il s'installa au sud du Chili, près de Valdivia jusqu'à peu avant sa mort, survenue à Lima. Nous estimons que les chiffres qu'il fournit pour Copiapo sont à relier à sa première période chilienne, car il affirme que ce sont les Indiens de Francisco de Aguirre, qui lui est mort en 1581.

Tableau 10
POPULATION ENCOMENDADA DE COPIAPO D'APRES LA VISITA DE SANTILLAN, 1558.

CACIQUE	VILLAGE	TRIBUTAIRES (HOMMES ADULTES)	ADULTES NON TRIBUTAIRES (RETRAITES)	ENFANTS	JEUNES	FEMMES ADULTES, ET JEUNES TRAVAILLEUSES	TOTAL
Don Alonso	Copiapo	70	9 hommes	6 filles de 6 à 8 ans	25 <i>lavadores</i>	38 f. mariées	158
Llina			10 femmes	9 garçons de 6 à 8 ans 11 filles		32 f. mariées 33 <i>lavoradoras</i>	87
2		70	19		51	103	245
Don Francisco (avec 8 épouses)	Payateme et Chañar	53	11 hommes mariés	Don Pedro, fils du Cacique	37 jeunes et enfants (filles et garçons)	8 épouses du Cacique	275
1 Principal (avec 3 épouses)		2 <i>yanacomas chacaracamayos</i>	11 femmes mariées	3 filles du Cacique	11 jeunes (filles et garçons), enfants des adultes non tributaires	4 employées du Cacique	
			21 veuves	2 nièces du Cacique	21 jeunes et enfants (filles et garçons), enfants des veuves	3 épouses du Principal	
				2 fils du Principal	15 jeunes garçons orphelins	55 f. mariées	
				2 filles du Principal		11 jeunes filles orphelines, <i>lavoradoras</i>	
	? (Camanchacas pescadores)	25			40 jeunes et enfants (filles et garçons)	25 f. mariées	100
	Côte vers Atacama (Morro Moreno ?) (Camanchacas pescadores)	37 (1 est marié à trois femmes, principal ?)			66 jeunes et enfants (filles et garçons)	39 f. mariées	152
2		137	43		200	145	527
Don Diego (avec 6 épouses)	Paycandelme	46 mariés (1 ayant 2 épouses)	14 <i>chacaracamayos</i>		65 jeunes et enfants (filles et garçons)	6 épouses du Cacique	266 présents 1 absent
1 Principal (marié avec 5 femmes)		1 <i>anacona (yanacoma ?)</i> à Coquimbo	9 femmes, épouses de ces <i>chacaracamayos</i>		10 jeunes et enfants (filles et garçons), enfants des adultes non tributaires	3 employées du Cacique	
3 Principaux (chacun ayant 1 épouse)	Port (Caldera?) (Camanchacas pescadores)	13 célibataires	14 femmes		21 jeunes garçons orphelins, <i>lavoradores</i>	47 femmes mariées	
		24 mariés			38 jeunes et enfants (filles et garçons), enfants des adultes tributaires	13 jeunes filles orphelines, <i>lavoradoras</i>	94
		8 célibataires				24 femmes mariées	
5		92	37		134	93	361
Tiquitiqui (avec 1 épouse)	?	11 h. mariés	3 hommes célibataires	1 fille (de l'Indien célibataire)		1 épouse du Cacique	75
Limanahui, Principal (avec 1 épouse)		7 <i>alipacamayos</i>	2 hommes mariés	8 enfants (garçons et filles)		1 épouse de Limanahui	
Caucote (Principal ?, avec 2 épouses)		1 célibataire	2 femmes mariées	4 enfants (garçons et filles) des adultes non tributaires		2 épouses de Caucote	
			5 veuves	9 enfants (filles et garçons) des veuves		11 f. mariées	
						4 jeunes orphelines, <i>lavoradoras</i>	
3		19	12		22	19	75
Don Alonso (avec 6 épouses)	?	46 h. mariés	16 hommes, la plupart mariés (combien de femmes donc... 10 ?, 13 ?)	3 enfants des Principaux	41 jeunes et enfants (filles et garçons), enfants des tributaires	6 épouses du Cacique don Alonso	315
1 Principal (avec 3 épouses)		16 célibataires <i>alpacamayos</i>	10 ? femmes mariées	15 enfants (filles et garçons des adultes non tributaires)	5 jeunes orphelins (<i>lavoradores</i> ?)	6 employées du Cacique don Alonso	
3 Principaux (avec 4 épouses)		3 <i>chaluacamayos</i>	12 veuves	3 enfants des <i>chaluacamayos</i>	4 jeunes orphelines, <i>lavoradoras</i>	3 épouses du Principal	
			32 femmes âgées (célibataires ?, mariées ?)	14 jeunes et enfants (filles et garçons) des veuves		4 épouses des Principaux	
				21 enfants (filles et garçons) des 32 femmes âgées		48 f. mariées	
						2 femmes épouses des <i>chaluacamayos</i>	
5		65	70		106	69	315
Don Hernando (marié à 4 femmes)	Paygane et Meldata	18 <i>alpacamayos</i>	17 hommes, la plupart mariés (14 épouses ?)	2 filles du Cacique Ticalñaca (2 et 12 ans)	37 enfants et jeunes (filles et garçons) des adultes tributaires	2 épouses du Cacique Ticalñaca	272 1 échappé
Ticalñaca (marié à 2 femmes)		1 <i>guanaquero</i>	14 épouses âgées ?	2 garçons du Cacique don Hernando (1 et 4 ans)	4 jeunes orphelins, <i>lavoradores</i>	4 épouses du Cacique don Hernando	
3 Principaux (mariés à 4 femmes)		38 h. mariés (39 épouses, 1 échappé)	43 veuves	2 garçons des Principaux	8 jeunes orphelines, <i>lavoradoras</i>	4 f. mariées aux Principaux	
				11 enfants (filles et garçons) des adultes âgés		39 f. mariées	
				22 enfants et jeunes (filles et garçons) des veuves			
	Marquesa	31 hommes (don Hernando)	1 homme âgé (Ticalñaca)		11 jeunes garçons	33 femmes	105
		20 hommes (Ticalñaca)	9 femmes âgées				
5		108	84	39	60	82	378
							1901

Sources : Santillan [1558] 2006.

CHAPITRE XVII. Le travail des Indiens : les nouvelles orientations économiques

L'expédition d'Almagro, malgré son échec, avait permis aux Espagnols d'avoir la confirmation qu'il existait bien dans ces latitudes de riches gisements aurifères qu'il leur faudrait découvrir, pour la plupart d'entre eux, et surtout, exploiter (Molina [1545] 1943 ; Góngora [1575] 1862). Or, comme l'a si bien signalé l'historien chilien Salazar, la deuxième vague de conquête arrivée avec Valdivia était consciente que l'or en tant que trésor était déjà épuisé mais pas celui présent dans les mines (Salazar 2003:40)²⁰⁵. C'est à cela que les Espagnols consacrèrent leur énergie tout le long du XVI^e siècle au Chili, et Copiapo fit partie intégrante de cette dynamique.

C'est ainsi qu'à partir de l'implantation du système colonial au Chili, l'économie régionale du royaume fut érigée autour de l'activité minière, principalement celle de l'or, et subsidiairement celle de l'argent. La vallée de Copiapo n'échappa pas à cette tendance, telle que nous l'avons vue lors du chapitre précédent. L'ensemble des forces productives locales réorientèrent leur travail afin de maximiser l'accumulation de ces matières premières qui abondaient dans des gisements éparpillés tout le long du royaume. Les chrétiens étaient venus pour amasser des richesses ; ils souhaitaient devenir des seigneurs et par la même occasion changer de statut social au sein d'une société de castes.

La pacification de la région permit aux Espagnols de mettre à jour de nombreux gisements aurifères, et d'exploiter ceux dont ils connaissaient déjà l'existence. En effet, dès les années du contact les premières mines furent découvertes puis exploitées. Margamarga fut dévoilée

²⁰⁵ A ce sujet, voir par exemple la lettre envoyée par le gouverneur du royaume du Chili don Pedro de Valdivia à don Hernando Pizarro depuis La Serena le 4 septembre 1545 où il affirme, en se référant au royaume, « que tout ceci est un morceau de terre richissime en mines d'or » (Valdivia [1545b] 1978:68). Selon Oviedo, l'Adelantado Almagro avait déjà pu identifier un certain nombre de mines à Copiapo, Huasco, Coquimbo et Aconcagua (Oviedo [1557]). Le jésuite Rosales, qui eut accès durant le XVII^e siècle à d'innombrables documents aujourd'hui égarés, affirme que durant la période inka les territoires chiliens qui étaient annexés au Tawantinsuyu apportaient à l'Inka 14.5 quintaux d'or pur annuel (*oro azendrado*), ce qui équivaut à environ 667 kilogrammes.

aux Espagnols en 1541 par Michimalonko, chef des populations confédérées du centre du Chili, lorsqu'il fut capturé²⁰⁶ (Lovera [1595] 1865:54). Il s'agissait de mines qui étaient travaillées depuis la période Inka, tel qu'il l'affirma lors de sa capture.

D'autres mines allaient être ainsi découvertes progressivement²⁰⁷, comme celles d'Andacollo dès 1551²⁰⁸ (Actas del Cabildo de Santiago 8 octobre 1551:275). Toutefois, il est difficile de situer le début de son activité, les témoignages ne fournissant aucun indice. Pourtant, les concomitances temporelles autour du début de l'exploitation de ce gisement nous emmènent à postuler qu'il est probable que le processus de découverte d'Andacollo fut semblable à celui de Margamarga. En effet, les gisements d'Andacollo ont du commencer à être exploités juste après la pacification des populations locales. Ce site était relativement éloigné de tout centre urbain autochtone, et de par sa situation géographique, dans un plateau difficile d'accès dans la précordillère andine, Andacollo n'aurait pu être connu des Espagnols seulement quelques semaines après la pacification de la région et sans la contribution des populations défaites à une période qui a du nécessairement se situer durant l'automne et l'hiver 1551 (mai-septembre), seule période de l'année où avaient lieu des précipitations sans lesquelles aucune activité d'extraction ne pouvait être menée étant donné le manque d'eau durant les autres périodes.

²⁰⁶ Jaime Vera propose une étude succincte sur la production d'or dans les mines de Margamarga durant la période de Conquête hispanique. (Vera 1995, « El oro de Marga Marga, 1460-1561 », in <http://jaimevera.cl.tripod.com/oro.html>).

²⁰⁷ L'ensemble des recherches menées dans les Andes portent à croire que ce furent des informateurs locaux, notamment des populations hostiles fraîchement pacifiées, qui dévoilèrent aux chrétiens l'emplacement des différents gisements (Bouysse-Cassagne 2005 ; Platt, Bouysse-Cassagne et Harris 2006). Dans ce sens, bien que nous employions le concept de « mines découvertes », nous sommes conscients qu'il serait plus approprié de parler de « mines dévoilées ».

²⁰⁸ Il existe peu de données permettant d'affirmer que les gisements d'or d'Andacollo aient été travaillés avant l'arrivée des Espagnols. Selon un document tardif cité par l'historien Mackenna, son exploitation datait du temps des « *jentiles* ». Se réfère-t-on à la période Inka, ou à celle qui la précéda ? Anónimo, [1792] 1881:195-196, « Colección de metales de oro hecha en la diputación del Rl. de la Serena con expresión de las minas de donde se han extraído la que ha verificado de orden superior el capitán de ejército don Víctor Ibañez de Corvera, diputado del importante ramo de minería del partido de Coquimbo. Empezó en 4 de marzo de 1792 y finalizó el 30 de junio del mismo año », in *La edad del oro en Chile*, Benjamín Vicuña Mackenna, Imprenta Cervantes, Santiago de Chile. « Andacollo (...) éloigné de 14 lieues de cette ville de la Serena (...) dans le parage dénommé Veneros, qui furent travaillés par les gentils à ciel ouvert jusqu'à ce qu'ils trouvassent la pierre solide... ».

L'exploitation aurifère au Norte Chico, tout comme dans le reste du royaume, nécessita d'une part d'une main d'œuvre abondante et d'autre part de la mise en place d'un système de production agricole permettant d'alimenter l'ensemble de la population. C'est en tenant compte de ces deux variables que les Espagnols organisèrent le travail des populations récemment conquises afin de pouvoir produire le maximum de minerai. Dans un premier temps les nouveaux maîtres des lieux n'ont probablement pas éprouvé de difficultés à s'approvisionner en main d'œuvre car elle était encore nombreuse. Toutefois, l'état de l'économie autochtone à cette période suite à une décennie de résistance et d'affrontements militaires a probablement affecté l'ensemble des activités locales et la mise en place de cette nouvelle ère de production par les Espagnols n'a sûrement pas été une tâche facile, ni pour ces derniers ni pour la population locale. Pourtant, les témoignages coloniaux attestent que l'exploitation des gisements minerais de la région ne s'est pas estompée durant cette période mais au contraire, cette activité a gardé un rythme soutenu. Il est essentiel d'analyser l'organisation de cette activité au sein des groupes indigènes de Copiapo afin de comprendre ses effets au sein de la société autochtone. Certes, comme nous l'avons souligné, l'exploitation des gisements aurifères d'Andacollo fut l'axe sur lequel l'ensemble de la société régionale se mit à tourner.

1 La main-d'œuvre

Les données éparses concernant le XVI^e siècle ne fournissent quasiment pas de données sur le travail des Indiens, la réglementation de celui-ci durant l'occupation espagnole et la réalité sur le terrain, même si au regard de l'évolution démographique de la population indigène ainsi que des différentes lettres écrites par les Espagnols, on peut déduire que le travail forcé fut une réalité. De ce fait, il est essentiel de comprendre la mise en place du système productif

implanté par les Espagnols à partir de 1551 car ce fut l'une des pierres angulaires du devenir de la société autochtone locale.

1.1 La mit'a à Copiapo, 1551-1558

Les premières références portant sur le travail des Indiens au cours de cette période émanent, comme nous l'avons dit, des sessions du Cabildo de Santiago où il est question, dès la pacification de la région, de l'exploitation des mines, vraisemblablement celles d'Andacollo :

« En la ciudad de la Concepcion, a ocho días del mes de octubre de este presente año de mil e quinientos e concuenta e un años, estando el mui ilustre señor don Pedro de Valdivia, gobernador y capitán jeneral por S. M. en este Nuevo Extremo, de partida para la ciudad Imperial, é sabiendo que por no haber marca en la ciudad de la Serena para marcar el oro que sacan los vecinos de ellas con sus cuadrillas en las minas, se contrata con él en polvo e se saca fuera de esta gobernacion sin licencia de los oficiales de S. M. » (Cabildo de Santiago, 8 octobre 1551: 275)²⁰⁹.

Moins d'un an plus tard, en 1552, la rumeur d'un soulèvement général des Indiens de la région se fit sentir et certains chefs autochtones qui travaillaient à Andacollo furent exécutés, notamment un originaire de Copiapo, comme le déclara l'Espagnol Alonso de Torres :

« ...ques verdad que con el recelo que tenían de los naturales velaban en esta ciudad algunos días, é oyó decir que asimismo se velaban en las minas, é que à este testigo le llevaron de su casa unos tapiales suyos à las dichas minas para hacer el dicho pucará, é que sabe que Pedro Cisternas, alcalde, hizo justicia à un cacique de Copayapo, que decían ser culpado en la rebelión que querían intentar, é que muerto el dicho cacique, se aseogó algo la tierra, é que con la venida del dicho general [Francisco de Aguirre] se aseogó del todo... » (Torres [1554] 1896:193)²¹⁰.

²⁰⁹ « A la ville de la Conception, le 8 octobre de la présente année de mill cinq-cents et cinquante-une, en étant le très illustre seigneur don Pedro de Valdivia, gouverneur et capitaine général de Sa Magesté dans ce Nouvel-Extrême, et partance pour la ville de l'Impériale, et en tenant en compte qu'il n'y a pas de marque monétaire à La Serena pour marquer l'or que les voisins sortent d'elle avec leurs groupes d'Indiens dans les mines, on utilise la poudre d'or pour les échanges et on le sort de cet état son autorisation des officiels de Sa Magesté ».

²¹⁰ « ...il est vrai qu'avec la méfiance qu'ils avaient vis-à-vis des naturels, ils surveillaient dans cette ville certains jours, et il a entendu dire qu'ils surveillaient de la même manière les mines, et que ce témoin-ci a été victime d'un vol de briques de boue qui ont été apportés aux dites mines pour construire la dite forteresse, et qu'il sait que Pedro Cisternas, maire, exécuta un cacique de Copayapo, qu'ils disaient coupable de la révolte qu'ils voulaient mener, et qu'une fois tué le dit cacique, le territoire s'est calmé quelque peu, et avec l'arrivée du dit général [Francisco de Aguirre] il s'est calmé totalement... ».

Toutefois, bien que ces témoignages attestent que les populations de Copiapo participaient déjà à la fin de l'année 1551 aux activités extractives dans ce site minier, ils ne permettent pas de comprendre davantage sur la manière dont les Espagnols organisèrent l'ensemble de cette activité économique, ainsi que les conséquences de cette activité sur les groupes locaux et le pouvoir autochtone.

Il est également difficile de percevoir les continuités et les ruptures entre le système mis en place par les Inkas et celui établi par les Espagnols en 1551 avant même l'avènement des dispositions légales entreprises par le gouverneur Garcia Hurtado de Mendoza en 1558. Pourtant, déjà vers 1545 les premières mesures avaient été prises dans ce domaine par le gouverneur Pedro de Valdivia, sans qu'elles aient pu être mises en place au Norte Chico en raison du caractère instable de la paix.

D'autre part, les témoignages manquent et la *Visite* de 1558 et la *Tasa* qui s'ensuivit ne fournissent que quelques vagues éléments sur la question.

Malgré cela, les différentes déclarations émanant des autorités ethniques recensées pour la vallée de Copiapo en 1558 permettent de connaître les effectifs que l'ensemble des groupes devaient destiner pour la *mit'a* minière avant les nouvelles dispositions émises par Santillán. Aucune autre donnée n'est avancée pour d'autres prestations obligatoires de travail ce qui ne fait que souligner le rôle prépondérant de l'extraction d'or à cette période si reculée.

C'est ainsi que don Diego, cacique du village de Paycandelme, déclara que les autorités ethniques de la vallée envoyaient à cette date-là 60 mineurs, 130 laveurs, et un nombre indéterminé de personnel de service (Santillán [1558] 2004). D'après l'analyse de l'ensemble des déclarations, les laveurs (*lavadores*) étaient majoritairement des jeunes orphelins (hommes et femmes) alors que les mineurs (*alipacamayos*) auraient été pour la plupart des hommes célibataires. Concernant le personnel de service (*indios de servicio*), nous ne sommes

pas en mesure ni de le quantifier ni d'établir de quel type de catégorie d'individus il s'agissait car cette source est muette à ce sujet-ci. Toutefois, ce nombre ne devait pas être très élevé puisque ni les autorités ethniques ni les Espagnols n'ont cru important de le préciser.

Sur quel(s) mécanisme(s) s'appuyai(en)t cette organisation du travail ? Aucun document colonial de Copiapo n'apporte des éléments de réponse clairs. Ce que les données de la *Visita* nous indiquent pour la vallée coïncide avec le témoignage de Michimalongko, grand seigneur de la vallée de Chili, lorsque ce dernier, en proposant aux Espagnols en 1541 de leur fournir des contingents d'Indiens pour l'activité minière de Margamarga, affirma que les Indiens de *mit'a* étaient des individus célibataires ou orphelins. D'après Lovera, cette mesure avait été mise en place à l'époque précédente par les Inkas (Lovera [1595] 1865). Avant la visite de 1558 la catégorie d'individus devant assurer le travail dans les mines était donc restée globalement la même que celle de la période inka.

Tableau 11
LA *MIT'A* A COPIAPO AVANT LES DISPOSITIONS DU *LICENCIADO* HERNANDO DE SANTILLAN DE 1558,
D'APRES LES DECLARATIONS DU CACIQUE DE PAYATELME, DON DIEGO.

Fonction	Total
<i>Lavadores</i>	130
<i>Alipacamayos</i>	60
<i>Indios de servicio</i>	?

Sources: Santillán [1558] 2006.

Il semble que les dispositions régulant le travail des autochtones à cette époque-là dans tout le Royaume n'étaient pas une réalité à Copiapo. Aussi, le souvenir de l'hécatombe démographique survenue dans les Antilles due à la surexploitation des Indiens dans les mines d'or n'était probablement pas dans la mémoire des nouveaux maîtres du Chili. Il suffit de constater ce qui se passait un peu plus au nord, dans la Vice-royauté du Pérou, où même la Real Cédula du 22 février 1549 n'empêcha aucunement les Espagnols d'asservir la population locale malgré l'abolition du service personnel (Bakewell 1989:43-45).

Dans ce sens, même si les mines d'Andacollo firent appel à une catégorie spécifique de la population qui assurait déjà des tâches similaires durant la période précédente (une des catégories les plus vulnérables de la société à l'époque -ceux n'ayant plus d'ancêtres, et ceux n'ayant pas encore les moyens de créer une descendance-), la charge de travail a probablement été augmentée. A l'époque inka, comme nous l'avons indiqué lors de la seconde partie, la *mit'a* consistait en une charge de travail fixe par rotation sans un objectif pré-établi de production qui était imposée à l'ethnie, tandis que les Espagnols imposèrent probablement des quotas productifs où un pourcentage bien plus important de la communauté devait prendre part et ce de manière continue.

Nous ignorons les effets que la *mit'a* a eus au sein de la société autochtone de Copiapo entre 1551 et 1558 car non seulement nous manquons d'éléments sur l'évolution démographique locale entre la fin de la pacification et la Visite (éléments qui nous auraient permis d'esquisser un début de réponse) mais de plus, nous ne possédons aucune donnée sur les dynamiques économiques et politiques locales durant ces sept premières années de présence espagnole continue dans la vallée. Faut-il relier la tentative de soulèvement de 1552 qui a eu lieu à Andacollo, où un cacique de Copiapo fut exécuté par les Espagnols, avec les nouvelles conditions de travail des Indiens dans les mines et le rapport de ce nouvel ordre des choses avec la situation au sein des groupes d'origine de ces travailleurs ? Sans doute, d'autant plus que lors de la visite de 1558 plusieurs chefs de la vallée exprimèrent leur désir de se voir imposer pour la *mit'a*, d'après nos calculs, 20% de travailleurs en moins de ce que Santillán détermina, ce qui pourrait signifier que le poids de cette réquisition de main-d'œuvre était lourd pour les groupes autochtones, d'autant plus que Santillán était lui-même bien plus modéré que les colons chiliens.

De ce fait, nous pensons que les Indiens de Copiapo étaient obligés de se rendre à Andacollo durant de longues périodes ; les phases de rotation ne devaient pas être une réalité étant donné

le fait que la production d'or ne pouvait avoir lieu que pendant une courte période de l'année, entre mai et septembre, durant la période hivernale où les précipitations étaient supérieures à la normale. De plus, cette période coïncidait avec le cycle de préparation des champs et la mise à bas du bétail autochtone.

Pourtant, les Indiens de Copiapo devaient avoir trouvé sans aucun doute en 1558 la manière de subvenir au minimum aux nécessités nutritionnelles des *mitayos*. A notre avis, la place du village de Marquesa est à relier à cette question. En effet, Marquesa a été entre le XVII^e et le XX^e siècle une *hacienda* productrice de bétail et de produits agricoles. Lors de la *Visita de Santillán* on ne dénombre étonnement à Marquesa aucun *mitayo* devant assurer des tâches à Andacollo alors même qu'il s'agissait du site le plus proche de ce site minier. Cela nous conduit à considérer ce village comme directement relié au travail des Indiens de Copiapo dans les mines, car spécialisé dans la production d'aliments²¹¹. Si cela s'avérait exact, cela signifierait qu'il existait également un groupe de *mitayos* agriculteurs à Marquesa. Le fait que la *Visita* n'ait dénombré aucun enfant (elle indique la présence de 51 hommes adultes, 33 femmes adultes, 1 homme âgé, 9 femmes âgées et 11 jeunes hommes) pourrait effectivement nous faire envisager la présence d'un groupe assurant des tâches sur une durée limitée, d'autant plus qu'ils dépendaient des caciques don Hernando et Tical des villages de Paygane et Meldata (dans la vallée de Copiapo) où ils n'y a pas de célibataires, mais où l'on dénombre des couples et des enfants.

Nous voyons donc émerger, grâce au peu d'éléments à notre disposition, un groupe autochtone organisé (sous la contrainte) autour des activités extractives d'or d'Andacollo où 14% de sa population (au minimum) assumait le rôle de *mitayo* pour l'*encomendero* don Francisco de Aguirre.

²¹¹ Marquesa devait probablement exister déjà avant l'arrivée des Espagnols en tant que site Copiapo puisqu'il est le seul à dénombrer de la poterie de Copiapo précolombienne dans toute la vallée d'Elqui (Cantarutti, com. per.). Toutefois, nous ne sommes pas en mesure d'établir s'il était destiné aux mêmes fonctions.

Il est difficile pour nous d'évaluer le degré de collaboration mutuelle qui se mit en place entre Aguirre et les caciques de l'encomienda afin que ces derniers organisent efficacement ce système. Il est important de souligner que la période que nous abordons dans cette partie (1551-1558) fut une étape durant laquelle les deux parties se trouvaient dans une phase d'apprentissage des nouvelles conditions socio-politiques qui se mettaient en place dans la région.

Il est probable qu'une fois la pacification consommée, Aguirre se soit comporté comme un seigneur d'Indiens, comme certains témoins de l'époque ont pu l'affirmer (Sayago [1874] 1997). Cependant, il est également envisageable de penser qu'il écrasa la plupart des groupes et des chefs ouvertement hostiles à la présence espagnole durant la campagne de pacification de 1551, ne laissant en vie ou libres seulement les autorités qui furent moins tenaces ou plus réceptives à la conquête occidentale.

Il est vrai que déjà vers 1542, en pleine phase de résistance, les Espagnols avaient essayé de se rapprocher de certains groupes de la vallée, comme ce fut le cas lorsque le soldat Alonso de Monroy retourna au Chili depuis le Pérou :

“Desta manera llegaron al valle de Copiapò [Alonso de Monroy con 130 españoles], (...) el capitán Cateo (...) juntó algunos indios principales, y con ellos se fué a poner en presencia del capitán Alonso de Monroy (...) pues todos estaban con ánimo de servirle (...) mucho mejor le servirían en la ocasión presente (...) Luego mandó que de su parte fuesen a doña Maria (...) a rogarle viniese allí a verse con él; la cual fue llevada en una litera muy bien aderezada en hombros de indios con gran acompañamiento...” (Lovera [1595] 1865:86-87)²¹².

Certaines données plus tardives datées de 1561 nous permettent d'envisager sérieusement la persistance de ce groupe et sa présence durant les premières négociations qui furent établies

²¹² « De cette manière ils sont arrivés à la vallée de Copiapo [Alonso de Monroy avec 130 Espagnols], (...) le capitaine Cateo (...) rassembla quelques chefs indiens, et avec eux il partit voir le capitaine Alonso de Monroy (...) car ils étaient tous avec l'envie de le servir (...) ils l'aideraient beaucoup plus à présent (...) Ensuite il ordonna qu'ils aillent voir de sa part doña Maria (...) à lui demander qu'elle vienne là le voir ; laquelle fut portée dans une plateforme très bien garnie sur les épaules d'Indiens avec une grande compagnie... ».

entre les Indiens de l'encomienda et les Espagnols afin d'échanger des terres indigènes en échange de bétail :

“la cual venta y remate se hizo de pedimento de don Alonso y don Martín, caciques de dicho valle, porque en treinta y un días del mes de octubre de mil y quinientos y sesenta y un años, ante García de Alvarado, teniente de Gobernador y Justicia Mayor de la dicha ciudad, ante Cristóbal Luis, escribano público y de Cabildo, presentaron petición por la cual hicieron relación que el dicho valle va una persona con jurisdicción, que tenían cosas que pedir por sí y en nombre de los indios, sus sujetos, y que así se les cometiese el nombrarles Curador para que pidiese lo que fuese en su favor; y así fue cometido lo suso a la tal persona que está dicho el dicho Cristóbal Luis y usando de poder y jurisdicción que se les concedía y estando en el dicho valle de Copiapó, en nueve días del mes de diciembre de mil quinientos y sesenta y un años, parecieron ante el dicho juez, don Francisco Guainitay y doña María, su mujer, principales caciques y señores que dijeron ser de dicho valle y don Diego Zabala y doña Catalina, su madre, principales asimismo de los dichos indios e indias interesados en lo contenido en la petición que presentaron por sí y por los demás...” (ANCh, Capitanía General, vol. 578, s/n°)²¹³.

De ce fait, il est possible que certains chefs locaux aient pu mieux s'accommoder que d'autres au nouveau contexte et renforcer leur pouvoir à différentes échelles locales, apportant grâce à cela plus de soutien à l'organisation de la production économique qu'Aguirre imposa au détriment de la communauté.

1.2 Réorganisations étatiques et aménagements locaux

²¹³ « la vente et mise aux enchères ont été faite à la demande de don Alonso et don Martin, caciques de la dite vallée, car le trente et un du mois d'octobre de mille cinq-cents et soixante-et-une années, devant Garcia de Alvarado, lieutenant du Gouverneur et Juge Suprême de la dite ville, devant Cristobal Luis, écrivain public et du Cabildo, présentèrent la dite demande selon laquelle ils informèrent que la dite vallée aille une personne ayant les facultés, car ils avaient de choses à demander pour eux et au nom des Indiens, leurs sujets, et qu'ainsi on accède à leur nommer un Conservateur pour qu'il demande ce qu'il faudrait en leur faveur, et il fut nommé ainsi en la personne citée de Cristobal Luis et en faisant usage de son pouvoir et facultés qu'on lui octroyait et en étant dans la dite vallée de Copiapo, le 9 du mois de décembre de mille cinq-cents et soixante-et-une années, ont déclaré devant le dit juge, don Francisco Guainitay et doña María, sa femme, caciques principaux qu'ils ont déclaré être de la dite vallée, et don Diego Zabala et doña Catalina, sa mère, chef principaux également des dits Indiens et Indiennes intéressés dans le contenu dans la pétition qu'ils présentèrent pour eux et pour les autres... ».

Les nouvelles dispositions faisant suite à la Visite de 1558 devaient en théorie modifier radicalement le rapport de l'Indien *encomendado* au travail qu'il fournissait à l'*encomendero*, et le rapport de ce dernier à la force de travail indienne *encomendada*. Ce fut la première réglementation prise dans ce sens au Chili. Le *Licenciado* Santillán, qui était arrivé en 1557 avec le nouveau gouverneur don García Hurtado de Mendoza, fils du Vice-roi du Pérou et Marquis de Cañete Martín Hurtado de Mendoza, entreprit de visiter toutes les *encomiendas* du Royaume car le système de servitude personnelle y était généralisé et les Indiens vivaient dans une situation de quasi-esclavage. Les nouvelles dispositions n'envisageaient pas d'abolir la servitude personnelle mais seulement de la réglementer, ce qui devait être déjà une grande avancée pour l'ensemble des Indiens du royaume. Pourtant, contrairement au reste du Royaume, les mesures à Copiapo furent singulières et légiférèrent non seulement sur la servitude personnelle, mais également sur le tribut. Selon Arias Pardo, commandité par Santillan pour visiter le Norte Chico, les Indiens de Copiapo étaient les plus doués du Royaume. Ils étaient également les plus nombreux du Norte Chico. Cela a certainement justifié les dispositions qu'il prit pour Copiapo.

A ce titre, il est intéressant de noter qu'en 1558 les groupes de Copiapo étaient les seuls du Royaume à avoir la capacité de produire des excédents alimentaires, ce qui emmena Pardo à imposer aux populations de Copiapo un tribut relativement lourd. En effet, alors même que les Indiens destinés à la *mit'a* diminuaient d'environ 35% par rapport à ce qu'ils indiquèrent pour la période précédente (de 190 ils étaient passés à 121), avec la nouvelle organisation d'Arias Pardo la production d'aliments et d'or pour l'*encomendero* Aguirre devenait insupportable, d'autant plus que 54 Indiens devaient assurer des tâches productives liées à l'agriculture et 8 devinrent domestiques. Les dispositions de Pardo ne pouvaient que mener les groupes locaux à l'asphyxie.

Les pêcheurs désertèrent progressivement les côtes proches de Copiapo. Alors qu'ils étaient environ 350 individus en 1558, au début du XVIII^e on ne dénombrait plus que 2 adultes tributaires, 1 adulte âgé, et 2 enfants –aucune femme n'est mentionnée- (ANCh, Capitanía General, vol. 481, n° 46, 1708) alors que quelques années plus tard lors du passage de Frézier ne mentionna qu'une cabanne :

« *Aux environs il n'y a d'autre habitation qu'une cabane de pêcheur au fond de l'anse du NE* »
(Frézier [1717] 1995:155).

Il est probable que les pêcheurs migrèrent vers d'autres lieux plus favorables en raison de la mobilité dont ils bénéficiaient le long des côtes. Certains documents du milieu du XVII^e font état de cette migration vers le nord, vers les côtes d'Atacama (Bittman 1984b). Nous pensons également qu'ils migrèrent vers le sud, car le recensement de 1558 n'a dénombré aucun autre groupe de pêcheurs pour le Norte Chico alors que parfois leur présence est signalée dans les sources entre le port de Huasco et celui de Valparaiso (Frézier [1717] 1995:137)

Pour ce qui est des populations locales de la vallée, leur déclin ne fit que se poursuivre durant toute cette période. Ce ne fut qu'avec la fin de l'ère aurifère au Chili, à la fin du XVI^e siècle, que les populations locales purent se stabiliser même si, lorsque cela arriva, ils ne possédaient presque plus de terres disponibles et leur mobilité spatiale était réduite.

En somme, la Visite de Santillán de 1558 était censée apporter plus de justice aux populations *encomendadas* du Royaume mais à Copiapo ce ne fut pas le cas. Ainsi, malgré les dispositions mises en place par Pardo, et leur confirmation par Santillán, qui devaient soulager le poids que les populations locales devaient supporter, leur situation ne fit que s'aggraver. De nombreuses pressions furent exercées par les différents *encomenderos* auprès des autorités du royaume afin que les dispositions de Santillán soient abolies car elles avaient mis un frein à la dynamique d'enrichissement personnel à laquelle ces *encomenderos* s'étaient habitués depuis les premiers octrois d'encomiendas. C'est ainsi que vers 1560 le nouveau gouverneur du

Chili, Francisco de Villagra, assouplit les dispositions mises en place par Santillán, permettant ainsi aux encomenderos disposer de davantage de main d'œuvre et pour une durée plus importante (González Pomes 1966:10).

Tableau 12
TRIBUT ET *MIT'A* A COPIAPO ET A MARQUESA D'APRES LA VISITA DE SANTILLAN EN 1558.

CACIQUES	TRIBUT ANNUEL	<i>MIT'A</i>	<i>Indios de Servicio</i>
Ticalcañaca (Tical, Tucma) Don Hernando	4.000 <i>pesos de oro</i> 20 <i>arrobos de pescado seco</i> (750 kg. de poisson frais avant séchage)	<u>Paygane et Meldata</u> 9 <i>yndios (deteneros)</i> 12 <i>lavadores</i> <u>Marquesa</u> 13 <i>lavadores</i> 8 <i>deteneros</i>	<u>Vallée de Copiapo</u> 2 <i>yndios y 2 muchachos para carreteros</i> 6 <i>yndios que le ayuden a sembrar con arados en sus tierras y en las minas</i> 8 (<i>yndios que le ayuden</i>) <i>a coger e deservar</i> 2 <i>yndios para regar las chacras</i> 2 <i>yndios y 2 mochachos para porqueros</i>
Don Francisco	3 <i>arrobos de pescado fresco diario</i> (13,5 tonnes)	<u>Payatelme, Chañar et 2 villages sur la côte</u> 8 <i>yndios deteneros</i> 13 <i>lavadores</i>	1 <i>yndio y 1 mochacho para que garde las cabras</i> 2 <i>yndios para hazer arados</i> 4 <i>yndios que le ayuden a beneficiar la viña</i>
Tiquitiqui		2 4 <i>yndios (deteneros)</i> 6 <i>lavadores</i>	2 <i>yndios que acarreen yerba con bestias</i> 2 <i>caballerizos</i> 1 <i>yndio hortelano</i>
Don Diego		<u>Paycandelme et Port</u> 9 <i>yndios (deteneros)</i> 14 <i>lavadores</i>	1 <i>bateero</i> 2 <i>mochachos para su servicio</i> 2 <i>yndias para la cozina</i>
Don Alonso		<u>Copiapo</u> 10 <i>deteneros</i> 15 <i>lavadores</i>	3 <i>panaderas</i> 1 <i>yndia para barrer la casa</i> <u>Marquesa</u> 1 <i>yndio para guarda de yeguas</i> 1 <i>yndio para guarda de puercos</i> 4 (<i>yndios</i>) <i>que le ayuden a hazer sementeras con arados en sus pueblos o en las minas</i> 4 e 4 <i>mochachos a coger e deservar</i> 2 <i>yndios para guardar las chacras</i>
TOTAL		100 à la vallée de Copiapo 21 à Marquesa	46 à la vallée de Copiapo 16 à Marquesa

Sources: Santillan [1558] 2006.

2 La société indienne coloniale

La conquête d'abord, puis la colonisation ensuite furent déterminantes dans la conception de la société indienne locale, telle qu'elle apparaît dans les documents. Ce rapide processus, qui dura moins d'un demi-siècle, eut des répercussions durables au sein de la chefferie et l'encomienda de Copiapo. Dans les dernières années du XVI^e siècle, la première phase de développement économique mise en place par les colons espagnols arriva à son terme. Ainsi, durant six décennies (1536-1595), les habitants de la vallée furent confrontés à toute une série d'événements traumatisants qui provoquèrent de nombreuses ruptures dans la société locale et qui déterminèrent amplement l'histoire des siècles suivants pour les Indiens de Copiapo.

Nous tenterons d'expliquer les orientations générales que cette encomienda prit durant le XVI^e siècle, orientations dictées par les dynamiques économiques espagnoles, et non pas par celles du groupe autochtone. Ainsi, nous souhaitons montrer dans cette dernière étape de la première partie, le résultat concret de la colonisation espagnole de la vallée pour les Indiens de Copiapo.

2.1 Nouvelles orientations économiques des colons et répercussions dans l'encomienda

Lorsqu'Almagro arriva à Copiapo, il était à la recherche de richesses et de trésors aussi importants que ceux retrouvés au cœur de l'empire inka. Arrivé au Chili, malgré quelques surprises (convoi d'or destiné à l'Inka, mines d'or), il ne trouva pas ce à quoi il rêvait. C'est ainsi qu'il retourna sur ses pas et laissa derrière lui un pays dans la désolation, ayant décimé le pouvoir politique du Norte Chico et ayant mis en esclavage une partie de sa population afin de récupérer une partie des sommes investies pour cet échec expéditionnaire. Il cimentait ainsi un sentiment de haine, de crainte et d'injustice vis-à-vis des Espagnols, sentiment qui se manifesta dès les premières entrées des troupes de Valdivia dans le Royaume. L'objectif de ce

dernier n'était pourtant pas le même que celui d'Almagro. Alors que l'*Adelantado* avait entrepris une campagne de déprédation, Valdivia souhaitait avant tout coloniser le pays. En Il avait tout abandonné derrière lui (mines d'argent qu'il exploitait à Porco, encomienda d'Indiens dans la vallée de Canela, à Charcas), il savait que la seule option qu'il avait pour satisfaire ses attentes était la production de richesses :

“No hay duda de que no solo él [Pedro de Valdivia] sino todos los que vinieron a Chile después del fiasco de Diego de Almagro ya estaban convencidos de que, frente a la crisis que afectaba a los que llegaron a Perú demasiado tarde, no había otra salida inteligente que instalarse en Chile para colonizar, vivir allí, producir lo necesario para subsistir y, con la ayuda (forzada) de los indígenas, lograr acumular algún capital dinero exportando mercancías al Perú y si fuera posible a España” (Salazar 2003:38)²¹⁴.

Lors d'une première phase, quelque peu ratée certes, avec l'expédition d'Almagro, le pillage se centra sur les richesses accumulées par les populations locales (les trésors). Lors d'une seconde phase, le pillage se concentra sur la force de travail et les moyens productifs locaux (exploitation de la main d'œuvre, du territoire et des matières premières). Ces différentes phases ne purent être menées qu'en raison de la supériorité militaire des Espagnols.

L'entreprise mise en place par Pedro de Valdivia dès son arrivée au Chili et qui perdura durant tout le XVI^e siècle répondit donc à la deuxième phase de pillage. En effet, l'exploitation sans pitié des Indiens du royaume était la seule voie possible à la réussite des colons, qui souhaitaient accumuler des richesses afin de devenir des seigneurs. Etant donné qu'ils assuraient à l'avance leur subsistance (le coût de la production et de la main d'œuvre était proche de zéro) ils pouvaient aisément envisager la production d'excédents. Cette caractéristique était un atout non négligeable pour les colons car ils ne dépendaient pas des aléas du marché et ce grâce à leur éloignement géographique et de la guerre d'Arauco :

²¹⁴ « Il n'y a aucun doute que non seulement lui [Pedro de Valdivia] mais également *tous* ceux qui sont venus au Chili après le fiasco de Diego de Almagro étaient déjà convaincus que, face à la crise qui affectait ceux qui sont arrivés au Pérou trop tard, il n'y a avait pas d'autre issue intelligente que celle de s'installer au Chili pour coloniser, vivre là-bas, produire le nécessaire pour subsister et , avec l'aide (forcée) des indigènes, réussir à accumuler un quelconque capital d'argent en exportant des marchandises au Pérou et si possible en Espagne ».

« Los primeros tiempos de la ocupación española fueron caracterizados por el disfrute y libre disponibilidad por los encomenderos de una mano de obra abundante, cuya casi gratuidad permitía una utilización desmedida y un dispendio que ya a fines del siglo XVI resultarían notoria y fuertemente dañosa para la economía del reino. Debe agregarse, como factor agravante, que el Estado español demoró en tomar forma en Chile, pues la mantención de las formas bélicas señoriales derivadas del sistema privado de la conquista se vieron prolongadas por la inestabilidad de la posesión del territorio y el temprano surgimiento de la rebeldía indígena, manifestada en la siempre presente guerra de Arauco. La importancia de los encomenderos, mantenedores militares de la ocupación, obligó en muchas circunstancias a fuertes concesiones en su favor » (Jara 1961a:12)²¹⁵.

Ainsi, en quelques décennies l'ensemble du royaume était l'une des régions qui produisait le plus d'or en Amérique :

« Les rendements des premiers temps furent appréciables, à n'en pas douter, car une autorité comme López de Velasco le donne comme certain, établissant qu'entre les années 1542 et 1560, on a extrait « plus de sept millions d'or brut » » (Jara 1961b:35).

“A treinta años de la llegada de Valdivia, Chile era ya un centro importante de producción aurífera. En esto coinciden todas las estimaciones de los eruditos. Si México, Perú y Bolivia se habían hecho famosos por su producción de plata, los colonos chilenos, en silencio, habían logrado –con el uso y abuso de las encomiendas indígenas- convertirse en uno de los países de mayor producción aurífera de entonces” (Salazar 2003:40)²¹⁶.

Pourtant, l'avarice des marchands péruviens et des rois espagnols provoqua de profonds changements au sein de l'économie coloniale chilienne. Malgré l'importance de la production aurifère, l'or chilien n'avait pas une grande valeur marchande. En effet, sur le marché péruvien, le seul auquel les producteurs d'or chilien pouvaient accéder aisément, les produits qui les intéressaient (sucre, fer, livres, maté, meubles) étaient vendus à ces producteurs venus du sud 5, 10 ou 20 fois plus chers que leur valeur réelle. D'autre part l'Espagne confisquait une grande partie de l'or envoyé par les colons chiliens à leurs familles restées dans la

²¹⁵ « Les premiers temps de l'occupation espagnole ont été caractérisés par le profit et la libre disponibilité par les *encomenderos* d'une main-d'œuvre abondante, dont sa quasi-gratuité permettait une utilisation démesurée et une dépense qui dès le fin du XVI^e siècle résulteraient notoire et fortement dommageables pour l'économie du royaume. Il faudrait rajouter, comme facteur aggravant, que l'Etat espagnol tarda à prendre forme au Chili, car la persistance de formes belliqueuses seigneuriales dérivées du système privé de la conquête se sont prolongées à cause de l'instabilité de la possession du territoire et l'apparition rapide de la rébellion indigène, manifestée dans toujours présente guerre d'Arauco. L'importance des *encomenderos*, gardiens militaires de l'occupation, obligea à de nombreuses circonstances à de fortes concessions en leur faveur ».

²¹⁶ « A trente ans de l'arrivée de Valdivia, le Chili était déjà un important centre de production aurifère. En cela coïncident toutes les estimations des érudits. Si le Mexique, le Pérou et la Bolivie étaient devenus célèbres pour leur production d'argent, les colons chiliens, en silence, avaient réussi –avec l'utilisation et l'abus des *encomiendas* indigènes- à devenir l'un des pays avec le plus de production aurifère d'alors ».

péninsule. De ce fait, un excédent d'or n'était pas possible au Chili à l'inverse du Pérou et de l'Espagne, obligeant donc les producteurs chiliens à produire chaque fois plus, ce qui déboucha sur l'exploitation toujours plus poussée de la main-d'œuvre locale :

“El sistema mercantil, transformado en Imperio, succionaba para sus dos grandes cabezas todo el oro que se producía en América. Esta situación obligaba a los “mineros” chilenos a aumentar más y más la producción y a explotar más y más la fuerza de trabajo indígena. Se trataba de un círculo vicioso: el esfuerzo por producir más oro aumentaba el peligro de insurrección indígena y a la vez debilitaba la franja de subsistencia colonial, mientras el rendimiento neto de ese esfuerzo no se traducía ni en mejores condiciones de vida ni en el desarrollo de las fuerzas productivas. Desde un punto de vista estrictamente económico, la exportación de oro no podía ser la base de un proyecto sustentable de desarrollo colonial” (Salazar 2003:41)²¹⁷.

A Copiapo, une bonne partie de cette force de travail était destinée, de manière directe et indirecte, à l'extraction d'or dans les gisements d'Andacollo. Ainsi, vers 1558 les dispositions d'Arias Pardo ratifiées par Santillán n'ont pu mettre fin à l'exploitation des Indiens de Copiapo. Au contraire, non seulement le travail des Indiens *mitayos* était organisé, *stricto sensu* en fonction des mines d'Andacollo : soit de manière directe dans les gisements, soit de manière indirecte en tant que producteurs d'aliments pour les mineurs. De plus, Aguirre devait recevoir chaque année une quantité non négligeable d'or et de poisson frais et sec qui ne pouvaient qu'accentuer son statut et mener à la faillite sociale de la société autochtone. Effectivement, c'est ce qui advint car deux décennies plus tard quand il ne subsista plus qu'environ un demi-millier d'individus, tous pauvres :

“...cuando los españoles entraron en él, había muchos indios, ya se han acabado y no debe haber muchos más de ciento...” (López de Velasco [1574]1971:264)²¹⁸.

²¹⁷ « Le système mercantile, transformé en Empire, suçait pour ses deux grandes têtes tout l'or qui était produit en Amérique. Cette situation obligeait les « mineurs » chiliens à augmenter de plus en plus la production et à exploiter de plus en plus la force de travail indigène. Il s'agissait d'un cercle vicieux : l'effort pour produire plus d'or augmentait le danger d'une insurrection indigène tout en affaiblissant la frange de subsistance coloniale, tandis que le rendement net de cet effort ne se traduisait pas en une amélioration des conditions de vie ni dans le développement des forces productives. D'un point de vue strictement économique, l'exportation de l'or ne pouvait pas être la base d'un projet durable de développement colonial ».

²¹⁸ Juan López de Velasco avance ces chiffres en ne comptant que les Indiens habitant la vallée. A ceux-là il faudrait ajouter ceux de Marquesa, et probablement certains pêcheurs. N'ayant pas assez d'éléments pour induire le pourcentage des Indiens de Marquesa ou de la côte à partir de ceux de la vallée de Copiapo, nous sommes incapables d'avancer un chiffre fiable pour l'ensemble de l'encomienda. Toutefois, en prenant

2.2 Premiers signes de la désintégration de la société autochtone

Avec l'arrivée des Espagnols, les Indiens de la vallée furent rapidement regroupés au sein d'une entité commune : l'encomienda de Copiapo. Ce groupe vit sa population décliner rapidement tout le long du XVI^e siècle, d'une part en raison de la surexploitation de la main-d'œuvre, et d'autre part par les déplacements forcés vers Marquesa, tous deux dictés par des impératifs économiques coloniaux. C'est ainsi qu'en quelques décennies une population nouvelle émergea au sein de la vallée, subsistant avec des moyens dérisoires et avec une autonomie limitée d'un point de vue politique et territorial.

De groupe produisant des excédents, malgré la présence inka, et ayant une organisation militaire réelle, avec une maîtrise certaine de son environnement, ils devinrent la main-d'œuvre d'une encomienda.

Du côté espagnol, la consolidation de la colonisation n'a pas été accompagnée de la consolidation des structures pouvant leur permettre de construire une colonie prospère d'un point de vue économique. En effet, le royaume du Chili fut soumis de manière continue aux aléas et volontés du marché péruvien, son partenaire quasi-exclusif, qui ne cessa de tirer un maximum de profit aux dépens de colons chiliens. Cette situation a mené les différents *encomenderos* à modeler les groupes indiens en fonction des impératifs économiques immédiats.

Il convient de s'interroger sur l'évolution du groupe de Copiapo durant le XVII^e siècle, période où l'on constate de profonds changements au sein même des formes politiques locales avec l'apparition du caciquat unique, mais également au niveau de la conformation du groupe avec l'importance prise par les groupes d'Indiens déplacés depuis le sud vers Copiapo pour

comme référence l'évolution démographique de l'encomienda entre 1629 et 1654 et le rapport entre la population de la vallée et celles de Marquesa et de la côte, ces derniers auraient abrité un peu l'équivalent au cinquième de la population de Copiapo. Ainsi, en 1574 la population de l'encomienda de Copiapo devait être d'environ 600 individus.

pallier le déclin démographique local. Aussi, c'est la période où le groupe commence à utiliser les instruments juridiques afin de se reconstituer en tant que communauté, sans réel succès certes, mais avec la volonté réelle d'y parvenir.

CHAPITRE XVIII. Encomienda et Economie coloniale au XVII^e-XVIII^e siècles

Les données disponibles sur Copiapo pour cette période sont extrêmement pauvres à tous les niveaux. Les visites sont non seulement peu nombreuses mais en plus, elles ont été faites à la hâte ne recueillant en règle générale que des recensements au sens strict du terme. Pourtant, elles permettent de constater que la dynamique démographique amorcée durant le XVI^e siècle changea quelque peu. En effet, nous remarquons une baisse de la population moins soutenue durant cette phase, même si elle se poursuivit durant tout le siècle. Ceci est dû à des raisons multiples et interdépendantes.

La fin du XVI^e siècle fut également la fin d'un cycle : celui de l'or. Ce changement de cap (production de bétail) voulu par des colons chiliens avides de richesses, donna aux populations locales un certain répit. Les Espagnols, ayant constaté que l'exploitation d'or était en soi incompatible avec leur volonté d'enrichissement, se tournèrent vers d'autres activités productives.

C'est ainsi qu'au lieu d'investir dans la production de monnaie (de l'or en l'occurrence) pour échanger contre des produits, les colons chiliens devinrent eux-mêmes producteurs de marchandises à forte demande extérieure, notamment au Pérou : du suif et du cuir de bœuf principalement (Salazar 2003:47). En opérant ce changement d'orientation productive, non seulement ils purent amasser des gains considérables mais en plus, ils purent acquérir des marchandises à l'étranger pour ensuite les revendre localement en doublant ainsi les gains. Comme l'a bien montré Salazar, seulement quelques colons intrépides et puissants réussirent à s'enrichir considérablement en formant des compagnies marchandes, car la plupart de ces colons se contenta de continuer à produire des excédents sans nécessairement pouvoir les intégrer au marché extérieur (Salazar 2003:46-48).

Les premiers signes annonciateurs de cette réorientation économique se firent sentir dès 1580. En effet, l'exploitation des gisements d'argent de Potosi n'avait pas entraîné au Pérou le développement d'une industrie interne parallèle permettant de faire face à la demande croissante de produits basiques tels que le suif, le cuir, le bois, la poudre, les mules, la viande sèche, le blé ou bien encore le vin. Ainsi, les colons chiliens réorientèrent leur production, cessant de se consacrer pleinement à l'extraction d'or. Cela fut également possible grâce au fait que durant tout le XVI^e les campagnes avaient été le témoin du développement du bétail sauvage (« *cimarrón* »), sans aucune intervention humaine considérable :

“La multiplicación del ganado cimarrón se realizó sin más costo que contratar una mano de obra estancial y realizar rodeos y matanzas en un ambiente que era más de fiesta que de explotación. La productividad natural de las praderas precordilleranas, tanto en el Norte Chico como en la Zona Central y Sur del país, venía en ayuda de los estancieros, eximiéndoles de montar un costoso sistema productivo técnicamente consolidado” (Salazar 2003:46)²¹⁹.

Ainsi, il y eut une diminution de la pression exercée sur la population locale car la production de bétail n'exigeait pas une main-d'œuvre abondante, contrairement à celui dans les mines d'or, ce qui permit aux populations *encomendadas* une fois le changement amorcé de se reconstituer chacune à leur manière.

A Copiapo la production de bétail à grande échelle ne s'est pas développée outre-mesure car le territoire ne le permettait pas. Par contre, dans l'ensemble des terrains fertiles de la vallée, la fin de l'ère aurifère coïncida avec le début de l'industrie viticole à grande échelle (Sayago [1874] 1997:317-319). Les gisements d'Andacollo ont malgré tout continué à intéresser les *encomenderos*, car ils constituaient encore une source non négligeable de revenus, surtout qu'à partir de 1598 et le soulèvement des Indiens du Sud du Royaume, une grande partie des sites d'extraction d'or furent perdus :

²¹⁹ « La multiplication du bétail sauvage s'est développée sans plus de dépense que celle d'engager une main-d'œuvre saisonnière et celle de faire des rodéos et abattage dans une ambiance qui ressemblait plus à la fête qu'à l'exploitation. La productivité naturelle des prairies de la précordillère, que ce soit au Norte Chico ou dans la Région Centrale et Sud du pays, constituait une aide pour les propriétaires fonciers, en les exemptant de mettre en place un système productif techniquement consolidé coûteux ».

« Reginaldo de Lizárraga émettait, vers 1604, une opinion concordante au sujet de la diminution de l'élément aborigène ; nonobstant, en dépit de ce fait, en donnant des renseignements sur les mines d'Andacollo, il estimait que « chaque année on en tire 75.000 et 80.000 pesos, sans compter ce que les Indiens s'approprient » et « tous les ans pendant neuf mois plus de deux-cent-cinquante Indiens y travaillent ». En réalité, ce témoignage apparaît isolé, contredisant tous les autres témoins, qui connaissaient probablement le pays d'une façon plus approfondie. De toute manière, même si cette donnée était réelle, elle ne se réfère pas à tout le royaume, mais seulement à Andacollo, elle n'ébranlerait pas l'affirmation de la décadence générale des mines » (Jara:39).

Au début du XVIII^e siècle l'activité économique continuait tourner autour de l'exploitation minière, et subsidiairement agricole (Torres 1985:4). D'autre part, Potosí, malgré une baisse de son activité au début du siècle (Tandeter 1997:18) continua d'être un point d'attraction pour les marchands chiliens, Copiapo constituant un point d'arrêt et de ravitaillement important notamment en raison de la présence de pâturages pour les animaux de charge (Sayago [1874] 1997). Ainsi, la découverte d'un grand nombre de gisements miniers (or, fer, cuivre étain, plomb) fit augmenter rapidement la population espagnole (Frézier [1717] 1995:149, 155-156) :

“Al parecer, a mediados del siglo XVIII se había completado el transito al predominio minero en el producto total pues el distrito de Copiapó, que comprendía tanto Copiapó como Huasco, producía plata y oro por valor de 100.000 pesos, cobre, vino, aguardiente, cebada, brea, y frejoles. Esta producción agrícola se complementaba con importaciones de trigo, charqui, sebo y grasa por valor de 150.000 pesos, exportándose al Perú minerales, vino y brea” (Torres 1985:5)²²⁰.

Cette évolution économique fut à l'origine de l'initiative des autorités d'ériger une ville à Copiapo, ce qui affecta gravement la population de l'encomienda.

²²⁰ « Il semblerait, au milieu du XVIII^e siècle, la transition vers la prédominance minière au sein du produit total s'était terminée car dans le district de Copiapo, qui comprenait Copiapo et Huasco, produisait de l'argent et de l'or pour une valeur de 100.000 pesos, cuivre, vin, eau-de-vie, orge, *brea* [*Tessaria absinthioides*] et haricots. Cette production agricole était complétée avec des importations de blé, de viande séchée, de suif et de graisse pour une valeur de 150.000 pesos, en exportant au Pérou des minerais, du vin et de la brai.

1. Evolution démographique de l'encomienda au XVII^e siècle

Composée à l'origine de plusieurs groupes unis par des liens politiques, cette encomienda devint graduellement une unité productive au service de l'*encomendero* et les groupes qui la constituaient cessèrent progressivement d'entretenir des rapports entre eux. Ainsi, au XVII^e siècle il ne subsistait plus que trois entités : celle de la vallée, celle de Marquesa (divisée en deux sites de la vallée d'Elqui, Marquesa La Alta et Marquesa La Baja), et celle de la côte Pacifique (Morro Moreno), toutes trois correspondant à des réalités dissemblables. Les documents administratifs suggèrent une rupture des liens politiques qui unissaient ces différents groupes. D'autre part nous constatons l'apparition d'une encomienda composée d'Indiens *yanacunas* à l'estancia de Rivadavia, dans la vallée d'Elqui, qui fusionnera partiellement avec le groupe de Marquesa dès 1636.

Comme nous l'avons indiqué, vers 1574 la population de l'encomienda de Copiapo avait été estimée à environ 600 individus. Par la suite nous ne connaissons rien de sa démographie pendant un demi-siècle.

Un document de 1708 des Archives coloniales de Santiago du Chili permet de retracer partiellement l'évolution démographique de cette encomienda (ANCh, Capitanía General, vol. 481, n° 46²²¹). Ainsi, en 1629 il est question d'environ 150 tributaires. Le document n'indique pas si ce chiffre provient de l'ensemble de l'encomienda (Copiapo, Marquesa, Morro Moreno), ou seulement de Copiapo.

Sept années plus tard, en 1636, une visite fut entreprise dans la vallée afin de concéder l'encomienda à don Fernando de Aguirre y Riberos, arrière petit-fils du capitaine don Francisco de Aguirre. Ce recensement fait état d'environ 193 tributaires, et il prit en compte les Indiens de l'ensemble de cette encomienda : Copiapo, Morro Moreno (côte Pacifique),

²²¹ Toutes les données que ce document fournit pour le XVII^e siècle ne concernent que les individus de sexe masculin.

Marquesa la Alta et Marquesa la Baja (vallée d'Elqui), et pour la première fois Rivadavia. Cette dernière était une estancia de la vallée d'Elqui qui appartenait à ce moment-là à doña Catalina Cortés, épouse de l'*encomendero* de Copiapo, don Fernando de Aguirre y Riberos, et composée de 18 *yanacónas* qui d'après les patronymes de certains (*Beliche, Vetecura*), seraient originaires du sud du royaume du Chili, probablement capturés lors des guerres d'Arauco. Lors de cette visite, ces derniers apparaissent sous le contrôle politique du chef ethnique de Marquesa, le cacique Bartolomé Chinaguel. Nous ignorons les motifs qui menèrent les autorités à fusionner ces deux groupes distincts (encomienda de Copiapo à travers le groupe de Marquesa et *yanacónas* de Rivadavia). Il est possible que la situation géographique de ces deux estancias (Marquesa et Rivadavia) ainsi que le fait que Fernando de Aguirre et Catalina Cortés aient été époux soient à l'origine de la conformation de ce nouvel état de fait. Ces *yanacónas* furent comptabilisés en tant que tributaires de cette encomienda lors de ce recensement. En conséquence, pour le tableau 7 que nous présentons ici-bas, nous explicitons leur présence.

En 1654 il est question de 110 tributaires, alors que 22 années plus tard, en 1676, il n'y a plus que 95, pour 89 jeunes hommes non encore tributaires, 18 *reservados* et 1 cacique (et encore 16 *yanacónas*, probablement de Rivadavia).

Tableau 13
EVOLUTION DEMOGRAPHIQUE A L'ENCOMIENDA DE COPIAPO AU XVII^e SIECLE.

ANNEE	SITE RECENSE	CACIQUE	TRIBUTARIOS	RESERVADOS	MUCHACHOS	YANACONAS DE RIVADAVIA DE DOÑA CATALINA CORTES
1629	?	?	150	?	?	
1636	C MM MA MB	Don Alonso Tacuia (C et MM) Don Bartolomé Chinaguel (MA et MB)	175	?	?	18
1654	?	?	110	?	?	?
1676	?	?	95	18	89	16
1677	C	?	20			

Sources: ANCh, Capitanía General, vol. 481, n° 46, 1708 ; AGI, Gobierno, Chile, 322, n° 108 ; ANCh, Real Audiencia, vol. 50, s/n°.

Abréviations : C (vallée de Copiapo) ; MM (Morro Moreno) ; MA (Marquesa la Alta) ; MB (Marquesa la Baja).

Nous constatons que le déclin démographique continua. En effet, si l'on se réfère aux seuls tributaires (seule catégorie prise en compte le long de ces différents recensements), entre 1636 et 1676 (en 40 ans) il y a eu une baisse d'environ 46%. Par comparaison avec le siècle précédent, où la baisse déclin est d'environ 95%, ici nous observons une nette baisse de ce taux, même s'il reste négatif. De plus, nous observons, d'après un témoignage de 1677, que la vallée de Copiapo ne plus le centre démographique de référence de l'encomienda, beaucoup d'Indiens se trouvant ailleurs pour répondre aux besoins économiques des colons, notamment à Marques. De plus, certains témoignages montrent qu'un certain nombre d'Indiens originaires de l'encomienda de Copiapo travaillait pour d'autres colons, notamment dans la vallée de Huasco (ANCh, Real Audiencia, vol. 2467, n° 14).

2. Le procès pour le retour des Indiens expatriés à Huasco, XVII^e siècle

En novembre 1685 le nouveau cacique de la vallée, don Joseph Taquia, âgé à l'époque d'une vingtaine d'années, s'adressa au tribunal de la Real Audiencia. Il souhaitait que certains Indiens de son encomienda qui étaient désormais dans l'encomienda de Paytanasa, qui appartenait à Juan de Morales y Bravo, dans la vallée de Huasco, soient rendus à l'encomienda de Copiapo :

“son berdaderos orijinarios del pueblo de Copiapo de adonde es casique el dicho Don Josefe Taquia y que por lo dicho son basallos suyos y que por tal lo an conosido sienpre. Y digan asi mesmo quantos años ha que estran disipados y apartados del dicho pueblo y que porque causa se apartaron del dicho pueblo y del tal su casique...” (ANCh, Real Audiencia, vol. 2467, n° 14)²²².

Nous ignorons l'issue de ce procès car il n'y a aucune trace du veredict final. Peut-être la procédure n'est-elle jamais arrivée à son terme.

²²² « ce sont de vrais originaires du village de Copiapo d'où provient le dit cacique Don Josefe Taquia et que selon ce qui a été dit ce sont ses vassaux à lui et qu'en tant que tel ils l'ont toujours connu. Et qu'ils disent également depuis combien d'années sont-ils loin et séparés du dit village et pour quelle raison le sont-ils du dit village et du dit leur cacique... ».

Durant les déclarations faites par certains de ces Indiens en 1685²²³, il ressort qu'ils s'étaient retrouvés loin de leur communauté il y a au moins une trentaine d'années pour certains (vers 1650), d'autres depuis la première moitié du XVII^e siècle :

“Anton (...) fue presentado por el dicho Don Josep Taquia cacique principal (...) dijo: No aber conosido a otro amo si no es al general Don Juan de Morales Brabo y que despues que murio el padre del dicho cacique Don Josep Taquia oia desir algunos indios particulares que era descendiente de la encomienda del General Don Fernando de Aguirre (...) dijo no saber la edad que tiene y parese al aspeto ser de edad de quaren años mas o menos...” (ANCh, Real Audiencia, vol. 2467, n° 14)²²⁴.

Ainsi, une partie d'entre eux était né à Huasco et ne s'était jamais rendu à Copiapo. Quelques uns ne savaient même pas qu'ils étaient originaires de Copiapo²²⁵ :

“...Pascual Normilla y parese ser de edad de beinte años mas o menos, y dise no no [hic] conoser a otro amo si no es al general Don Juan de Morales Brabo, y confiesa no aber conosido a su padre porque lo dejo mui niño y que no tiene notisia que fuesse del general Don Fernando de Aguirre, y esto es lo que disse y que no sabe otra cosa...” (ANCh, Real Audiencia, vol. 2467, n° 14)²²⁶.

Juan de Morales y Bravo, représenté par son frère (Diego de Morales y Bravo), essaie de discréditer la partie adverse, représentée elle par le *Corregidor* de Copiapo, Gabriel Niño de Sepeda, en arguant que le frère de ce dernier n'était autre que le beau-fils de l'*encomendero* de Copiapo, Fernando de Aguirre. De plus, il rajouta qu'ils avaient convaincu le cacique en lui donnant de l'alcool. Pourtant, durant les déclarations des Indiens, l'un des Indiens de Paytanasa (Anton) déclara :

« que se bino [a Huasco] por que le dijo su amo [el cacique de Copiapo] bamos al Guasco » (ANCh, Real Audiencia, vol. 2467, n° 14).

²²³ Durant cette requête cinq dépositions d'Indiens furent enregistrées : Pascual Normilla, Anton (nom illisible), Nicolas Normilla, Juan Normilla et Francisco Pilon.

²²⁴ « Anton (...) a été présenté par le dit Don Josep Taquia cacique principal (...) il a dit : n'avoir pas connu d'autre maître que le général Don Juan de Morales Bravo et qu'après la mort du dit cacique Don Josep Taqui il entendait dire à certains Indiens en particulier qu'il était descendant de l'encomienda du Général Don Fernando de Aguirre (...) il a dit ne pas savoir l'âge qu'il a et il semble avoir quarante ans plus ou moins ».

²²⁵ Un recensement fait dans la vallée de Huasco en 1674 confirme la présence de ces Indiens dans deux villages de la vallée, à Huasco et à Paytanasa (ANCh, Capitanía General, vol. 477, n° 39).

²²⁶ « ...Pascual Normilla et il paraît avoir vingt ans plus ou moins et il dit ne pas connaître d'autre maître que le général Don Juan de Morales Bravo, et il confesse ne pas avoir connu son père car il l'a laissé très petit et qu'il n'a pas connaissance d'avoir eu comme maître le général Don Fernando de Aguirre, et ceci est ce qu'il dit et qu'il ne sait rien de plus... ».

A ce sujet, lors d'un précédent procès ayant eu lieu en 1677 (sur lequel nous reviendrons plus tard lors de la Conquête Partie) l'Indien Juan Saxmay déclara que le cacique don Francisco Taquia (père de don Josefe Taquia) s'était retiré de la vallée pour aller s'installer dans la vallée voisine de Huasco :

“...mudando de habitacion de este pueblo y Valle de Copiapo al del Guasco adonde asiste con su muger e hijos” (ANCh, Real Audiencia, vol. 1763, n° 1)²²⁷.

Des données issues de recensements postérieurs ayant eu lieu dans la vallée de Huasco en 1713 et 1724 (ANCh CG, vol 496, n° 5 ; ANCh, Judicial La Serena, Leg. 79, n° 12) nous font penser que certains descendants de ces Indiens de Copiapo, amenés autrefois loin de leurs terres, étaient encore sur place, et conservaient, malgré leur jeune âge, la mémoire historique de leurs origines comme :

“Joseph Asquin, 40 años, originario de Copiapo, de la encomienda de Juan Bravo de Morales” (ANCh, Judicial La Serena, Leg. 79, n° 12)²²⁸.

Nous savons de par certains documents du XVIII^e siècle que le cacique don Joseph Taquia quitta Copiapo pour s'installer dans les vallées centrales. Les raisons qui le menèrent à prendre cette décision étaient dues à la situation à laquelle, lui et sa communauté étaient soumis. En un peu plus de deux décennies il réussit à collecter un nombre considérable d'informations dans le but de relancer le retour des siens à sa communauté (ANCh, Real Audiencia, vol. 2953, n° 1).

3. Le déclin démographique de l'encomienda au XVIII^e siècle

Durant cette période, l'évolution démographique de l'encomienda est significative. En effet, pour le début du siècle nous disposons de deux recensements, l'un partiel, datant de 1707, et

²²⁷ « ...en changeant de domicile de ce village et vallée de Copiapo à celle de Huasco où il travaille avec sa femme et enfants ».

²²⁸ « Joseph Asquin, 40 ans, originaire de Copiapo, de l'encomienda de Juan Bravo de Morales ».

l'autre très détaillé, de 1712. Dans le premier, qui porte sur le village indien de Copiapo, il est question de 27 tributaires, dont la moitié (13) est absente (ANCh, Real Audiencia, vol. 2953, n° 1). Le second, portant sur le village indien de Copiapo, ainsi que sur les Indiens de Marquesa revenus à Copiapo, ainsi que ceux qui sont encore à Marquesa, ainsi que des Indiens absents, et prenant en compte toutes les catégories (âge et genre) montre une encomienda de 420 individus, dont moins de la moitié résidant à Copiapo (165), alors que ceux qui sont encore à Marquesa (188 individus) et ceux qui habitent ailleurs (70, répartis à différents endroits :Salta, Choapa, Concon, Pérou, Coquimbo, Santiago, Samo, Quillota, Pichacan, Aconcagua, Rivadavia, Mendoza, La Rioja) conforment le groupe le plus important de l'encomienda. A ce titre, il est probable que la plupart des Indiens absents ne retourna plus à Copiapo car l'évolution démographique du village indien montre une décroissance régulière par la suite.

Ainsi, en 1745 il y avait environ 150 Indiens qui habitaient au *Pueblo de Indios de Copiapó*, comme le montre la visite menée à l'époque (ANCh, Fondos Varios, vol. 690) alors que 6 ans plus tard, en 1751 il n'y en avait plus que 121, dont 44 tributaires (AGI, Gobierno, Chile, 123, n° 8). En 1792 on n'en dénombrait déjà plus que 71 Indiens d'encomienda (ANCh, Judicial Copiapó, Leg. 78, n° 15). Le déclin démographique s'est accéléré en quelques années puisqu'en 1798 le village d'Indiens n'en comportait plus que 17 tributaires, soit environ 50 individus si l'on se réfère à la corrélation tributaire/total individus de 1751 (ANCh, Capitanía General, vol. 658, n°14). Cunill fournit pour 1795 des chiffres en totale contradiction avec le reste des données disponibles. Comment expliquer cela ? Lui-même affirme qu'en 1795 un grand nombre de villages Indiens du Royaume expérimentèrent une augmentation de leurs effectifs, car le gouverneur Higgins ordonna de regrouper l'ensemble des Indiens dans leurs villages. D'après lui, ce fut de courte durée car la pression que les colons exercèrent sur leurs terres fut importante (1955:15-17).

Par la suite, Sayago avance des chiffres que nous n'avons pas pu confirmer, il y aurait eu en 1806 que 12 tributaires (Sayago [1874] 1997). Comme nous le verrons dans la partie qui suit, il existe un rapport évident entre l'évolution démographique de la population autochtone de Copiapo et la fondation de la ville d'une part, et le développement économique de la haute vallée également.

Tableau 14
EVOLUTION DEMOGRAPHIQUE DE L'ENCOMIENDA DE COPIAPO, XVIIIe-XIXe SIECLES.

ANNEE	SITE RECENSE	CACIQUE	TRIBUTAIRES COPIAPO	TRIBUTAIRES ABSENTS	ABSENTS	TOTAL ENCOMIENDA	TOTAL COPIAPO
1707	Pueblo de Indios	Don Joseph Taquía	14	13			
1712	Copiapo et Marquesa	Don Joseph Taquia			255	420	165
1745	Pueblo de Indios	Don Francisco Taquíás					150
1751	Pueblo de Indios	Francisco Taquíás	44				121
1792	Pueblo de Indios	Juan Pablo Taquíás	14				72
1795	Pueblo de Indios		23			109	109
1798	Pueblo de Indios de Copiapó		17				
1806	Valle de Copiapó		12				

Sources: ANCh, Real Audiencia, vol. 2953, n° 1 ; ANCh, Fondos Varios, vol. 690 ; AGI, Gobierno, Chile, 123, n° 8; ANCh, Judicial Copiapó, Leg. 78, n° 15; Cunill [1795] 1955; ANCh, Capitanía General, vol. 658, n° 14; Sayago [1874] 1997.

CHAPITRE XIX. La question des Indiens de la côte de Copiapo

Nous avons signalé lors de la seconde partie de cette thèse que nous considérons que les populations côtières n'avaient été soumises au pouvoir ethnique de Copiapo qu'après l'occupation inka de la région, notamment en raison des vestiges archéologiques, même si ceux-ci sont pour l'instant peu importants. Avec l'arrivée des Espagnols, nous constatons que ces populations furent obligées d'assurer l'approvisionnement en poisson frais et sec de l'*encomendero* Francisco de Aguirre (Santillán [1558] 2004).

Ces pêcheurs, dont la mobilité a été à maintes reprises signalée par la documentation coloniale et par des travaux archéologiques, historiques et ethnologiques (la bibliographie est très importante à ce sujet, cf. Introduction), ont posé et posent encore de nos jours une grande quantité de questions quant à leur ethnicité, leur appartenance politique, leur fonctionnement social. Les témoignages relayés par les documents coloniaux portant sur les premiers aménagements coloniaux au Chili nous permettent d'observer certains détails sur cette population.

Ainsi, la visite de Santillán en 1558 montre une population côtière dépendante de certains caciques de Copiapo (don Francisco et don Diego) et dénommée *Camanchacas*. Il s'agit là d'une réalité significative car ces populations n'étaient pas sédentaires mais au contraire, extrêmement mobiles et pouvant parcourir d'énormes distances sans grandes difficultés. Ce document nous permet de ce fait d'envisager la vallée de Copiapo comme un site extrêmement important dans l'espace régional à cette période précise. En effet, comment expliquer cette situation particulière à Copiapo alors qu'aucun autre groupe de pêcheurs n'a été identifié le long de la côte par cette visite du Royaume de 1558 alors même que les Espagnols connaissaient et naviguaient le long de celle-ci ? S'agit-il d'une organisation mise en place par les Espagnols ou bien précédant leur arrivée ? Il nous semble important de poser

ces questions car les évidences archéologiques mises à jour depuis 2011 (Borlando Hipp 2011 ; Lillo 2012) nous mènent à envisager des processus liés à l'intervention inka où des réaménagements furent mis en place par ces derniers.

Ainsi, alors que bon nombre de sites au sein de la vallée attestent d'activités minières et agricoles, dans la région de domination hypothétique du cacique des hautes terres, d'autres sites nous laissent entrevoir une zone tournée vers la circulation de biens vers d'autres régions. Ainsi, le site urbain de Copiapo (dominant la basse vallée et les chemins nord-sud et est-ouest) serait à relier aux échanges, régis et gérés par les Inkas et leurs alliés (les *Diaguitas chilenos*). De même, les espaces côtiers auraient joué d'une importance non négligeable étant donné le monopole que ces populations avaient sur un bien spécifique (les produits de la mer) et leur relative liberté de circulation au sein de tout le littoral désertique :

“...creemos que los hallazgos de alfarería decorada de tiempos incaicos en estos contextos, no respondería a la presencia física de poblaciones alóctonas a las costeras, rechazando en primera instancia que se trate tanto de grupos del interior portadores de cerámica del estilo Copiapó Negro Sobre Rojo, como de contingente incaico o etnias movilizadas por ellos (p.e. Diaguitas), a modo de colonias como se ha planteado tradicionalmente. Por el contrario, consideramos que estas evidencias son objetos movilizadas hacia la costa, donde los portadores serían grupos costeros locales que han accedido a dichos bienes. Dichos elementos de cultura material –especialmente cerámica y metales- serían producidos y movilizadas mayoritariamente tras la intervención incaica, los cuales serían retribuidos a ciertos individuos dentro de los habitantes del litoral a modo de bienes de prestigio, posiblemente a cambio de pescado y marisco que eran llevados hacia el interior. También creemos los costeños a su vez habrían movilizado vía costera, tanto hacia el norte como hacia el sur, diversos bienes a través del uso de la balsa de cuero de lobo marino, según las necesidades locales y los intereses incaicos” (Borlando Hipp 2011:100-101)²²⁹.

²²⁹ « ... nous croyons que les découvertes de poterie décorée des temps inkas dans ces contextes, ne répondraient pas à la présence physique de populations alochtones aux côtières, refusant en première instance qu'il s'agisse de groupes de l'intérieur porteurs de céramique de style *Copiapó Negro Sobre Rojo*, ou bien de contingents inkas ou d'ethnies mobilisées par eux (par exemple *DIaguitas*), en tant que colonies comme cela a été posé traditionnellement. Au contraire, nous considérons que ces évidences ce sont des objets mobilisés vers la côte, où les porteurs seraient des groupes côtiers locaux qui ont accédé aux dits biens. Ces éléments de culture matérielle –spécialement céramique et métaux- auraient été produits et mobilisés majoritairement après l'intervention inka, et auraient été offerts à certains individus parmi ceux du littoral en tant que biens de prestige, probablement en échange de poisson et fruit de mer qui étaient apportés vers l'intérieurs. Nous croyons également que les habitants de la côte auraient transporté le long de la côte, tant au nord comme vers le sud, divers biens au moyen de radeaux en peaux de loup de mer, selon les nécessités locales et les intérêts inkas ».

1. Les Indiens de la côte régionale : la question des ethnonymes

La présence de l'ethnonyme *Camanchaca* ouvre encore une fois la question des ethnonymes de la côte Pacifique. Les travaux de Bittmann (1977, 1984a, 1984b) ou encore ceux de Castro (2001) et de Horta (2010) traitèrent amplement la question et cette visite de 1558 apporte un nouvel élément à la discussion.

Ainsi, nous savons que la première référence à cet ethnonyme, évoqué par Cuneo-Vidal et cité par Bittmann, date de 1550. Il concerne le transfert d'une encomienda entre Lucas Martinez Vegazo et Jerónimo de Villegas. Lors de ce transfert apparaît Choquechambi, « *cacique de los uros sujetos y de los pescadores camanchacos que están en la costa* »²³⁰ (Bittman 1984a:108), qui était désigné dix ans auparavant, en 1540, en tant que cacique de Tarapaca (Bittmann 1984a:108).

En 1558 apparaissent dans la visite de Santillán les trois groupes de « *Camanchacas pescadores* » de Copiapo, dépendants des caciques don Francisco et don Diego que nous avons cités en début de partie (Santillán [1558] 2004:176-179).

Par la suite, une relation de 1579 traitant de l'expédition du corsaire Francis Drake le long des côtes espagnoles du Pérou et du Chili évoque la rencontre de ces pirates dans un îlot à 11 lieues au nord du port de Copiapo. L'auteur espagnol écrit que Drake et les siens:

« *hallaron cuatro indios camanchacas, los cuales llevaron al navío y les dieron de comer y otras cosas* » (Sarmiento [1579] 1889:439)²³¹.

Le lendemain ils se rendirent à Morro Jorge (également connu sous le nom de Morro Moreno ou Morro Copiapó) où arriva un :

« *indio camanchaca en una balsa y les trajo pescado* » (Sarmiento [1579] 1889:439)²³².

²³⁰ « cacique des uros sujets et des pêcheurs camanchacos qui sont dans la côte ».

²³¹ « ils trouvèrent quatre Indiens camanchacos, qui furent emmenés au navire et on leur donna à manger et d'autres choses ».

²³² « Indien camanchaca sur un radeau et leur apporta du poisson ».

Enfin, Lizárraga, le dernier à nous transmettre un témoignage pour le XVI^e siècle, évoque leurs conditions de vie misérables, et affirme que *Camanchaca* serait un exo-ethnonyme en rapport avec la couleur de leur peau, en l'occurrence rouge-sang :

« Desde aquí [Atacama] se entra luego en el gran despoblado de 120 leguas que hay de aquí a Copiapó, que es el primer repartimiento del reino de Chile; el camino es de arena no muy muerta, y en partes tierra tiesa; en este trecho de tierra hay algunas caletillas con poca agua salobre, donde se han recogido y huido algunos indios pescadores, pobres y casi desnudos; los vestidos son de pieles de lobos marinos, y en muchas partes desta costa beben sangre destos lobos a falta de agua; no alcanzan un grano de maíz, no lo tienen; su comida solo es pescado y marisco. Llamam a estos indios Camanchacas, porque los rostros y cueros de sus cuerpos se les han vuelto como una costra colorada, durísimos; dicen les previene de la sangre que beben de los lobos marinos, y por este color son conocidísimos » (Lizárraga [1600] 1986:149)²³³.

Le chroniqueur dominicain les situe dans la région côtière comprise entre le fleuve Copiapo et le fleuve Loa. Par la suite, mis à part le témoignage très connu de Santa Cruz Pachacuti faisant référence à des « *camanchacas grandes hechizeros* »²³⁴ (Santa Cruz Pachacuti [1613] 2007:156), le dernier document qui cite cet ethnonyme est le *Libro de Varias Ojas* pour la période 1616-1661, où certains pêcheurs sont désignés en tant que *camanchacas*, et sont différenciés d'une autre population de pêcheurs originaires des côtes chiliennes, les *Proanches* (Bittmann 1984a:109). Dans ce document, ces derniers sont tous originaires des côtes proches de Copiapo. Cette différenciation est, pour nombre d'auteurs, une preuve quasi-irréfutable de l'existence de deux groupes distincts (Bittmann, Castro, Cassassas). Nous partageons cette hypothèse partiellement. Il conviendrait de fournir un début de réponse en interrogeant les sources.

²³³ « A partir d'ici [Atacama] on entre ensuite dans le grand désert de 120 lieues qu'il y a d'ici jusqu'à Copiapo, qui est la première encomienda du royaume du Chili ; le chemin est constitué de sable pas très morte, et parfois de terres dure ; le long du parcours on peut trouver quelques petites criques avec un peu d'eau saumâtre, où se sont retirés et échappés quelques Indiens pêcheurs, pauvres et à moitié nus ; les vêtements sont en peaux de loups de mer, et dans beaucoup d'endroits de cette côte ils boivent du sang de ces loups par manque d'eau ; ils n'ont pas même un grain de maïs, ils n'en possèdent pas ; leur nourriture es faite exclusivement de poisson et fruits-de-mer. On appelle ces Indiens Camanchacas, car leurs visages et peaux de leur corps sont devenus comme une croûte rouge, très dures ; ils disent que cela est du au sang des loups de mer qu'ils boivent, et par cette couleur ils sont célèbres ».

²³⁴ « Camanchacas grands sorciers ».

Tel que nous l'avons indiqué, Lizárraga avait déjà approché une définition pour l'ethnonyme *Camanchaca* en 1600 (Lizárraga [1600] 1986:149). L'historien Manuel Escobar a depuis peu proposé une autre définition, en essayant de comprendre le lien entre la population désignée, la population qui désigne, et la langue qui attribue l'ethnonyme, en tentant de suivre les raisonnements proposés par José Luis Martínez sur les discours sur les autres, sur le regard ethnique (Martínez Cereceda). Ainsi, *Camanchaca* serait à rapprocher du terme *aymara Ccamachatha*, d'après le *Vocabulario de la lengua aymara* de Bertonio de 1612, signifiant « sécher des fruits ou autres choses » (Escobar 2012:34). Dans ce sens, il pense que l'activité principale de ce groupe (le séchage de poisson) servit de prétexte pour les baptiser ainsi. Cette proposition est compatible avec le témoignage d'Arias Pardo à Copiapo en 1558 qui indique que l'un des tributs principaux qui devrait être payé par cette encomienda serait du poisson (frais et sec).

Et qu'en est-il de l'ethnonyme *Proanche* ? Et de celui de *Chango* ? Comme nous l'avons indiqué, le premier est mentionné dans les documents paroissiaux d'Atacama, étant toujours associé à des personnes en provenance des côtes proches de Copiapo, sans que l'on connaisse son origine ou étymologie, d'autant plus que c'est le seul document qui le mentionne. En ce qui concerne le second (*Chango*), il apparaît également associé et différencié de celui de *Camanchaca* (Escobar 2012:38). De plus, quand il est utilisé, il fait également référence à des populations côtières de la région de Copiapo et du Norte Chico. Certains auteurs ont considéré que cet ethnonyme pourrait être un dérivé de *Camanchaca* à savoir, *Camanchango* (Cuneo Vidal, cité par Castro 2001). Pourtant, cela ne répond en aucun cas à la différenciation qui existe dans les archives pour ces deux ethnonymes.

Nous pensons que ces *Changos* et *Proanches* pourraient également être des termes désignant une occupation, un métier, une caractéristique spécifique. Certains auteurs ont stipulé que *Proanche* serait à relier avec le terme *quechua* « *purum auca* » et ainsi signifiant Indien

insoumis (Casassas 1974), catégorie inka renvoyant à la barbarie. Escobar, bien qu'assumant cette proposition comme une approche préliminaire et non définitive à la question, propose un lien avec la langue *kunza*.

En ce qui nous concerne, ce qui attira notre attention fut le suffixe « *-che* », qui en *mapudungun* signifie « gens, personnes ». Après avoir constaté cela, nous avons fait des recherches dans différents dictionnaires, anciens et modernes, sans succès. Finalement, notre collègue anthropologue Fabien Le Bonniec nous transmit une hypothèse qu'il recueillit auprès d'une ancienne femme mapuche : *Proanche* pourrait être en lien avec le concept de « *Purrun-che* », signifiant danseur rituel. Poursuivant dans cette voie, et nous souvenant d'un travail écrit par le musicologue Pérez de Arce sur les traditions des « *bailes chinos* », danses religieuses aux traditions multiples, où il essayait de comprendre, d'après les descriptions laissées par le voyageur français Alcides d'Orbigny, comment dansaient ces personnages au XIX^e siècle, il faisait un parallèle avec les danseurs mapuche actuels, qui sont connus pour danser le « *choike-purrun* ». Se pourrait-il donc que les *Proanches* aient été désignés ainsi pour cette caractéristique ? Actuellement les danseurs religieux du Norte Chico, connus sous le nom de « *chinos* », sont en règle générale soit des mineurs, soit des pêcheurs, souvent les deux. Se pourrait-il que l'ethnonyme *Proanche* ait pu désigner une population de pêcheurs-mineurs, caractérisée en outre pour avoir une religiosité spécifique. De plus, les patronymes *proanche* présents dans le *Libro de Varias Ojas* sont proches de la langue *mapuche*, d'autant plus que le témoignage de l'ingénieur Bresson sur les pêcheurs de Paposo (Bresson 1875) ne laisse aucun doute sur la langue de ces Indiens à la fin du XIX^e siècle (Ans 1977). Nous reviendrons sur cela lors de la dernière partie de cette thèse. En ce qui concerne l'ethnonyme *Chango*, le seul qui perdura après la seconde moitié du XVII^e siècle, il aurait pu effectivement remplacer à terme celui de *Proanche* (les deux termes ne sont jamais ensemble, contrairement

à *Camanchaca*, toujours opposé à l'un ou à l'autre), car il est utilisé pour la même zone géographique.

2. Les « Camanchacas » de Copiapo

Les Camanchacas de Copiapo qui apparurent lors de la visite de 1558 abandonnèrent progressivement et de manière durable l'encomienda de Copiapo. Sans que l'on sache avec certitude à partir de quel moment ils commencèrent à se disperser, probablement dans le but d'échapper au tribut abusif imposé par Pardo et ratifié par Santillán. Certaines sources se réfèrent à une population côtière toujours moins nombreuse aux alentours de Copiapo. Ainsi, en 1659 l'*encomendero* de Copiapo Fernando Aguirre Riberos se plaint auprès des autorités de La Serena car certains membres de son encomienda, en l'occurrence ceux de la côte, se seraient enfuis :

« *indios cananchacas y chiangos, pescadores y no pescadores... que estuvieren en Cobija y costa de Atacama* » (cité par Bittmann 1984b:328)²³⁵.

Nous savons qu'à cette époque la demande de poisson était devenue extrêmement importante dans le Haut-Pérou. Serait-ce une des raisons pour laquelle ces populations auraient quitté durablement les alentours de la côte de Copiapo ? C'est un élément de réponse, car les pêcheurs étaient demandeurs de produits de l'intérieur. D'autre part, comment ne pas associer leur départ avec une fuite pour s'extraire définitivement du contrôle économique de l'*encomendero* Aguirre ? C'est probablement un élément supplémentaire de réponse.

Les différentes visites que nous avons évoquées dans le premier point de ce chapitre ainsi que l'absence dans ces documents de détails concernant cette encomienda (contrairement aux données précédentes pour le partialité de Marquesa, et même pour celle des *yanacunas* de

²³⁵ « Indiens camanchacas et Chiangos, pêcheurs et non-pêcheurs... qui seraient à Cobija et le long de la côte d'Atacama ».

Rivadavia) nous laissent supposer que malgré l'existence théorique d'une population côtière annexée à l'encomienda de Copiapo, ce groupe n'était pas totalement perceptible aux yeux des autorités en charge des recensements. Leur mobilité et le tribut qui leur était imposé les firent probablement fuir. C'est ainsi qu'en 1707, lors d'une visite à Copiapo, qui fournit davantage de détails quant à la composition des différents groupes domestiques de l'encomienda, à Morro Moreno il ne subsiste qu'un vieil Indien (*reserbado*) avec son épouse, 2 tributaires et deux enfants (ANCh, Capitanía General, vol. 481, n°46, 1708) alors même que des pêcheurs sont signalés tout le long de la côte méridionale du royaume (Frézier 1717).

Ainsi, tirant profit de leur avantage (mobilité), les pêcheurs de l'encomienda de Copiapo rompirent progressivement les liens qui les reliaient aux groupes de la vallée. Ces derniers, incapables de poursuivre ce même cheminement, se virent obligés d'accepter l'emprise que le pouvoir espagnol avait sur eux. Comme nous le verrons dans les parties qui suivent, la population de Copiapo serait obligée de se rendre à Marquesa, qui deviendrait progressivement le foyer pour la majorité des Indiens de cette encomienda.

SIXIEME PARTIE. Comment les Indiens ont perdu leurs terres ?

Jusqu'en 1551 les Indiens de l'encomienda de Copiapo avaient l'usage de la totalité de la vallée, occupant différents écosystèmes, du bord de mer jusqu'aux contreforts des Andes, ainsi que quelques espaces hors de la vallée notamment à Marquesa, dans la vallée d'Elqui.

D'après les sources coloniales, au milieu du XVII^e siècle ces groupes semblent avoir été démembrés, et leurs terres morcelées ; il ne subsistait essentiellement plus que trois groupes.

Le premier, qui résidait dans le village de Copiapo, n'occupait plus que quelques lopins de terres proches de ce village, alors qu'un siècle auparavant de nombreux groupes étaient implantés dans plusieurs villages de la vallée et exploitaient différents écosystèmes voisins.

Le second était celui de Marquesa où résidaient une grande majorité des Indiens de cette encomienda, ces derniers ayant été implantés loin de leur terre d'origine.

Enfin, les groupes de pêcheurs se trouvaient désormais éloignés de Copiapo, tournés vers les territoires d'Atacama et Charcas, toujours dépendants de l'*encomendero* Aguirre, mais sans attache territoriale à la vallée ou de lien politique avec les Indiens de l'encomienda de Copiapo.

Cette réalité nous semble liée à plusieurs processus qui se mirent en place tout au long du XVI^e siècle : le déclin démographique, la perte de terres communautaires, les réorientations économiques hispaniques, le déplacement forcé des indigènes vers des zones productives, le déclin de la chefferie en tant qu'entité unificatrice et centralisatrice de la communauté, les

catastrophes naturelles²³⁶. Tous ces processus furent d'autant plus rapides que l'impact de la conquête d'Aguirre fut durable au niveau de la résistance locale.

²³⁶ Les parages de Nantoco, où il existait au début du XVII^e siècle un village indien ainsi qu'une église, furent totalement détruits en 1655 par un éboulement survenu en raison de pluies torrentielles ayant fait suite à une longue période de sécheresse (Sayago [1874] 1997).

CHAPITRE XX. Les conséquences de l'encomienda au sein de l'organisation de l'espace

Dès les premières tentatives d'implantation hispanique dans la vallée, la volonté des Espagnols fut d'établir un site urbain servant à contrôler les activités économiques locales. C'est ainsi que vers 1548 Juan Bohón fit construire un fort, non loin de ce qui semble avoir été un site important pour les autorités inkas dans la vallée, à La Puerta (Castillo 1998) et qui fut durant le XVI^e siècle un important village indien (ANCh, Real Audiencia, vol. 50, s/n^o). Peut-être voulait-il légitimer la présence espagnole à Copiapo à travers cet acte symbolique, comme il l'avait fait dans la vallée d'Elqui en fondant La Serena non loin du siège inka de la région.

El Fuerte, nom sous lequel ce premier établissement espagnol fut connu, ne survécut pas à la rébellion indigène du Norte Chico de 1548 (tout comme la ville de La Serena, également détruite à cette occasion-là). Nous ignorons quel rôle joua cette place forte durant sa courte durée d'existence car les sources sont muettes à ce sujet. Bohón ne semble pas avoir pu organiser la main-d'œuvre locale puisqu'il ne pacifia pas les habitants de la vallée. Il est probable que plus qu'un site urbain à proprement parler, ce fut un centre de commandement militaire qui ne réussit pas à dépasser ce stade car les activités auxquelles il était destiné ne purent être mises en place. Ce ne fut qu'avec les campagnes de pacification du capitaine Aguirre que la présence espagnole à Copiapo put se consolider.

1. La naissance du village espagnol de Copiapo

Les groupes de la vallée furent profondément bouleversés par la pacification du capitaine Aguirre. Alors que Juan Bohón avait établi un fort au centre de la vallée, à l'endroit où les Inkas semblaient avoir établi également un site important pour leurs intérêts, dès la fin des

hostilités Aguirre érigea à l'endroit où deux siècles plus tard serait fondée la ville de San Francisco de la Selva, et là où se dressait l'un des quelques villages autochtones de la vallée, une maison qui allait devenir le centre névralgique de ses affaires économiques locales, mais également un endroit de repos pour lui et sa famille (Sayago [1874] 1997).

Le contraste est saisissant car les Espagnols implantés dans la vallée en 1548 n'étaient que des soldats qui vivaient dans une fortification (une importante armée d'une quarantaine de combattants qui fut défaite par la rébellion des populations locales) alors que trois ans plus tard Aguirre fit construire sa maison dans un endroit où la densité de la population locale était une des plus importantes de la région (Bibar [1558] 1966 ; Santillán [1558] 2004).

Il installa dans sa propriété des plantations de raisins à vins et quelques arbres fruitiers (Sayago [1874] 1997). Bien que nous ne puissions pas établir avec exactitude l'agencement de ce nouvel établissement ni même savoir comment le capitaine obtint ces terres, il semblerait qu'une compagnie religieuse y établit une maison (Iturriaga 2006) ce qui nous laisse supposer que l'installation d'Aguirre à Copiapo supposa la naissance du village espagnol de Copiapo. Il est probable que les *encomenderos* se réservaient les meilleures terres au sein du village des Indiens *encomendados* :

“Las tierras ocupadas son, en primer lugar, las que los encomenderos se reservan dentro de los pueblos de sus indios, en cuyo poder estaban ya las tierras más adecuadas a una fácil explotación, donde además gozaban de facilidades de mano de obra y transporte” (Borde et Góngora 1956:29)²³⁷.

Les éléments essentiels du nouvel ordre (administratif, militaire, économique, politique et religieux) s'établirent dans le voisinage de chefs ethniques importants de la vallée d'après ce qu'il ressort de documents postérieurs. Aguirre a-t-il souhaité marquer de la sorte une continuité avec les traditions locales et par la même occasion une rupture avec le

²³⁷ « Les terres occupées sont, en premier lieu, celles que les *encomenderos* se réservent au sein des villages de leurs Indiens, qui eux possédaient déjà les terres les plus appropriées à une exploitation facile, et où ils pouvaient jouir également des facilités de main-d'œuvre et de transport ».

Tawantinsuyu et Bohón, ou au contraire, s'est-il contenté de pérenniser la présence espagnole dans la vallée là où il existait des référents urbains ? Nous l'ignorons mais ce fut à partir de ce site que la colonisation des différents espaces de la vallée allait se mettre en œuvre de manière irréversible pour les Indiens, la perte d'autonomie politique ouvrant la porte à la perte d'autonomie territoriale et économique.

2. Les premiers signes du recul des terres indiennes

Nous ignorons quelles furent les premières terres que les Indiens perdirent avec l'arrivée des Espagnols. Existait-il d'autres villages qui ne furent plus jamais réoccupés après la pacification de 1551 et qui ne furent pas recensés en 1558 ? Y a-t-il eu des groupes, peut-être liés au Tawantinsuyu, qui disparurent durant la période de contact et qui laissèrent des espaces vides dans la vallée ? Il nous est impossible de répondre mais ce sont des hypothèses envisageables. D'un point de vue symbolique, le premier espace qui permit aux Espagnols d'asseoir leur domination territoriale fut celui qu'occupa Aguirre dans le village de Copiapo. Cette étape préliminaire laissa place de manière progressive à un recul des terres indiennes accompagné parallèlement de l'occupation de ces espaces à travers des ventes, des octrois (*mercedes*), et des cessions de terres aux Espagnols.

Dès la fin de l'année 1561 les Indiens de la vallée manifestèrent aux autorités espagnoles leur souhait de vendre des terres au plus offrant en échange de bétail. Il est fort probable qu'ils n'en possédaient plus, car l'une des stratégies employées par toutes les populations autochtones de la région fut celle de détruire l'ensemble de leurs vivres, auquénidés compris (León Solís). C'est ainsi qu'eut lieu la première transaction légale entre Espagnols et Indiens de Copiapo (ANCh, Capitanía General, vol. 578, s/n° ; Téllez Lúgaro 1994b). Cet acte, qui se concrétisa en février 1562, supposa l'achat par Diego de Villarroel, neveu du conquistador

Aguirre et également un de ses compagnons d'armes, d'un territoire jouxtant celui du capitaine et incluant ceux du cacique don Francisco, au sud-ouest du village de Copiapo :

“...las tierras que se vendían, que están en el dicho valle de Copiapó, desde los Tambillos del Inga hasta las casas de don Francisco con dicha casa y huerta que está en ellas y otro pedazo de tierras que está en fronteras de estas dichas tierras, y otro pedazo de tierras que están unos ollereros. Y en diez días del mes de febrero de mil y quinientos y sesenta y dos años, Diego de Villarroel puso todas las tierras contenidas en el primer pregón que están en el dicho valle de Copiapó, en treinta cabezas de ovejas de castilla, de vientre, puestas a su costa en el dicho valle. Y por los edificios y árboles que tienen las dichas tierras o por algún derecho que en algún tiempo por ello tuvieren daría quince cabezas más de las dichas ovejas que por todas son cuarenta y cinco. Y en diez y seis días dicho mes y año en presencia del dicho García de Alvarado, teniente Gobernador en la dicha ciudad [La Serena], se remataron las dichas tierras en el dicho Diego de Villarroel, en el dicho precio de las dichas cuarenta y cinco ovejas de Castilla, de vientre, puestas a su costa en el dicho valle de Copiapó, porque no hubo otra persona que diese más por ellas, las cuales dichas tierras son y están debajo de los linderos y mojones principales desde un cerrillo que está en el dicho valle como vamos por él arriba viniendo de la mar, a la mano izquierda, que se llama Pismel, hasta otro cerro que está prosiguiendo adelante el dicho valle que sale de la misma sierra del valle que se llama Zelbata, que por la mano derecha desde un cerro que se llama Talpop hasta una punta que sale de la misma sierra y una quebrada; por una quebrada por donde venía y solía venir el río que ahora viene por debajo de ella que se llama Puntoc. de ancho y largo...” (ANCh, Capitanía General, vol. 578, s/n°)²³⁸.

Suite à un rapide jeu de cession de propriétés ce fut finalement le conquistador Aguirre lui-même qui se retrouva à la tête d'un respectable espace productif qui lui permit d'installer une plantation de canne à sucre. Par la même occasion, ce processus offrit l'opportunité à certains groupes de la vallée de se reconstruire économiquement tout en apprenant et en s'adaptant

²³⁸ « les terres vendues, se trouvent dans la dite vallée de Copiapo, à partir des *Tambillos* de l'Inka jusqu'aux maisons de don Francisco, avec la dite maison et jardin qui s'y trouvent et un autre morceau de terres qui sont dans les limites de ces terres, et un autre morceau de terres où se trouvent quelques potiers. Et à dix jours du mois de février de mille cinq-cents et soixante-deux ans, Diego de Villarroel proposa, pour toutes les terres qui sont contenues dans la première annonce officielle qui se trouvent dans la dite vallée de Copiapo, trente têtes de mouton de Castille, reproducteurs, transportées à ses frais vers la dite vallée. Et pour les bâtiments et arbres qui se trouvent dans les dites terres ou pour un quelconque droit qu'ils auraient sur la propriété il donnerait quinze têtes de plus des dits moutons, qui au total correspondent à quarante-cinq. Et à seize jours du-dit mois et année en présence du-dit García de Alvarado, lieutenant-gouverneur de la dite ville [La Serena], ont été mises aux enchères les dites terres en la personne de Diego Villarroel, au-dit prix de quarante-cinq moutons de Castille, reproducteurs, emmenés à ses frais dans la dite vallée de Copiapo, car il n'y a pas eu d'autre personne qui proposa davantage pour elles, lesquelles se trouvent en bas des limites et bornes principales depuis une petite colline qui se trouve dans la dite vallée en la remontant depuis la mer, à main gauche, qui s'appelle Pismel, jusqu'à une autre colline qui se trouve un peu plus loin dans la même direction qui sort de la même chaîne qui s'appelle Zelbata, qui du côté droit depuis une colline qui s'appelle Talpop jusqu'à une pointe qui sort de la même chaîne et une vallée enchaissée ; à travers un bassin par où venait et avait l'habitude de passer le fleuve qui maintenant vient plus en bas qui s'appelle Puntoc. En long et en large... ».

aux nouvelles pratiques économiques imposées par les nouveaux colons. Ces ventes permirent également aux Espagnols d'occuper des terrains importants au sein même des espaces habités par les autochtones alors que la politique de réductions n'avait pas encore trouvé un écho dans ce royaume austral. C'est ainsi que parallèlement Aguirre réussit à acheter à une femme cacique les terres de Morro Moreno sur la côte Pacifique, où résidait un groupe de pêcheurs de son encomienda :

“En 1575 el propio Aguirre compra las tierras de Morro Moreno a una cacica y en menos de diez años las deja en condiciones de producir vinos y aguardientes...” (Cortés Olivares 2003:40)²³⁹.

Parallèlement à ces ventes eut lieu un processus répondant à d'autres caractéristiques : l'octroi de terres (*mercedes de tierra*). Alors que les ventes de terres ne concernaient que des petits espaces qui relevaient davantage de la volonté de certains Espagnols de se positionner autour du noyau urbain de la vallée, ce second processus portait sur des espaces bien plus importants que les premiers, territoires censés avoir été laissés vides d'occupation par la population autochtone. Ces octrois commencèrent timidement au XVI^e siècle et se poursuivirent durant toute la période coloniale. Le premier et le seul pour le siècle fut celui de la *merced de tierra* concédée au conquistador Aguirre par le gouverneur du Royaume, don Rodrigo de Quiroga en 1576, vaste espace qui se déployait depuis les limites de la propriété du cacique don Francisco Guanitay, à l'ouest du village de Copiapo, jusqu'à la mer. Ces terres étaient connues sous le nom de Mole (par la suite elles furent dénommées La Ramadilla) :

“Rodrigo de Quiroga cavallero del Orden de Santiago Governador y Capitan general e Justizia mayor en este Reyno por su Magestad por quanto por parte del Governador don Francisco de Aguirre se me â echo Relazion diziendo que tiene necesidad de una estanzia para sus ganados y que en el Valle de Copiapo de su encomienda desde donde se acavan las sementeras de los Yndios que era desde el Pueblo de Doña Maria Che difunta hasta el el Puerto de la Mar y con el mismo Puertto se le podra hazer merced de la dicha estanzia, pues era sin perjuizio alguno y donde nunca se havia sembrado ni era tierra para ello me pidio le hiziese merced de la dicha estanzia y por mi visto di el presente por el qual en nombre de Su Magestad y en virtud de la

²³⁹ « En 1575 Aguirre en personne achète les terres de Morro Moreno à une cacica et en moins de dix ans elles sont déjà en mesure de produire des vins et eaux-de-vie... ».

Real Zedula que para ello tengo hago merced al dicho Governador Francisco de Aguirre de sitio y tierras y Puertto por el pedido de suso declarado en el dicho valle de Copiapo en que tenga su estanzia, y ganados, que tenga de ancho una legua, y lo posea y use de ello a toda su Voluntad, y sus herederos y subseores y mando â quales quier Justizias de Su Magestad y Alguaziles maiores y menores de la Serena y sus terminos le den la Posesion de la dicha estanzia y en ella le amporen y defiendan y no consientan sea dellas despojado sin ser oydo y vensido por fuero y derecho lo qual cumplan so pena de quinientos pesos para la Camara de Su Magestad fecho en Santiago a Veinte de Diziembre de mil y quinientos y setenta y seis años” (ANCh, Real Audiencia, vol. 2498, n° 19)²⁴⁰.

Ces terres ont-elles appartenu à un groupe déjà disparu en 1576 ? Est-on face à une expropriation « légale » de terres autochtones ? Les documents signalent que les Indiens ne les exploitaient pas à l’époque mais il faudrait nous replacer dans le contexte de l’époque. En effet, 25 années étaient déjà passées depuis la pacification de la vallée et comme nous l’avons vu dans la partie précédente, vers 1574 il ne restait plus que 10% de la population totale originaire de la période du contact. De ce fait, il est évident que nombre d’espaces de la vallée ne pouvaient plus être occupés par les Indiens, d’autant plus que la plupart d’entre eux devait assurer des tâches productives liées à l’*encomendero*. Toutefois, l’archéologie n’a pas été en mesure de relever des sites préhispaniques occupés au sein de cette *estancia* du Mole hormis sur la côte. En effet, le problème se pose de savoir sur quels éléments s’est-on fondé pour dépouiller les pêcheurs d’un territoire qui était censé leur appartenir puisqu’ils l’occupaient avant l’arrivée des Espagnols ?

²⁴⁰ « Rodrigo de Quiroga, chevalier de l’Ordre de Santiago, Gouverneur et Capitaine Général, et Juge Suprême dans ce Royaume par ordre de Sa Majesté, par rapport à la requête qui m’a été faite de la part du Gouverneur don Francisco de Aguirre en me disant qu’il a besoin d’une *estancia* pour son bétail et que dans la vallée de Copiapo, de son encomienda, où se terminent les plantations des Indiens qui était depuis le village de doña Maria Che, défunte, jusqu’au Port de la Mer et avec le port également, on pourra lui octroyer la-dite *estancia*, car cela ne va à l’encontre de personne car on n’y a jamais semé, ni la terre ne pouvait être destinée à cela. C’est pour cette raison qu’on m’a demandé de faire l’octroi de la dite *estancia* et ainsi vu par moi j’ai donné ceci à travers lequel, au nom de Sa Majesté et en vertu du Mandat Royal que j’ai à cet effet, j’octroie au-dit Gouverneur Francisco de Aguirre le terrain, les terres et le Port par sa demande comme il est d’usage, dans la dite vallée de Copiapo pour qu’il installe son *estancia* et bétail, qui ait une lieue de large, et qu’il la possède et l’utilise à Sa Volonté, ainsi que ses héritiers et successeurs et j’ordonne à tout représentant de la Justice de Sa Majesté, Autorités de La Serena et de sa juridiction qu’ils lui transfèrent la Possession de la-dite *estancia* et qu’ils le protègent et le défendent et n’acceptent jamais qu’il soit privé d’elle sans avoir été entendu et légalement reconnu coupable, cela doit être respecté, sous peine de cinq-cents pesos pour la Chambre de Sa Majesté, fait à Santiago le vingt décembre mille cinq-cents soixante-seize ».

En croisant cet octroi-ci (1576) avec la visite de Santillán (1558) et les premières ventes de terres indigènes qui eurent lieu en 1562 et 1575, il est possible d'entrevoir qu'elles concernent toutes un territoire lié politiquement au cacique don Francisco et socialement à un groupe qui occupait l'embouchure du fleuve, Morro Moreno, et les villages de Payatelme et Chañar. Que s'est-il passé avec cette communauté de Copiapo ? Il nous est impossible de répondre à cette question, car les documents ne nous transmettent aucun élément de compréhension à leur sujet.

C'est ainsi que Francisco de Aguirre, grâce à ses succès militaires, put constituer pour lui et sa descendance en un quart de siècle, entre 1551 et 1576, un vaste espace foncier entre le village de Copiapo et l'océan Pacifique. Il était devenu bénéficiaire de l'ensemble de la main-d'œuvre autochtone de la vallée en 1548 (devenant effective en 1551 avec la pacification de la vallée). Entretemps il avait réussi à pacifier une grande partie de la *Gobernación de Tucumán*, devenant par la même occasion son gouverneur. Par ailleurs, il s'était vu attribuer tout au long de cette période d'autres concessions de terres au Norte Chico : les *estancias* et *haciendas* de Marquesa la Alta et Marquesa la Baja, dans la vallée d'Elqui, l'*estancia* de Tongoy, sur la côte, près de la vallée de Limari, et les *haciendas* de Limari et de Tamaya, également dans la vallée de Limari :

“Además de las propiedades del valle de Copiapó, Aguirre tenía las estancias-haciendas de Marquesa La Alta y Marquesa La Baja en el valle del Elqui (...) También debemos agregar las propiedades ubicadas en el valle de Limarí, como son las estancias de Tongoy en la costa, la hacienda de Limarí y la hacienda y el mineral de cobre de Tamaya” (Cortés Olivares 2003:40)²⁴¹.

²⁴¹ « Mis à part des propriétés de la vallée de Copiapo, Aguirre avait les *estancias-haciendas* de Marquesa La Alta et Marquesa La Baja dans la vallée d'Elqui (...) Nous devons également rajouter les propriétés situées dans la vallée de Limari, à savoir, les *estancias* de Tongoy sur la côte, la *hacienda* de Limari et la *hacienda* et la mine de cuivre de Tamaya ».

Non seulement il devint propriétaire d'un immense territoire mais de plus, il réussit à pouvoir le transmettre à sa descendance avec une main-d'œuvre *encomendada*, celle des Indiens de Copiapo.

3. La disparition des villages : 1544-1655

A l'arrivée des Espagnols dans la vallée de Copiapo, les Indiens qui allaient composer la future *encomienda de indios de Copiapó* occupaient plusieurs villages et hameaux²⁴². Les recherches archéologiques ont permis de situer un certain nombre d'entre eux : le port de Caldera, l'embouchure du fleuve Copiapo, le village de Copiapo, Hornitos, La Puerta, Paigneue, Viña del Cerro et Choliguin (Castillo 1998 ; Moyano 2009:43, 50-51 ; Borlando 2011:89).

Parallèlement les sources des premiers temps de la conquête espagnole confirment l'existence de Choliguin lors du premier contact, en 1537 (Oviedo [1557] 1885:268) et de Copiapo (Valdivia [1549b] 1978:81 ; Bibar [1558] 1966). De même, La Puerta fut le village indien où Juan Bohón installa le fort (connu au XVII^e siècle sous le nom d'El Fuerte ou de Potrero Grande). D'autres documents du XVI^e siècle et du XVII^e siècle soulignent l'existence de certains villages qui par la suite furent abandonnés. Ainsi, en plus des localités citées par Santillán en 1558 (Payatelme, Paycandelme, Meldata et Paygane) il faut également mentionner celles de Nantoco, Potrero Seco, Passo Ondo et Las Puentes, citées lors d'une visite de la vallée menée en 1677, dans laquelle Potrero Grande est également mentionné :

“Nantoc (...) vimos las señales de la caseria de dicho Pueblo el qual abia tenido Yglesia que vimos sus simientos y señales de muchas sepulturas que allamos abiertas (...).

Potrero Seco (...) hallamos despobaldo por muerte de su jente y damos fee y verdadero testimonio que vimos las Pircas adonde guardaban sus bastimentos las quales estavan debajo de tierra y assi mesmo los simientos de la Caseria del dicho Pueblo (...).

²⁴² En règle générale, les villages indiens préhispaniques se sont maintenus durant la période coloniale (Guarda 1993:557-558).

Passo Ondo (...) los dichos testigos declararon ser Pueblo de Yndios antiguos que qual nos mostraron la Casseria que hasta oy se ve en pie los mas de los ranchos el qual esta como los demas despoblado por muerte de sus indios (...).

Las Puentes (...) fueron pueblos de indios los quales se han consumido i estan desiertos (...).

Potrero Grande (...) que fue antiguamente Pueblo de Yndios...” (ANCh, Real Audiencia, vol. 50, s/n^o)²⁴³.

De ces 5 villages, seul Nantoco semble avoir été encore occupé jusqu’à la moitié du XVII^e siècle. En effet, nous savons qu’en 1655 un grand éboulement eut lieu à cet endroit, ensevelissant l’ensemble du village et des terrains agricoles (autochtones et espagnols) qui étaient exploités à cet endroit-ci :

“...desde del dicho Pueblo de Copiapo hasta la voca del dicho Potrero donde estuvo el fuerite que ysieron los españoles en la primera conquista y poblacion desta tierra ay de distancia quinze leguas poco mas o menos y en el ynttermedio el Rio ariva del dicho valle de Copiapo hubo antiguamente quatro pueblos de Yndios llamados nantoc el potrero seco, el passo ondo y las puenttes cuyas tierras estan desierttas y despobladas por muerte de los yndios de los dichos Pueblos (...). Y por lo que toca a la brea se hallara que antiguamente era el paraje hordinario donde se cojia la dicha Brea el Pueblo de Nantoc y de pocos años a esta partte por causa de una abenida Grande del Rio de el dicho valle de Copiapo se ynunderon las tierras...” (ANCh, Notarial Copiapó, vol. 1)²⁴⁴.

C’est ainsi que les Indiens de la vallée perdirent avec cet éboulement l’un des derniers espaces économiques qui leur permettait subvenir à une partie de leurs besoins²⁴⁵ :

²⁴³ « Nantoc (...) nous avons vu les signaux des maisons du-dit village qui avait eu une Eglise, dont nous avons vu les fondations, et des restes de nombreuses sépultures que nous avons trouvées ouvertes (...).

Potrero Seco (...) nous l’avons trouvé déserté à cause de la mort de ses habitants et nous certifions exact que nous avons vu les murs où ils gardaient leurs vivres qui étaient sous terre, ainsi que les fondations des maisons du dit village (...).

Passo Ondo (...) les dits témoins déclarèrent être un village d’Indiens anciens, ils nous montrèrent les maisons que l’on voit encore pour la plupart debout, lequel est comme tous les autres, abandonné à cause de la mort de ses Indiens (...).

Las Puentes (...) ont été des villages d’Indiens lesquels ont disparu et ont été désertés (...).

« Potrero Grande (...) qui a été anciennement un village d’Indiens... ».

²⁴⁴ « ...depuis le dit village de Copiapo jusqu’à l’entrée du dit Potrero où était situé le fort que les Espagnols ont construit lors de la première conquête et peuplement de cette terre il y a une distance de quinze lieues environ et entre les deux, en allant vers le haut de la dite vallée de Copiapo il y avait anciennement quatre villages d’Indiens appelés Nantoc, Potrero Seco, Passo Ondo et Las Puentes dont les terres sont désertes et dépeuplées en raison de la mort des Indiens des dits villages (...). Et en ce qui concerne la brai il en résulte qu’anciennement l’endroit où on ramassait la brai c’était le village de Nantoc et depuis quelques années à cause d’un grand éboulement du fleuve de la-dite vallée de Copiapo les terres ont été inondées... ».

²⁴⁵ Le site de Chamonate était également un terrain où la brai poussait abondamment. Cependant, en 1652 il fut octroyé à Juan de Cisternas (Sayago [1874] 1997:104). De ce fait, Nantoco était le dernier lopin de terre qui pouvait leur permettre de gagner un peu d’argent en vendant la poix extraite de la brai.

“la brea que acostumbraban a cojer para todos los efectos que se sustentaban y vibian como era sus vestuario pagar su tributo al cura Correxidor y Protector y demas distribuciones y que los ynposibilita de todas sus combenienzas y se hallan muy desacomodadas con animo de desamparar su pueblo y vuscar otra comodidad si no se pone remedio por Vuestra Alteza...” (ANCh, Real Audiencia, vol. 50, s/n^o)²⁴⁶.

Ainsi, il convient, avant d'étudier les réclamations faites par les Indiens concernant le problème engendré par l'éboulement ayant recouvert les terrains de Nantoco, d'exposer comment s'est mise en place la perte progressive des territoires autochtones, notamment à travers les différentes *mercedes de tierras* et autres transactions foncières.

4. La perte des terres autochtones (1548-1657)

Les premières concessions de terres faites en faveur des Espagnols ont probablement eu lieu parallèlement à celle de l'encomienda de Copiapo. Nous constatons qu'Aguirre installa son *solar* au sein même des terres autochtones et avant lui le premier *encomendero* de la vallée (Juan Bohón) avait déjà installé un fort à l'intérieur de celle-ci, en 1548, et en 1544 l'octroi de l'encomienda des Indiens de Copiapo lui avait entretemps permit de bénéficier d'une *merced de tierras* (Cortés Lutz 2011), même s'il est improbable qu'il ait pu obtenir un quelconque bénéfice de ces terres.

Par la suite, comme nous l'avons souligné, dès 1561 les deux caciques de la vallée, doña Maria et doña Catalina, entamèrent des discussions avec les autorités afin d'échanger une partie de leurs terres contre du bétail. Cette étendue de terre était juxtaposée au village des Indiens, sur le site de Copiapo (ANCh, Real Audiencia, vol. 2498, n° 19).

²⁴⁶ « ...la brai qu'ils avaient l'habitude de ramasser et avec laquelle ils se finançaient et vivaient, à savoir leurs vêtements, le paiement de leur tribut au Curé, au Maire et au Protecteur, et autres obligations et qui les empêchent de vivre aisément et ils sont dans une situation très embarrassante avec la volonté d'abandonner leur village et chercher une autre situation plus confortable si Votre Altesse ne résout pas cela... ».

Quelques années plus tard, en 1575, doña Ana, fille des caciques doña Maria et don Francisco Guayniyay, entama un nouvel échange avec des Espagnols concernant des terrains à l'ouest des terres comprises lors du premier échange, en direction de la mer :

“...las tierras que la dicha su parte tenia, en el dicho Valle de Copiapo que la havia heredado de sus Padres don Francisco Guanita y de Doña Maria Aychaimontes Prinzipales del dicho Valle con otros bienes que havia heredado de los suso dichos y que havia pedido a la Justizia mayor de esta Ciudad que las queria vender las quales lindavan con tierras del Governador Francisco de Aguirre y que serian diez quadras en largo y seis en ancho poco mas o menos y que asi mismo lindavan con el camino real que viene del dicho valle y del tambo de el asiâ, esta ciudad a mano yzquierda y que llegan asta un cerrillo que se llama Otot nanchote y hasta otro çerrillo que se dize Chechilguques elu mus mulo con sus Aguas y servidumbres entradas y salidas como los tenian de mucho tiempo a esta parte y que ella no se Aprovechava dellas y que las tenia vacas y que las queria e vender porque las dichas tierras no tenian el agua vastante que era menester para ellas y que tenia otras muchas tierras en que sembrava sus comidas para ella y para sus Indios : Y que no ttenia neçesidad de las dichas quadras de tierra, arriva declaradas y que eran sin Perjuizio de la dicha su parte bienderse y que lo que por ello le diesen se le emplease en ovejas y yeguas y que de ello se le seguiria mas provecho...” (ANCh, Real Audiencia, vol. 2498, n° 19)²⁴⁷.

Un an après, le gouverneur du Royaume, don Rodrigo de Quiroga octroya une *merced de tierras* à son ancien compagnon de route, le capitaine Francisco de Aguirre, depuis les terres de Chamonate où les Indiens avaient leurs champs et un village, jusqu'à l'océan, avec le port de pêche compris, qu'il transmet trois ans plus tard à son fils, Marco Antonio de Aguirre :

“...una estanzia de tierras (...) en el Valle de Copiapo (...) que corre desde donde se acavan las sementeras de los Yndios de la Parçialidad de Doña Maria Casica, que fue del dicho Valle que es ya difunta hasta el Puerto del dicho Valle con una legua de ancho...” (ANCh, Real Audiencia, vol. 2498, n° 19)²⁴⁸.

²⁴⁷ « ...les terres que sa partie possédait, dans la dite vallée de Copiapo, qu'elle avait hérité de ses parents don Francisco Guanita et de doña Maria Aychaimontes, chefs principaux de la-dite vallée, avec d'autres biens qu'elle avait hérités d'eux et qu'elle avait demandé au Juge Suprême de cette ville qu'elle voulait les vendre, lesquelles limitaient avec les terres du Gouverneur Francisco de Aguirre et qui auraient dix *cuadras* en longueur et six en largeur plus ou moins, et qu'elles limitaient également avec le chemin royal qui vient de la dite vallée et de son *tambo* vers cette ville à sa gauche, et qui arrivent jusqu'à une petite colline qui s'appelle Otot nanchote et jusqu'à une autre colline basse qui s'appelle Chechilguques elu mus mulo avec ses eaux et sources, naissantes et sortantes, comme ils les avaient depuis longtemps, et qu'elle ne tire aucun profit d'elles et qu'elle ne les occupait pas et qu'elle voulait les vendre car ces terrains n'avaient pas assez d'eau pour les travailler et qu'elle possédait beaucoup d'autres terrains dans lesquels elle semait sa nourriture pour elle et ses Indiens : Et qu'elle n'avait pas besoin du terrain ci-dessus déclaré et que cela ne lui porterait aucun préjudice de les vendre et qu'on puisse lui donner quelque chose afin d'acquérir des moutons et des juments et qu'ainsi elle obtiendrait davantage de profit ».

²⁴⁸ « ...une *estancia* de terrains (...) dans la vallée de Copiapo (...) qui va de là où se terminent les cultures des Indiens de la communauté de doña Maria, aujourd'hui défunte, qui fut cacica de la dite vallée, jusqu'au Port

Ce processus s'accéléra durant le XVII^e siècle car dès 1606 le gouverneur du Royaume, don Alonso García Ramón, concéda une *merced de tierras* en faveur du capitaine don Francisco de Riberos Figueroa²⁴⁹ en deux propriétés, l'*estancia* de Mole en premier lieu et celle de Camasquil également :

“...en dicho balle por la parte de avaxo asia la mar esta un manantial junto a un serro llamado mole y luego ffrontero de alli otro manantial que distara del primero quinze o beynte quadras poco mas o menos que llaman el aguada y serro cola las quales dichas tierras por estar bacas y sin dueño me pidio y suplico le hisiese merced de las dichas aguadas y tierras de su comarca que corran hasta el serro llamado pominto con el propio anchor del balle y por mi visto y poniendo considerasion y quel suso dicho esta perpetuado en este rreyno (...) hago merced al dicho capitan ffrancisco de rriveros figueroa de quinientas quadras de tierras en la parte y lugar que arriva se declara donde el las señalara con que se entienda an de ser sin perjuizio de los Yndios de terzero ni de camino real las quales le doy con todas sus entradas y ssalidas usos y costumbres aguas y bertientes derechos y servidumbres quantas an y le pertenessen de ffuero y de derecho para que sean suyas y de sus herederos y suçessores...” (ANCh, Real Audiencia, vol. 2498, n° 19)²⁵⁰.

“...desde un pucara y serro llamado queguai donde están unas cañas de castilla para abajo (...) asta un serro llamado toinachupu, que desde el dicho pucara asta allí y desde el toinachup asta pucara y sero llamado queguai (...) estancia camasquil...” (ANCh, Real Audiencia, vol. 50, s/n°)²⁵¹.

Par la suite, entre 1621 et 1657, tous les terrains productifs restants de la vallée furent concédés en tant que *mercedes de tierras* à des Espagnols descendants ou apparentés au capitaine conquistador *encomendero* don Francisco de Aguirre, comme nous pouvons l'observer dans le tableau n° 8, la carte n° 9 et comme en témoignent les sources.

de la-dite vallée, d'une lieue de largeur... ».

²⁴⁹ Ce capitaine était marié à Inés de Aguirre Matienzo, fille d'Hernando de Aguirre (et petite fille du conquistador Francisco de Aguirre) et d'Agustina Matienzo, fille de l'*oidor* de Charcas Juan de Matienzo.

²⁵⁰ « ...dans la-dite vallée, en bas vers la mer il y a une source d'eau à côté d'une colline appelée Mole et ensuite près de là une autre source, qui se trouve à quinze ou vingt *cuadras* environ de la première, qu'ils appellent Aguada et Cerro Cola, ces terres, parce qu'elles sont désertées et sans propriétaire, il m'a demandé et supplié que je lui fasse octroi des dits points d'eau et terrains de cet endroit qui vont jusqu'à une colline appelée Pominto de la largeur propre à la vallée, et ainsi vu par moi et en prenant en considération et selon la tradition de ce royaume (...) je fais octroi au dit capitaine Francisco de Riveros Figueroa de cinq-cents *cuadras* de terres à l'endroit et lieu qui sont déclarés ci-dessus où lui il les signala, et il est évident que cela ne doit pas aller à l'encontre des Indiens ou d'autres personnes ni du Chemin Royal, lesquelles je lui donne avec toutes les entrées et sorties, us et coutumes, eaux et sources, droit et utilisations, autant qu'il y en aient, et qui lui appartiennent par loi et de droit pour qu'elles soient à lui et à ses héritiers et successeurs... ».

²⁵¹ « ...depuis une forteresse indienne et colline appelé Queguai où se trouvent des cannes de Castille vers le bas (...) jusqu'à une colline appelée Toinachupu, qui depuis la dite forteresse jusque là et depuis le Toinachup jusqu'à la forteresse et colline nommée Queguay (...) estancia Camasquil... ».

Ainsi, en 1621, le fils du capitaine Aguirre se vit octroyer une grande extension de terrains dans la vallée :

“...mil cuadradas de tierras, desde una punta que mira al pueblo de Copiapó (Punta Negra) hasta lindar con el valle de Camasquil, junto a una peña grande...” (Sayago [1874] 1997:105)²⁵².

Le gouverneur Francisco Laso de la Vega octroi en 1632 à Juan Roco Campo Frío²⁵³ :

“mill cuadradas de tierras que estan vacas y desiertas en el Valle de Copiapo desde el fuerte a donde en la primera conquista mataron al Capitan Joan Boon asta el puerto de paynegue que corren el valle arriba...” (ANCh, Real Audiencia, vol. 50, s/n°)²⁵⁴.

Trois ans plus tard c’est le père de Juan Roco Campo Frío qui se voit octroyer :

“...mill cuadradas de tierras en el valle arriba de Copiapo que son desde el pueblo que fue llamado Paenague el valle arriba hasta choliguin con sus aguadas las cuales estan vacas...” (ANCh, Real Audiencia, vol. 50, s/n°)²⁵⁵.

En ce qui concerne Chamonate, Sayago nous fait parvenir une copie de la *merced* concédée en faveur de don Juan Cisternas par le gouverneur don Antonio Acuña y Cabrera en 1652 :

“...desde las quebradas de la cordillera y camino de la mar; el que va de dicho valle a Serena y camino de Atacama” (Sayago [1874] 1997:104)²⁵⁶.

Ce même Cisternas étant maire s’attribua, pour compléter l’octroi précédent, l’*hacienda* La Viñita en 1657 :

“...a la otra banda del río, teniendo por linderos el camino que va a Coquimbo y por el otro lado el que va a Atacama y el otro lindero, el que va a la mar y el valle arriba por linderos, unas quebradas que van a la cordillera” (Sayago [1874] 1997:104)²⁵⁷.

²⁵² « ...mille *cuadradas* de terres, depuis une pointe orientée en direction du village de Copiapó (Punta Negra) jusqu’à la limite avec la vallée de Camasquil, à côté d’une grande roche... ».

²⁵³ Juan Roco Campo Frío est fils du Sergent-Major Joseph de Carvajal, petit-fils du Général Hernando de Aguirre Matienzo et arrière-petit-fils du Capitaine et Gouverneur Francisco de Aguirre.

²⁵⁴ « ...mille *cuadradas* de terres qui ne sont pas occupées et sont désertes, dans la vallée de Copiapo, depuis le fort où lors de la première conquête fut tué le Capitaine Juan Bohón, jusqu’au port de Paynegue, qui se trouvent vers le haut de la vallée... ».

²⁵⁵ « ...mille *cuadradas* de terres dans la vallée de Copiapo vers le haut, qui s’étendent depuis le village qu’on appelé Paynegue, vers le haut jusqu’à Choliguin avec ses points-d’eau, lesquelles ne sont pas occupées... ».

²⁵⁶ « ...depuis les chaînes de la cordillère et le chemin de la mer ; celui qui va de la-dite vallée à La Serena et chemin d’Atacama ».

²⁵⁷ « ...de l’autre côté du fleuve, en ayant comme limites le chemin qui va à Coquimbo et de l’autre côté celui qui va à Atacama et l’autre limite, celui qui va à la mer, et les limites vers le haut de la vallée, des chaînes qui vont à la cordillère ».

Tableau 8
LE REcul DES TERRES AUTOCHTONES A COPIAPO, 1544-1657.

ANNEE	SITE	BENEFICIAIRE	ETENDUE
1544-1548	Fort de Bohón	Juan Bohon, <i>merced de tierras</i> ^a	?
1548	<i>Casa solariega</i>	Francisco de Aguirre, <i>merced de tierras</i> ^b	?
1561	La Chimba et Copiapo	Maria de Aguirre Matienzo, épouse de Francisco de Aguirre, achat de terres ^c	?
1575	<i>Lindan con las tierras de Francisco de Aguirre, con el camino real que viene del valle, con el tambo del valle</i>	Marco Antonio de Aguirre, fils de Francisco de Aguirre, achat de terres ^d	60 cuadras
1575	Morro Moreno	Francisco de Aguirre, achat de terres ^e	?
1576	La Ramadilla; <i>Desde las sementeras de los indios y del pueblo de Maria Che hasta el Puerto de la Mar con el mismo Puerto</i>	Francisco de Aguirre, qui les transfère à son fils 3 années plus tard, <i>merced de tierras</i> ^f	1 legua de ancho
1606	Estancia de Mole	Francisco de Riberos Figueroa, <i>merced de tierras</i> ^g	500 cuadras
1606	Estancia de Camasquil	Francisco de Riberos Figueroa, <i>merced de tierras</i> ^h	500 cuadras
1621	Depuis Punta Negra jusqu'à Camasquil	Hernando de Aguirre Matienzo, fils de Francisco de Aguirre ⁱ	1000 cuadras
1632	Potrero de Juan Roco (depuis le fort de Juan Bohón jusqu'à Paynegue)	Juan Roco Carvajal (ou Juan Roco Campofrio), <i>merced de tierras</i> ^j	1000 cuadras
1635	Depuis Paynegue jusqu'à Choliguin	José de Carvajal, père de Juan Roco Caravajal ^k	1000 cuadras
1652	Chamonate	Juan Cisternas Carrillo Escobar ^l	4000 cuadras
1657	La Viñita		

Sources: a) Cortés Lutz 2011 ; ANCh, Real Audiencia, vol. 50, s/n°.
b) Sayago [1874] 1997.
c) ANCh, Capitanía General, vol. 578, s/n°.
d) ANCh, Real Audiencia, vol. 2498, n° 19.
e) Cortés Olivares 2003:40.
f) ANCh, Real Audiencia, vol. 2498, n° 19.
g) ANCh, Real Audiencia, vol. 2498, n° 19 ; ANCh, Capitanía General, vol. 155, n° 3.
h) ANCh, Capitanía General, vol. 155, n° 3.
i) Sayago [1874] 1997:105.
j) ANCh, Real Audiencia, vol. 50, s/n°.
k) ANCh, Real Audiencia, vol. 50, s/n°.
l) Sayago [1874] 1997:104.

5. Luttés et échecs pour la récupération des terres communautaires (fin XVII^e siècle)

Les inondations de 1655 ont probablement provoqué une grave crise au sein de la société indigène de Copiapo. Avant cet événement les Indiens subvenaient à leurs obligations (le paiement du tribut) et leurs besoins (vêtements) en revendant la poix extraite de la brai, plante qui poussait en abondance à Nantoco, dernier lopin de terres que la communauté possédait hors du village. Quelques années auparavant, en 1652, les terres de Chamonate, où poussait

également cette plante, avaient été octroyées à Juan Cisternas, mais cette cession n'avait pas eu d'effet considérable pour les Indiens, car ils pouvaient encore compter sur la cueillette à Nantoco. Mais, l'éboulement modifia profondément l'écosystème local, et eut des conséquences immédiates sur l'économie autochtone.

En effet, à partir de cette date-là les terrains de Potrero Grande, octroyés en 1632 à Juan Roco, furent également victimes de cet éboulement. Auparavant l'*estancia* était humide et ses terres servaient au pâturage du petit et du gros bétail appartenant à son propriétaire (« *vacas, ovejas y puercos* »²⁵⁸).

Les Indiens de la vallée, par l'intervention du Protecteur d'Indiens de Copiapo, avaient réussi en 1643 à obtenir la restitution de ce territoire pour que les caravanes chargées de cuir et de suif, en direction du Pérou, puissent nourrir leurs animaux en échange d'un dédommagement monétaire pour les Indiens :

“V.A Mandare para que todas las perssonas que tubieren mulas en los dichos Potreros paguen terrasgo a rraçon de dos mulas por çiento puesto que suelen estar pastando ocho meses diez y a veces un año en los potreros y pastos de los dichos Indios y que la brea que cogieren los susodichos y que la an cojido al presente este año no se la puedan quitar el dicho corregidor su teniente ni otra perssona y se administre por quenta de los dichos yndios para su bestuario / y doctrina siendo Justicia que pido.

Y por los dichos nuestro Pressidente e oydores vista proveyeron el decreto del tenor siguiente.

El administrador y administradores destes pueblos no siendo el corregidor concierte con los passajeros de pasto de los potreros y tierras de los dichos pueblos de yndios y XXX concertaze lo cobre para los efectos que se pide en este escrito y el corregidor no les quite la brea que cojieren estos yndios ni les ympida de cojerla pena de ynteres dellos y de quinientos pesos y el administrador y administradores los ampara y defienda y no permita que el dicho corregidor les haga agravio alguno en rraçon de lo dicho y haga las diligencias que conbenga en su defensa...” (ANCh, Real Audiencia, vol. 50, s/n^o)²⁵⁹.

²⁵⁸ « vaches, moutons et cochons ».

²⁵⁹ « Que Votre Altesse ordonne que toutes les peronnes qui auraient des mules dans les dits terrains payent un droit d'utilisation à raison de deux mules pour cent car elles ont l'habitude de pâturer huit mois, dix et parfois un an dans les terrains et pâturages des dits Indiens et que la brai que ces derniers ramassent et qu'ils ont ramassée cette année-ci ni le dit *corregidor*, ni son adjoint ni personne, et que ceci soit administré par les Indiens pour leur vêtements et doctrine, je demande de la sorte Justice.

Et d'après les déclarations, notre Président et *oidores* annoncèrent le suivant décret :

Pourtant, en 1655 Potrero Grande fut recouvert et devint plus stérile, perdant ses pâturages mais devenant le seul endroit de la vallée où poussait la brai :

“*de pocos años a esta parte se coje brea en aquellas tierras y potrero porque antes nunca se bido tal, causado de una grande avenida de agua que baña las dichas tierras, porque de antes solo se cojia de los potreros de antoco y dicho valle...*” (ANCh, Real Audiencia, vol. 50, s/n°)²⁶⁰.

D’après certains témoignages les Indiens commencèrent à utiliser Potrero Grande comme champ de cueillette vers 1663. A cette époque leur cacique était don Francisco Taquia mais les documents indiquent qu’à cette époque il avait déjà quitté le village (ANCh, Real Audiencia, vol. 1763, n° 1). Les Indiens n’entreprirent aucune démarche légale afin d’exploiter cette terre, vraisemblablement parce qu’ils avaient déjà obtenu l’autorisation d’exploiter le terrain en 1643. Cependant, son propriétaire, don Juan de Cisternas, s’y est opposé.

N’étant pas d’accord, il empêcha les Indiens d’accéder à sa propriété. Cela mena le Protecteur des Indiens à entamer une action judiciaire qui aboutit dans un premier temps à l’expulsion de Juan de Cisternas de cette *hacienda* vers 1668-1669. Ce dernier présenta alors des titres remontant à 1632 (*merced de tierras* de Juan Roco Campofrio) et un grand nombre de témoins. Sa propriété fut alors reconnue et ainsi Potrero Grande lui fut restitué en 1679 (ANCh, Notarial Copiapo, vol. 1 ; ANCh, Real Audiencia, vol. 50, s/n°).

L’administrateur et les administrateurs de ces villages, le *corregidor* étant exclu, doivent se mettre d’accord avec les voyageurs *de pasto* des terrains et terres des-dits Indiens XXX qu’il les leur facturer selon ce qui est stipulé dans cet écrit, et que le *corregidor* ne leur enlève pas la brai que ces Indiens auraient ramassée ni les empêche de le faire, sous peine d’intérêt de la marchandise et de cinq-cents pesos, et l’administrateur et les administrateurs les protégeront et défendront et ils ne permettront pas que le dit *corregidor* leur fasse un quelconque dommage concernant ce qui a été dit et qu’il fasse les démarches qu’il convienne pour leur défense... ».

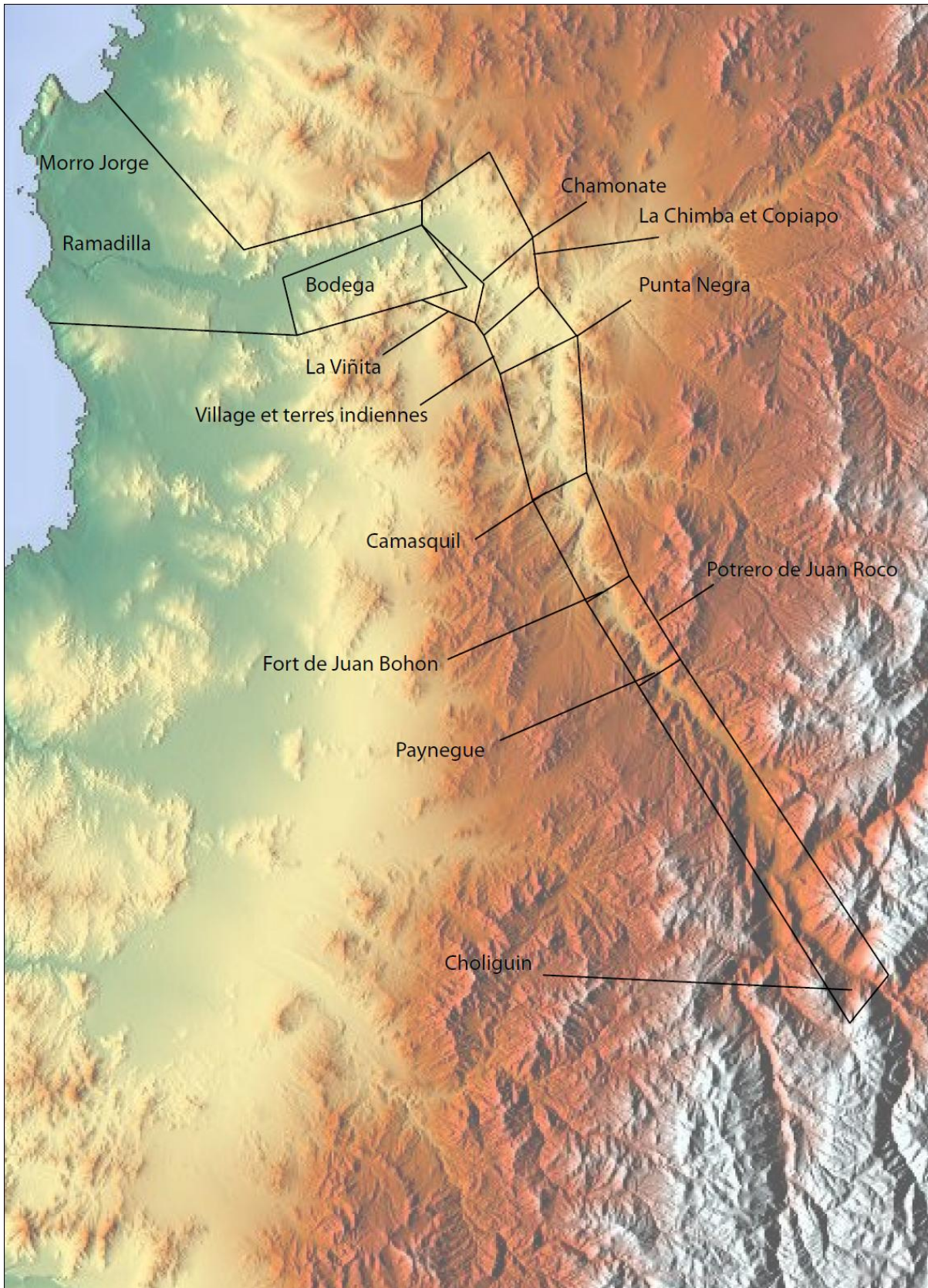
²⁶⁰ « ... on ramasse de la brai depuis peu d’années à cet endroit dans ces terres et enclos car avant on n’avait jamais vu cela, causé par un grand éboulement d’eau qui baigne les dites terres, car avant on n’en ramassait que dans les terrains de Nantoco et de la dite vallée... ».

Ainsi, lors de son passage à Copiapo, Frézier témoigne, outre du développement économique autour de l'exploitation des mines, de celui de la poix végétale, qui sans doute était exploitée par les Espagnols, car les Indiens avaient été exclus de cette activité :

« On fait aussi à Copiapó un petit commerce de brai, espèce de résine qui vient d'un arbrisseau dont la feuille ressemble à du romarin. Elle sort des branches de la graine que l'on fait fondre en gros pains parallélépipèdes de deux pieds de long et de dix à douze pouces d'épais. Elle est fort sèche et n'est bonne que pour suppléer au vernis des botijos, ou vases de terre, où l'on met le vin et l'eau-de-vie. Elle coûte cinq piastres le quintal au port » (Frézier [1717] 1995:156).

Dès lors, les Indiens de Copiapo perdirent toutes les terres qui leur avaient appartenu. Seul le village de Copiapo réussit à perdurer.

Carte 9
LE REcul DES TERRES AUTOCHTONES A COPIAPO, 1561-1657.



CHAPITRE XXI. Les conséquences du développement économique de la vallée au XVIII^e siècle

“...las condiciones tan particulares que tenía el corregimiento al convertirse en una zona de tránsito hacia el Perú y Charcas, terminó por darle a Copiapó una fisionomía siempre atractiva” (Pinto Rodríguez 1988a:38)²⁶¹.

Cette période a été relativement bien étudiée depuis le travail fondateur de Marcello Carmagnani, *El salariado minero en Chile colonial*, publié en 1963. Avant cette étude, il n’existait aucun intérêt de la part des chercheurs à comprendre les phénomènes économiques et historiques survenus en dehors de la région centrale chilienne.

Cet ouvrage marque un début dans ce sens-là car en dépit du peu d’intérêt suscité à l’étranger par la région du Norte Chico, au Chili certains chercheurs continuèrent sur ses traces, tels Jorge Pinto Rodríguez (1980, 1981) ou encore Rodolfo Mellafe Rojas et René Salinas Meza (1987) et Carmagnani lui-même (1973). En ce qui concerne Copiapo, l’ouvrage collectif de Julio Broll et Jorge Pinto Rodríguez de 1988 comportant 4 études et le magnifique article de Jaime Tórres Sánchez (1985) attestent des premiers efforts en ce qui concerne les phénomènes historiques locaux de la période coloniale tardive.

De plus ces travaux permettent de nuancer avec une certaine précision les dynamiques générales de la région et de mieux comprendre comment ces processus se déroulèrent dans la vallée de Copiapo. En effet, encore une fois, malgré des orientations économiques générales au Norte Chico (développement de l’agriculture et de l’activité minière durant cette période) notre zone d’étude a dû faire face à différents défis et les affronter différemment que pour les autres parties de ce territoire.

Le mérite du travail de Carmagnani réside dans le fait qu’il montra comment entre 1690 et 1800 les productions agricoles et minières réaménagèrent amplement les modèles

²⁶¹ « ...les conditions si particulières qu’avait le *corregimiento* en devenant une zone de passage vers le Pérou et Charcas, ont fini par donner à Copiapo une physionomie toujours attirante ».

économiques en place jusqu'alors au Norte Chico. L'ensemble de cet espace productif, spécialement entre Coquimbo et Quillota, devient en vingt ans le principal exportateur de blé du Royaume au début du XVIII^e siècle. Or, avec l'afflux massif de travailleurs, l'augmentation de la demande intérieure en aliments créa rapidement un déficit. Durant ce temps Copiapo dut constamment importer des denrées alimentaires et mit à l'épreuve les politiques de développement agricoles menées dans la vallée (Pinto Rodríguez 1988b).

Parallèlement à ce processus, la population autochtone d'encomienda diminua rapidement et il en surgit une autre qui allait devenir très importante au long du XVIII^e siècle : la population métisse blanche (Carmagnani 1963:10-11). L'auteur étudie longuement la documentation coloniale et rend compte de ces processus. Ainsi, il souligne les grandes causes liées à la diminution de la population *encomendada* :

« *la destrucción de pueblos de indios y el traslado de los indígenas a las estancias, fenómeno que está directamente emparentado con la constitución de la gran propiedad territorial* » (Carmagnani 1963:22)²⁶².

Les *encomenderos*, malgré l'interdiction faite d'exiger des Indiens d'encomienda le service personnel, continuaient à ne pas respecter les dispositions de l'époque car l'intérêt de cette population résidait dans l'augmentation du rendement productif (Carmagnani 1963:23). Ainsi, en 1707 l'encomienda de Copiapo présente :

“27 Yndios de tributar y mayores, 14 presentes y 13 ausentes (...) Don Joseph Taqui su casique casado en el Valle de quillota que no conocen a su mujer los testigos ni saben si tiene yjo alguno por allarse fuera de su pueblo” (ANCh, Real Audiencia, vol. 2953, n° 1)²⁶³.

Ce processus déboucha sur le développement rapide d'une population métisse, d'abord aux alentours des *haciendas* où les Indiens étaient obligés d'habiter, et où il existait des esclaves noirs, puis autour des sites d'exploitation minière. Le développement de cette activité attira

²⁶² « la destruction des villages indiens et le transfert des indigènes aux *estancias*, phénomène qui est directement en rapport avec la constitution de la grande propriété territoriale ».

²⁶³ « 27 Indiens tributaires et majeurs, 14 présents et 13 absents (...) Don Joseph Taquia leur cacique marié dans la vallée de Quillota, les témoins ne connaissent pas son épouse ni savent s'il a un quelconque enfant pour se trouver hors de son village ».

parallèlement beaucoup de migrants et ainsi accrut la demande en denrées alimentaires, notamment en céréales, ce qui provoqua rapidement un déficit en blé et l'ensemble de la région se vit obligée de prendre des dispositions pour cesser l'exportation du blé et mettre en place son rationnement. Pour relancer l'exportation de blé, les autorités impulsèrent sa culture et de ce fait des étendues considérables occupées jusqu'alors par la végétation autochtone furent dégagées provoquant un dérèglement important de l'écosystème : destruction des sols, diminution des précipitations hivernales, augmentation de la sécheresse (Carmagnani 1963:37).

Sur le long terme, malgré la relance des exportations, l'exportation de blé ne dura pas longtemps car la population continua à affluer dans la région en raison du développement toujours plus important de l'activité minière. Par exemple, d'après les chiffres avancés par Pinto Rodríguez, la croissance dans le *corregimiento* de Copiapo fut constante durant tout le XVIII^e siècle, avec un taux de croissance annuel de 1.8% (Pinto Rodríguez 1988b:108) alors même que la population *encomendada* finit par quasiment disparaître durant cette même période. Le témoignage de Frézier à ce sujet est significatif :

« Copiapó est une bourgade dont les maisons sont sans ordre, dispersées çà et là. Les minières d'or qu'on a découvertes depuis dix ans y ont attiré un peu de monde, de sorte qu'à présent il peut y avoir huit à neuf cents âmes. Cette augmentation d'Espagnols a donné occasion à un ordre de répartition des terres, par lequel on ôte aux pauvres Indiens, non seulement leurs terres, mais encore leurs maisons, que le corregidor vend aux nouveaux venus pour le compte du roi, ou, pour mieux dire, celui des officiers, sous prétexte de faciliter les nouveaux établissements de ceux qui font valoir les minières ». (Frézier [1717] 1995:155).

1. Copiapo et le développement économique

En 1707 sont découverts les gisements d'or de Jesús María, à 12 km au sud du village de Copiapo, qui attirèrent une quantité importante de migrants. Ainsi, en 1700 on comptabilise

971 habitants pour toute la vallée alors que l'on en dénombre 1745 au milieu du XVIII^e lors de la fondation de San Francisco de la Selva de Copiapó, soit un taux de croissance annuel de 1,77%. Ces immigrants ne sont pas tous des travailleurs. On observe également l'arrivée massive de marchands. En effet, en 1744 ils constituent 20% de la population totale, la plupart en provenance de La Serena (prêteurs, commerçants, petits entrepreneurs) :

« La découverte des mines de Copiapó et les vexations des corregidores contribuent tous les jours à la dépeupler. Quoique ces mines soient éloignées de Coquimbo de près de cents lieues par terre, plusieurs familles s'y sont allées établir... » (Frézier [1717] 1995:149).

Copiapó devint alors un marché de capitaux car il était propice aux spéculations commerciales :

“...Copiapó fue cobrando importancia como mercado interior por el alto grado de especialización de su economía. Con una agricultura y una ganadería que se desenvolvía en condiciones muy adversas, casi toda su actividad se orientó hacia la minería, obligando a la región a importar buena parte de sus consumos. Esto mismo le permitía disponer de buenos medios de pago: los metales preciosos que, como veremos más adelante, contribuyeron también a darle un carácter interesante como mercado de consumo.

Si se examinan las cosas con mayor detención se podrá apreciar que Copiapó operó, en primer lugar, como mercado de capitales” (Pinto Rodríguez 1988b:110)²⁶⁴.

Parallèlement, Copiapó devint un marché de main-d'œuvre où un grand nombre des hommes qui se marièrent à l'époque étaient originaires d'autres endroits (Pinto Rodríguez 1988b:111).

La vallée réclamait alors différentes denrées (*yerba mate*, sucre, vêtements, matériels pour l'activité minière et articles somptuaires), demande qui était pourvue à travers différentes voies (terrestre, maritime) redynamisant les échanges macro-régionaux. Le besoin de faire baisser les coûts amena les propriétaires terriens locaux à trouver des astuces afin de produire à grande échelle dans la vallée, créant ainsi des conditions particulières, où les petits

²⁶⁴ « ...Copiapó a acquis de l'importance en tant que marché intérieur en raison du haut degré de spécialisation de son économie. Avec une agriculture et un élevage qui se développaient dans des conditions très adverses, presque toute son activité s'est orientée vers les mines, obligeant la région à importer une bonne partie des biens à consommer. Cela lui permettait également de disposer de bons moyens de paiement : les métaux précieux qui, comme nous le verrons plus loin, contribuèrent aussi à lui donner un visage intéressant en tant que marché de consommation. Si l'on examine les choses avec plus d'attention on pourra apprécier que Copiapó opéra, en premier lieu, en tant que marché de capitaux ».

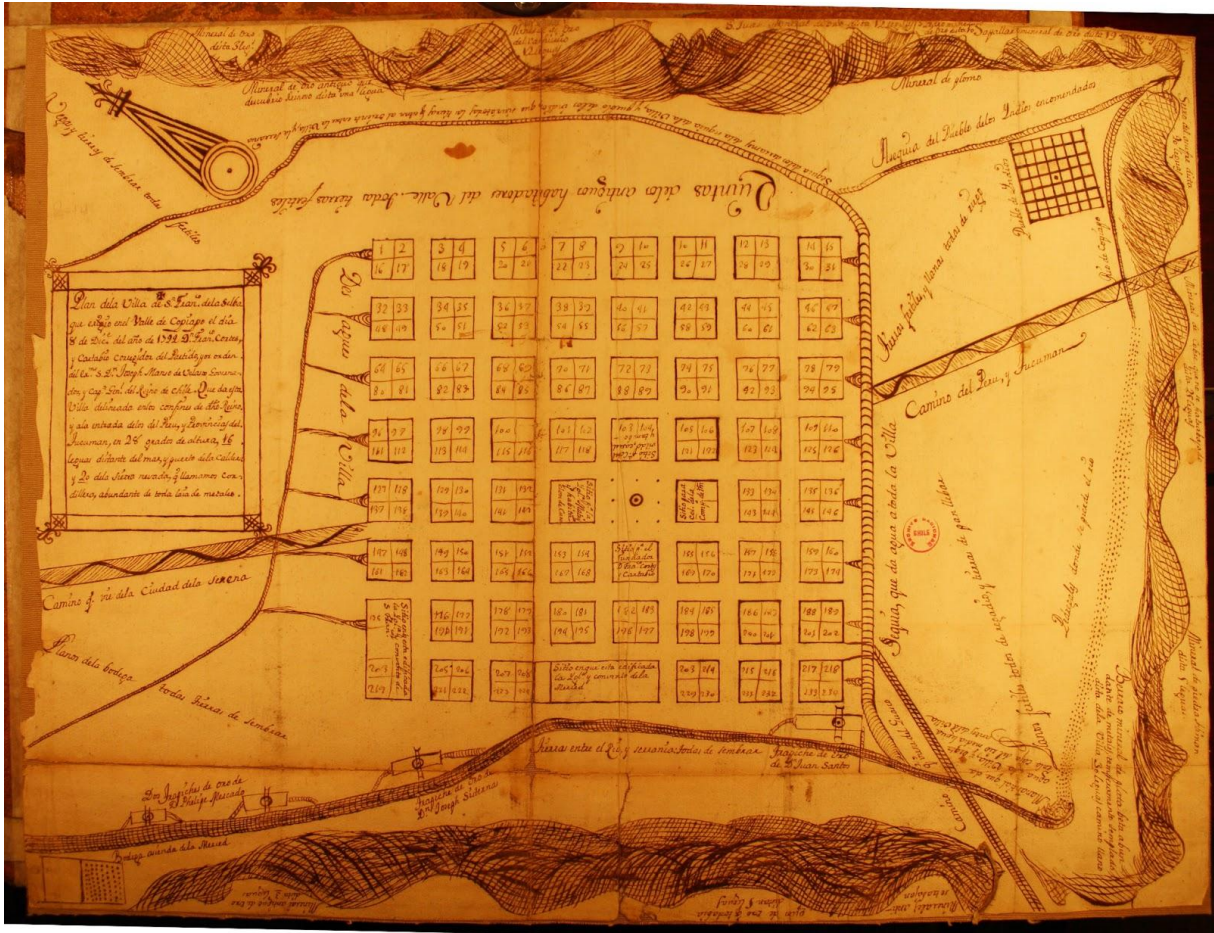
exploitants furent inexistants. Naissent ainsi les monocultures extensives de haricot, blé et orge (ANCh, Fondos Varios, vol. 342).

2. La fondation de San Francisco de la Selva de Copiapó : spoliation des dernières ressources indigènes

La population espagnole s'est accrue progressivement durant cette période. Ce fut l'une des raisons qui mena les autorités espagnoles à envisager la création d'une ville (ANCh, Fondos Varios, vol. 690). Le gouverneur du Royaume du Chili et futur vice-roi de la Vice-royauté du Pérou, le Marquis de Superunda, don José Manso de Velasco, prit cette décision en 1744, et l'une de ses premières préoccupations fut de trouver les ressources nécessaires en eau pour la viabilité du projet (ANCh, Fondos Varios, vol. 690). En effet, le plan d'urbanisme prévoyait la construction d'une ville regroupant la population espagnole, dispersée jusque là entre la côte et la cordillère, et d'un *pueblo de indios* regroupant les Indiens de Copiapo et jouxtant la nouvelle ville espagnole.

Ainsi, les dispositions stipulaient que pour la réduction des Indiens au village de San Fernando de Copiapo, le cacique devrait recevoir dix *cuadras*, les tributaires cinq chacun, les veuves trois, et la communauté vingt pour chaque tranche de dix Indiens. Sachant que d'après le recensement de 1745 il y avait, mis à part le cacique Francisco Taquia (10 *cuadras*), 35 tributaires (175 *cuadras*) et 6 veuves (18 *cuadras*) ainsi qu'un individu absent, 4 Indiens âgés et 2 Indiens malades (*tullidos*) (ANCh, Fondos Varios, vol. 690), l'ensemble du village aurait dû disposer d'environ 253 *cuadras*. Nous ignorons le résultat de la réduction à laquelle nos Indiens furent soumis. Le plan érigé en 1744 laisse présager de l'importance qu'avaient les Indiens au sein des intérêts locaux. En effet, tel que nous pouvons l'observer en haut à droit de la carte, leur village est insignifiant en comparaison du tracé de la ville.

Carte 10
 PLAN DE SAN FRANCISCO DE LA SELVA ET DE SAN FERNANDO DE COPIAPO, 1744



Sources : ANCh, Fondos Varios, vol. 690.

Le gouverneur du Chili savait que l'un des soucis majeurs de Copiapo était la question hydrique. De ce fait, constatant que les ressources en eau étaient limitées, il envisagea de détourner un affluent du Copiapo (la rivière Turbio) afin de remédier à la situation. Pour cela, il tenta de mener des expertises mais malheureusement pour lui et ses projets, il ne put trouver des personnes qui auraient pu le relayer sur le terrain car la population de la vallée avait d'autres occupations bien plus pressantes et immédiates que celle de détourner un fleuve, notamment travailler aux récoltes agricoles (ANCh, Fondos Varios, vol. 690). Malgré ces inconvénients, la ville fut tout de même érigée. Pour cela, une grande partie des arbres qui restaient dans la vallée fut détruite afin de construire les nombreux bâtiments publics et

maisons d'habitation. Ces arbres furent surtout abattus dans les terres qui appartenaient encore aux Indiens mais pas seulement. Il existait encore en 1744 certaines parties le long du fleuve où l'on pouvait retrouver de grands spécimens (ANCh, Fondos Varios, vol. 690). Onze années plus tard, en 1755, le corregidor de Copiapo don Antonio Martin Apeolaza écrivait au gouverneur du Chili en soulignant qu'il n'y avait plus d'arbres dans la vallée et de ce fait nombre de constructions avaient du être mises en attente et d'autres suspendues :

“...total falta de maderas con que construir edificios (...). La iglesia parroquial, asistida de un cura vicario, que a la sazón es don Antonio Varas, aunque está concluida y en estado de madera, pero la falta de madera, de dinero con qué poder facilitarlas, hacen que suspendida la obra, esté sirviendo de parroquia la pequeña capilla de los padres jesuitas” (Apeolaza [1756] 1995:59)²⁶⁵.

En somme, durant le XVIII^e siècle le dynamisme économique de la région en général et de la vallée en particulier redonna une importance majeure au niveau régional, un peu à l'image de ce qu'elle avait été durant les temps préhispaniques : une zone peuplée par une population importante et tournée vers les échanges régionaux. Ce développement aurait dû également bénéficier à la population autochtone car c'étaient ses ressources qui avaient été utilisées pour l'érection de cette nouvelle ville. Mais le développement de l'activité minière et de l'agriculture a eu l'effet inverse.

Les dernières ressources des Indiens étaient en train de s'envoler comme des feuilles mortes et avec elle les derniers espoirs pour ce groupe.

²⁶⁵ « ...absence totale de bois avec quoi construire des bâtiments (...). L'église paroissiale, assistée d'un curé vicaire, qui est actuellement don Antonio Varas, même si elle est terminée, mais sans les finitions, le manque de bois, d'argent avec quoi s'en procurer, font que, les travaux arrêtés, la petite chapelle des pères jésuites sert de paroisse ».

CHAPITRE XXII. Les Indiens face aux nouveaux intérêts économiques (1744-1801)

Il existe peu de références historiques où la surexploitation de l'environnement par les groupes humains, qui plus est, par des colons, ait entraîné la disparition d'une ethnie. Certaines recherches archéologiques ont considéré que de longues périodes de sécheresse ont vraisemblablement entraîné par le passé le déclin de certaines civilisations (par exemple, les Akkadiens, les Mayas) sans que l'on puisse affirmer que l'intervention humaine ait joué un quelconque rôle dans le changement des conditions environnementales.

Le cas de Copiapo est unique de par différentes raisons :

- D'un côté nous constatons que ce processus présente des éléments proches de ce qui a été qualifié comme ethnocide²⁶⁶. En effet, la disparition de ce groupe ethnique, groupe socialement vulnérable, a été accéléré par une surexploitation des ressources hydriques par les colons espagnols.
- D'autre part, d'un point de vue de l'histoire de l'homme à son environnement, c'est un cas d'étude important de par l'ancienneté de cet événement, le plus ancien que l'on connaisse pour des cultures autochtones américaines.

1. Les jacqueries des Indiens de Copiapo, 1744-1806

Les premiers signes perceptibles du manque d'eau dans la vallée se firent ressentir dès 1745 et ce fut le cacique des Indiens de San Fernando de Copiapo, don Francisco Taquiá, qui souleva la question au gouverneur du royaume, le Marquis d'Ovando, successeur du Marquis de Superunda, José Manso de Velasco. A cette occasion la plus haute autorité des Indiens de la

²⁶⁶ L'ethnocide est qualifié comme une action menant à la disparition d'un groupe ethnique à travers l'intervention d'une population étrangère. Cette notion s'oppose à celle du génocide, où l'action se met en place pour des raisons raciales.

vallée pria le gouverneur d'intervenir rapidement pour résoudre le problème auquel sa communauté était confrontée (AGI, Gobierno, Chile, 137, n° 29). Quelques années plus tard, en 1758, les documents indiquent que le manque d'eau persistait, ce qui nous laisse supposer que la question soulevée en 1745 n'avait toujours pas été résolue treize ans plus tard. De plus, c'étaient les Indiens de San Fernando qui étaient davantage affectés (ANCh, Capitanía General, vol. 799, n° 18). Comment est-on arrivé là ?

Comme nous l'avons souligné, la vallée de Copiapo constituait une enclave stratégique de par sa position géographique. Elle agissait comme un point de ravitaillement et de repos pour commerçants, transporteurs et convois de mules, attirés tous par le dynamisme économique du Pérou (Sayago [1874] 1997 ; Torres Sánchez 1985). Avec des nouvelles techniques minières et l'accroissement de la population, les terres fertiles furent mises à contribution pour produire céréales et légumineuses afin de satisfaire la demande intérieure. Ce processus coïncida également avec la politique en place à l'époque qui allait dans le sens de fonder des villes un peu partout dans le royaume. C'est alors que ce concours de circonstances fit que le poids humain sur cet écosystème et en particulier sur le fleuve devint critique et de ce fait les premiers à pointer le problème de fond furent les Indiens de la vallée.

1.1 Les Indiens de Copiapo et la lutte pour l'eau

Ce fut le 9 novembre 1801, à quelques années des premières tentatives d'indépendance du Chili, que les Indiens, exaspérés de l'attitude générale que les autorités, la société civile et les propriétaires fonciers avaient adoptée, prirent leurs armes et se soulevèrent. Ils ne s'étaient plus manifestés de la sorte depuis plus de deux siècles et demi c'est-à-dire, depuis leur résistance envers les premières avancées espagnoles dans la région.

Ce jour de novembre ils s'armèrent avec des instruments agricoles, brûlèrent des *haciendas*, prirent en otage le gouverneur de la ville, et exigèrent le respect des traités. Plus d'un demi-siècle de tentatives infructueuses de la part des caciques n'avaient pas empêché, à la fin du XVIII^e siècle, que récoltes et bétail autochtones aient été décimés. Ainsi, le cacique de Copiapo don Pablo Taquíá déclare en mars 1787 :

“Primeramente es muy sierto señor lo obstilizado que nos hallamos con la sequedad que padecemos en Nuestro Pueblo no mereciendo siquiera una gota de agua, ni aun para beber, y este padecimiento há tiempo de tres años acarreado el agua en distancia de una legua, llegando à tal extremo, que yá no nos queda una cabalgadura en que hacer una diligencia para mantener nuestras familias...” (ANCh, Judicial Copiapó, Leg. 83, n° 4)²⁶⁷.

De même, en 1793 le Protecteur des Indiens ne s'est plus rendu dans la vallée pendant plusieurs années, les Indiens continuant eux à subir le manque d'eau, perdant définitivement leur bétail, ne pouvant plus semer de blé (ANCh, Capitanía General, vol. 622, n° 7).

En effet, depuis la fondation de la ville de nombreuses décisions avaient été prises en bénéfice de tous afin que chaque lopin de terre ait pu bénéficier à tour de rôle des eaux du fleuve, y compris celles des Indiens de Copiapo mais surtout, pour que les habitants de San Francisco de la Selva puissent eux aussi arroser leurs petites parcelles (Torres Sánchez 1985). Malgré tout cela, l'avarice de ces propriétaires fonciers, dont certains étaient eux-mêmes de hauts responsables locaux, avaient eu raison du sort et de la patience des Indiens.

Ce soulèvement suscita la préoccupation des autorités administratives du Chili. La Real Audiencia dépêcha sur place son représentant afin de tirer cette affaire au clair et condamner les responsables de la révolte. Toutefois, et étant donnée le caractère périphérique de la vallée,

²⁶⁷ « Premièrement il est vrai monsieur la situation de harcèlement dans laquelle nous nous trouvons avec la sécheresse que nous subissons dans Notre Village ne méritant pas même une goutte d'eau, même pour boire, et cette souffrance dure déjà depuis trois ans en transportant l'eau sur une distance d'une lieue, en arrivant à un tel extrême, que nous n'avons pas même un cheval dans lequel faire des démarches pour faire vivre nos familles... ».

ni ce représentant ni aucune autre décision ne vint répondre aux exigences des Indiens de San Fernando.

2. Vulnérabilité sociale en milieu désertique

“Y como para lo contenido en el capitulo antecedente, y lo demas expresado sea necesario que aya, y tenga su Magestad tierras, y se tiene entendido que los Pueblos de Yndios de aquella Jurisdiccion fueron numerosos, y oy se hallan en gran decresimiento por las pestes y mortandades de los Naturales, y que precisamente por esta causa ha de haver muchas tierras vacantes...” (ANCh, Fondos Varios, vol. 690)²⁶⁸.

En dépit de l'amélioration des conditions de vie des Indiens entre la fin du XVII^e siècle et la première moitié du XVIII^e siècle, nous menant à penser que ces derniers purent se recomposer (tout du moins partiellement, au niveau communautaire et politique), le rapport à l'espace du Royaume du Chili mit en échec la société autochtone. En effet, la fondation de la ville provoqua des changements irréversibles à différentes échelles. Cette lettre du Doctor don Martín Gregorio de Jáuregui au gouverneur du Chili illustre cela.

La plupart des habitants espagnols de la vallée durent s'installer à San Francisco de la Selva et les Indiens à San Fernando. Les terres les plus fertiles furent attribuées aux premiers, alors que les seconds durent se contenter des terrains moins productifs, comme cela a été signalé par le cacique de Copiapo, Francisco Taquia (ANCh, Fondos Varios, vol. 690).

La flore arboricole fut totalement dévastée en raison de la construction de la nouvelle ville, sans qu'il y ait eu un quelconque contrôle pour faire face à cette politique déprédatrice alors même que les Indiens de Copiapo, historiques et préhispaniques, avaient réussi à maintenir un équilibre qu'on pourrait désigner aujourd'hui comme durable. En effet, malgré une population

²⁶⁸ « Et selon le contenu du chapitre précédent, et tout ce qui a été exprimé, il est nécessaire qu'il y ait, et que Sa Majesté ait des terres, et on sait que les villages d'Indiens de cette Jurisdiction-là ont été nombreux, et aujourd'hui sont en grande décroissance en raison des pestes et de la mortalité des Naturels, et précisément à cause de cela il doit y avoir beaucoup de terres disponibles... ».

nombreuse lors du contact, les ressources hydriques de la vallée avaient permis à l'ethnie de se développer de manière fructueuse. Or, à la fin du XVIII^e siècle la population totale de la vallée était légèrement supérieure à celle estimée pour la période de contact mais la pression sur l'environnement et surtout, l'exclusion d'une population spécifique (les Indiens) de l'utilisation de ces ressources provoqua leur disparition définitive.

En effet, la seule ressource hydrologique de la contrée fut monopolisée par les colons agriculteurs des terres fertiles de la précordillère, empêchant non seulement les habitants de la basse vallée de subvenir à leurs besoins mais aussi, de permettre le renouvellement de la forêt autochtone.

De plus, malgré les améliorations expérimentées par les Indiens durant quelques décennies, leur situation n'avait cessé de se dégrader tout le long de la période coloniale, les plaçant dans une marginalité totale vis-à-vis de leurs voisins espagnols de la vallée qui ne fit qu'empirer avec le manque d'eau.

Cette succession de facteurs a rapidement mit la communauté indienne de Copiapo en une situation vulnérable pour sa survie. En effet, ce groupe en tant qu'unité socialement définie et différente, s'est vu exclu de l'accès aux ressources nécessaires pour son maintien et croissance, et incapable de faire face à une situation de crise (Silva Vargas 1962:197). Dans ce sens, nous nous attachons au concept de la vulnérabilité sociodémographique de la pauvreté (Perona et Rocchi 2001 ; Santillán Pizarro et Laplante 2008) que ces auteurs utilisent pour analyser des unités domestiques contemporaines latino-américaines en situation de pauvreté, mais en faisant référence à une unité plus importante (l'encomienda).

D'autre part, confrontés à une situation de crise extrême (manque d'eau), ils furent incapables, collectivement, en tant que groupe d'Indiens de Copiapo, de résister à cette situation de vulnérabilité extrême.

D'ailleurs, les chiffres évoqués plus haut sur l'évolution démographique des Indiens du village suite à la fondation de San Francisco de la Selva sont évocateurs et illustratifs du poids que pouvait avoir le sort d'une communauté autochtone au sein des intérêts économiques et politiques d'entités plus puissantes.

En 1787 le maire adjoint de San Francisco de la Selva indiquait qu'un certain nombre de familles indiennes avaient définitivement quitté la vallée en raison de l'assèchement du fleuve (ANCh, Judicial Copiapó, Leg. 83, n° 4).

A cette même occasion, le cacique don Pablo Taquíá, fils et successeur du cacique Francisco Taquíá qui avait été lui le premier à soulever la question du manque d'eau, confirmait les propos de l'autorité espagnole. En effet, cette situation avait mené certains Indiens de la communauté à quitter définitivement le village :

« ...nos tiene en determinacion de desamparar Nuestro Pueblo y buscar donde podernos albergar como lo han hecho ya muchos Yndios » (ANCh, Judicial Copiapó, Leg. 83, n° 4)²⁶⁹.

C'est certainement pour cela que quatorze années plus tard il prit la tête du dernier soulèvement, estimant que la communauté avait deux choix devant elle : soit elle allait se dissoudre en quittant son village et ses terres, soit elle allait trouver le moyen de rester.

Lorsqu'en 1745 le cacique Francisco Taquíá s'était adressé à la Couronne Espagnole l'interpellant sur le manque d'eau, il l'avait fait certainement en ayant à l'esprit le danger encouru par ses Indiens. En effet, comme nous l'avons souligné, jusque là ni lui ni ses prédécesseurs depuis la défaite de 1551 n'avaient contesté le pouvoir en place de manière aussi frontale. Après 1801 aucun autre document ne vient témoigner d'une quelconque manifestation des Indiens ni de leur cacique face à ce problème ; la mémoire historique non plus.

²⁶⁹ « ...nous a mis dans la détermination d'abandonner notre village et de chercher un lieu où nous puissions nous héberger comme l'ont déjà fait beaucoup d'Indiens... ».

Il est vrai que dès la promulgation de la nouvelle constitution du pays, en 1818, la catégorie tributaire d'Indien disparaît des textes, et de ce fait, les indigènes du pays devinrent des Chiliens, tout comme les Espagnols, les Métis, les Esclaves africains et autres castes.

A la fin du XIX^e siècle le village de San Fernando abritait encore quelques familles descendantes de la communauté d'Indiens de Copiapo (Asta-Buruaga 1899). Malheureusement, il ne s'agissait que de familles. Le groupe, lui, avait déjà disparu sans laisser de vestiges. Alors que dans certains cas nous constatons que même durant la période républicaine et malgré la fin de la reconnaissance des castes, certains groupes d'encomiendas ont perduré dans la région. Pour quelles raisons ?

Nous constatons que l'ensemble de ces groupes ont pu conserver la propriété et l'utilisation de la terre de manière collective. C'est le cas de ceux de Valle Hermoso dans le haut Aconcagua (Godoy Orellana et Contreras Cruces 2008), celui de Huasco Alto (Lorca Veloso 2002 ; Pizarro Díaz et al. 2006), ou encore les différents groupe transhumants d'éleveurs de chèvres (Cortés Olivares 2003). Serait-ce parce que leurs terres n'étaient pas intéressantes aux yeux des colons, et par la suite des Chiliens ? Il est important de poser la question d'autant plus que dans cette région les Changos ont survécu à l'apparition de la République durant au moins un siècle car de la même manière, ils ont pu continuer à se déplacer au sein de leur territoire, qui ne générait pas de convoitise.

Or, à Copiapo, les Indiens ont perdu la possibilité de pouvoir continuer à se déployer en tant que groupe. Certains ont pu continuer à habiter dans la vallée, c'est certain, mais leur société ne survécut pas à l'emprise des colons sur leurs terres et les ressources hydriques. C'est probablement pour cela qu'ils disparurent.

CONCLUSION

L'histoire des *Indios de Copiapó*, tout comme celle des différents groupes ethniques qui furent créés en tant qu'*encomiendas*, constitue certes le résultat de l'étude approfondie d'une institution juridico-administrative née sous la houlette d'administrateurs coloniaux souhaitant non seulement réguler l'accès à la main-d'œuvre locale mais aussi à contribuer à la pérennité de la colonisation espagnole aux Amériques à travers l'enrichissement des colons, mais elle constitue surtout l'analyse d'un phénomène d'ethnocide à différentes facettes qui nous a mené à nous interroger sur la manière dont ce groupe fut constitué au début de l'ère coloniale hispanique au Chili, puis disparut à l'aube de la République.

Ce phénomène a eu comme point de départ l'arrivée de Pedro de Valdivia et les siens puis la défaite militaire des groupes locaux qui s'ensuivit suite à une dure période de résistance qui ébranla les sociétés locales à tous les niveaux. Ainsi, alors que les sources suggèrent la présence d'un nombre importants d'ethnies au sein de ce qui allait devenir le Royaume du Chili, la mise en place du système d'*encomiendas*, qui au Chili devint un système de servitude personnel proche de l'esclavage, provoqua des ruptures à différents niveaux de la société autochtone. En effet, malgré d'immenses lacunes documentaires en ce qui concerne notre région d'étude, nous avons pu constater de profonds changements au niveau de l'organisation politique, au niveau de la religion, de la production et de l'économie locale, de la langue, et sur le plan de l'occupation territoriale et de la vie en communauté. Tous ces changements, survenus très rapidement et s'étant étalés sur une période d'environ 6 décennies, ont été dus à la mise en place d'un système économique régi par les besoins et les envies des colons espagnols du Chili. Quels étaient-ils ?

Tout d'abord l'exploitation des ressources minières, notamment l'or ; ensuite la production agricole à des fins alimentaires locales, puis en second lieu pour leur exportation vers la Vice-

royauté du Pérou dont le marché constituait l'épicentre de toute cette économie marchande ; enfin, à nouveau une phase d'exploitation minière, accompagnée d'une croissance démographique soutenue de colons, impliquant parallèlement la mise en production de toutes les terres fertiles et irrigables pour faire face à toute cette demande.

Ainsi, cette population autochtone, qui occupait différents espaces de la vallée de Copiapo, s'est vue imposer un nouveau modèle de vie sociale sous l'appellatif d'*encomienda* de « *indios del valle de Copiapó* », système non seulement en totale rupture avec leurs modes de vie traditionnels mais de plus, ne leur laissant que peu d'espaces pour se reconstruire en tant que société durable, système ne répondant qu'aux nécessités des colons, nécessités qu'on peut désormais qualifier de déprédatrices. Nous n'avons pas pu, à travers l'analyse des sources coloniales, déceler de vrais processus de persistance de pratiques préhispaniques sur le long terme. En effet, nous avons surtout constaté l'apparition de nouvelles formes de territorialité, de vie sociale et politique, ou bien au niveau de la langue et de l'économie, formes qui reflétaient non pas des réadaptations ethniques mais surtout, de la perte de leur identité et des moyens de se reconstruire en tant que groupe.

Pourtant, certains individus de l'*encomienda* avaient été capables de garder et transmettre certains éléments de la vie collective en rapport avec les terres ancestrales et concernant les différents groupes qui autrefois appartenaient à la communauté durant plus d'un siècle et demi. Cela permit à la communauté de porter devant les tribunaux des causes visant la restitution de terres et Indiens de l'ethnie. Malheureusement, malgré un regain d'intérêt de la communauté envers son histoire, ses pratiques et son avenir, les décisions ne leur furent pas favorables, les affaiblissant encore davantage en tant que groupe. En effet, ces affaires leur avaient fait prendre conscience des pratiques administratives qui régissaient la vie coloniale et qui ne pouvaient être en aucun point favorable à leurs intérêts.

Au milieu du XVIII^e siècle une nouvelle politique tendant à moderniser le Royaume du Chili déboucha à Copiapo sur la fondation de la ville de San Francisco de la Selva. Cet évènement fut pour les Indiens de Copiapo le déclencheur d'un processus long de 6 décennies qui les mena à leur désintégration en tant que communauté. En effet, la pression humaine sur les derniers lopins de terre autochtone et une exploitation démesurée des ressources hydriques du fleuve de la part des propriétaires fonciers de la haute vallée mit terme à toute volonté de vie communautaire pour les Indiens de Copiapo. Ces derniers, conscients de ce qui allait advenir, luttèrent de différentes manières pour tenter de sauver leur communauté, en vain.

Postuler la disparition de ce groupe n'a pas été une démarche à laquelle nous sommes parvenus par facilité. Nous y sommes arrivés suite à une période de longue maturation de notre thème. En effet, il nous a été difficile de postuler cela car les études historiques et anthropologiques ont pu démontrer, de différentes manières, que les sociétés humaines ne disparaissent pas mais au contraire, changent et muent à travers de processus complexes. Comment sommes-nous arrivés à une conclusion différente et pourtant contradictoire avec les dits processus ?

Dans le cas de notre objet d'étude, nous nous sommes attachés à montrer comment une société ayant pris racine à Copiapo durant l'Intermédiaire fut confrontée à une succession d'évènements traumatisants durant une très courte période de temps, les menant à se reconstituer radicalement en tant que groupe. Nous avons désigné ce phénomène comme celui de « disparition ethnique des Indiens de Copiapo ». Ce processus, où variables historiques, géographiques, politiques, économiques, religieuses, linguistiques et sociales entrèrent en jeu, se mit en place à travers un système instauré par l'administration coloniale : *la encomienda de indios*.

Dans une grande partie du Royaume du Chili, l'effort de résistance antiespagnole laissa de profondes cicatrices au sein des sociétés locales. En effet, l'impact économique et démographique mit ces différents groupes dans une situation d'extrême vulnérabilité car d'un côté ces groupes autochtones perdirent leur autonomie politique et territoriale mais de plus, un pourcentage difficile à évaluer mais sans doute très élevé des hommes en âge de travailler succomba durant les nombreux affrontements les ayant opposé aux Espagnols. De ce fait, ces derniers, qui souhaitent mettre à profit les nombreux gisements d'or présents dans le territoire nouvellement annexé, se servirent non seulement des hommes adultes mais également des femmes et enfants et ce sans une quelconque limitation dans le temps, créant par la même occasion un système d'exploitation de la main-d'œuvre qui était à de nombreux égards proche de l'esclavage.

A Copiapo, ce système accéléra le déclin démographique de la population locale et le recul des terres autochtones, et ce en raison de différents facteurs. D'une part, l'emplacement géographique de la vallée, périphérique à de nombreux égards, permit la mise en place d'un territoire régi par un lignage puissant de colons : celui des Aguirre. C'est ainsi que l'encomienda de Copiapo se développa en marge du contrôle des administrateurs coloniaux permettant à ce système de servitude personnelle de se développer à la guise des nécessités productives des Aguirre. D'autre part, un pourcentage important d'Indiens ainsi obligé de se rendre soit dans les mines d'Andacollo, soit dans le site de Marquesa, dans la vallée d'Elqui, et ce de manière définitive. C'est ainsi que les derniers Indiens de Copiapo abandonnèrent rapidement leurs terres, se regroupant au sein du village indigène de Copiapo, sans que l'on sache si ce fut sous la contrainte ou non. Les documents ne nous permettent pas d'entrevoir la quotidienneté au sein de ce village ni même les grandes lignes des dynamiques internes à la communauté. Cependant, à travers l'évolution démographique (il serait peut-être plus convenable d'employer le terme d'«involution démographique», afin de caractériser au

mieux ce que nous avons observé pour Copiapo) nous pouvons saisir l'ampleur des dégâts occasionnés par la mainmise des *encomenderos* au sein du groupe local. La groupe cessa d'utiliser sa langue, perdant ainsi une partie de son identité.

Avec l'érection de la ville espagnole de *San Francisco de la Selva de Copiapó*, la pression sur le groupe local s'amplifia. En effet, les autorités coloniales prirent un certain nombre de décisions qui affaiblirent la communauté indienne, mettant en péril leur survie en tant que groupe. C'est ainsi que les Indiens furent déplacés vers ce qui allait être connu sous le nom de *pueblo de indios de San Fernando de Copiapó*, village situé au sein de terrains les moins fertiles de la basse vallée. De plus, les derniers vestiges des bois qui longeaient le long du fleuve furent abattus pour édifier les maisons de la ville espagnole. Parallèlement la demande croissante de céréales au niveau régional et au-delà des frontières du Royaume mena les propriétaires fonciers de la vallée à monopoliser les eaux du fleuve. L'administration mit alors en place un planning journalier afin que tous les habitants de la vallée puissent utiliser les eaux du fleuve. Or, les propriétaires fonciers ne respectèrent pas ces mesures et malgré différents requêtes adressées par les Indiens de Copiapo et les colons espagnols de la ville de San Francisco auprès des différentes entités du Royaume (Corregimiento, Cabildo, Real Audiencia) ce furent ces propriétaires qui décidèrent à leur guise comment procéder. Ainsi, alors que les habitants du village espagnol purent finalement bénéficier partiellement des eaux du fleuve pour s'approvisionner régulièrement, les Indiens furent totalement privés de la seule ressource hydrique à leur disposition. De ce fait, le groupe se désintégra d'un point de vue démographique, les familles abandonnant leur terre et village durant les dernières décennies du XVIII^e siècle, sans que nous ayons réussi à retrouver des traces substantielles de leur destination finale. Sont-ils allés plus au sud ? Se sont-ils internés vers la cordillère et le versant oriental des Andes ? Se sont-ils installés en Bolivie ? Ils se sont probablement éparpillés partout, se fondant dans la masse des travailleurs saisonniers, dans les mines, où

bien intégrant peut-être d'autres groupes ethniques. Toutefois, ils ne se sont pas retrouvés pour se réorganiser en tant qu'ethnie.

Ce constat nous a mené à postuler que l'ethnie des Indiens de Copiapo disparut en tant que telle, laissant derrière elle une histoire que nous avons essayé de démêler malgré le manque évident de sources les concernant.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires inédites

AGI, Gobierno, Chile, 50, n° 6, 1581, *Confirmacion de encomienda de Fernando de Aguirre, términos de la Serena* ; 1581.

AGI, Gobierno, Chile, 60, n° 3; *Carta dirigida al rey Felipe, por el obispo de Chile fray Juan Pérez de Espinoza*; 1602.

AGI, Gobierno, Chile, 61, s/n°; *Carta al Rey enviada por el obispo de Santiago*; 1664.

AGI, Gobierno, Chile, 62, s/n°; *Carta de fray Bernardo, obispo de Santiago, al Rey* ; 1692.

AGI, Gobierno, Chile, 64, n° 10 ; *Juan Jufre clérigo, sobre que sea presentado a una dignidad de Chile* ; [1577] 1584

AGI, Gobierno, Chile, 65, s/n°; *Memorial del padre Luis de Valdivia, hecho por don Antonio Parisi* ; s/date.

AGI, Gobierno, Chile, 116, n° 1 ; *Confirmación de encomienda en el partido de La Serena, valle de Copiapó* ; 1699.

AGI, Gobierno, Chile, 123, n° 8 ; *Encomienda de los Pueblos de Yndios de Marquasa Alta y valle de Copiapó* ; 1757.

AGI, Gobierno, Chile, 137, n° 29 ; *El Virrey del Perú Don Joseph Manso dà quenta à Su Magestad con Testimonio de Autos en àsumpto a la creacion de la nueva Villa de San Francisco de la Selva* ; 1746.

AGI, Gobierno, Chile, 211, n° 73, *El Presidente de Chile relaciona con documentos el progreso de su viaje, y mas sustanciales operaciones en los Partidos de Copiapó y el Guasco* ; 1789.

AGI, Gobierno, Chile, 265, n° 31, *Don Miguel Riveros Rojas y Argandoña sobre prorrogación de una encomienda de indios*; 1778.

AGI, Gobierno, Chile, 322, n 108, *Cedula de confirmacion de la encomienda en los terminos de la Serena, valle de Copiapó, Morro Moreno y Marquessa de don Fernando de Aguirre*; 1666.

AGI, Gobierno, Chile, 322, n° 173, *Cedula de confirmacion de la encomienda de Marquesa alta y valle, y Copiapo de don Miguel de Riberos Rojas y Argandoña*; 1757.

AGI, Patronato, 28, R 14, « *Relacion. Miguel de Olabarria, calidad de la tierra de Chile* » ; 1594.

ANCh, Capitanía General, vol. 155, n°3, *Autos seguidos por Bernabe de Riveros contra Joseph de Carvajal y Juan Roco, por estancia de Camasquil* ; 1633.

ANCh, Capitanía General, vol. 214, n° 4, *Sobre encomiendas de indios en Coquimbo*, 1800.

ANCh, Capitanía General, vol. 258, n° 8, *Mina antigua, Copiapó* ; 1787.

ANCh, Capitanía General, vol. 477, n° 39, *Visita a Encomienda de Huasco y Paytasana*; 1674.

ANCh, Capitanía General, vol. 477, n° 126, *Encomienda de Copiapó, Morro Moreno y Marquesa*; 1636.

ANCh, Capitanía General, vol. 481, n° 46, *Visita a las encomiendas del valle de Copiapo* ; 1708.

ANCh, Capitanía General, vol 496, n° 1, *Encomienda Copiapo, Marquesa la Alta, la Baja, Rivadavia*; 1636.

ANCh, Capitanía General, vol. 496, n° 4, *Encomienda Copiapó*; 1707.

ANCh, Capitanía General, vol. 496, n° 5 ; *Visita a Encomienda Huasco Alto y Bajo* ; 1713.

ANCh, Capitanía General, vol. 520, n° 3, *Encomienda Copiapó*; 1751.

ANCh, Capitanía General, vol. 520, n° 4, *Encomienda Marquesa la Alta*; 1751.

ANCh, Capitanía General, vol. 559, n° 8, *Fdo. de Aguirre Hurtado de Mendoza. Sobre encomienda de indios en Copiapó*; 1708.

ANCh, Capitanía General, vol. 578, s/n°, *Instrumentos del maestre de campo don Francisco de Cisternas*; 1633.

ANCh, Capitanía General, vol. 622, n° 7 ; *Sobre distribución de aguas. Copiapó* ; 1802.

ANCh, Capitanía General, vol. 658, n° 14 ; *Sobre el dinero de tributos de indios de Copiapó* ; 1798.

ANCh, Capitanía General, vol. 799, n° 18 ; *Sobre escasez de agua en Copiapó* ; 1758.

ANCh, Fondos Varios, vol. 342, *Bandos de la Villa de San Francisco de la Selva*; 1747-1798.

ANCh, Fondos Varios, vol. 690, *Sobre fundación de Copiapó* ; 1751.

ANCh, Judicial Copiapó, Leg. 70, n° 3, *Titulo de tierras perteneciente a Don José Cisternas*, 1757.

ANCh, Judicial Copiapó, Leg. 78, n° 15, *Visita de Indios* ; 1792.

ANCh, Judicial Copiapó, Leg. 83, n° 4, *Pueblos de indios de San Fernando. Aguas* ; 1800.

ANCh, Judicial La Serena, Leg. 1, n° 2, *Fernando de Aguirre contra Francisco de Aguirre. Sobre encomienda de indios de Marquesa, Serena*; 1722.

ANCh, Judicial La Serena, Leg. 79, n° 12 ; *Se declara vacante encomienda de Paitanasa y Huasco de Bartolomé Pastene* ; 1724.

ANCh, Notarial Copiapó, vol. 1, *Expediente por despojo de tierras a los indios en Copiapo entre el Protector General de Indios y el General Juan de Cisternas*; 1677-1700.

ANCh, Notarial Copiapó, vol. 14, *Testamento de don Pablo Taquia Rojas*; 1788.

ANCh, Real Audiencia, vol. 50, s/n°, *El Protector de los Indios por el amparo y defenza de los del Valle de Copiapó contra el General Don Juan de Sisternas sobre el despojo de un Potrero en dicho valle y que de la Brea que hubiese sacado se les señale alguna parte* ; 1684.

ANCh, Real Audiencia, vol. 1144, n° 1, *Testamento de don Francisco*; 1618.

ANCh, Real Audiencia, vol. 1335, n° 16, *Cacicazgo del pueblo de Copiapó. Juicio contra Juan de Cisternas Carrillo* ; 1682.

ANCh, Real Audiencia, vol. 1763, n° 1, *El Protector por la defensa de Don Juan Sacmay contra Francisco Taquia*; 1677-1678.

ANCh, Real Audiencia, vol. 1834, n° 13, *Expediente sobre poner en ejequcion el Edicto de 7 de Febrero de 1789 en la Encomienda de Don Miguel de Aguirre vecino de la ciudad de Coquimbo*; 1789.

ANCh, Real Audiencia, vol. 2176, n° 6, *Autos eguidos por Don Jose Taquia con Don Francisco Sisternas sobre tierras de Copiapo en dicho valle, en 12 de diciembre de 1712 años*; 1712.

ANCh, Real Audiencia, vol. 2435, n° 3; *Visita a los indios de Copiapo y Guasco* ; 1713.

ANCh, Real Audiencia, vol. 2467, n° 14, *Cacique de Copiapo José Taquia contra Juan de Morales Bravo, sobre reducción de los indios de Copiapó y Huasco* ; 1685.

ANCh, Real Audiencia, vol. 2498, n 19, *Don Bernabé de Riberos Figueroa Vezino de Coquimbo sobre que se apruebe y confirme la Posezion de sus tierras. Copiapo*; 1635.

ANCh, Real Audiencia, vol. 2953, n° 1, *Ytem el cuagutor de los yndios con la defenza de Jose Tagura Casique. Cacique de Copiapó José Taquia, contra Francisco de Cisternas y Fernando de Aguirre, sobre derecho a las tierras de Chamonate*; 1712.

BNM, Ms.; *Tasacion de los tributos de los yndios del Reino de Chile*; 1580.

OC, *Libro de bautismos, y Confirmaciones, que se hizieron en este valle de Copiapo. Libro I de Bautismos* ; 1665-1705.

ST, Asuntos Varios, vol. 2, doc. 23, *Copia del Titulo del Convento de San Francisco, Copiapo*, s/d.

Sources coloniales publiées

ACTAS DEL CABILDO DE SANTIAGO [1541-1557] 1861, *Primer Libro de Actas del Cabildo de Santiago llamado jeneralmente Libro Becerro. De 1541-1557* ; Colección de Historiadores de Chile y Documentos Relativos a la Historia Nacional ; Tomo I ; Imprenta del Ferrocarril ; Santiago.

AGUIRRE Francisco de [1552] 1896, « Información de los servicios hechos en las provincias del Perú y Chile, por Francisco de Aguirre », in *Colección de Documentos Inéditos para la Historia de Chile. Desde el Viaje de Magallanes hasta la Batalla de Maipo. 1518-1818* ; Colectados y Publicados por J. T. Medina ; Tomo X.

ALVARADO Pedro Gómez de [1540] 1889, Déclaration, « Probança fecha ad perpetuum rei memoriam en esta ciudad del Cuzco ante la justicia mayor della à pedimento de Pablo Ynga sobre los servicios que à su magestad ha fecho é de como es bueno é amigo de los cristianos y otras cosas, segun que en ella se contiene », in *Colección de Documentos Inéditos para la Historia de Chile. Desde el Viaje de Magallanes hasta la Batalla de Maipo. 1518-1818* ; Colectados y Publicados por J. T. Medina ; Tomo V.

ANB TI, 1601 EC 3, *Los caciques e indios tomatas contra el cap. Chinchilla sobre tierras de Canasmoro*, PRESTA A. M., « La población de los valles de Tarija, siglo XVI. Aportes para la solución de un enigma etnohistórico en una frontera incaica », in *Espacio, Etnías, Frontera. Atenuaciones políticas en el Sur del Tawantinsuyu. Siglos XV-XVIII* ; Ana María Presta eds. ; Antropólogos del Sur Andino (ASUR) Ediciones ; Sucre ; pp. 235-247.

Anónimo [1792] 1881, « Coleccion de metales de oro hecha en la diputacion del Rl. de la Serena con espresion de las minas de donde se han extraido la que ha verificado de órden superior el capitan de ejército don Víctor Ibañez de Corvera, diputado del importante ramo de minería del partido de Coquimbo. Empezó en 4 de marzo de 1792 y finalizó el 30 de junio del mismo año », in *La edad del oro en Chile* ; Benjamín Vicuña Mackenna ; Imprenta Cervantes ; Santiago de Chile ; pp. 194-197.

- APEOLAZA, A. M. [1755] 1995, « Corregidor D. Antonio Martín Apeolaza. San Francisco de la Selva de Copiapó. 21/10/1755 », IN SOLANO, F. (éds.). *Relaciones geográficas del Reino de Chile, 1756*. Santiago du Chili : Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Departamento de Historia Madrid, Universidad Internacional SEK Santiago de Chile, pp. 57-63.
- AZOCA Santiago de [1562] 1897, « Probanza de méritos y servicios de Santiago de Azoca », in *Colección de Documentos Inéditos para la Historia de Chile. Desde el Viaje de Magallanes hasta la Batalla de Maipo. 1518-1818* ; Colectados y Publicados por J. T. Medina ; Tomo XII.
- BARBA [1637] 1817, *Arte de los metales en que se enseña el verdadero beneficio de los de oro y plata por azogue, el modo de fundirlos todos, y como se han de refinar y apartar unos de otros* ; Tribunal de Minería ; Imprenta de los Huérfanos ; Lima.
- BERTONIO Fray Ludovico 1612, *Vocabulario de la Lengua Aymara* ; Impreso en al casa de la Compañía de Jesus en Juli Pueblo en la Provincia de Chucuito por Francisco del Canto.
- BETANZOS Juan de [1551] 1987, *Suma y narración de los Incas* ; Ediciones Atlas ; Madrid.
- BIBAR Jerónimo de [1558] 1966, *Crónica y relación copiosa y verdadera de los reynos de Chile* ; édition d'Irving A. Leonard ; Fondo Histórico y Bibliográfico José Toribio Medina ; Santiago du Chili.
- BMT, tomo II, f. 34, *Merced de tierras de Luis Fuentes a Alonso García. Tarija, 29 de agosto 1575*.
- BMT, tomo II, ff. 69-70v, *Relación de las tierras que tienen todos en esta Villa [Tarija, enero 1576]*.
- CABELLO DE BALBOA [1584] 1951, *Miscelánea Antártica* ; Universidad Nacional Mayor de San Marcos, Facultad de Letras, Instituto de Etnología ; Lima.
- CABILDO DE MENDOZA [1789] 1944, « Document sans titre », Archivo Administrativo e Histórico de San Juan, Cabildo de Mendoza al de San Juan, Oficial de la Real Hacienda, in Rogelio Díaz Costa, « El pueblo de Calingasta. Su antigua ubicación », in *Anales del Instituto de Etnografía Americana*, t. V, Mendoza, pp. 246-247.
- CAPAC AYLLU [1569] 1982, *Memoria de las Provincias, « Probanza de los Incas nietos de conquistadores »* ; édition de John H. Rowe ; *Histórica* ; Vol. IX ; n° 2 ; pp. 193-245.
- CIEZA DE LEON Pedro [1553] 2005, *Crónica del Perú. El Señorío de los Incas* ; Vol. 126 de Biblioteca Ayacucho ; Caracas.
- COBO Bernabé 1654, *Historia del Nuevo Mundo* ; Biblioteca Pública de Sevilla.
- COLQUE GUARACHE Juan [1575] 1981, « Primera información hecha por don Juan Colque Guarache, cerca de sus predecesores y subcesion en el cacicazgo mayor de los Quillacas, Asanaques, Sivaroyos, Uruquillas y Haracapis, y de sus servicios a fauor de su Majestad en la conquista, allanamiento y pacificación deste reino del Piru. Año 1575 », in Espinoza Soriano, « El reino Aymara de Quillaca-Asanaque, siglos XV y XVI », in *Revista del Museo Nacional* ; Instituto Nacional de Cultura ; t. XLV ; Lima ; pp. 237-251.
- Don Francisco [1618a] 2000, « Testamento de don Francisco, dictado en Copiapó, el 22 de abril de 1618 », in Julio Retamal Ávila (comp.), *Testamentos de "indios" en Chile colonial: 1564-1801*, Santiago du Chili, Universidad Andrés Bello, Ril Editores, pp. 153-155.
- Don Francisco [1618b] 2000, « Codicilo de don Francisco, dictado en Copiapó, el 22 de abril de 1618 », in Julio Retamal Ávila (comp.), *Testamentos de "indios" en Chile colonial: 1564-1801*, Santiago du Chili, Universidad Andrés Bello, Ril Editores, pp. 155-156.

« El Memorial de los Mallku y principales de la provincia de los Charcas » 2006, in Platt T., Bouysse-Cassagne T. et Harris O., *Qaraqara-Charka. Mallku, Inka y Rey en la provincia de Charcas (siglos XV-XVII). Historia antropológica de una confederación aymara*; IFEA, Plural Editores, University of St Andrews, University of London, Inter American Foundation, Fundación Cultural del Banco Central de Bolivia; La Paz; pp. 848-849.

ENCINAS Diego de [1540] 1895, « Probanza de méritos y servicios de Diego de Encinas, conquistador y pacificador en el Perú y descubridor de Chile », in *Colección de Documentos Inéditos para la Historia de Chile. Desde el Viaje de Magallanes hasta la Batalla de Maipo. 1518-1818* ; Colectados y Publicados por J. T. Medina ; 1ª serie ; vol. VII ; Imprenta del Ferrocarril ; Santiago de Chile.

ERCILLA Y ZUÑIGA Alonso de [1569] 2001, *La Araucana* ; Ediciones Pehuén ; Santiago de Chile.

FREZIER Amédée [1717] 1995, *Voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili et du Pérou* ; Utz ; Dijon-Quetigny.

GARCILASO DE LA VEGA Inca [1609] 2009, *Comentarios Reales de los Incas* ; <http://shemer.mslib.huji.ac.il/lib/W/ebooks/001531300.pdf> .

GONGORA Y MARMOLEJO Alonso de [1575] 1862, *Historia de Chile desde su descubrimiento hasta el año de 1575*, Colección de Historiadores de Chile y Documentos relativos a la historia nacional, tomo II, Imprenta del Ferrocarril, Santiago de Chile.

HERRERA Y TORDESILLAS Antonio 1615, *Historia General de los hechos castellanos en las Islas y Tierra Firme del Mar Oceano* ; Década Quinta ; Juan de la Cuesta ; Madrid.

HOLGUIN fray Diego González (1608) *Vocabulario e la Lengua General de todo el Peru llamada lengua Qquichua, o del Inca* ; Impreso en la Ciudad de los Reyes por Francisco del Canto.

INKA Paullo [1540] 1889, « Probança fecha ad perpetuam rei memoriam en esta ciudad del Cuzco ante la justicia mayor della à pedimento de Pablo Ynga sobre los servicios que à su magestad ha fecho é de como es bueno é amigo de los cristianos y otras cosas, segun que en ella se contiene », in *Colección de Documentos Inéditos para la Historia de Chile. Desde el Viaje de Magallanes hasta la Batalla de Maipo. 1518-1818* ; Colectados y Publicados por J. T. Medina ; Tomo V.

JUFRE DEL AGUILA Melchor [1630] 1887, *Compendio Historial del Descubrimiento i Conquista del Reino de Chile* ; Edición de la Universidad de Chile ; Imprenta Cervantes.

LIZARRAGA Reginaldo de [1600] 1986, *Descripción del Perú, Tucumán, Río de la Plata y Chile* ; Edición de Ignacio Ballesteros ; Historia 16 ; Madrid.

LOPEZ DE VELASCO Juan [1574] 1971, *Geografía y Descripción universal de las Indias* ; Edición de don Marcos Jiménez de la Espada ; Biblioteca de Autores Españoles. Tomo 248 ; Edición Atlas ; Madrid.

LOVERA Pedro Mariño de [1595] 1865, *Crónica del Reino de Chile*, escrita por el capitan don Pedro Mariño de Lovera. Dirigida al exmo. Señor don Garcia Hurtado de Mendoza, marques de Cañete, vice-rei y capitan jeneral de los Reinos del Perú y Chile. Reducida a nuevo método, y estilo por el padre Bartolomé de Escobar, de la Compañía de Jesus ; Colección de Historiadores de Chile y Documentos relativos a la historia nacional. Tomo VI ; Imprenta del Ferrocarril ; Santiago de Chile.

MATIENZO Juan de [1567] 1967, *Gobierno del Perú* ; édition de Guillermo Lohmann Villena ; Travaux de l'IFEA ; t. XI ; Paris, Lima.

Merced de tierras de Luis Fuentes a Alonso García. Tarija, 29 de agosto 1575, in *Historia de Tarija. Corpus Documental VI* ; Julien C., Angelis K. & Bass Werner de Ruiz Z. eds. ; Editora Guadalquivir ; Tarija.

MOLINA Cristóbal de ("El Almagrista" o "El Chileno") [1545] 1943, *Destrucción del Perú* ; in *Las Crónicas de los Molinas*. Los pequeños grandes libros de Historia Americana ; Série I ; t. IV ; Lima.

MONTESINOS [1644] 1657, *Memorias antiguas historiales y políticas del Perú*; Revista del Museo-Instituto Arqueológico de la Universidad Nacional del Cuzco, 1957, n° 16-17.

OCAÑA fray Diego de [1600] 1995, *Viaje a Chile. Relación del viaje a Chile, año de 1600, contenida en la crónica intitulada « A través de la América del Sur »*; Editorial Universitaria; Santiago.

OLIVA S.J. Giovanni Anello [1630] 1998, *Historia del reino y provincias del Perú*; PUCP; Lima.

ONDEGARDO Polo de [1571] 1990, *El mundo de los Incas*; edición de Laura González y Alicia Alonso; Historia 16; Madrid.

OTAL Francisco de [1644] 1997 “Probanza de Méritos”, in Castro V., *Huacca Muchay. Evangelización y Religión Andina en Charcas, Atacama La Baja*; Mémoire en Histoire, option Ethnohistoire, Departamento de Ciencias Históricas, Facultad de Filosofía y Humanidades, Universidad de Chile, Santiago du Chili.

OVIEDO Y VALDES Gonzalo Fernández de [1557] 1855, *Historia General y Natural de las Indias, Islas y Tierra-Firme del Mar Océano*; Tercera Parte – Tomo IV; Madrid, Imprenta de la Real Academia de la Historia.

PACHACUTI YAMQUI SALAMAYGUA Joan de Santa Cruz [1613] 2007, *La relación de antigüedades deste Reyno del Pirú*; edición de Rosario Navarro Gala; Editorial Iberoamericana; Madrid.

PEÑA SALAZAR [1684] 1992, « Información sobre el estado de la parroquia de Cobija, por don Juan de la Peña Salazar », transcription de HIDALGO LEHUEDE J. et CORREA R., in *Estudios Atacameños*; n° 10; pp. 126-127.

QUIROGA Jerónimo de [1692] 1979; Memoria de los sucesos de la guerra de Chile; edición de Sergio Fernández Larraín; Indiana University, Editorial Andrés Bello; Santiago de Chile.

RAMOS GAVILAN Fray Alonso [1621] 1976, *Historia de Nuestra Señora de Copacabana*; Segunda Edición completa, según la impresión príncipe de 1621; Academia Boliviana de la Historia; La Paz.

Relación de las tierras que tienen todos en esta Villa [Tarija, enero 1576], in *Historia de Tarija. Corpus Documental VI*; Julien C., Angelis K. & Bass Werner de Ruiz Z. eds.; Editora Guadalquivir; Tarija; 1997.

ROSALES Diego de [1672] 1878, *Historia General del Reino de Chile. Flandes Indiano*; Colección de Historiadores Chilenos; José Toribio Medina (eds.); Santiago.

SANCHEZ MORALES Diego [1554] 1896, « Declaración Tercera Información de los servicios hechos en las provincias del Perú y Chile, por Francisco de Aguirre », in *Colección de Documentos Inéditos para la Historia de Chile. Desde el Viaje de Magallanes hasta la Batalla de Maipo. 1518-1818*; Colectados y Publicados por J. T. Medina; Tomo X.

SANTILLAN Hernando de [1558] 2004, « Relacion de las Visitas y tasas que el señor licenciado Fernando de Santillan oydor de su Magestad hizo de la cibdad de Santiago provincias de Chile de los repartimientos de yndios de sus terminos y de la cibdad de la Serena », in *Pueblos Originarios del Norte Florido de Chile*; Hernán Cortés Olivares, Patricio Cerda Carrillo & Guillermo Cortés Lutz (eds.); Fondart; Región de Coquimbo; La Serena; pp. 18-213.

SARMIENTO Pedro [1579] 1889, « Relación de lo que el corsario Francisco hizo y robó en la costa de Chile y Pirú, y las diligencias que el virey don Francisco de Toledo hizo contra él », in *Colección de documentos inéditos para la historia de España*; Madrid; pp. 432-458.

SARMIENTO DE GAMBOA Pedro [1572] 1906, *Historia de los Incas*.

SEGURA Juan de [1591] 1985, « Información sobre el comercio de pescado entre Cobija y Potosí, hecha por el Corregidor de Atacama, Don Juan de Segura (19 de Julio de 1591) », *Cuadernos de Historia* n° 5 ; Facultad de Filosofía y Humanidades, Universidad de Chile, Santiago du Chili; pp. 161-171.

SORIA Francisco de Paula [15??] 1944a, « Relación de las minas de Francisco de Paula Soria », in Rogelio Díaz Costa, « El pueblo de Calingasta. Su antigua ubicación », in *Anales del Instituto de Etnografía Americana*, t. V, Mendoza, pp. 247-248.

SORIA Francisco de Paula [15??] 1944b, « Testamento del capitán Francisco de Paula Soria. Relación de las minas de Soria que están adelante del pueblo de Indios Guarpes llamado Calingasta Jurisdicción de San. Juan de la Frontera », in Rogelio Díaz Costa, « El pueblo de Calingasta. Su antigua ubicación », in *Anales del Instituto de Etnografía Americana*, t. V, Mendoza, pp. 248.

VALDIVIA Pedro de [1545a] 1978, « Al Emperador Carlos V. La Serena, 4 de septiembre de 1545 », in *Cartas de Relación de la Conquista de Chile*; Editorial Universitaria; Santiago du Chili; pp. 26-51.

VALDIVIA Pedro de [1545b] 1978, « Carta a Hernando Pizarro. La Serena, 4 de septiembre de 1545 », in *Cartas de Relación de la Conquista de Chile*; Editorial Universitaria; Santiago du Chili; pp. 52-74.

VALDIVIA Pedro de [1549a] 1898, « Merced de encomienda a Francisco de Aguirre », in *Colección de Documentos Inéditos para la Historia de Chile. Desde el Viaje de Magallanes hasta la Batalla de Maipo. 1518-1818*, Colectados y Publicados por J. T. Medina, Tomo XV.

VALDIVIA Pedro de [1549b] 1978, « Al Emperador Carlos V. Santiago, 9 de julio de 1549 », in *Cartas de Relación de la Conquista de Chile*; Editorial Universitaria; Santiago du Chili; pp. 81-83.

VALDIVIA Pedro de [1550] 1978, « A sus Apoderados en la Corte. Santiago, 15 de octubre de 1550 », in *Cartas de Relación de la Conquista de Chile* ; Editorial Universitaria ; Santiago de Chile ; pp. 84-116.

VALDIVIA Pedro de [1552] 1978, « Carta al Emperador Carlos V. Santiago, 26 de octubre de 1552 », in *Cartas de Relación de la Conquista de Chile*; Editorial Universitaria; Santiago du Chili; pp.183-189.

VALDIVIA Luis de [1593a] 1974, *Annua de la Provincia del Perú del año de 94. De una carta del Padre Luis de Valdivia, de Coquimbo, de veinte y ocho de Março de 93, para el Padre provincial Joán Sebastián*, in Antonio de Egaña (eds.), *Monumenta Peruana* ; Vol. V.

VALDIVIA Luis de [1593b] 1974, *Annua de la Provincia del Perú del año de 94. De una del Padre Luis de Valdivia, a 19 de Junio de noventa y tres*, in Antonio de Egaña (eds.), *Monumenta Peruana* ; Vol. V.

VALDIVIA Luis de [1593c] 1974, *Annua de la Provincia del Perú del año de 94. De una del Padre Luis de Valdivia para el Padre provincial Joán Sebastián*, in Antonio de Egaña (eds.), *Monumenta Peruana* ; Vol. V.

VALDIVIA Luis de 1606, *Arte y gramática general de la lengua que corre en todo el Reyno de Chile con un vocabulario y confessorario* ; Francisco del Canto ; Lima.

VAZQUEZ ESPINOZA [1672] 1948, *Compendio y descripción de las Indias occidentales*, Upson Clark (eds.) ; Smithsonian Institution ; Washington.

VILLAGRAN Pedro de [1562] 1897, “Información de los servicios de Pedro de Villagrán”, in *Colección de Documentos Inéditos para la Historia de Chile. 1518-1818. Valdivia y sus compañeros* ; J. T. Medina eds. ; 1ª serie ; vol. XIII ; Imprenta Elzevirana; Santiago de Chile ; pp. .

Articles et ouvrages

ADVIS VITAGLICH Patricio 2008, *El Desierto Conmovido, paso de la hueste de Almagro por el Norte de Chile*, Universidad Arturo Prat, Iquique.

AGUILO Federico 1992, *Etnias andinas de Bolivia: autodenominación y etero-denominación*; Culturas Aborígenes de América; Fondo Rotario Editorial; Cochabamba.

ALBARRACIN-JORDAN Juan V. 1999, *The archaeology of Tiwanaku. The Myths, History, and Science of an Ancient Andean Civilization* ; PAP ; La Paz.

ALDUNATE DEL SOLAR Carlos 1984, « El cacicazgo colonial en el Reino de Chile: siglo XVIII », in *Boletín de la Academia Chilena de la Historia*, n° 95. Santiago du Chili: Academia Chilena de la Historia: pp. 175-201

ALDUNATE Carlos, CASTRO Victoria et VARELA Varinia 2010, « Los Atacamas y el pescado de Cobija. En homenaje al Maestro John Víctor Murra », in *Chungara. Revista de Antropología Chilena* ; vol. 42 ; n° 1 ; Arica ; pp. 341-347.

AMAT OLAZABAL Hernán s/année, « La cultura Moche y los señores de Sipán », in *Revista Runapacha*; <http://miguel.guzman.free.fr/Runapacha> .

AMPUERO BRITO Gonzalo [1989] 1997, *La cultura Diaguita chilena*, in *Culturas de Chile. Prehistoria. Desde sus orígenes hasta los albores de la Conquista* ; Jorge Hidalgo Lehuedé, Virgilio Schiappacasse F., Hans Niemeyer, Carlos Aldunate del Solar, Ivàn Solimano R. (eds.) ; Editorial Andrés Bello ; Santiago de Chile ; pp. 277-287.

AMPUERO BRITO Gonzalo 1986, « Antiguas culturas del Norte Chico », *Diaguitas, pueblos del norte verde* ; Museo Chileno de Arte Precolombino ; DIBAM ; Universidad de La Serena ; Santiago du Chili ; pp. 11-35.

AMPUERO BRITO Gonzalo et HIDALGO LEHUEDE Jorge 1975, « Estructura y proceso en la prehistoria y protohistoria del Norte Chico de Chile », in *Chungará* ; n° 5 ; Universidad de Tarapacá ; Arica.

AMUNATEGUI Miguel Luis [1861] 1915, *Descubrimiento i Conquista de Chile* ; Imprenta, Litografía i Encuadernación Barcelona ; Santiago du Chili.

ANS André-Marcel d' 1977, « Chilueno ou Arauco, langue des Changos du nord du Chili (dialecte Mapuche septentrional) », in *Amerindia* ; n° 2 ; pp. 135-138 ; Paris.

ASTA-BURUAGA Francisco 1899, *Diccionario geográfico de la República de Chile* ; Santiago du Chili ; Brockhaus ; Leipzig.

BAKEWELL Peter 1989, « La maduración del gobierno del Perú en la década de 1560 », in *Historia Mexicana*; vol. 39, n° 1; El Colegio de México; Mexico; pp. 41-70.

BALESTA Bárbara et ZAGORODNY Nora 2002, « Los frisos antropomorfos en la cerámica funeraria de La Aguada de la Colección Muñiz Barreto », in *Estudios Atacameños* ; n° 24 ; Universidad Católica del Norte ; San Pedro de Atacama ; pp. 39-50.

BARRAGAN Mario 2006, « Mitmaqunas de Tarija en el Imperio Incaico: Churumatas y Moyos Moyos », in *Cántaro. Suplemento Cultural*, n° 329, Bolivia.

BARROS ARANA Diego [1884] 2000, *Historia General de Chile, Tomo I* ; Editorial Universitaria ; Centro de Estudios Barros Arana ; Santiago de Chile.

BARTH Frederik [1969] 1995, « Les groupes ethniques et leurs frontières », in Philippe Poutignac et Jocelyne Streiff-Fenart, *Théories de l'ethnicité* ; PUF ; Paris ; pp. 203-249.

BASTIAN Adolf [1876] 2014, « Descripción de Cobija », traduit de l'allemand par LARRAIN H., <http://eco-antropologia.blogspot.fr/2014/03/un-testimonio-olvidado-sobre-el-puerto.html> .

BAYOU Céline 2011, « Entre territoires et identités. Quand le conflit s'installe », *Grande Europe* n° 28, janvier 2011 – La Documentation française, in <http://www.ladocumentationfrancaise.fr/pages-europe/d000477-entre-territoires-et-identites.-quand-le-conflit-s-installe-par-celine-bayou/article>

BECERRA Sylvia et PELTIER Anne 2012, « De la crise environnementale à l'affirmation du concept de vulnérabilité : la construction progressive d'un champ scientifique interdisciplinaire », in BARBIER R. et BOUDES P. ; *Manuel de Sociologie de l'environnement* ; Presses Universitaires de Laval ; Laval ; pp. 291-306.

BEJAR LUCKSIC Luis F. 2005, « Chavín de Huantar y la Galería de Rocas: Proyecto Stanford – Temporada 2005 », in Arkeos. Revista Electrónica de Arqueología PUCP, <http://mileto.pucp.edu.pe/arkeos/content/view/64>.

BERENGUER José 2009, «Las Pinturas de El Médano, norte de Chile: 25 años después de Mostny y Niemeyer», in *Boletín del Museo Chileno de Arte Precolombino* ; vol. 14, n° 2 ; Santiago du Chili ; pp. 57-95.

BERENGUER José 2006, *Caravanas, Interacción y Cambio en el Desierto de Atacama*: Sirawi Ediciones; Santiago du Chili.

BERENGUER José 2005, « Oro de Tiwanaku en San Pedro de Atacama », in *Joyas de los Andes. Metales para los hombres, metales para los dioses*, Museo Chileno de Arte Precolombino, Santiago du Chili.

BERENGUER R. José et DAUELSBERG H. Percy [1989] 1997, « El Norte Grande en la órbita de Tiwanaku (400 a 1.200 d. C.) », in *Culturas de Chile. Prehistoria. Desde sus orígenes hasta los albores de la Conquista* ; Jorge Hidalgo Lehuedé, Virgilio Schiappacasse F., Hans Niemeyer, Carlos Aldunate del Solar, Ivàn Solimano R. (eds.) ; Editorial Andrés Bello ; Santiago de Chile ; pp. 129-180.

BERENGUER José, CABELLO Gloria et ARTIGAS Diego 2007, «Tras la pista del Inca en petroglifos paravecinales al Qhapaqñan en el Alto Loa, Norte de Chile », in *Chungará*, vol. 39, n° 1, Universidad de Tarapacá, Arica.

BERENGUER José et al. 2005, «El Qhapaqñan en el Alto Loa, norte de Chile: un estudio micro y macromorfológico », in *Estudios Atacameños* ; n° 29 ; Universidad Católica del Norte ; San Pedro de Atacama ; pp. 7-39.

BERNAND Carmen et GRUZINSKI Serge 1991, *Histoire du Nouveau Monde. De la découverte à la conquête, une expérience européenne*, tome I, Paris, Fayard.

BERRIOS DROLETT Francisco et LUCERO VILLAVICENCIO Juana 2011, « Antecedentes históricos sobre el uso del agua y sus conflictos en el valle de Copiapó a partir del siglo XVIII », in *Boletín del Museo Regional de Atacama*, n° 2, pp. 36-44.

BERTHELOT Jean 1978, « L'exploitation des métaux précieux au temps des Incas », in *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations* ; 33^e année ; n° 5-6 ; pp. 948-966.

BERTHELOT Jean 1977, *Une région minière des Andes péruviennes : Carabaya Inca et Espagnole (1480-1630)* ; Thèse de Doctorat sous la direction de Jean-Pierre Berthe ; EHESS, Université de Nanterre Paris X.

BITTMANN Bente 1984 « Interrelaciones étnicas establecidas a lo largo de la costa del norte de Chile y sur de Perú en el contexto de la colonia: Los Camanchacas », in *Estudios Atacameños* ; n° 7 ; Universidad Católica del Norte ; San Pedro de Atacama ; pp. 327-334.

- BITTMANN Bente 1983, « Cobija: panorama etnohistórico en relación a los informes del Dr. José Agustín de Arze », in *Chungará. Revista de Antropología Chilena* ; vol. 10 ; Arica ; pp. 147-153.
- BITTMANN Bente 1977, « Notas sobre poblaciones de la costa del norte Grande Chileno », in *Aproximación a la Etnohistoria del Norte y Tierras adyacentes*; Casassas Cantó eds.
- BOCCARA Guillaume 1998, *Guerre et ethnogenèse mapuche dans le Chili colonial. L'invention du soi* ; L'Harmattan ; Clamecy.
- BOEHM DE LAMEIRAS Brigitte 1987, “Fernando de Montesinos. ¿Historia o mito?”, in *Relaciones*; vol. VIII, n° 30; El Colegio de Michoacán; Michoacan; pp. 5-28.
- BORDE Jean et GONGORA Mario 1956, *Evolución de la propiedad rural en el Valle del Puangue* ; Universidad de Chile ; Santiago du Chili.
- BORLANDO HIPPO Italo 2011, *Hacia una reevaluación de la ocupación incaica del litoral de la comuna de Caldera (III región de Atacama, Chile)* ; Mémoire d'archéologie sous la direction de Victoria Castro ; SEK.
- BORLANDO HIPPO Italo 2012, “Reflexiones en torno a la presencia incaica en el litoral de la comuna de Caldera (III región de Atacama, Chile)”, in *Revista Werkén*; n° 14; Universidad Internacional SEK; pp. 109-118.
- BOURGET Steve 2007, « Sexo, Muerte y Fertilidad en la Religión Moche », in *Morir para gobernar. Sexo y poder en la sociedad Moche*, Museo Chileno de Arte Precolombino, Santiago de Chile.
- BOUYSSÉ-CASSAGNE Thérèse 2005, « Las minas del centro-sur andino, los cultos prehispánicos y los cultos cristianos », in *Boletín del Instituto Francés de Estudios Andinos* ; Vol. 34 ; n° 3 ; Lima, Paris ; pp. 443-462.
- BOUYSSÉ-CASSAGNE Thérèse 1978, « L'espace aymara : urco et uma », in *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 33^e année, n° 5-6, EHESS, Paris, pp.1057-1080.
- BOUYSSÉ-CASSAGNE Thérèse 1975, « Pertenencia étnica, status económico y lenguas en Charcas a fines del siglo XVI », in David Cook (eds.), *Tasa de la Visita General de Francisco de Toledo* ; Universidad Mayor de San Marcos ; Lima ; pp. 312-328.
- BRESSON Ingénieur A. 1875, “Le désert d'Atacama et Caracoles (Amérique du Sud), par M. l'Ingénieur A. BRESSON. 1870-1874. Texte et dessins inédits », in *Le tour du Monde, Nouveau Journal des Voyages* ; tome XXIX, livraisons 750-751 ; pp. 321-352.
- BROLL CARLIN J. « La lucha por el agua en el valle de Copiapó (1744-1810) » 1988, In BROLL CARLIN, J. et PINTO RODRIGUEZ, J. *Copiapó en el siglo XVIII* ; Valparaíso : Instituto de Estudios Humanísticos, Universidad de Valparaíso, pp. 127-146.
- BUSTAMANTE Patricio 2006, “Santiago del Nuevo Extremo. ¿Una ciudad sin pasado?”, in *Diseño Urbano y Paisaje*; n° 9; Universidad Central; Facultad de Arquitectura, Urbanismo y Paisaje; Santiago du Chili; s/pagination.
- BUSTAMANTE Patricio et MOYANO Ricardo 2014, “Santiago Precolombino”, présentation du 16 juin.
- CAILLAVET Chantal 2004, « Masculin-féminin : les modalités du pouvoir politique des seigneurs et souveraines ethniques – Andes XV^e-XVI^e siècle », Lavallée eds., *Les autorités indigènes entre deux mondes. Solidarité ethnique et compromission coloniale* ; CRAEC, Paris III ; Paris ; pp. 37-102.
- CAILLAVET Chantal 2008, « « Como caçica y señora desta tierra mando... ». Insignias, funciones y poderes de las soberanas del norte andino (siglos XV-XVI) », Lima, *Bulletin de l'IFEA*, vol. 37, n° 1, Lima, pp. 57-80.

- CALLEGARI Adriana 1998, « Interacción entre el valle de Copiapó y el Centro – Norte del Valle de Vinchina (La Rioja) », in *Estudios Atacameños* ; n° 14 ; Universidad Católica del Norte ; San Pedro de Atacama ; pp. 131-142.
- CAMUS GAYAN, Pablo 2004, « Los bosques y la minería del Norte Chico, s. XIX. Un mito en la representación del paisaje chileno ». *Historia* 37, vol. II; pp. 289-310.
- CANTARUTTI Gabriel 2012, “Mining Under Inca Rule in North-Central Chile: The Los Infieles Mining Complex”, in *Mining and Quarrying in the Ancient Andes. Sociopolitical, Economic and Symbolic Dimensions*; Tripevich N. et Vaughn K. eds.; Springer; New York; pp. 185-211.
- CARABIAS Diego 2000, “Navegación prehispánica en el norte de Chile: Una contribución al estudio de las prácticas náuticas en las áreas Andes Centro-Sur y Meridional”, in *Revista Werkén*; n° 1; Universidad de Chile; Santiago du Chili; pp. 31-54.
- CARMAGNANI Marcello 1973, *Les mécanismes de la vie économique dans une société coloniale. Le Chili, 1680-1830* ; SEVPEN, EHESS ; Paris.
- CARMAGNANI Marcello 1963, *El Salariado minero en Chile colonial. Su desarrollo en una sociedad provincial: El Norte Chico 1690-1800*; Universidad de Chile, Centro de Historia Colonial; Editorial Universitaria; Santiago du Chili.
- CARVAJAL LAZO 1999, “Algunos topónimos indígenas de la zona de Copiapó”, in *Acta Universitatis Palackianae Olomucensis. Facultas Philosophica. Philologica*; n° 74; UPOL; Prague; pp. 31-38.
- CARVAJAL LAZO 1990, « Algunas referencias sobre la lengua de los Diaguitas chilenos. II Parte », *Logos: Revista de Lingüística, Filosofía y Literatura*, vol. 2, n° 1, p. 1-15.
- CARVAJAL LAZO 1989, « Algunas referencias sobre la lengua de los Diaguitas chilenos », in *Logos: Revista de Lingüística, Filosofía y Literatura*, vol. 1, n° 1, p. 1-9.
- CASTILLO GOMEZ Gastón 2011, « Diaguitas arqueológicos y Diaguitas etnohistóricos, una aproximación a la problemática étnica del valle de Elqui », in *Culturas surandinas. Huarpes y Diaguitas. Actas Congreso Binacional Raíces de Etnicidad; Región de Coquimbo, Chile – Provincia de San Juan, Argentina*, Volantines A. eds.; SALC; pp. 31-102.
- CASTILLO GOMEZ Gastón 2009, « Diaguitas arqueológicos y Diaguitas etnohistóricos, una aproximación a la problemática étnica del valle de Elqui », Ms.
- CASTILLO GOMEZ 2007, « Los Puntudos-Los Infieles: Bases para la contextualización de colecciones pertenecientes al Museo Arqueológico de La Serena », in *Museos* ; n°26; Santiago de Chile ; pp. 117-127.
- CASTILLO GOMEZ Gastón 1998, « Los períodos intermedio tardío y tardío: desde la cultura Copiapó al dominio Inca », in *Culturas Prehistóricas de Copiapó* ; Hans Niemeyer, Miguel Cervellino y Gastón Castillo ; Museo Regional de Atacama ; Santiago de Chile ; pp. 163-282.
- CASTILLO GOMEZ Gastón [1989] 1997, « Agricultores y pescadores del Norte Chico: El complejo Las Animas », *Culturas de Chile. Prehistoria. Desde sus orígenes hasta los albores de la Conquista* ; HIDALGO LEHUEDE J., SCHIAPPACASSE V., NIEMEYER H., ALDUNATE DEL SOLAR C., SOLIMANO I. (eds) ; Editorial Andrés Bello ; Santiago du Chili ; pp. 265-276.
- CASTILLO GOMEZ Gastón, NIEMEYER Hans et CERVELLINO GIANNONI Miguel 1996-97, « Indicadores, alcances y perspectivas de influencias Aguada en el valle de Copiapó - Chile », in *Shincal, Revista de la Escuela de Arqueología de Catamarca* ; n° 6 ; Universidad Nacional de Catamarca ; pp. 193-212.

- CASTRO Victoria 2001, « Atacama en el tiempo. Territorios, identidades, lenguas (Provincia El Loa, II región) », in *Anales de la Universidad de Chile* ; VI serie ; n° 13 ; Santiago du Chili ; pp. 27-70.
- CERVELLINO GIANNONI Miguel 1992, « La imagen del sacrificador en el arte rupestre de la región de Atacama – Chile », in *Boletín del Museo Regional de Atacama* ; n° 4 ; Copiapó ; pp. 161-174.
- CONRAD Arthur et DEMAREST Geoffrey 1990, *Religión e Imperio*, Alianza, Madrid.
- CONTRERAS CRUCES Hugo 2009, *Encomienda y servicio personal entre las comunidades indígenas de Chile central, 1541-1580*, Thèse de doctoral en Histoire, dirigée par le professeur Gabriel Salazar Vergara, Universidad de Chile.
- CONTRERAS CRUCES Hugo 2006, “Servicio personal y economía comunitaria de subsistencia en los cacicazgos indígenas de Aconcagua, 1550-1620.” En: Julio Retamal Ávila (coord) *Estudios Coloniales IV*, 245-270. Santiago: Centro de Estudios Coloniales, Universidad Andrés Bello.
- CONTRERAS CRUCES Hugo 2004, “Encomienda, servicio personal y comunidades indígenas en el valle de Quillota durante el siglo XVI, 1544-1569.” *Cuadernos Interculturales* 3, pp. 53-65.
- CONTRERAS CRUCES Hugo 1999-2000, “Empresa Colonial y Servicio Personal en las encomiendas de Putaendo, La Ligua y Codegua. 1549-1630.” *Valles. Revista de Estudios Regionales* 5-6, pp. 91-106.
- CONTRERAS CRUCES Hugo 1999, “Servicio personal y economía comunitaria en los cacicazgos indígenas de Aconcagua durante el siglo XVII, 1599-1652.” *Diálogo Andino* 18, p. 121-151.
- COPINET Arnaud 2003, *A la recherche des Chango : essai sur un peuple pêcheur du Nord du Chili* ; Mémoire de Maîtrise d’ethnologie ; Département de Sciences Sociales de l’Université René Descartes Paris V ; dirigé par François-René Picon et Martine Cresswell.
- CORNEJO Luis 2014, “Sobre la cronología del inicio de la imposición cuzqueña en Chile”, in *Estudios Atacameños*; n° 47; Universidad Católica del Norte ; San Pedro de Atacama ; pp. 101-116.
- CORNEJO Luis 2001, *Tras la huella del Inka en Chile*; Museo Chileno de Arte Precolombino; Santiago du Chili.
- CORNELY Francisco 1956 « Cultura de El Molle », in *Cultura Diaguita Chilena y Cultura de El Molle* ; Editorial del Pacífico S.A. ; Santiago de Chile ; pp. 175-223.
- CORNELY Francisco 1946 « Los Diaguitas », in *Boletín* n°2 del Museo Arqueológico de La Serena ; Sociedad arqueológica de La Serena ; La Serena.
- CORONA ESQUIVEL Rodolfo et BENAVIDES MUÑOZ María Elena 2005, “Mineralogía y origen del yacimiento de lapislázuli Flor de los Andes, Chile”, *Boletín de Mineralogía*; n° 16; Sociedad Mexicana de Mineralogía A.C.; pp. 57-65.
- CORTES LARRAVIDE Enrique 2014a, « La langue des Indiens de Copiapo au XVI^e siècle : discussion et premières hypothèses », in Garin V., Roux G. et Vaudot M. *Enjeux méthodologiques en science du langage. Orientations, matériaux, contraintes* ; Paris : L’Harmattan – Collection Langue & Parole ; pp. 49-70.
- CORTES LARRAVIDE Enrique 2014b, « Les femmes au sein de la sphère politique cacicale coloniale de la vallée de Copiapo, Royaume du Chili, XVI^e siècle », in *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, section Colloques 2014, « Matrice coloniale du genre et les femmes dans la construction nationale » (mis en ligne le 8 avril 2014). Disponible en ligne : <http://nuevomundo.revues.org/66589>.

CORTES LARRAVIDE Enrique 2013, « Renaissance d'une société indienne au Royaume du Chili : luttes de pouvoir au sein du caciquat indigène de Copiapo en 1677 ». *RITA (Revue Interdisciplinaire des Travaux sur les Amériques)*, n° 6, <http://www.revue-rita.com/notes-de-recherche6/enrique-alberto-cortes-laravide.html>.

CORTES LARRAVIDE Enrique 2011, « Aguas y comunidades indígenas: la batalla por el agua en el Pueblo de Indios de San Fernando, Copiapó, en los crepúsculos de la Colonia, fines del siglo XVIII-inicios del siglo XIX »; Communication. Colloque *Peuples indigènes et environnement*. Université de Bordeaux III, groupe de travail « Construction nationale et environnement » coordonné par le professeur Astrid ULLOA.

CORTES LUTZ Guillermo 2012, “Copiapó en el periférico y colonial Reyno de Chile, su fundación en el siglo XVIII”, in *Boletín del Museo Regional de Atacama* ; n° 3; DIBAM; Copiapó; pp. 54-70.

CORTES LUTZ Guillermo 2011, « El Fuerte Copiapó 1548; los orígenes urbanos de Copiapó, desde el siglo XVI hasta el presente », in *Boletín del Museo Regional de Atacama* ; n° 2 ; DIBAM; Copiapó; pp. 14-22.

CORTES LUTZ Guillermo 2010, “El primer contacto indígena – español. Siglo XVI en Atacama”, in *Boletín del Museo Regional de Atacama*; n° 1; DIBAM; Copiapó; pp. 7-16.

CORTES OLIVARES Hernán 2003, « Evolución de la propiedad agraria en el Norte Chico (siglos XVI – XIX) », in Livenais, Aranda (Eds.), *Dinámicas de los sistemas agrarios en Chile árido: la región de Coquimbo* ; Universidad de Chile – IRD – Universidad de La Serena ; Santiago du Chili ; LOM Ediciones ; pp. 33-64.

CORTES OLIVARES Hernán 2006, « Introducción », in *Pueblos Originarios del Norte Florido de Chile* ; Hernán Cortés Olivares, Patricio Cerda Carrillo & Guillermo Cortés Lutz (eds.) ; Fondart ; Región de Coquimbo ; La Serena ; pp. 13-17.

CRUZ Pablo 2006, « Complejidad y heterogeneidad en los Andes meridionales durante el Período de Integración Regional (siglos IV-X d. C.). Nuevos datos acerca de la arqueología de la cuenca del río de Los Puestos (dpto. Ambato-Catamarca, Argentina) », in *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines*; vol. 35, n° 2; IFEA; pp. 121-148.

CUHNA Claire da 1984, *Le Lapis Lazuli. Son histoire, ses gisements, ses imitations* ; Editions du Rocher ; Paris.

CUNILL Pedro 1958, “Documento sobre pueblos de indios en el Obispado de Santiago”, in *Informaciones geográficas*; año V, n° unique; Instituto de Geografía de la Universidad de Chile; Santiago du Chili; pp. 16-22.

DAVID Nicholas et KRAMER Carol 2001, *Ethnoarchaeology in Action*; Cambridge University Press.

DIAZ COSTA Rogelio 1944, « El pueblo de Calingasta. Su antigua ubicación », in *Anales del Instituto de Etnografía Americana*, t. V, Mendoza, pp. 245-249.

DELAERE Christophe 2013, « Découvertes importantes dans le Lac Titicaca », *Communiqué de presse* ; Université Libre de Bruxelles.

DI MEO Guy 2007, « Identités et territoires : des rapports accentués en milieu urbain ? », in *Métropoles* ; n° 1 ; <http://metropoles.revues.org/80> ; pp. 69-94.

DI MEO Guy 2002, « L'identité : une médiation essentielle du rapport espace / société », in *Géocarrefour* ; vol. 77, n° 2 ; Association des amis de la Revue de Géographie de Lyon ; pp. 175-184.

ESCOBAR Manuel 2012, *La presencia de lo omitido. El devenir de la tradición costera en Atacama*; Mémoire de Magistère en Etudes Latinoaméricaines dirigée par José Luis Martínez; Facultad de Filosofía y Humanidades; Universidad de Chile.

ESPINOZA SORIANO Waldemar 1987, *Los Incas. Economía, Sociedad y Estado en la era del Tahuantinsuyo*, Amaru Editores, La Victoria, Perú.

FELIU CRUZ Guillermo 1954, « Prólogo. Dos estudios sobre Diego de Almagro », in *Diego de Almagro*, Rolando Mellafe y Sergio Villalobos; Instituto Pedagógico, Departamento de Historia, Universidad de Chile; Santiago du Chili.

GAETE Nelson 1999, « Evidencias de dominio incaico en la región de Atacama: Hacia una sistematización de la ocupación de la cuenca del río Jorquera », in *Estudios Atacameños* ; n° 18 ; Universidad Católica del Norte ; San Pedro de Atacama ; pp. 223-237.

GAMBIER Mariano 2002, « Las Quinas: Un nuevo sitio de la Cultura de la Aguada en San Juan », in *Estudios Atacameños* ; n° 24 ; Universidad Católica del Norte ; San Pedro de Atacama ; pp. 83-88.

GARRIDO ESCOBAR Francisco 2007, *El camélido sagrado y el hombre de los valles: Una aproximación a la Cultura Copiapó y sus relaciones a partir de la alfarería*, Mémoire d'Archéologie sous la direction du Professeur Fernanda Falabella, Universidad de Chile.

GAY Claudio 1854-1871, *Historia física y política de Chile*; Paris.

GISBERT Teresa, ARCE Silvia & CAJIAS Martha 1987, *Arte textil y mundo andino* ; Gisbert editorial ; La Paz.

GIUDICELLI Christophe 2013, « Hablar la lengua del enemigo: la soledad del misionero en tierras calchaquies », in *Revista Tempo*; vol. 19, n° 35; pp. 1-22.

GOBIERNO DE CHILE 2004, *Diagnóstico y clasificación de los cursos y cuerpos de agua según objetivos de calidad. Cuenca del río Copiapó*.

GODELIER Maurice 2013, « Murra, Marx et la notion de « formation économique et politique », in *Formations économiques et politiques du monde andin*, Murra J. ; Editions de l'institut français d'études andines ; Editions de la Maison des sciences de l'homme ; Paris.

GODELIER Maurice 2010, *Les tribus dans l'Histoire et face aux Etats* ; CNRS Editions ; Clamecy.

GODOY ORELLANA Milton et CONTRERAS CRUCES Hugo 2008, *Tradicón y modernidad en una comunidad indígena del Norte Chico: Valle Hermoso, siglos XVII al XX* ; Editorial Universidad Bolivariana ; Santiago du Chili.

GONGORA Mario 1998, *Estudios sobre la historia colonial de Hispanoamérica*; Editorial Universitaria; Santiago du Chili.

GONGORA Mario 1970, *Encomenderos y estancieros: estudios acerca de la constitución social aristocrática de Chile después de la conquista, 1580-1660*; Universidad de Chile, Sede Valparaíso, Área de Humanidades, Departamento de Historia; Santiago du Chili.

GONGORA Mario 1960, *Origen de los inquilinos de Chile Central*; Universidad de Chile; Santiago du Chili.

GONZALEZ Alberto Rex 1955, *Contextos culturales y cronología relativa en el área central del NO argentino*; Anales de Arqueología y Etnología IX; Universidad Nacional de Cuyo; Mendoza.

GONZALEZ Alberto Rex et BALDINI M. 1992, « La Aguada y el proceso cultural del N.O.A. Origen y relaciones con el Area Andina », in *Boletín del Museo Regional de Atacama*; n° 4; pp. 6-24.

GONZALEZ CARVAJAL Paola 1998, « Doble reflexión especular en los diseños cerámicos Diaguita-Inca: de la imagen al símbolo », in *Boletín del Museo Chileno de Arte Precolombino*, n° 7, Museo Chileno de Arte Precolombino, Santiago de Chile, pp. 39-52.

GONZALEZ CARVAJAL Paola 1995, « Diseños cerámicos de la fase Diaguita-Inca: Estructura, simbolismo, color y relaciones culturales III », in *Hombre y desierto. Una perspectiva cultural Actas del XIII Congreso*

Nacional de Arqueología Chilena. T. II, n° 9, Sociedad Chilena de Arqueología, Universidad de Antofagasta, Antofagasta, pp. 175-184.

GONZALEZ Carlos et WESTFALL Catherine 2008; « Atacameños en El Salvador: Nuevas apreciaciones sobre un fardo funerario del Cementerio Las Turquesas », in *Estudios Atacameños*, n° 35, Universidad Católica del Norte, San Pedro de Atacama, pp. 49-73.

GONZALEZ POMES María Isabel 1966, *La encomienda indígena en Chile durante el siglo XVIII*; Société des Américanistes, Universidad Católica de Chile; Santiago du Chili.

GORDILLO Inés et MIGEON Gérald 1994, « Una habitación de la cultura de La Aguada, Catamarca, Noroeste Argentino (Andes meridionales) », in *Journal de la Société des Américanistes*; tome 80; pp. 217-228.

GRAÑA PEZOA Fernando 2006, « A propósito de los indios churumatas en el Valle de Elqui: El Tambo entre los siglos XVI y XVII », in *XII Jornadas de Historia Regional. La Serena* ; Ms.

GREVE Ernesto 1953, *El conquistador Francisco de Aguirre* ; Fondo Histórico y Bibliográfico José Toribio Medina ; Santiago du Chili.

GUARDA Gabriel 1993, “Pueblos de indios en Chile. Norte “Chico”, Zona Central y Sur”, in *Pueblos de indios. Otro urbanismo en la región andina*; Ediciones Abya-Yala; Quito; pp. 557-584.

GUARDA Gabriel 1978, *Historia urbana del Reino de Chile*; Editorial Universitaria; Santiago du Chili.

GUERIN-PACE France et GUERMOND Yves 2006, « Identité et rapport au territoire », in *L'Espace géographique* ; tome 35, n° 4 ; Institut de Géographie ; Belin ; Paris ; pp. 289-2890.

GUERRERO ROJAS Luis 2006, *Análisis crítico de la Relación de las Visitas y Tasas de Santillán (1558-1559), con especial alcance al aspecto toponomástico y antroponomástico. (Modelo teórico según enfoque del análisis crítico del discurso de Teun Van Dijk)* ; Tesis para optar al grado de Magíster en Lingüística, Profesor Guía Herman Carvajal Lazo ; Universidad de La Serena ; La Serena.

GUEVARA Tomás [1898], *Historia de la civilización de la Araucanía*; vol. 2; Santiago du Chili.

GUEVARA Tomás [1890] 2000, *Historia de Curicó* ; Colección Carlos Valenzuela Solís de Ovando; Series : Historias de Lugares; Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes; <http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor/historia-de-curico--0/html>.

GUILLEN GUILLEN Edmundo 1991, « Wila Oma: El Intip Apun de la Iglesia Solar Inka », in *Cultures et Sociétés. Andes et Méso-Amérique. Mélanges en hommage à Pierre Duviols*, études recueillies par Raquel Thiercelin, 2 vols., Université de Provence, Aix-en-Provence.

HASEN NARVAEZ 2012, “Changos: Antecedentes para la identificación cultural de los pueblos pescadores de la costa Norte de Chile”, in *Pacarina del Sur*; año 3; n° 11; <http://www.pacarinadelsur.com/home/indoamerica/436-changos-antecedentes-para-la-identificacion-cultural-de-los-pueblos-pescadores-de-la-costa-norte-de-chile>

HERRERA José Alberto 2004, “Las sociedades costeras tardías en la península de Mejillones y el litoral de Antofagasta, Norte de Chile”, in *Chungará*; vol. 36, n° spécial; Arica; pp. 543-546.

HERRERA José Alberto 1997, “Etnias pescadoras del extremo norte. Indicadores Culturales para los denominados Changos”, in *Ethno* ; n° 1 ; Universidad de Chile ; Facultad de Ciencias Sociales.

HIDALGO LEHUEDE Jorge [2003] 2004 “Pescadores del litoral árido de valles y quebradas del norte de Chile y su relación con agricultores, siglos XVI y XVII”, in *Historia Andina en Chile* ; Editorial Universitaria ; Santiago de Chile ; pp. 431-469.

- HIDALGO LEHUEDE Jorge [1989] 1997, «Diaguitas chilenos protohistóricos», in *Culturas de Chile. Prehistoria. Desde sus orígenes hasta los albores de la Conquista*, Jorge Hidalgo Lehuedé, Virgilio Schiappacasse F., Hans Niemeyer, Carlos Aldunate del Solar, Ivàn Solimano R. (eds), Editorial Andrés Bello, Santiago de Chile, pp. 289-293.
- HIDALGO LEHUEDE Jorge [1971a] 2004, « Algunos datos sobre la organización dual en las sociedades protohistóricas del Norte Chico de Chile. El testimonio de los cronistas ». In HIDALGO LEHUEDE, J. *Historia andina en Chile*. Santiago du Chili : Editorial Universitaria, pp. 25-32.
- HIDALGO LEHUEDE Jorge [1971b] 2004, « Población Protohistórica del Norte Chico », In HIDALGO LEHUEDE, J. *Historia andina en Chile*. Santiago du Chili : Editorial Universitaria, pp. 33-38.
- HIDALGO LEHUEDE Jorge 1972, *Culturas protohistóricas del Norte de Chile. El testimonio de los cronistas*; Departamento de Historia, Facultad Filosofía y Educación, Universidad de Chile.
- HODDER Ian 1979, “Economic and social stress and material culture patterning”, in *American Antiquity*; vol. 44, n° 3; Society for American Archaeology; pp. 446-454.
- HORTA Helena 2010, *El señorío Arica y los reinos altioplánicos: complementariedad ecológica y multiétnicidad durante los siglos pre-conquista en el norte de Chile (1000-1540 d.C.)* ; Tesis doctoral para optar al grado en Historia Mención Etnohistoria ; dirigida por Jorge Hidalgo Lehuedé ; Facultad de Filosofía y Humanidades ; Universidad de Chile ; Santiago de Chile.
- INSTITUTO NACIONAL DE ESTADISTICA 2008, *División Político Administrativa y Censal*, 2007. Santiago du Chili.
- IRIBARREN CHARLIN Jorge 1972, « Una mina de explotación incaica, El Salvador, provincia de Atacama », *Colección 11 de Julio*, El Salvador, pp. 54-69.
- IRIBARREN CHARLIN Jorge 1969, « Culturas trasandinas en dos yacimientos del Valle de Copiapó », in *Actas del V Congreso Nacional de Arqueología Chilena* ; La Serena ; pp. 135-152.
- IRIBARREN CHARLIN Jorge 1958, « Arqueología en el valle de Copiapó », in *Revista Universitaria*, año XLIII, Universidad Católica de Chile, Santiago de Chile; pp. 167-195.
- IRIBARREN CHARLIN Jorge 1957, « Relaciones entre las culturas Diaguitas de Argentina y Chile », in *Jornadas Internacionales de Arqueología y Etnografía* ; t. I ; Buenos Aires ; pp. 110-127.
- IRIBARREN CHARLIN Jorge et BERGHOLZ 1972-1973, « El camino del Inca en un sector del Norte Chico », *Colección 11 de Julio*, El Salvador.
- ITIER César 2010a, « La langue de Copiapo », (Ms.).
- ITIER César 2010b, « La lengua de Copiapó », (Ms.).
- ITURRIAGA Rigoberto 2006, “Encuentros y desencuentros (Itinerario de la caminata franciscana)”, (Ms).
- JARA Alvaro 1987, *Trabajo y salario indígena siglo XVI*; Editorial Universitaria; Santiago du Chili.
- JARA Alvaro 1966, *Tres ensayos sobre economía minera hispanoamericana*; Centro de Investigaciones de Historia Americana, Universidad de Chile; Santiago du Chili.
- JARA Alvaro 1961a, *El salario de los indios y los sesmos del oro en la Tasa de Santillán*; Centro de Investigaciones de Historia Americana, Universidad de Chile; Santiago du Chili.
- JARA Alvaro 1961b, *Guerre et société au Chili. Essai de sociologie coloniale* ; Travaux et mémoires de l’Institut des Hautes Etudes de l’Amérique Latine, n° IX ; Université de Paris ; Paris.

- JULIEN Catherine 1997, « Introducción », in *Historia de Tarija. Corpus Documental VI* ; Julien C., Angelis K. & Bass Werner de Ruiz Z. eds. ; Editora Guadalupe ; Tarija ; pp. vi-xxx.
- KOLATA Alan 1993, *The Tiwanaku : portrait of an Andean civilization* ; Blackwell Publishers ; USA.
- KUZMANIC Ivo et SANHUEZA Julio 1984, “Un enterratorio procedente del mineral de El Salvador (III Región)”, in *Estudios Atacameños*; n° 7; Universidad Católica del Norte; San Pedro de Atacama; pp. 211-223.
- LAGUENS Andrés G. 2007, “Contextos materiales de desigualdad social en el valle de Ambato, Catamarca, Argentina, entre los siglos VII y X d.C. », in *Revista Española de Antropología Americana* ; vol. 37 ; n° 1 ; pp. 27-49.
- LARRAIN Horacio 1978-1979, “Identidad cultural e indicadores eco-culturales del grupo étnico Chango”, in *Norte Grande* ; n° 6 ; Instituto de Geografía; Universidad Católica de Chile ; Santiago du Chili ; pp. 63-76.
- LARRAIN Horacio 1978, *Análisis demográfico de la Comunidades de Pescadores Changos del Norte de Chile en el Siglo XVI* ; Thesis presented for the degree of Master of Arts ; Departement of Anthropology ; State University of New York at Stony Brook.
- LARRAIN Horacio 1974, “Demografía y asentamientos de los Pescadores costeros del sur peruano y norte chileno, según informes del cronista Antonio Vásquez de Espinoza (1617-1618) », in *Norte Grande* ; n° 1 ; Instituto de Geografía; Universidad Católica de Chile ; Santiago du Chili ; pp. 55-80.
- LATCHAM Ricardo E. 1937, « Arqueología de los indios diaguitas », in *Boletín del Museo Nacional de Historia Natural* ; n° XVI ; Santiago de Chile ; pp. 17-35.
- LATCHAM Ricardo E. 1936, *Prehistoria chilena*; Oficina del libro; Santiago du Chili.
- LATCHAM Ricardo E. 1926, « Los indios de Copiapó y Coquimbo », in *Revista Universitaria*, n° 10, année XI, Santiago du Chili, p. 892-905.
- LATCHAM Ricardo E. 1910, *Los Changos de las costas de Chile* ; Imprenta Cervantes ; Santiago du Chili.
- LEHNERT Roberto 1997, *Changos: navegantes de marea*; Universidad de Antofagasta; Antofagasta.
- LEMONNIER Pierre 1992, *Elements for an Anthropology of Technology*; Ann Arbor, Museum of Anthropology, University of Michigan.
- LEON SOLIS Leonardo 2004, « El disciplinamiento de la mano de obra indígena en los orígenes de la sociedad chilena, 1560-1600 », in *Revista Werkén* 4, Universidad de Chile, 2004.
- LEON SOLIS Leonardo 1991, *La Merma de la sociedad indígena en Chile central y la última guerra de los Promaucaes, 1551-1558*, Institute of American Studies, University of Saint Andrews.
- LEON SOLIS Leonardo 1985, « La guerra de los Lonkos en Chile central, 1536-1545 », in *Chungará*, n° 14 ; Universidad de Tarapacá; Arica ; pp. 91-114.
- LEON SOLIS Leonardo 1983, « Expansión Inca y resistencia indígena », in *Chungará* ; n° 10; Universidad de Tarapacá; Arica; pp.
- LETCHMAN Heather 1977, “Style in Technology – Some Earle Thoughts”, in *Material Culture: Styles, Organization and Dynamics of Technology*, Letchman H. et Merrill R. S. eds.; West Publishing Company; St. Paul; pp. 3-20.
- LILLO Jorge 2012, *Identidad cultural durante el periodo Intermedio Tardío (1.200 – 1.450 DC) en el litoral semiárido septentrional (III región de Atacama, Chile)*; Mémoire d'archéologie dirigée par Victoria Castro; Facultad de Estudios del Patrimonio Cultural, Universidad Internacional SEK; Santiago du Chili.

LLAGOSTERA MARTINEZ Agustín 2004, *Los antiguos habitantes del Salar de Atacama. Prehistoria Atacameña* ; Universidad Católica del Norte; Editorial Pehuén; Antofagasta.

LLAGOSTERA MARTINEZ Agustín 1995, « El componente cultural Aguada en San Pedro de Atacama », in *Boletín del Museo Chileno de Arte Precolombino* ; vol. 6 ; Museo Chileno de Arte Precolombino ; Santiago du Chili ; pp. 9-34.

LLAGOSTERA MARTINEZ Agustín 1990, “La navegación prehispánica en el norte de Chile: bioindicadores e interferencias teóricas”, in *Chungará*, n° 24-25; Universidad de Tarapacá; Arica; pp. 37-51.

LLAGOSTERA MARTINEZ Agustín 1984, *Formas pescadoras prehispánicas en la costa del desierto de Atacama* ; Serie Disertaciones Doctorales n° 4 ; Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social ; Ciudad de México.

LLAGOSTERA MARTINEZ Agustín 1976, « Hipótesis sobre la expansión incaica en la vertiente occidental de los Andes Meridionales », in *Homenaje al R. P. Gustavo Le Paige s. j.* ; édité par H. Niemeyer ; Universidad Católica del Norte ; Antofagasta ; pp. 203-218.

LLAGOSTERA MARTINEZ Agustín, TORRES Manuel et COSTA Antonietta 1988, “El complejo psicotrópico en Solcor 3 (San Pedro de Atacama)”, in *Estudios Atacameños*; n° 9; Universidad Católica del Norte; San Pedro de Atacama; pp. 67-106.

LOOSER Walterio 1960, “Las balsas de cueros de lobos inflados de la costa de Chile”, in *Revista Universitaria*; vols. XLIV-XLV; Universidad Católica; Santiago du Chili ; pp. 217-2453.

LOOSER Walterio 1938, “Las balsas de cuero de lobos de la costa de Chile”, in *Revista Chilena de Historia Natural*; vol. 32; Santiago du Chili; pp. 232-266.

LORCA VELOSO Mauricio 2002, *¿Hacia una antropología de las ausencias? El desarrollo histórico-étnico del Huasco Alto* ; LOM Ediciones ; Santiago du Chili.

LORENZO Santiago [1983] 2013, *Origen de las ciudades chilenas. Las fundaciones del siglo XVIII* ; Ediciones Universitarias de Valparaíso, PUC Valparaíso ; Imprenta Salesianos ; Chili.

LORENZO MONTEERRUBIO Ana María del Carmen 2001, *Metztitlán, Hgo., en el siglo XVI: Economía y política*; Mémoire en Histoire; UNAM, Facultad de Filosofía y Letras; Mexico.

MANRIQUEZ Viviana 2002, « Purum Aucca, ‘Promaucaes’: de significados, identidades y etnocategorías. Chile central, siglos XVI-XVIII », in *Boletín de Arqueología PUCP*, n° 6 « Identidad y Transformación en el Tahuantinsuyu y en los Andes Coloniales. Perspectivas Arqueológicas y Etnohistóricas (Primera Parte) », Pontificia Universidad Católica del Perú, Lima, pp. 337-354.

MANRIQUEZ Viviana 1999, « De identidad e identidades. Una aproximación desde la etnohistoria a las identidades de las poblaciones indígenas del Partido del Maule en los siglos XVI y XVII », in *Revista de la Academia*, n° 4, Universidad Academia de Humanismo Cristiano, Santiago de Chile, pp. 119-135.

MANRIQUEZ Viviana 1997, Purum Aucca. Promaucaes de “no conquistados enemigos” a indios en tierras de Puro, Rapel, Topocalma, siglos XVI-XVII, Tesis para optar al grado de Licenciado en Historia. Pontificia Universidad Católica de Chile.

MANRIQUEZ Viviana 1996, « Resultados del Estudio prospectivo para la elaboración de una etnohistoria del valle de Copiapó. Resultados y Proposiciones », *Proyecto Fondecyt n° 1930001* ; MS.

MARTINEZ CERECEDA José Luis 1998, *Pueblos del Chañar y el Algarrobo. Los atacamas en el siglo XVII* ; DIBAM ; Colección de Antropología ; Santiago de Chile.

MARTINEZ CERECEDA José Luis 1995, « Entre plumas y colores. Aproximaciones a una mirada cuzqueña sobre la Puna salada », in *Memoria Americana* ; n° 4 ; Sección Etnohistoria del Instituto de Ciencias Antropológicas, Facultad de Filosofía y Letras, Universidad de Buenos Aires/Sociedad Argentina de Antropología ; Buenos Aires.

MARTINEZ CERECEDA José Luis 1992, « Acerca de las etnicidades en la Puna árida en el siglo XVI », in Silvia Arze, Rossana Barragán, Laura Escobari y Ximena Medinaceli (eds.), *Etnicidad, economía y simbolismo en los Andes. II Congreso Internacional de Etnohistoria, Coroico* ; HISBOL, IFEA (Collection Travaux de l'IFEA, t. 73), SBH-ASUR ; La Paz ; pp. 35-65.

MARTINEZ CERECEDA José Luis 1985, « Información sobre el comercio de pescado entre Cobija y Potosí, hecha por el Corregidor de Atacama, don Juan de Segura (19 de julio de 1591), in *Cuadernos de Historia* ; n° 5 ; Santiago du Chili ; pp. 161-171.

MEDINA José Toribio 1882, *Los aborígenes de Chile.*; Imprenta Gutenberg; Santiago du Chili.

MEDINACELI Ximena 2007, « Paullo y Manco ¿una diarquía inca en tiempos de conquista? », in *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines*, Vol. 36, n° 2, Lima.

MELLAFE ROJAS Rolando et SALINAS MEZA René 1987, *Sociedad y Población Rural en la Formación de Chile Actual: La Ligua 1700-1850*; Ediciones de la Universidad de Chile; Santiago du Chili; versión online http://www.historia.uchile.cl/CDA/fh_complex/0,1393,SCID%253D11814%2526ISID%253D489%2526JNID%253D12,00.html .

MENARES LEDESMA 1977, « Pueblos prehispánicos de los Valles transversales del Norte de Chile al momento del contacto con el europeo », in José María Casassas Cantó (dir.), *Aproximación a la etnohistoria del norte de Chile y tierras adyacentes*, Antofagasta, Universidad del Norte.

MICHELIELI Teresa 2007, “Población prehistórica e histórica de Iglesia (Provincia de San Juan)”, in *Tefros*; vol. 5, n° 1; <http://www.unrc.edu.ar/publicar/tefros/revista/v5n1i07/paquetes/michieli.pdf> .

MILLAN U. Augusto 2001, *Historia de la minería del oro en Chile*; Editorial Universitaria; Santiago du Chili.

MILLONES Luis 1987, *Historia y poder en los Andes centrales (desde los orígenes al siglo XVII)*, Alianza Editorial, Madrid.

MOERENHOUT Jacques-Antoine [1837] 2006; *Voyage aux îles du grand océan. Les tribulations d'un négociant, armateur et ethnographe en Polynésie orientale : 1828-1834* ; Editions la Lanterne magique ; Besançon.

MONTANE Julio 1969, « En torno a la cronología del norte Chico », in *Actas del V Congreso Nacional de Arqueología en La Serena*; Santiago du Chili; pp. 167-183.

MOSTNY Grete [1971] 1977, *Prehistoria de Chile*, Editorial Universitaria, Santiago de Chile.

MOYANO VASCONCELOS Ricardo 2010a, « Adoratorios indígenas en la III Región de Atacama, Norte de Chile: resultados preliminares del reconocimiento arqueológico del Cerro Pastillitos y Volcán Los Patos », *Revista Werkén*; n° 12; Santiago du Chili; pp. 43-59.

MOYANO VASCONCELOS Ricardo 2010b, « El *Ushnu* y la astronomía de horizonte en Viña del Cerro », *Chungara*, Vol. 42, n° 2, Arica, p. 419-432.

MOYANO VASCONCELOS Ricardo 2009, « El adoratorio del cerro El Potro: arqueología de alta montaña en la cordillera de Copiapó, norte de Chile », *Estudios Atacameños* ; n° 38 ; Universidad Católica del Norte ; San Pedro de Atacama ; pp. 39-54.

- MOYANO VASCONCELOS Ricardo 2006, *Sol, Luna y Huacas en el Valle de Copiapó. El Ushnu de Viña del Cerro como lugar de observación astronómica y culto a las montañas de Atacama* ; Memoria para optar al título profesional de Arqueólogo, dirigido por Victoria Castro Rodríguez ; Universidad de Chile, Facultad de Ciencias Sociales, Departamento de Antropología ; Santiago de Chile.
- MUÑOZ Iván 2005, « Manejo de recursos y coexistencia poblacional en la quebrada de Cobija durante la influencia inca », in *Estudios Atacameños*, n° 29, San Pedro de Atacama.
- MUÑOZ Iván et CHACAMA Juan 1989, « Cronología por termoluminiscencia para los períodos Intermedio Tardío y Tardío en la sierra de Arica », in *Chungará*, vol. 20, Universidad de Tarapacá; Arica, pp. 19-45.
- MUÑOZ Iván et FOCACCI 1985, “San Lorenzo : Testimonio de una comunidad de agricultores y pescadores Postiwanaku en el Valle de Azapa (Arica – Chili)”, in *Chungará*; vol. 15; Universidad de Tarapacá; Arica; pp. 7-30.
- MUÑOZ Juan Guillermo 1999, « Pueblos de indios del valle central chileno. Algunos aspectos económicos », *Boletín de Fuentes* ; n° 12 ; pp. 9-26.
- MURRA John V. [1986] 2002, « La Expansión del Estado Inka. Ejércitos, guerras y rebeliones », in *El Mundo Andino. Población, medio ambiente y economía*, Murra J., Instituto de Estudios Peruanos, PUCP, Lima, pp. 49-58.
- MURRA John V. 1984, « An Interview with John V. Murra », *Hispanic American Historical Review*, vol. 64, n° 4, p. 633-653.
- MURRA John V. 1983, “La mit’a al Tawantinsuyu: prestaciones de los grupos étnicos”, in *Chungará*, n° 10; Universidad de Tarapacá; Arica; pp. 77-94.
- MURRA John V. 1972, « El “control vertical” de un máximo de pisos ecológicos en la economía de las sociedades andinas », in *Visita a la Provincia de León de Huanuco en 1562, Iñigo Ortiz de Zúñiga* ; édité par J. Murra ; Universidad Emilio Valdizán ; Huanuco ; pp. 429-472.
- MURRA John V. [1970] 2002, « Las investigaciones en etnohistoria andina y sus posibilidades en el futuro », *El Mundo Andino. Población, medio ambiente y economía*, Murra J.; Instituto de Estudios Peruanos, PUCP, Lima; pp. 445-470.
- MURRA John V. [1964] 2002, “Rebaños y pastores en la economía del Tawantinsuyu”, in Murra J., *El Mundo Andino. Población, medio ambiente y economía*, Instituto de Estudios Peruanos, PUCP, Lima; pp. 308-327.
- NARDI Ricardo J. L. 1979, « El Kakán, lengua de los Diaguitas », in *Sapiens* ; n° 3 ; Museo Arqueológico Dr. Osvaldo F. A. Menghin ; Gobierno de la Provincia de Buenos Aires ; Municipalidad de Chivilcoy ; Casa de la Cultura ; Chivilcoy ; <http://usuarios.arnet.com.ar/yanasu/Nardi02.htm>.
- NIEMEYER FERNANDEZ Hans 1998a, “El período temprano del horizonte agroalfarero en Copiapó”, in *Culturas Prehistóricas de Copiapó* ; Hans Niemeyer, Miguel Cervellino y Gastón Castillo ; Museo Regional de Atacama ; Santiago de Chile ; pp. 61-114.
- NIEMEYER FERNANDEZ Hans 1998b, “El período medio. Complejo Las Animas”, in *Culturas Prehistóricas de Copiapó* ; Hans Niemeyer, Miguel Cervellino y Gastón Castillo ; Museo Regional de Atacama ; Santiago de Chile ; pp. 115-162.
- NIEMEYER FERNANDEZ Hans 1994, « Pasos Cordilleranos y Contactos entre los pueblos del Norte Chico de Chile y el Noroeste Argentino », in *Estudio del Periodo Tardío en la Cuenca del Río Copiapó. III Región de Atacama. Informe Final, Proyecto Fondecyt n° 1930001* ; Museo Chileno de Arte Precolombino ; pp. 23-37.

- NIEMEYER FERNANDEZ Hans 1986, «La ocupación incaica de la cuenca alta del río Copiapó», in *Comechingonia. Número especial. El Imperio Inka. Actualización y perspectivas por registros arqueológicos y etnohistóricos*, Centro de Estudios Históricos "Prof. Carlos S. A. Segretti", Córdoba (Argentina); pp. 165-232.
- NIEMEYER FERNANDEZ Hans 1981, "Descripción de la hoya hidrográfica del río Copiapó", in *Contribución arqueológica*; n° 2; Museo Regional de Atacama; Copiapó.
- NIEMEYER FERNANDEZ Hans 1965-1966, "Una balsa de cueros de lobo de la Caleta de Chañaral de Aceitunas (Prov. De Atacama, Chile)", in *Revista Universitaria*; año L-LI, fascículo II; Santiago du Chili.
- NIEMEYER Hans et CERVELLINO Miguel 1997, *Excavación y estudio de doscientas estructuras habitacionales de La Puerta, Valle de Copiapó. III Región de Atacama* ; Proyecto Fondecyt n° 1960095 ; Santiago de Chile.
- NIEMEYER FERNANDEZ Hans, CASTILLO GOMEZ Gastón et CERVELLINO Miguel 1996, *Estudio del Periodo Tardío en la cuenca del río Copiapó*; Informe final proyecto Fondecyt n° 1930001; Copiapó.
- NIEMEYER FERNANDEZ Hans, CASTILLO GOMEZ Gastón et CERVELLINO Miguel 1991, «Estrategia del dominio Inca en el valle de Copiapó», in *Actas del XII Congreso Nacional de Arqueología Chilena* ; t. I ; Temuco ; pp. 333-371.
- NIEMEYER FERNANDEZ Hans, CASTILLO GOMEZ Gastón et CERVELLINO Miguel [1989] 1997, « Los primeros ceramistas del Norte Chico: Complejo El Molle (0 a 800 d.C.) », in *Culturas de Chile. Prehistoria. Desde sus orígenes hasta los albores de la Conquista*, Hidalgo Lehuedé J., Schiappacasse V., Niemeyer H., Aldunate del Solar C. et Solimano I. (eds), Editorial Andrés Bello, Santiago du Chili, pp. 227-263.
- NIEMEYER FERNANDEZ Hans et SCHIAPACCASSE [1987] 1998, Patrones de asentamiento incaicos en el Norte Grande de Chile, in *La Frontera del Estado Inca*, Dillehay Tom et Netherly P. eds., Fundación Alexander von Humboldt / Editorial Abya-Yala, Quito; pp. 114-152.
- NIELSEN Alex 2007, « Armas significantes: tramas culturales, guerra y cambio social en el sur andino prehispánico », in *Boletín del Museo Chileno de Arte Precolombino* ; vol. 12 ; n° 1 ; Museo Chileno de Arte Precolombino ; Santiago du Chili ; pp. 9-41.
- NIELSEN Alex 2002, « Asentamientos, conflicto y cambio social en el altiplano de Lípez (Potosí) », in *Revista Española de Antropología Americana* ; n° 32 ; pp. 179-205.
- NUÑEZ ATENCIO Lautaro 2006, « La orientación minero-metalúrgica de la producción atacameña y sus relaciones fronterizas », in *Esferas de interacción prehistóricas y fronteras nacionales modernas: los Andes sur centrales*, Lechtman H. eds., Instituto de Estudios Peruanos, Institute of Andean Research, Lima, pp. 205-251.
- NUÑEZ ATENCIO Lautaro 1999, Valoración minero-metalúrgica circumpuneña: menas y mineros para el Inka Rey, *Estudios Atacameños*, n° 18, pp. 177-221.
- NUÑEZ ATENCIO Lautaro 1992, *Cultura y conflicto en los oasis de San Pedro de Atacama* ; Editorial Universitaria ; Santiago de Chile.
- NUÑEZ ATENCIO Lautaro [1989] 1997, "Hacia la producción de alimentos y la vida sedentaria", in *Culturas de Chile. Prehistoria. Desde sus orígenes hasta los albores de la Conquista*, Hidalgo Lehuedé J., Schiappacasse V., Niemeyer H., Aldunate del Solar C. et Solimano I. (eds), Editorial Andrés Bello, Santiago du Chili, pp. 81-105.
- NUÑEZ ATENCIO Lautaro 1986, "Balsas prehistóricas del litoral chileno: grupos, funciones y secuencia", in *Boletín del Museo Chileno de Arte Precolombino*; n° 1; Santiago du Chili; pp. 35-40.

NUÑEZ ATENCIO Lautaro et DILLEHAY S. Tom [1979] 1995, *Movilidad giratoria, armonía social y desarrollo en los Andes Meridionales: Patrones de Tráfico e interacción económica*; Universidad Católica del Norte; Antofagasta.

NUÑEZ REGUEIRO V. 1974, “Conceptos instrumentales y marco teórico en relación al análisis del desarrollo cultural del Noroeste Argentino”, in *Revista del Instituto de Antropología*; n° 5; Universidad Nacional de Córdoba; Córdoba; pp. 169-190.

OBREGON ITURRA Jimena Paz et ZAVALA CEPEDA José Manuel 2009, “Abolición y persistencia de la esclavitud indígena en Chile colonial: Estrategias esclavistas en la frontera araucano-mapuche”, in *Memoria Americana*; vol. 17, n° 1; Sección Etnohistoria del Instituto de Ciencias Antropológicas, Facultad de Filosofía y Letras, Universidad de Buenos Aires/Sociedad Argentina de Antropología ; Buenos Aires ; pp. 7-31.

ODONE María Carolina 1997, « El valle de Chada: la construcción colonial de un espacio indígena de Chile central », *Historia* ; 30 ; pp. 189-209.

OLGUIN Laura, SALAZAR Diego et JACKSON Donald 2014, “Tempranas evidencias de navegación y caza de especies oceánicas en la costa Pacífica de Sudamérica (Taltal, ~7,000 CAL BP)”, in *Chungará*; vol. 46, n° 2; Universidad de Tarapacá; Arica; pp. 177-192.

ORBIGNY Alcides [1838] 2008, *L'Homme américain*, Laborde eds. ; Patiño ; Genève.

OSORIO Laura 2004, « Los pueblos de indios vinculados con las políticas de separación residencial en el Nuevo Reino de Granada », in *Historia Crítica*; n° 27; Universidad de los Andes; Bogotá; pp. 277-298.

PALMA BEHNKE Marisol 1996, *Memoria de un tiempo lejano. Fragmentos para la historia de pueblos de indios en el valle de Limarí (S XVI-XVII)* ; Mémoire en Histoire ; Pontificia Universidad Católica ; Santiago de Chile.

PAEZ Roberto 1987, “Balseros y chinchorreros de la costa andina: Norte de Chile”, in *Revista Andina*; n° 1; Universidad de Tarapacá; Arica; pp. 229-246.

PAEZ Roberto 1986, “Balsas de cueros de lobo en la segunda mitad del siglo XIX: Antecedentes cuantitativos para el norte de Chile”, in *Chungará*; n° 16-17; Universidad de Tarapacá; Arica; pp. 421-428.

PÄRSSINEN Martti 2005, *Caquiaviri y la provincia Pacasa. Desde el Alto-Formativo hasta la Conquista Española (1-1533)* ; Colección: Maestría en Historias Andinas y Amazónicas Vol. 6 ; Cima Editores ; La Paz.

PÄRSSINEN Martti 2003, *Tawantinsuyu. El estado inca y su organización política* ; Travaux de l'IFEA, t. 153 ; IFEA ; Lima.

PÄRSSINEN Martti 1997, « Investigaciones arqueológicas con ayuda de fuentes históricas : experiencias en Cajamarca, Pacasa y Yampara », in *Saberes y memorias en los Andes. In Memoriam Thierry Saignes*, Bouysse-Cassagne T. (eds.), IFEAL-IFEA, Lima, pp. 41-58.

PAVLOVIC Daniel, TRONCOSO Patricio, GONZALEZ Paola et SANCHEZ Rodrigo 2000, « Descripción preliminar de Pukara El Tártaro (TA-1) y sus materiales culturales. Curso superior del río Putaendo », in *Un sentido, una diferencia. Inscripción y contexto del Complejo Cultural Aconcagua en el curso superior del río Aconcagua*, Rodrigo Sánchez (eds.), Informe Proyecto Fondecyt n° 1970531, 3ème année, Conicyt, Santiago, pp. 1-15.

PEASE Franklin 1978, *Del Tawantinsuyu a la historia del Perú*, Instituto de Estudios Peruanos, Lima.

PEREZ DE ARCE José 1995, *Música prehispánica y sus ecos en Chile actual* ; Museo Chileno de Arte Precolombino ; Santiago.

- PEREZ GOLLAN José Antonio 1991, “La cultura de La Aguada vista desde el Valle de Ambato”, in *Publicaciones del CIFYH*; n° 46; Facultad de Filosofía y Humanidades, Universidad Nacional de Córdoba; Córdoba; pp. 157-173.
- PEREZ GOLLAN 1986, « Iconografía religiosa en el Noroeste Argentino », in *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines* ; vol. XV ; n° 3-4 ; IFEA ; Lima, Paris ; pp. 61-72.
- PERONA, N. et ROCCHI, G. « Vulnerabilidad y Exclusión social. Una propuesta metodológica para el estudio de las condiciones de vida de los hogares ». *Kairos*. Revista de temas sociales (8) 2001[en ligne] <http://www2.fices.unsl.edu.ar/~kairos/k08-08.htm>.
- PERROT Michelle 1998, *Les Femmes ou les silences de l'Histoire*, Paris, Flammarion.
- PHILIPPI Rodolfo 1860, *Viage al Desierto de Atacama hecho de orden del Gobierno de Chile en el verano 1853-1854*; Librería de Eduardo Antón; Halle en Sajonia.
- PINTO RODRIGUEZ Jorge 1991, “Tras la huella de los paraísos artificiales. Mineros y campesinos de Copiapó, 1700-1850”, in *Proposiciones*; n° 20; SUR Editores; Santiago du Chili; pp. 232-247.
- PINTO RODRIGUEZ Jorge 1988, « Un mercado interior en Chile Colonial: El Corregimiento de Copiapó a fines del siglo XVIII », in BROLL CARLIN, J. et PINTO RODRIGUEZ, J. *Copiapó en el siglo XVIII* ; Instituto de Estudios Humanísticos, Universidad de Valparaíso ; Valparaiso ; pp. 103-126.
- PINTO RODRIGUEZ Jorge 1980, *La población del Norte Chico en el siglo XVIII: crecimiento y distribución en una región minero-agrícola de Chile*; Talleres Gráficos Universidad del Norte; Coquimbo.
- PIZARRO DIAZ Iván 2008, « Los indios churumatas del Valle de Elqui: Un acercamiento desde la Historia Andina », in *Diálogo Andino* ; n° 32 ; Departamento de Ciencias Históricas y Geográficas, Universidad de Tarapacá ; Arica ; pp. 71-84.
- PIZARRO DIAZ Iván 2005, *Las identidades en el Norte Chico durante el siglo XVII. Estudio sobre los indios churumatas del valle de Elqui* ; Tesis para optar al grado de Licenciado en Antropología Social ; dirigida por Viviana Manríquez ; Universidad Academia de Humanismo Cristiano ; Santiago de Chile.
- PIZARRO DIAZ Iván, CAMPOS Pedro, MONTERO Cristina et CAMPUSANO Rubén 2006, *El Valle de los Naturales. Una mirada histórica al pueblo Diaguita Huascoaltino* ; Fondart ; Santiago de Chile.
- PLATT Tristan, BOUYSSSE-CASSAGNE Thérèse & HARRIS Olivia 2006, *Qaraqara-Charka. Mallku, Inka y Rey en la provincia de Charcas (siglos XV-XVII). Historia antropológica de una confederación aymara* ; IFEA, Plural Editores, University of St Andrews, University of London, Inter American Foundation, Fundación Cultural del Banco Central de Bolivia ; La Paz ; 2006.
- POLONI-SIMARD Jacques 2000, *La mosaïque indienne* ; EHESS ; Paris.
- PRESTA Ana María 1995, « La población de los valles de Tarija, siglo XVI. Aportes para la solución de un enigma etnohistórico en una frontera incaica », in *Espacio, Etnias, Frontera. Atenuaciones políticas en el Sur del Tawantinsuyu. Siglos XV-XVIII* ; Ana María Presta eds. ; Antropólogos del Sur Andino (ASUR) Ediciones ; Sucre ; pp. 235-247.
- RAFFINO 1981, *Los Inkas del Kollasuyu*; Ediciones Ramos Americana; La Plata.
- RAFFINO Rodolfo et al. 2008, “Las representaciones de la muerte en El Shinkal y La Aguada”, in *Investigaciones y Ensayos*; n° 57; Academia Nacional de la Historia; Buenos Aires; pp. 267-282.

RAFFINO Rodolfo et al. 1979, “La expansión septentrional de la Cultura La Aguada en el N.O. Argentino”, in *Cuadernos del Instituto Nacional de Antropología*; n° 9; Dirección General de Investigación y Preservación Cultural; Buenos Aires; pp. 7-33.

RAMIREZ Susan 2008, “Negociando el imperio: el Estado inca como culto”, in *Bulletin de l'IFEA*; vol. 37, n° 1; Lima; pp. 5-18.

REINHARD Johan 1992, « An Archaeological Investigation of Inca Ceremonial Platforms on the Volcano Copiapo, Central Chile », in *Ancient America : Contributions to New World Archaeology* ; Nicholas Saunders eds. ; Oxbow Books ; Oxford ; pp. 145-172.

REINHARD Johan 1991, « Investigación arqueológica de las plataformas inca ceremoniales en los volcanes de Copiapó y Jotabeche (Región de Atacama) », in *Revista Contribución arqueológica* ; n° 3 ; Museo Regional de Atacama ; Copiapó ; pp. 29-52.

RIVERA Claudia 2005, « Sociedades prehispánicas tardías en los valles interandinos del suroeste de Chuquisaca, Bolivia », in *Nuevos Aportes*, n° 3, www.arqueobolivia.com/revistas.php ; pp. 77-92 .

RIVERA Claudia 2004, “Complejidad social y esferas de interacción durante el Horizonte Medio y el período Intermedio Tardío en los valles interandinos del suroeste de Chuquisaca (Cinti)”, in *Esferas de interacción prehistóricas y fronteras nacionales modernas: los Andes sur centrales*, Lechtman H. eds., Instituto de Estudios Peruanos, Institute of Andean Research, Lima, pp. 167-198.

ROMANO Ruggiero 1972, *Les mécanismes de la conquête coloniale : les conquistadores* ; Flammarion ; Paris.

ROSTWOROWSKI DE DIES CANSECO María 1977, « Pescadores, artesanos y mercaderes costeros en el Perú prehispánico », in *Etnia y sociedad. Costa peruana prehispánica* ; Instituto de Estudios Peruanos ; Historia Andina n° 4 ; Lima ; pp. 211-271.

ROSTWOROWSKI DE DIES CANSECO María, 1962 « Nuevos datos sobre tenencia de tierras reales en el Incaico », *Revista del Museo Nacional*, t. XXXI, Lima, pp. 131-159.

ROSTWOROWSKI DE DIES CANSECO María 1961, *Curacas y sucesiones: Costa Norte* ; Minerva ; Lima.

ROWE John H. 1945, « Absolute Chronology in the Andean Area », in *American Anthropologist*, n° 10, pp. 265-284.

RUIZ RODRIGUEZ Carlos 2005, « La Conquista Española y Resistencia Indígena en el Norte Verde », in *Los Pueblos originarios del Norte Verde. Identidad, Diversidad y Resistencia*, Santiago du Chili, Gobierno Regional de Coquimbo, pp. 67-117.

RUPPERT Hans 1983, “Geochemische Untersuchungen an Türkis und Sodalith aus Lagerstätten und präkolumbischen Kulturen des Kordilleren”, in *Berliner Beiträge zur Archäometrie*; vol. 8; Berlin; pp. 101-210.

SAIGNES Thierry 1986, « En busca del poblamiento étnico de los Andes bolivianos (Siglos XV y XVI) », in *Avances de Investigación* ; n° 3 ; Museo Nacional de Etnografía y Folklore ; La Paz.

SALAZAR Diego 2008, “La producción minera en San José del Abra durante el período Tardío atacameño”, in *Estudios Atacameños*; San Pedro de Atacama; pp. 43-72.

SALAZAR Diego, BERENGUER José et VEGA Gabriela 2013, « Paisajes minero-metalúrgicos incaicos en Atacama y el altiplano sur de Tarapacá (Norte de Chile), in *Chungará* ; vol.45, n°1 ; Arica ; pp. 83-103.

SALAZAR Diego et al. 2010, “Minería y metalurgia en la costa arreica de la región de Antofagasta, norte de Chile”, in *Boletín del Museo Chileno de Arte Precolombino*; vol. 15, n° 1; Santiago du Chili; pp. 9-23.

SALAZAR Gabriel 2003, *Historia de la acumulación capitalista en Chile (Apuntes de clase)*, LOM ediciones, Santiago du Chili.

SALAZAR Gabriel [1985] 2000, *Labradores, peones y proletarios*; LOM ediciones; colección Historia; Santiago du Chili.

SALLES Estela Cristina, NOEJOVICH Héctor Omar 2006, « La herencia femenina andina prehispánica y su transformación en el mundo colonial », Lima, *Bulletin de l'IFEA*, vol. 35, n° 1, pp. 37-53.

SANCHEZ Rodrigo 2001, « El Fin de la Cultura Aconcagua y su Relación con el Tawantinsuyu », in *Cuarto Congreso Chileno de Antropología. Los Desafíos de la Antropología: Sociedad Moderna, Globalización y Diferencia*, Universidad de Chile, pp. 2419-2425.

SANTILLAN PIZARRO, M. M. et LAPLANTE, B. « Argentina y la vulnerabilidad sociodemográfica a la pobreza. Una aproximación metodológica ». In BUENO SANCHEZ, E. et DINIZ ALVES, J. (comp.). *Pobreza y vulnerabilidad social. Enfoques y perspectivas*. Cordoba : ALAP Editor, Serie Investigaciones n° 3, 2008, 303-334.

SAYAGO Carlos María [1874] 1997, *Historia de Copiapó* ; Editorial Francisco de Aguirre ; Santiago du Chili.

SCHIAPPACASSE Virgilio et NIEMEYER Hans 1989, « Avances y sugerencias para el conocimiento de la prehistoria tardía en la desembocadura del valle de Camarones (región de Tarapacá) », in *Chungará*; n° 22; Universidad de Tarapacá; Arica; pp. 63-84.

SCHULLER Rodolfo 1908, *Vocabularios y nuevos materiales para el estudio de los indios Likanantai (Atacameños) - Calchaquí* ; F. Becerra editor ; Santiago de Chile.

SEMPE Carlota et GENTILE Margarita 2006; “Análisis de micro secuencias narrativas en la alfarería de La Aguada, área andina argentina”, in *Especulo. Revista de estudios literarios*; Universidad Complutense de Madrid; <http://www.ucm.es/info/especulo/numero33/microsec.html> .

SILVA GALDAMES Osvaldo 1997 [1971], *Prehistoria de América*, Editorial Universitaria, Santiago de Chile.

SILVA LEZAETA Luis [1904-1907] 1953, *El Conquistador Francisco de Aguirre* ; Fondo Bibliográfico José Toribio Medina; Santiago du Chili.

SILVA VARGAS Fernando 1962, *Tierras y pueblos de indios en el reino de Chile. Esquema histórico-jurídico*; Universidad Católica de Chile, Facultad de Ciencias Jurídicas, Políticas y sociales; Santiago du Chili.

STEHBERG Rubén 1995, *Instalaciones incaicas en el norte y centro semiárido de Chile*, Colección de Antropología, DIBAM, Centro de Investigaciones Diego Barros Arana, Santiago de Chile.

STEHBERG Rubén 1991-1992, « El límite inferior cronológico de la expansión incaica a Chile », in *Xama*, Publicación de la Unidad de Antropología, n° 4-5, CRICYT, Mendoza.

STEHBERG Rubén et SOTOMAYOR Gonzalo 2012, “Mapocho Incaico”, in *Boletín del Museo Nacional de Historia Natural*; n° 61; DIBAM; Santiago du Chili; pp. 85-149.

STEHBERG Rubén et PLANELLA María Teresa 1997, *Las Ruinas arqueológicas de Chada y el problema de la presencia del Tawantinsuyu al sur del río Maipo*, Informe Final de Proyecto Fondecyt n° 1940048.

TANDETER Enrique 1997, *L'argent du Potosí. Coercition et marché dans l'Amérique coloniale* ; Editions de l'EHESS ; Besançon.

TCHUDI Jakob [1869] 1971, “La lengua kunza”, traduction et notes de Leopoldo Sáez Godoy; Signos vol. 5, n° 1 ; Pontificia Universidad Católica de Valparaíso; Valparaíso.

TELLEZ LUGARO Eduardo 1994-1995, *La dominación hispana y la desintegración de la sociedad diaguita. Un estudio de facetas*; Ms. Project Fondecyt 193-0311.

TELLEZ LUGARO Eduardo 1994a, « La última insurrección Diaguita, 1548-1549 », *Avance del Proyecto Fondecyt 1930311*.

TELLEZ LUGARO Eduardo 1994b, « Transferencias de tierras indígenas en el extremo septentrional de la región diaguita (valle de Copiapó, 1562) », *Boletín de Historia y Geografía*, Santiago du Chili, Universidad Católica Blas Cañas, n° 11, p. 167-173.

TELLEZ LUGARO Eduardo 1990a, « De Incas, Picones y Promaucaes. El derrumbe de la “frontera salvaje” en el confín austral del Collasuyo », in *Cuadernos de Historia* 10, pp. 69-86.

TELLEZ LUGARO Eduardo 1990b, « Los Promaucaes » ; 1990 ; Colección Sillabus ; <http://www2.udec.cl/~etellez>.

TELLEZ LUGARO Eduardo 1986, « Producción marítima, servidumbre indígena y señores hispanos en el partido de Atacama: Un documento sobre la distorsión colonial del tráfico entre el Litoral Atacameño y Potosí », in . *Chungará. Revista de Antropología Chilena* ; vol. 16-17 ; Universidad de Tarapacá ; Arica ; pp. 159-165.

TORRES Manuel Constantino 2004, « Imágenes legibles: La iconografía Tiwanaku como significante », in *Boletín del Museo Chileno de Arte Precolombino* ; n° 9 ; Museo Chileno de Arte Precolombino ; Santiago du Chili ; pp. 55-73.

TORRES Constantino Manuel 1998, “Psychoactive substances in the archaeology of northern Chile and Argentina. A comparative review of evidence”, in *Chungará*; vol. 30, n° 1; Universidad de Tarapacá; Arica; pp. 49-63.

TORRES-ROUFF Christina, COSTA-JUNQUEIRA María A. & LLAGOSTERA Agustín 2005, « Violence in times of change: The late intermediate period in San Pedro de Atacama », in *Chungará. Revista de Antropología Chilena* ; vol. 37 ; n° 1 ; Universidad de Tarapacá ; Arica ; pp. 75-83.

TORRES SANCHEZ, J. « Los conflictos de agua del valle de Copiapó en el siglo XVIII ». *Nueva Historia* vol. 4, n° 13-14 (1985) : 3-105.

URBINA BURGOS Rodolfo 1986, “Los repartimientos de chacras en las poblaciones del Norte Chico durante el siglo XVIII”, in *Cuadernos de Historia*; n° 6; Departamento de Ciencias Históricas, Universidad de Chile; Santiago du Chili; pp. 17-31.

URIZAR VERGARA Marcela 2002, “Los inicios de la Evangelización en la Región de Atacama y su desarrollo en los siglos coloniales”, (Ms.).

VEGA Alejandra 1999, « Asentamiento y territorialidad indígena en el Partido del Maule en el siglo XVI », in *Historia*, vol. 32, 685-708.

VERA Jaime 1995, « El oro de Marga Marga, 1460-1561 », in <http://jaimevera.cl.tripod.com/oro.html> .

VILLALOBOS Sergio 1983, “Ocupación de tierras marginales en el Norte Chico: un proceso temprano”, in *Cuadernos de Historia*; n° 3; Departamento de Ciencias Históricas, Universidad de Chile; Santiago du Chili; pp. 63-78.

VILLALOBOS Sergio 1962, « Almagro y los Incas », in *Revista chilena de historia y geografía* ; n° 30 ; Santiago de Chile ; pp. 42-44.

VILLALOBOS Sergio 1954, « Almagro y el Descubrimiento de Chile » ; in *Diego de Almagro*, Rolando Mellafe y Sergio Villalobos, Instituto Pedagógico, Departamento de Historia, Universidad de Chile, Santiago de Chile.

WACHTEL Nathan 1981, « Los Mitimas del valle de Cochabamba: La Política de colonización de Wayna Capac », in *Historia Boliviana* ; vol. 1 ; n° 1 ; Cochabamba.

WACHTEL Nathan 1980, « Les mitimas de la vallée de Cochabamba. La politique de colonisation de Huayna Capac », in *Journal de la Société des Américanistes* ; vol. 67 ; n° 1 ; pp. 297-324.

WACHTEL Nathan 1978, « Hommes d'eau : le problème uru (XVIe-XVIIe siècle) », in *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* ; 33^e année, n° 5-6 ; pp. 1127-1159.

WACHTEL Nathan 1974, « Le dualisme Chipaya. Compte-rendu de mission », in *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, vol. III, n° 3, IFEA, Paris, Lima, pp. 55-65.

WACHTEL Nathan [1971] 1992, *La vision des vaincus* ; Folio Histoire ; Gallimard ; La Flèche.

WESTFALL Catherine et GONZALEZ Carlos 2006, “Arqueología de la minería: El Salvador: los mineros prehistóricos”, in *Minería Chilena*; n° 305; Editech S.A.; Santiago du Chili; pp. 129-131.

WESTFALL Catherine, CASTELLS Carmen et GONZALEZ Carlos 2008, “Conservación Arqueológica del Itinerario Cultural del *Qhapaq Ñan* de El Salvador, Región de Atacama”, in *Conserva*; n° 12; DIBAM; Santiago du Chili; pp. 97-109.

WHIPPLE MORAN Pablo 1998, “Encomienda e indios de estancia durante la segunda mitad del siglo XVII. Melipilla 1660-1681”, in *Historia*; vol. 31; Pontificia Universidad Católica de Chile; pp. 349-382.

WILLIAMS Verónica 2002 « Horizonte Inca », in *Catamarca Guía*, Gobierno de la Provincia de Catamarca, Dirección de Patrimonio Cultural, Departamento de Gestión del Patrimonio Arqueológico y Paleontológico, <http://www.catamarcaguia.com.ar/Arqueologia/Manual/Manual.php> .

YEAGER Timothy J. 1995, “Encomienda or Slavery? The Spanish Crown’s Choice of Labor Organization in Sixteenth-Century Spanish America”, in *The Journal of Economic History*; vol. 55, n° 4; The Economic History Association; pp. 842-859.

ZAVALA Silvio 1935, *La encomienda indiana*, Madrid, Centro de Estudios Históricos, Sección Hispanoamericana II, 1935.

ZULOAGA RADA Marina 2012, *La conquista negociada: guarangas, autoridades locales e imperio en Huaylas, Perú (1532-1610)*; IEP – IFEA; Lima.

ZUÑIGA IDE Jorge 1986, “Evolución de los géneros de vida de un sector costero del norte semi-árido de Chile”, in *Chungará*; n° 16-17; Universidad de Tarapacá; Arica; pp. 437-446.

ZUÑIGA IDE Jorge 1980, *Fuentes históricas para la reconstitución de una serie de población en el Norte Chico durante el siglo XVI* ; Universidad de Chile, Sede La Serena ; Departamento de Ciencias Sociales ; La Serena.

L'Encomienda d'Indiens de Copiapo :

Un processus de disparition ethnique aux marges du Royaume du Chili, 1544-1806

Résumé

Ce travail se propose d'étudier l'histoire de l'ethnie des Indiens de Copiapo, groupe situé au Chili, dans la vallée de Copiapo, aux marges méridionales du désert d'Atacama. C'est ainsi que la période abordée (1544-1806) répond au développement-même de ce groupe durant la période coloniale, depuis sa création en tant que groupe d'encomienda jusqu'à sa disparition. En effet, ce groupe apparaît lorsque le gouverneur du Royaume du Chili don Pedro de Valdivia décide d'octroyer en encomienda l'ensemble des habitants de la vallée, qui constituaient jusqu'alors une ethnie, les transformant en tributaires et Indiens de service, et étant emmenés à vivre sous la tutelle politique et économique de leur *encomendero*, déracinés de la majorité de leur territoire ancestral. Ce système juridique et son application au Chili d'une manière générale, et à Copiapo d'une façon plus spécifique, provoqua toute une série de ruptures au niveau même des structures sociales de ce groupe : déclin démographique rapide, perte des terres communautaires, changement des formes politiques, perte de la langue et de la religion. A travers l'étude du développement de ces différents processus, nous montrons comment cette ethnie disparut, car perdant l'ensemble des caractéristiques de leur identité et des moyens qui leur auraient permis de se reformuler en tant que communauté.

Mots clés : Ethnohistoire ; Histoire Coloniale ; Encomienda d'Indiens ; Vallée de Copiapo ; Tawantinsuyu ;

Royaume du Chili ; Main-d'œuvre indienne ; Disparition ethnique

Abstract

The purpose of this work is to study the history of Copiapo Indians ethnic group, situated in Chile, specifically in the valley of Copiapo, in the southern borders of the Atacama Desert. Thus the treaty period (1544-1806) follows the development of this group during the Colony, from its birth as an *encomienda* to its disappearance. Indeed, this group appears on the time that the governor of the Kingdom of Chile, Don Pedro de Valdivia decided to entrust all the inhabitants of the valley on a single encomienda, which were previously an ethnic group, transforming them into fiscal persons and servant Indians, and taken to live under the political and economic tutelage of their *encomenderos*, uprooted from the majority of their ancestral territory. This legal system and its application in Chile in general, and specifically in Copiapo, triggered a series of ruptures at the level of the social structures of this group: rapid population decline, loss of community lands, changing political forms, loss of language and religion. Through the study of the development of these various processes, we show how this ethnic group disappeared, having lost the feature set of its identity and the means that would have allowed them to rebuild as a community.

Keywords : Ethnohistory; Colonial history; Encomienda of Indians; Copiapo Valley; Tawantinsuyu;

Kingdom of Chile; Indian labor; ethnic disappearance

Anthropologie